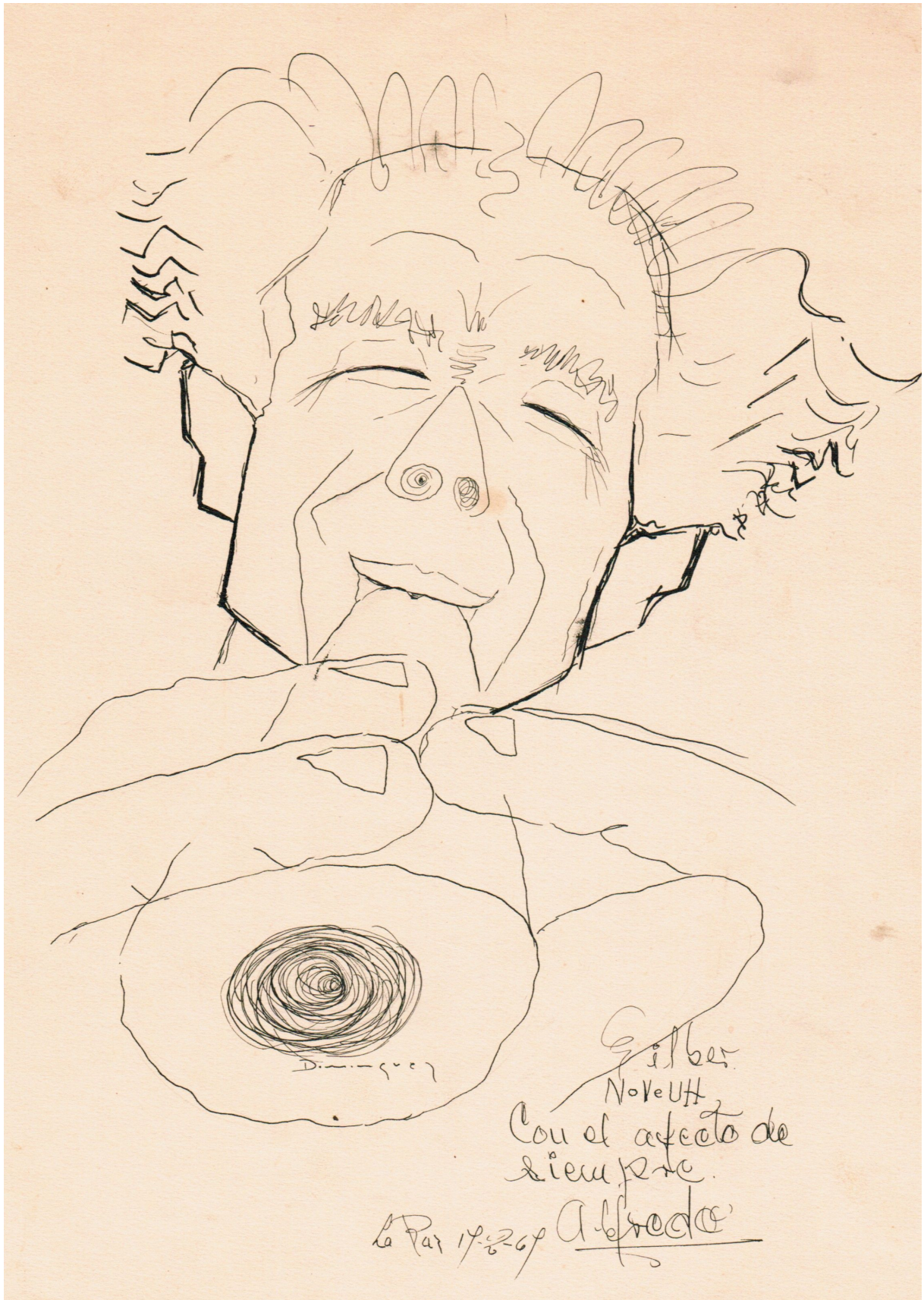


Les mémoires du Gringo

Gilbert Favre - Autobiographie
19 novembre 1936 - 12 décembre 1998



Première partie

Quand par hasard, on a un déclic dans la tête à l'âge de 45 ans, et que ce déclic s'est produit après 10 ans de monotonie qui se repose sur une chose acquise. Je parle de la musique que j'ai eu, par la grâce de Dieu, la possibilité de connaître, ce monde qui m'a amené à voir, à entendre, à vivre des choses assez extraordinaires, mais qui pour moi, étaient tout à fait naturel, c'était ma logique à moi, je ne pensais pas à cette époque que tout ce qui se passait était assez exceptionnel. Les gens que je côtoyais m'aimaient, moi aussi d'ailleurs je les aimais, mais je ne savais pas pourquoi. Souvent j'ai été ingrat avec eux, et peut-être même méchant et certainement très égoïste. Mais tout ceci, absolument sans me rendre compte. Je donnais beaucoup, je recevais beaucoup, mais je ne m'attachais jamais à rien, en réalité j'étais bien dans ma peau, et ceci plaît beaucoup, et c'est peut-être eux qui voulaient me garder, c'est une chose curieuse plus les gens m'aimais et plus je m'en détachais, et j'essayais de fuir, voir autres choses.

Ce genre d'attitude a provoqué des catastrophes parfois extrêmement violentes, avec des goûts de mort et de désespoir.

J'ai dû essayer de vieillir moralement et physiquement pour essayer de me faire haïr. J'aurais voulu avoir un visage qui inspirait la frayeur, pour pouvoir ainsi voir l'autre face de cette existence. Je pense que j'y suis arrivé. Ça été très dur, ça a duré 10 ans. 10 ans de merde, de néant, de monotonie. Avec à la clé ma femme qui croyait en moi, ça m'étonnait moi-même, car par contre, moi je n'avais plus aucune confiance en moi-même, et pourtant devant mon immobilité, ma femme continuait de croire en moi. Quant à moi, peu à peu, je ne ressentais absolument plus rien, ni à son égard, ni pour rien du tout. Je travaillais huit heures par jour pour nourrir ma famille et c'est tout. Des boulots sans raisons, sans passion, uniquement pour gagner du fric, à se faire chier toute la journée, et attendre que la semaine se passe pour recevoir la paye et puis avoir deux jours de week-end à s'emmerder à la maison parce qu'il fait mauvais temps dehors et ensuite travailler le lundi, l'horrible lundi, l'éternel recommencement. Quelle vie de con.

A un certain moment, je m'aperçus du changement. Il me semblait que tout était immobile, plus rien ne m'intéressait. Un jour, j'ai voulu essayer de mettre ma sensibilité à l'épreuve, alors je suis allé sur une place où se

trouvaient des manèges, puis j'ai choisi quelques-unes de ces machines infernales. Je suis monté sur un de ces grands huit. Je voyais des gens qui criaient de peur ou plutôt ils criaient pour ne pas avoir peur, je l'ai regardé un moment et je me suis dit :

- Ça c'est pas mal.

Je monte à bord, on démarre et hop c'est l'aventure « tu parles, mon cul ! » je suis redescendu entier, même pas l'effleurement d'une petite sensation au cœur, alors je suis allé au balançoires qui tournent à 180°, rien du tout non plus, inutile de dire que le train fantôme était le plus fade de tous, même si un gars se baladait dans ce noir, entouré de toutes ces araignées, de squelettes et le reste, le gars y se mettait dedans et se baladait entre les chariots et les rails, pour nous effrayer encore plus, mais moi je pense qu'il était plutôt là pour toucher les miches des gonzesses, car quand il m'a touché les cheveux, c'était plutôt une caresse qu'un geste pour nous effrayer. Bon, alors j'ai continué dans ma lancée, sans savoir quelle direction prendre, comme aveuglé. Puis un jour ma femme en a eu ras-le-bol, avec raison. Elle m'a dit :

- Barre toi, je ne peux pas continuer comme ça, on aboutira a rien.

Puis les jours ont encore passés, jusqu'au jour où elle m'a gueulé devant le visage :

- Barre-toi bordel, t'as rien compris, d'ailleurs qui es-tu ?

Là, ça été le choc, c'était le mot qu'il fallait :

- Qui es-tu ?

C'est une question que je ne m'étais jamais posée, et pour la première fois, je me suis dit :

- Mais elle a raison, comment peut-elle savoir qui je suis si je ne le sais pas moi-même.

Ça été le départ d'une série de questions de moi à moi et enfin au bout de quatre mois de remue-ménage. J'ai revécu l'histoire la plus extraordinaire de toute mon existence. Tout s'est mis à défiler devant moi. C'est comme si je me racontais ma propre histoire. Parfois, j'étais étonné moi-même de choses que j'avais faite, soit que l'on me racontais, soit sur des coupures de journaux ou des photos, et c'est alors que j'ai compris pourquoi je n'allais jamais au cinéma, ou quand j'étais invité, je m'emmerdais à mourir, tellement c'était banal, à part quelques exceptions, ma vie était beaucoup plus passionnante que ce que je voyais sur l'écran. Alors là, j'ai eu le déclic. J'ai senti que c'était le moment de prendre une décision, mais quoi, mais comment, c'est dur. Il fallait provoquer quelque chose d'inhabituelle. Je ne savais même pas, ou plutôt je ne me rendais pas tout à fait compte de ce

qui n'était plus habituel. Alors, j'ai eu recours à la Folie. Il fallait faire quelque chose de fou, une chose qui dépassait la compréhension. Je me suis dit, pourquoi est-ce que je ne louerais pas un château, puis des pianos, synthétiseur orgue et compagnie. Je demanderai à douze musiciens de venir s'enfermer dans une pièce pendant un mois et s'obliger de composer de la musique, et de sortir un long-play, qui serait le chef-d'œuvre du siècle. Il me fallait pour ça la somme de 50 000 Francs français, pour dédommager les musiciens, les loger, les nourrir, acheter du bois. Le château, je l'avais, un ami me prêtait le sien en Dordogne. Je trouvais que comme entreprise folle, c'était pas mal, surtout que je n'avais pas un rond, et que je n'ai jamais vu une somme plus élevée que Fr. 2 000. J'étais content de moi et j'y croyais, c'était le principal. Les seuls qui n'y croyaient pas, c'était les musiciens. Pas tous, car un me croyait, les autres m'ont plutôt tourné le dos. C'était pas grave, le principal était que cette entreprise ne s'échappe pas de ma tête, c'est très difficile quand onze personnes ne croient pas en vous.

Mais heureusement, il y avait mon copain Jean. Lui par contre aucun problème. C'était ma petite lumière supplémentaire qui me permettait d'y voir clair. Le principal dans une entreprise folle est surtout ne pas croire que c'est de la folie, car même si on n'obtient pas exactement ce que nous voulons, si l'on croit, il se passera quelque chose. Mais il faut être sincère et avoir une grande confiance en soi-même. Je suis certain que si quelqu'un veut un Boeing 747 pour une raison intérieurement valable, il aura son Boeing 747, et si il est persuadé qu'on le lui donnera et bien il l'aura. Pour ma part, j'ai voulu un de ces Boeings, avec mon histoire de château, mais je n'ai pas eu un 747, mais plutôt un petit avion de tourisme. C'était une jolie ferme en Bretagne chez un ami. Il y avait des chevaux, des chèvres, des poules et une pièce à notre disposition avec à l'intérieur tout les instruments de musique imaginable, des synthétiseurs piano etc... Tout était vieux mais ça marchait. C'était le rêve. Évidemment, ce n'était pas tout à fait comme je l'avais prévu au départ dans un château avec 12 personnes. Ici, nous étions dans une ferme et à 4 personnes. Voilà toute la différence.

Je crois que personne ne savait ce que l'on allait créer en musique, mais tout le monde savait qu'on y allait, on ne savait pas quoi faire, mais il fallait le faire. Les deux premiers jours, on était comme des orphelins dans un nouveau pensionnat. Le vide, puis petit à petit, on a commencé à taper sur les orgues électriques, puis on a commencé par une mélodie géniale. Plus tard, il s'est avéré que c'était tout à fait merdique. Nous avons passé un mois enfermé dans cette maison, avec des dépresses énormes, des joies énormes de tout ce qui est fait dans l'existence. Parfois, nous étions des jours entiers assis sur nos chaises à réfléchir, et rien. Je regardais les gars

en me disant :

- Vont-ils craquer et tout abandonner ?

C'était ma seule frayeur. Parfois, je discutais avec l'un ou l'autre. Je les persuadais que ce mois était d'une importance capitale dans notre vie et que ça resterait gravé dans nos mémoires. Si je le disais, c'est que je le croyais. En réalité, ça été une révélation pour nous, mais vers la fin, c'était pénible. Mon copain Jean et moi, nous étions contents de cette expérience. Le copain qui jouait de la flûte de pan a tenu le coup aussi, mais vers les derniers jours, il avait tout à coup des fous rires très nerveux. Il riait tellement qu'il lui sortait des larmes énormes. On aurait dit qu'il pissait par les yeux. Quant au propriétaire, lui il s'est détaché de notre musique et il a commencé à écrire des mélodies pour orgue. Mais alors, une merde effroyable. C'était un slow mielleux avec du sucre et de la confiture, style musique de fin de bal pour couple qui veut faire du frotti frotta avant d'aller tirer leur coup dans un plumard.

Les derniers jours, j'essayais de trouver des accords au piano. C'était un domaine de la musique que je n'avais pas encore exploré, ni essayé de comprendre. Moi, souffler dans un pipo et que tout le monde soit content, ça me satisfaisait largement. Puis, peu à peu, j'ai commencé à comprendre le système des accords et pourquoi un accord est faux ou juste. Avant, il suffisait d'utiliser l'oreille et ça suffisait. D'ailleurs, c'est très simple. Par exemple, si vous êtes assis dans un fauteuil inconfortablement l'accord est faux, et si vous êtes bien assis, l'accord est juste.

C'est aussi simple que ça.

Mais, ma grande découverte, c'était de m'apercevoir que les accords parfaits étaient insipides et que pour les faire vivre, il fallait les déformer, et que chaque note ajoutée à cet accord donnait un sentiment différent. A ce moment, je transforme dans ma tête ces accords et je les compare à la peinture.

L'accord parfait = "Le Néant", "Le Noir".

C'est-à-dire, qu'il est là, mais qu'il n'existe pas si on ne lui donne pas une couleur. Ensuite, toute la gamme représente le blanc, c'est-à-dire beaucoup de notes, mais diffuse si on les joue toutes en même temps. (Confusion). A ce moment, je fais un rapport peinture-musique- DIEU. Et je crie :

- Bon Dieu, Dieu n'existe pas.

J'avais fait le rapport des notes fondamentales DO-MI-SOL = NEANT.

Donc, pour créer, il fallait trois notes do fondamentales, et je le compare à
do mi sol

NEANT- INFINI-HOMME, et je pense à la Bible, Le Père-Le Fils-Le Saint-Esprit,

et je me dis :

- Pourquoi les hommes adorent un seul Dieu, alors qu'une seule note de cet accord ne peut pas représenter l'accord entier.

Tout ceci s'est passé à une vitesse terrible dans ma tête.

Il me semblait que tout était clair pour moi. C'était comme une grande lumière, le vrai Déclat. A ce moment, je pars en Dordogne où habite toute ma famille, car j'avais déposé dans une petite maison de l'herbe séchée. C'était des plants que j'avais cultivé moi-même avec amour, délicatesse. Je leur avais parlé, bichonnées. Le matin, je leur disais :

- Bonjour petites plantes, comment allez-vous ?

Alors, j'étais sûr qu'elles n'allaient pas me trahir. Elles étaient en réalité la seule chose qui m'appartenait, complètement à moi. Oh, il n'y en avait pas beaucoup, mais ça suffisait largement. Alors, j'en ai amené un peu à Genève. Pas trop parce que après ça devient con, comme l'alcool. Puis, je me suis installé chez ma mère et alors là c'était l'extase. J'ai commencé à écrire tout ce que je pensais, voyais. Je me suis mis à me décortiquer, à me démonter intérieurement, à me jurer, sans rien me pardonner. Il fallait jouer le jeu jusqu'au bout, et le principal était de croire à tout ce que j'écrivais, et surtout à ne pas avoir peur et peu à peu mes yeux et ma tête s'agrandissaient.

Je découvris premièrement l'électricité, puis la radio, la télé, puis les atomes, ensuite toutes les mathématiques, puis des nouvelles dimensions, des vitesses inimaginables pour un être humain, puis le bouddhisme, la bible les planètes, les animaux, les plantes, la connaissance, ensuite l'homme. Il me semblait que j'approchais de la sagesse, mais ceci implique beaucoup de constance. Bref, une semaine de folie où tout me revenait à la mémoire, avec une lucidité incroyable. Pour arriver à cet esprit, j'ai réuni toutes les choses qui m'avaient frappé dans mon existence, puis, je les ai analysées et placées devant moi comme un puzzle. Et, c'est là que je me suis vu moi-même, je me suis jugé et situé exactement à la place que je devais avoir en 1981. Donc, je pouvais partir d'un point que j'avais fixé moi-même et aller dans n'importe quelle direction, pratiquement sans me tromper, et surtout ne pas perdre des yeux ce point de départ. En réalité, je suis né il y a deux mois

1

Genève, le 14 décembre 1981

J'avais pris un petit appartement à Genève, dans la vieille ville. J'aimais beaucoup cette ambiance d'artistes, de faux intellectuels, des gens extrêmement intéressants par leur attitude. En fait, c'était tout ce mélange qui était attirant. Il me semblait que tout le monde s'amuse bien, et surtout personne ne se posait de problèmes, autant du côté des indigènes de l'endroit, que tout ces farfelus. Il régnait une espèce d'harmonie d'où on sentait très bien une compréhension de part et d'autres, et ceci surtout dans un des bistrot "Le Café des Antiquaires". J'aimais ce bistrot, car c'était le seul qui était réellement un tout. Il y en avait d'autres, mais soit, ils étaient trop ambiance spécialisée artistes ou soit, style fils à papa qui reflétait une certaine culture complètement désorientée. Je me sentais mal à l'aise dans ces deux cas, car je n'avais aucune culture donc aucun répondant et je ne comprenais pas ce qui se racontait, peut-être un peu plus du côté des artistes. Mais pour moi, l'équilibre des deux se faisait dans ce bistrot et nulle part ailleurs. Il y avait des gens qui fréquentaient les trois tout à fait à l'aise. Je les admirais. Je les y trouvais très équilibrés, moi j'étais plutôt complexé vis-à-vis d'eux. Et je m'en tenais qu'à ce bistrot. C'était dans celui-ci que je me sentais à l'aise.

La faune qui le fréquentait me fascinait et j'avais l'impression de tous les comprendre, autant la vieille qui était moche comme un pou et complètement gougnasse. Elle se saoulait la gueule, elle nous faisait chier, mais ça n'était absolument pas gênant. Le nain qui était très gentil, qui se sentait très à l'aise, on le connaissait tellement qu'il faisait disparaître sa petitesse. Lui aussi, il buvait pas mal. Puis la vieille Lucy, alors celle-là extraordinaire. Elle devait avoir 70 ans. C'était une ancienne danseuse de cabaret. Elle se maquillait exagérément, se teignait les cheveux en blond, et prenait des cuites monumentales. Quant on prenait un verre avec elle, elle nous racontait ses histoires à Paris quand elle faisait le trottoir. La vieille Lucy aurait pu écrire un livre. Elle, elle se contentait de vivre, c'est une très bonne raison. Elle était heureuse comme ça. D'ailleurs, elle s'échappait de l'Asile de vieillard pour traîner sa "grole" dans la vieille ville. Elle ne supportait pas les vieux de l'Hospice. La pauvre, comme je la comprends. Les patrons, quant à eux, ils regardaient ça d'un œil amusé et nous comprenaient très bien, surtout qu'en plus, le bistrot était toujours plein, donc ils étaient comblés. C'est à cet endroit précis que tout à commencé.

Je travaillais pendant toute cette période au Théâtre de la Comédie, comme machiniste. On voyait défiler toute une faune de gens de toute sorte. Les acteurs m'impressionnaient, surtout ceux qui se prenaient pour des acteurs. Ils avaient une culture effarante qu'ils étalaient avec une facilité et

un Français impeccable. C'était là que je n'y comprenais rien du tout, mais plus les acteurs étaient grands et connus, plus ils parlaient simplement. Pas tous, mais la plupart. Je crois que si je les avais amenés dans mon bistrot, ça leur aurait beaucoup plu. Mais malheureusement, je n'osais pas leur parler et j'étais terrorisé par leur popularité, quant ils nous disaient un mot gentil, on leur aurait volontiers sauté au cou. C'était presque incroyable qu'ils nous aient adressé la parole. Ces années au théâtre ont été par la suite très enrichissantes pour moi, car j'écoutais tout. On ne gagnait pas d'argent mais ce n'était au moins pas l'usine, donc entre la vieille ville et le théâtre, il n'y avait pas de quoi s'emmerder.

Question de femmes, ça me posait des problèmes, car je n'aimais pas beaucoup les jeunes filles de mon âge. Je les trouvais un peu connes et un peu timides au plumard. Quoi que moi aussi, mais pour surmonter ce problème, le secret était de boire de la bière. Avec ça, on avait toutes les audaces.

Un soir de cuite, je m'étais trouvé chaussure à mon pied, comme on dit, c'était une femme de 35 ans, moi j'en avais 18. C'était parfait Je voyais ça comme le couple idéal. Le rêve quoi. Il s'est avéré catastrophique pour moi. Elle, c'était une ancienne chanteuse de jazz et de surcroît elle buvait comme un trou jusqu'à tomber par terre, ou, quand elle ne tombait pas, et qu'elle arrivait à monter les escaliers jusque dans ma chambre, elle me dégoisait des histoires abracadabrantes, et surtout la conversation tournait autour du souvenir de ses amants, et en tête d'affiche, il y avait de grands artistes. Elle me racontait toujours la même histoire pour chaque amant. Par la suite, c'est devenu un peu plus intéressant, car elle voulait être la reine de la vieille ville, et pour arriver à ses fins, elle utilisait une technique assez originale.

Elle se tapait tous les mecs et, si par malheur, l'un deux l'insultait ou se moquait d'elle dû à ses cuites, elle leur sortait toutes ses insatisfactions ou ses défauts au plumard. Alors les gars y se taisaient, ce qui faisait que moi, je connaissais toutes les longueurs de queues de mes copains et des autres. Par la suite, j'ai sûrement aussi passé dans la liste. Dans tous les cas, ça me faisait vraiment rigoler. J'étais follement amoureux de cette femme. J'aurais voulu la marier, vivre heureux avec elle jusqu'à la fin de mes jours.

Toute cette époque de la vieille ville était merveilleuse. Je découvrais le jazz. J'étais presque aveuglé par cette musique. Je ne voyais qu'elle, surtout un musicien que j'aimais par dessus tout, c'était Charlie Parker. J'avais découvert ce musicien, aussi par une sorte d'illuminations. A une certaine époque, j'étais ancré dans le vieux jazz New-Orléans. A cette époque, nous

étions divisés par clan. Il y avait les vieux: donc nous et les modernes, ceux-là se moquait de nous en nous traitant de rétro, de boîtes à conserve, mais nous, nous savions très bien que nous étions la vérité, et que eux, écoutaient une cacophonie, qu'ils ne comprenaient même pas eux-mêmes ; de ceci nous en étions certain, ce qui fait que chaque clan était certain de détenir la vérité et que l'autre avait tort.

Jusqu'au jour où j'écoutais un disque de jazz "AT the philharmonique". C'était un Businessman du nom de Norman-Granz , qui réunissait des musiciens de jazz connus, et qui les montrait au public, par des tournées dans les plus grandes salles du monde entier. Ce n'était jamais les mêmes musiciens, ceci n'avait aucune importance, car il s'agissait de Jam-Sessions, ou d'un bœuf, tous ces musiciens étaient des solistes, ce qui ne veut pas dire que c'était toujours bon. Parfois, ça laissait nettement à désirer, mais par contre, certain passage ou soliste qui était en veine à ce moment s'exprimait d'une façon extraordinaire, et par chance pour nous, ce Norman-Granz, dans son désir de gagner de l'argent, enregistrait ces séances d'improvisations et, dans l'une d'elle il y avait un musicien que j'aimais beaucoup, c'est certainement le précurseur du sax ténor. En plus, ce jazzman était en avance sur son temps. C'est Lester Young, et j'écoutais souvent son passage dans le disque. En réalité, je n'écoutais que celui là, mais pour écouter Lester Yung, j'étais obligé d'écouter Parker que je haïssais.

C'est toujours comme ça quand on aime quel que chose, on n'aime rien d'autre, même si ce quelque chose est aussi extraordinaire que celui que l'on aime. Je restais buté, puis une fois, je marchais dans la rue, et dans ma tête tournait une musique qui n'était pas Lester Yung, mais plutôt Parker : je courus chez moi aussi vite que possible. Je mets en marche mon tourne-disque et j'écoute ce passage de Parker et je le trouve encore plus beau que les notes que j'écoutais. Toute la journée y est passée, alors j'ai couru d'enthousiasme chez mes copains pour leur annoncer que Parker c'était génial. La plupart me répondaient :

- Ben oui que c'est génial.

Alors moi, je me tapais la tête contre les murs de n'avoir pas compris avant. Je trouvais que tout était simple chez ce musicien et surtout cette générosité. J'avais l'impression qu'il crachait par son saxophone toute la bonté des êtres humains et que parfois il lui manquait des notes pour en dire encore plus. Je crois que dix saxophones dans sa bouche n'auraient pas suffi pour se faire comprendre. C'était parfois de la rage comme s'il voulait casser quelque chose. J'ai compris que cet homme était terriblement seul et que aucune force humaine n'était suffisante pour lui et que obligatoirement, il devait se suicider, surtout s'il voulait aller jusqu'au bout, c'était impossible

ou alors arrêter la musique, l'oublier et faire le débardeur. J'ai rencontré par la suite cette force, une fois avec David Oïstrak qui possédait une de ces forces, mais beaucoup plus contrôlée. Puis avec Albert-Nicolas qui dégagait une grande générosité. Mais jamais je n'ai retrouvé cette montagne qui était Charlie Parker. Ce n'est pas possible pour un être humain. Et Parker voulait aller jusqu'au bout. Il avait raison, mais il ne savait pas qu'il n'y a pas de bout. Tout ceci m'avait éclairé, et je voyais les choses beaucoup plus belles qu'avant. Parker était l'intermédiaire entre moi et les choses que je voyais. J'avais l'impression d'exister.

Évidemment, j'ai essayé de l'imiter comme tout le monde et je suis entré au Conservatoire pour la bonne raison que c'était la seule façon pour moi de posséder un instrument pour faire du jazz, car nous n'avions pas d'argent et ça coûtait une petite fortune.

J'avais choisi la clarinette, j'aimais bien cet instrument. En plus, je savais que cet instrument donnait la possibilité de jouer par la suite tous les saxophones. Donc, je prévoyais déjà l'avenir. Mon professeur était un vieux monsieur du nom de Hoogstoel. Je crois que c'est le meilleur clarinettiste de tous les temps. Ce vieux monsieur me fascinait. Quand il me montrait avec son instrument les passages mauvais que j'interprétais, j'étais ébloui et mon seul désir était de jouer comme lui. Parfois, je faisais même exprès de jouer mal pour pouvoir l'écouter. Il y avait quelque chose qu'il détestait par dessus tout, c'était le jazz. Alors là, il ne supportait pas, et une fois, il m'avait surpris avec des copains. Nous avons monté un petit Band minable. J'avais honte et surtout j'appréhendais ma prochaine leçon avec lui. Ça n'a pas manqué. Premièrement, il me faisait la gueule, puis il m'a dit de me retourner et il m'a fichu un coup de pied au derrière qui ne m'a pas du tout fait mal, puis il s'est mis à jouer de la clarinette en imitant un musicien de jazz. Alors là, je rigolais en moi-même, car ce qu'il imitait, c'était Benny Goodmann et il avait parfaitement raison de penser que c'était dégueulasse. Mais je ne pouvais pas lui expliquer, premièrement, c'était lui le professeur et moi l'élève et pour lui c'était chacun à sa place, et tout ce que j'avais à faire, c'était me taire et lui dire qu'il avait raison. Comme ça, tout le monde était content. De toute façon, je l'aimais beaucoup. En plus, c'était un vieux monsieur.

Je suis resté deux ans dans la vieille ville et ensuite, je suis allé vivre au fond d'une cour, à la rue Voltaire. C'était le Paradis. Je n'avais pas de voisins ennuyeux. Tous les habitants de cette cour étaient des artisans. Il y avait un joaillier, un forgeron, un marchand de vélo, un artisan sur fer et un vendeur de robinet. Et mon voisin Daniel Divorne, peintre de métier, sculpteur et amateur de musique. Je ne me souviens pas avoir eu des

ennuis avec qui que ce soit de tous ces gens. Je crois que si le Paradis existe, ce devait être dans cette cour. D'ailleurs, dès que l'on passait le porche pour aller dans la rue, on sentait avec netteté que l'on passait d'un monde à l'autre. Je crois que j'ai passé le plus intense de ma vie dans cette cour. Parfois, le matin vers neuf heures, Milleret le joaillier descendait au milieu de la cour et donnait, un grand coup de sifflet et criait :

- CAFÉ.

Alors tout le monde se retrouvait au bistrot du coin, parfois moi je me ramenaient avec un tas de gens qui avaient dormi chez moi, soit des clodos ou bien des jeunes filles qui étaient des restants de la veille, car très souvent, je faisais des réunions qui se terminaient par des saouleries mémorables que la plupart restait là, couché par terre, jusqu'au lendemain. A une certaine époque, j'avais trouvé une technique pour ne pas travailler, vivre intensément et me saouler la gueule gratuitement. J'allais au café des Antiquaires dans la vieille ville et je proposais à tous mes copains et à ceux qui le désiraient que après la fermeture du bistrot tout le monde pouvait venir chez moi continuer la fête, car dans ce bistrot, c'était à peu près la fête tous les soirs, évidemment, tout le monde acceptait, mais il y avait une condition, c'était que, il fallait acheter du vin, car je mettais à la disposition de tout le monde mon atelier, mais que je n'avais pas de quoi offrir à boire. Il est évident que ceci était un détail mineur pour chacun, alors la technique consistait simplement que le lendemain, je rendais les bouteilles à la coopérative et ce petit gain me permettait de vivre.

Avant d'arriver à cette forme de liberté, au moment de la puberté, vers l'âge de 15 ans, j'ai ouvert les yeux autour de moi, car je m'étais forcé de croire au Papa Noël le plus longtemps possible, car je savais que ce rêve d'enfance est merveilleux. Il n'y a qu'à voir les enfants devant un Père Noël. Leurs yeux sont éblouis, ou bien ils sont pris d'une frayeur terrifiante, mais ceci est très rare. Il est nécessaire et indispensable que le Père Noël soit faux, avec une barbe en coton et habillé de rouge et de blanc, ou bien en bleu, mais il faut des couleurs très voyantes. Le Père Noël, c'est l'inimaginable, le merveilleux pour les enfants. On ne peut pas lui mentir car il sait tout. Je le sais puisque j'ai été moi-même un Père Noël et pourtant j'étais devant des enfants qui me connaissaient bien, et même s'ils se doutaient de quelque chose, ce n'était en aucun cas moi qu'ils écoutaient, mais bien le Père Noël. Si l'on ne déguisait pas ce personnage et que l'on prenne une personne âgée avec une longue barbe, ce ne sera jamais un Père Noël, ce sera un vieux monsieur, c'est tout.

Tout d'ailleurs à cette époque c'est merveilleux, mais une fois cette époque de fin d'année terminée, vers le 2 ou 3 janvier, on sent une lassitude et une

sorte d'angoisse. Le réveil est terminé et la réalité est là, donc quelque chose ne va pas dans cette société. Et ceci je l'ai deviné vers l'âge de 14 ans. J'ai atterri sur la terre en voyant premièrement toutes les difficultés de cette vie, soi-disant ingrate. Je pris donc le problème par le bas et je me suis dit en moi-même :

- Commençons par le commencement.

Et je suis parti travailler sur un chantier dans la montagne pour la construction d'un barrage. C'était dans le Valais sur le barrage de la Grande Dixence que s'était fixé mon choix. L'idée était de commencer cette existence par des travaux très durs physiquement, dans un climat difficile, sans femme. Que des hommes et je m'imaginais bien que ces hommes n'étaient pas des fonctionnaires ou bien des mauviettes, des durs à cuire, comme au cinéma et bien, en réalité, j'ai été très étonné. Si je faisais cette démarche, c'était en réalité pour échapper à cette ambiance d'ouvrier qui m'effrayait, la seule chose possible pour ne plus m'effrayer, était d'aller voir de près ce qui se passait. Donc, je pris le train à Genève via le barrage de la Grande Dixence. Je m'inscrivis chez un patron et on me plaça dans une chambre commune. C'était des baraquements en bois sans rien de particulier, à part un lit pour chacun. La première chose que je vis sur une table près de mon lit était une revue littéraire avec la version intégrale de la pièce de théâtre "Fin de Partie" de Samuel Beckett. Et moi qui voulais échapper à tout intellectualisme et culture. Je m'étais trompé car par la suite, j'ai rencontré des gens qui se posaient la même question que moi :

- Qu'est-ce qu'on fout ici ?

Et nous passions des soirées entières avec des amis à philosopher ou bien à disséquer certains aspects de la vie, (j'avais quinze ans alors on a le droit) comme tous les jeunes qui rentrent dans cette vie, comme on le dit couramment. Mon intention était de travailler à la mine, faire des travaux durs physiquement. Mon patron m'avait placé au fond d'une galerie et le travail consistait à prendre les pierres que les ouvriers cassaient au marteau piqueur et les mettre à la main dans un petit chariot qui ensuite partait déverser son contenu dans un précipice et ainsi de suite pendant des années, jusqu'à ce que ce tunnel soit percé en travers de la montagne pour capter de l'eau qui viendrait ensuite se déverser dans ce lac artificiel. Je n'ai pas mis longtemps à comprendre le système et le travail était vraiment dur. Au bout d'une semaine j'en avais ma claque. En plus, je crois aussi que je n'ai jamais été un grand travailleur. Je peinais beaucoup et je peinais encore plus quand mon patron était là, jusqu'au jour que j'attendais (prévu) car tel était mon intention. Il me convoqua et de dit :

- Je crois que ce travail ne te convient pas si tu veux, je peux te mettre

ailleurs.

J'acquiesçais avec la tête sans trop insister pour donner plus de sincérité à mes difficultés physiques, car en réalité, j'aurais très bien pu continuer dans le tunnel. Il me dit :

- Je vais te mettre avec une équipe pour remblayer la route autour du lac.

Ça consistait à se balader avec une pelle et quand on voyait un trou sur la route, dû au trafic des camions qui transportaient de la terre, on prenait avec notre pelle un peu de gravier qui se trouvait au bord de la route et on bouchait les trous. Avec ce nouveau travail et cette nouvelle équipe, on foutait rien parce que des trous si on en trouvait dix par jour, c'est que la journée avait été difficile. Nous étions trois, des types formidables, la plupart du temps, on regardait les marmottes, les aigles et surtout les bouquetins; c'était extraordinaire. On s'asseyait au bord de la route et on regardait, c'est tout.

Quand le soir, nous rentrions, nous étions très fatigués, plutôt, nous faisons semblant de l'être car les autres par contre, l'était réellement. Mais, ceci s'est gâté car un des ouvriers qui était le frère du patron avait compris la combine, et je pense qu'il s'était mis dans la tête de me chasser et pour arriver à ses fins, il a commencé par me mettre des gaz lacrymogène dans ma chambre, donc impossible de dormir car à cette époque, j'avais demandé à être seul dans ma chambre. Un autre jour, je me lève pour m'habiller et je ne trouvais plus mes souliers de travail. Je les cherchais partout et impossible de les trouver. Au bout d'une heure, je regardais par la fenêtre et ne vis mes godasses à cent mètres de la maison, dans la neige et la pluie. Son plan avait réussi car je suis arrivé en retard à mon travail et en plus, mon patron ma engueulé et m'a dit de retourner dans ma chambre car l'équipe de travail était déjà partie en camion, mais je n'ai pas perdu ma journée, puisque j'ai lu la pièce de théâtre de Beckett, que je n'ai d'ailleurs par compris. Puis, une semaine ou quinze jours, se sont écoulés sans incident, jusqu'au jour où je me trouvais à l'endroit où l'on déversait les petits chariots. C'est-à-dire au bord du précipice et comme par hasard, le frère du patron était là. Je devais lui donner un coup de main pour déverser les chariots. A un moment, je vis le gars s'approcher de moi. Il me regardait droit dans les yeux et avec sa poitrine me poussait au bord du précipice. Là, j'ai pris peur. J'ai esquissé en sautant de côté, puis immédiatement, j'ai couru dans ma chambre, pris mes affaires. Je suis descendu chez le patron et je lui ai manifesté mon intention de partir pour Genève avec comme argument que c'était trop dur pour moi et que ma famille me manquait. Dans l'après-midi, mon patron m'a descendu dans la vallée. Et, je me souviens très bien d'une question qu'il m'a posée en cour de route. Il m'a dit :

-Est-ce à cause de mon frère que tu pars ?
Je ne lui ai pas répondu.

2

A cette époque, j'étais entré au conservatoire et pour payer mes études, j'étais bien obligé de travailler. Les bouteilles de vins ne suffisaient pas. J'avais trouvé un travail à la poste qui consistait à attendre près de la gare le courrier et de distribuer les lettres "exprès" immédiatement chez le destinataire et pour ceci, nous avions de gros vélos jaunes et un brassard gris avec une belle croix blanche où était inscrit en lettres jaunes P.T.T, ce qui nous donnait une certaine notoriété envers les gens, et même si on était crasseux, on était plus ou moins respecté. J'aimais beaucoup ce travail car en s'organisant bien, on arrivait à une certaine liberté qui consistait à se dépêcher de faire notre distribution et ensuite de se retrouver au café des Antiquaires pour jouer au Baby-foot. Parfois, c'était difficile car nous avions chacun notre quartier et si par malheur ce quartier était loin de la vieille ville, il fallait rudement pédaler pour arriver en même temps que les autres. Parfois, quand le quartier était trop loin on commençait par faire les baby-foot et ensuite la distribution des "exprès". Je n'aimais pas beaucoup cette technique, car après le foot, il fallait faire notre travail et ça ne nous laissait pas la tranquillité et la concentration d'esprit pour jouer, mais enfin c'était la seule solution.

Un soir où j'étais assigné à la distribution jusqu'à minuit, je fais mon parcours comme tous les jours, mais ce soir là, c'était en plein été, il faisait chaud, le ciel était beau, on distinguait toutes les étoiles. J'ai été pris d'un bonheur et d'une sensation de liberté et je pensais :

- Mais qu'est-ce que je fous ici, je suis complètement con. Il faut que je parte, que je connaisse tout le monde entier. Genève, n'est pas la seule ville où l'on rencontre des gens. Il faut absolument partir ailleurs.

J'ai terminé ma tournée. Je suis rentré chez moi. Un copain m'avait prêté un superbe vélo de course. J'ai emprunté ce vélo. J'étais sûr que mon copain comprendrait ma démarche. J'ai pris ma carte d'identité, ma brosse à dents et mon rasoir. J'ai laissé un mot à ma famille pour qu'elle ne s'inquiète pas de ma disparition et je suis parti à Marseille avec deux ou trois francs dans ma poche. J'ai passé la douane sans difficulté puis j'ai roulé toute la nuit et toute la journée du lendemain. Il faisait beau, pas un seul nuage à l'horizon. Plus tard, j'ai pensé à cette randonnée car si par malheur il était tombé de

la pluie, quelle aurait été ma réaction ? Je crois que ce voyage a duré trois jours pour une distance de 600 km. La nuit je dormais un peu dans les champs et pour me nourrir c'était très simple, je volais des pommes et des fruits dans les vergers. Je crois que ça ne dérangeait personne. Bon après ce voyage sans histoire, j'arrivais enfin à Marseille. Je ne sais pas pourquoi j'ai choisi cette ville, mais peut-être mon intention était-elle d'aller de l'autre côté, ça je ne l'ai jamais su non plus. J'ai traversé la ville et je me suis installé au bord de la mer. J'étais content mais parfois une petite angoisse me traversait car bon, j'étais à Marseille au bord de la mer. Il faisait beau, mais quoi. C'est ce que j'avais voulu et je l'avais, mais cette petite angoisse se manifestait dans mon estomac. Au début, c'était très peu de chose, mais ça allait en s'aggravant et j'ai pensé :

- Aujourd'hui, je suis bien, j'ai tout ce que je désirais, alors laissons ces angoisses de côté et demain, je ferai le point de la situation.

J'ai passé un après-midi superbe et vers la tombée de la nuit, j'ai choisi un endroit retiré, sur un banc, pas très loin de la route, mais suffisamment pour ne pas être dérangé. Ça c'était une grande erreur, mais je ne le savais pas car cette nuit allait être la nuit la plus effrayante de peu d'existence que j'avais vécue. J'étais endormi sur ce banc, mon vélo était debout derrière moi, appuyé sur le dossier du banc, quand je fus dérangé par une personne qui me demandait de m'asseoir à côté de moi pour discuter. Je vis son visage mais à peine dessiné dans le noir. C'était un nord africain. Ça j'en étais sûr. Il me demanda :

- Qu'est-ce que tu as fait hier soir ?

Je lui répondis que j'étais très fatigué, car j'avais fait un grand parcours en vélo et il me répond :

- Non, ce n'est pas vrai, hier soir tu as été te taper une gonzesse.

Je lui répondis que non, puis il insista :

- C'est pas vrai, tu t'es tapé une gonzesse et tu vas tout me raconter.

Au bout d'un moment, je trouvais cette conversation complètement conne puisque je ne m'étais pas tapé de gonzesse. Et je m'énervais et l'envoyai se faire foutre en lui disant que j'avais sommeil et que la seule chose que je désirais était qu'il me foute la paix et que je voulais dormir. Il n'insista pas et me dit :

- Au revoir.

Là dessus, je me rendormis. Puis, plusieurs heures après, par je ne sais quel effet du hasard, je sursaute au bruit d'une voiture, pourtant des voitures, il en passait des centaines, mais celle-là, m'a réveillé. Je n'ai jamais su pourquoi et la voiture en prenant un virage m'éblouit de ses phares et

qu'est-ce que je distingue en plein milieu de ces phares, cinq personnes qui venaient dans ma direction. Elles étaient groupées à une trentaine de mètres de moi. Je sursaute et une trouille me prend. J'analyse la situation et la seule chose à faire est de prendre mon vélo et partir le plus vite possible. J'enfourche ma bicyclette et je pars dans la direction opposée au groupe. J'ai dû faire encore une cinquantaine de mètres sur l'herbe avant d'atteindre la route. Les gars, quand ils m'ont vu, ont commencé à me courir derrière, mais j'avais pris une bonne distance et je les ai semés. La seule solution pour moi était de retourner à la ville. Ce que je fis, quand j'ai vu les lumières qui éclairaient le port, j'ai senti un grand soulagement dans mon cœur, mais tout n'était pas résolu car trouver dans une ville un endroit où personne nous emmerde c'est difficile.

Mais, ce soir, le bon dieu était avec moi et m'envoyait ses anges gardiens, ces anges étaient des filles. J'étais complètement déboussolé et par chance deux flics en moto s'arrêtent près de moi et me demande mes papiers, ce que je fis avec beaucoup de complaisance, puis ils me demandèrent ce que je faisais. Alors, je leur ai raconté mon histoire, et l'un deux me dit :

- Eh bien vous l'avez échappé belle, vous avez eu de la chance.

C'est à ce moment que j'ai commencé réellement à trembler de peur et ils me disent :

- Pourquoi vous ne prenez pas un hôtel. Il y en a de bon marché.

Je leur répondis :- Mais je n'ai pas un sous.

- Ah, fit l'un d'eux, ça pose un problème.

Puis ils discutèrent ensemble pour trouver une solution. Puis, tout à coup, l'un deux dit à l'autre.

- Pourquoi est-ce qu'il n'irait pas sous le pont avec les clochards, ceux-là, personne ne les emmerde.

Moi, je trouvais cette solution extra. Alors, Ils m'indiquèrent où se trouvait ce pont, puis me saluèrent en me souhaitant bonne chance. Je n'ai jamais aimé les flics autant que ce jour-là. Quand je suis arrivé sous le pont, il y avait une dizaine de clochards qui dormaient les uns sur les autres. De côté, il y avait leur poussette qui leur sert d'outils de travail, Je m'assis à côté de l'un d'eux qui me fit une petite place contre lui et sans ouvrir les yeux, m'offrit sa bouteille de pinard. J'en bu un peu pour être poli, puis il l'a repris, l'a mit à sa place et se rendormit. Je ne me suis jamais autant senti sécurisé que ce jour-là. J'y restais une semaine et j'appris à les connaître. Je n'ai jamais rencontré

des gens aussi dépourvu d'orgueil et de prétentions que ces gens là. Ils allaient faire chier les commerçants qui les remballaient-avec des mots très grossiers. Eux, ils ne bronchaient pas. Ils s'en foutaient tellement que j'étais tombé en admiration devant eux. Ces gens-là, de vrais poètes, des gens qui ont été jusqu'au bout de leurs pensées, les seuls vrais anarchistes car ils ont en rien à foutre de l'humanité. Ils savent très bien que les commerçants c'est des cons et les passants aussi. Sur cent personnes qui les enverront balader, il y en a toujours une qui leur donnera quelque chose. Et bien pour eux, c'est cette seul personne qui compte. Les autres, ils les ont éliminés de leurs pensées et de leur vision. Je crois que l'on devrait beaucoup réfléchir à ce genre de démarche. C'est une grande sagesse. Je les ai observés, écoutés, et ils m'ont fait comprendre beaucoup de choses.

Au bout d'une semaine, je ne voulais pas exagérer et leur bouffer toutes leurs provisions, J'ai décidé de partir. Les au revoir étaient chaleureux, mais pas exubérants. Je les aimais beaucoup et peut-être eux aussi, je suis parti dans la direction de Toulon. Pourquoi Toulon ? Je n'en savais rien. Arrivé dans cette ville, qui était une ville comme toutes les villes, je pensais :

- Je crois que ma randonnée est terminée.

Et je résolu de faire le voyage de retour. Cette idée m'était pénible, car je connaissais le parcours et je savais que rien n'allais me surprendre. Alors résigné, je fouillais dans mes poches et je trouvais une pièce de 0,50 ct.

C'était absolument tout ce qu'il me restait de mes trois francs. Alors, je décidais de m'offrir un dernier café. Je choisis un bel emplacement sur une terrasse dans un bar-café assez chic. Je savourais mon café par petite lampée pour qu'il dure le plus longtemps possible et je regardais tout autour de moi comme si c'était la dernière fois. Puis, après une demi-heure de rêve, je crus apercevoir quelqu'un ou un visage que je connaissais. Il me regarda aussi tout en marchant et je vis sur son visage une petite lueur de surprise. Puis il disparu au coin de la rue. Ce visage me rappelait des souvenirs, mais c'était très vague, Puis il réapparut et s'approcha de moi et surpris il s'écria :

- Mais c'est mon pote d'école.

A ce moment, je le reconnu aussi. C'était un copain d'école, quand nous étions petits, car à cette époque pendant la guerre, la Suisse recevait ce que l'on appelait des petits Français. C'était des familles qui mettaient leurs enfants à la maternelle en Suisse pour plus de sécurité.

On appelait ça des réfugiés. Alors les embrassades et les :

- Qu'est-ce que tu deviens ?, Qu'est-ce que tu fous là ?

Et il m'invita à manger chez lui. Me présenta à sa femme, car il était plus âgé que moi, et me raconta sa vie. Son service militaire en Indochine, etc., etc., C'était passionnant. Puis, je lui fis part de ma situation, Il me dit :

-Pas de problème, mon vieux, je suis maçon à mon compte. Si tu veux tu travailles avec moi quelques jours comme ça, tu te payes le train et tu n'as pas besoin de retourner à bicyclettes.

C'est ce que je fis. Après trois jours de travail, je suis rentré à Genève avec ma bicyclette en bagage accompagné.

3

J'avais un ami qui travaillais avec moi à la poste et qui avait quelques problèmes psychologiques. Son cas était assez spécial. C'était un gars extrêmement intelligent, intéressé sur tous les problèmes de cette existence, tant politiques, artistiques, que humains. Son inquiétude était justement son intelligence et il devait soi-disant ce fait, à une expérience qu'il avait réalisée dans sa jeunesse. Il prétendait qu'il avait pissé sur une ligne à haute-tension de chemin de fer depuis un pont et que la décharge électrique lui aurait réveillé certaines cellules du cerveau. Donc, pour lui, le fait qu'il était toujours premier en classe sans faire d'efforts le préoccupait fortement ainsi qu'une compréhension de certaines choses très compliquées pour d'autres lui paraissait absolument anormal, Pour lui cette décharge électrique avait produit ce que l'on appelle un électrochoc, Son problème me fut très profitable par la suite. Pour savoir et pouvoir effacer son inquiétude, il allait consulter des psychiatres ou lisait des livres sur la question. Il me rapportait les résultats de ses recherches. Parfois, il venait chez moi au milieu de la nuit, ou il mettait des heures à déblatérer, à disséquer, comprendre où en était les scientifiques au point de vu cerveau. Moi, la plupart du temps, je l'écoutais en baillant, car je ne voyais pas trop la nécessité de ses recherches, mais petit à petit je me suis fait prendre à son jeu, car il me parlait avec une telle passion qu'il ne pouvait pas me passer à travers sans toucher un peu ma curiosité. Petit à petit, je m'aperçus que tous ces scientifiques étaient absolument au point zéro question connaissance du cerveau. D'ailleurs,

aujourd'hui, je le pense encore et le maintiens. On ne peut pas d'une chose concrète (les cellules) comprendre quelque chose d'abstrait (l'esprit).

L'occasion ne se fit pas attendre pour prouver ma théorie. C'est à l'occasion de mon recrutement militaire qu'il fallait que je fasse ma première expérience. Le jour de mon départ, je n'avais absolument aucune idée du procédé que j'allais choisir, Rien était préparé. J'avais décidé d'improviser. J'étais sûr qu'une occasion se présenterait et surtout, je m'étais mis dans la tête :

- Du calme et encore du calme, pas de nervosité.

Il faut dire que cette situation de militaire, n'était pas ce que j'aimais de mieux et quand on aime pas quelque chose et bien on s'en fout.

Donc, cette préparation psychologique m'a beaucoup aidé, Et voici qu'un jour la grande occasion s'était présentée. Il fallait faire quelque chose de grave, que personne n'oserait faire. J'étais Sentinelle de nuit. C'est-à-dire, que toute la vie de mes camarades était entre mes mains. Au cas d'une attaque ennemie, j'étais là tout seul et ma consigne était de demander à quiconque :

- Qui est là ?

Si on me répondait pas, c'était un ennemi, A ce moment, je devais sonner l'alarme. Telle était la consigne et telle était la confiance que me faisaient mes supérieurs. Mais, moi je ne pensais pas du tout comme eux. Ma pensée était ailleurs, Il s'agissait pour moi de foutre le camp pendant que j'étais sentinelle. Mais de partir à un moment et dans une direction où j'étais sûr que l'on me retrouvait. Tout marcha comme sur des roulettes. On me retrouva facilement sur une route. J'avais les yeux hagards J'avais l'impression d'aller nulle part. On me fit monter sur une camionnette. Arrivé à la caserne, On m'a mit directement au trou. Alors, ça c'était un peu dur mais prévu au programme. Puis, je fis la grève de la faim, (ça émotionne toujours) et l'on m'envoya des sergents, des capitaines, des curés. On essayait de m'expliquer que ma réaction n'était pas bonne. Pour moi, c'était assez simple. Il suffisait de ne pas parler et de pleurer de temps en temps. Pour pleurer, c'était simple, je n'avais qu'à penser fortement que je faisais mon service militaire. Parfois mes chefs me faisaient presque de la peine et sincèrement j'aurais voulu leur confier le fond de ma pensée, mais je me dissuadais.

Après trois jours de trou et de grève de la faim, on me réintégra avec mes camarades. On employa le chantage en me nommant chef de chambre et

responsable de la discipline dans les rangs à l'appel du matin. Ce que je fis avec beaucoup de courtoisie mais au service militaire, cela ne suffit pas. Alors, ce qui devait arriver arriva. Comme personne n'était à l'heure de l'appel sur les rangs, toute ma chambrée fut punie. Au lieu de sortir le soir, nous devions rester à la caserne, faire des exercices de maniement du fusil et de garde à vous, et à se traîner par terre. Tout ça grâce à moi.

Mes camarades n'étaient pas contents du tout. Mes chefs avaient atteint leurs buts. Quant à moi, il fallait que je tienne le coup, à toutes les railleries, les engueulades de mes copains. Jusqu'au deuxième acte qui se présenta un jour d'exercice au bord d'une rivière.

Là, tout d'un coup, je vis encore une occasion de foutre le camp sans aller trop loin, Cette fois, j'usais d'une autre tactique. Je suis rentré à la caserne. J'ai posé mes habits tranquillement et je suis ressorti. On m'a arrêté et on m'a mis au trou. A peu près le même scénario qu'avant, Grève de la faim, sermon etc.,. Mais cette fois, on me présente à un colonel qui avait fière allure et très imposant, qui m'engueula d'une façon terrifiante. Ma réaction fut bonne, je me mis à sangloter sans répondre, puis il me renvoya au trou. On me laissa là, encore une demi journée, puis on m'envoya à l'hôpital, côté psychiatrique. C'était gagné. C'était le paradis, j'avais une chambre à moi, tout seul, avec douche, en plus je jouais de la clarinette toute la journée. Parfois on venait me chercher pour examen mentaux, on me montrait des jolis petits dessins avec des formes géométriques. Je devais leur répondre à quoi ça me faisait penser, comme je savais grâce à mon copain de Genève qu'il n'était absolument pas sûr de ce qui se passait dans un cerveau, je répondais n'importe quoi, parfois à un Picasso ou à une chèvre, je savais que je n'avais pas besoin de jouer de jeu, donc j'étais très naturel.

Ce cinéma a duré une semaine. C'est dommage, car je commençais à m'y plaire. Puis vint le jour de la confrontation avec le psychiatre, alors là je n'ai jamais su, s'il s'est douté de quelque chose, car sa question était très vague. Il me demanda :

- Est-ce que vous voulez rentrer chez vous ou faire votre service militaire ?

Là, j'ai flairé le piège et la seule réponse que je pouvais lui donner devait être aussi vague que sa question. Je lui ai dit :

- J'ai de bons copains que j'aime bien, mais si vous demandez à n'importe lequel s'il veut rentrer chez lui, il vous dira oui.

Je pense qu'il a compris, car le lendemain, j'étais chez moi. Ça avait duré exactement un mois. Je crois que ceci n'est pas une recette car pour ne pas faire son service militaire, c'est chacun pour soi.

4

Après ce petit intermède, je suis rentré chez moi pour continuer cette existence normalement, Nous avons fait une grande fête et tout s'est terminé très bien. Je reprenais ma vie comme avant sans avoir eu l'impression d'avoir perdu mon temps. La femme avec qui je vivais était partie en Yougoslavie pour une tournée de chants et je retrouvais mes copains, mon bistrot. Dans une de ces soirées de beuverie, je m'étais retrouvé chez une artiste peintre du nom de Grisélidis Real, elle nous avait invités dans son petit appartement, qui se situait dans la vieille ville. C'était une très vieille maison qui tombait presque en ruine. On devait pour aller chez elle monter un petit escalier étroit en bois qui faisait un bruit effroyable sous nos pieds, malgré toutes les précautions que nous prenions pour ne pas faire de bruit, de toute façon, ça n'avait aucune importance. Personne ne nous aurait rien dit, car les locataires de cet immeuble étaient tous de la même trempe que nous. Elle nous ouvrit sa porte. Il régnait une ambiance très réconfortante dans cet appartement, avec des peintures faites au crayon gras, collée au mur. Les couleurs étaient très vives et les personnages étaient en général des sortes de diables ou des monstres pas du tout effrayants, mais qui auraient bien voulu l'être.

Ce soir-là, je ne sais pas si c'était l'alcool ou bien l'admiration des peintures ou bien le visage de Grisélidis, mais j'en tombais amoureux fou. Elle ressemblait à une gitane avec des yeux noirs foncés des cheveux longs qui lui tombaient dans le dos, ses oreilles, son cou et ses mains étaient ornés de bijoux exotiques. En général avec la forme de serpent et pour couronner le tout, elle devait être enceinte, d'après mon jugement de au moins huit mois. Cette situation n'avait pas l'air de la gêner et moi non plus. Elle m'expliqua qu'elle avait déjà trois enfants, tous de pères différents et que celui là était dû à un grand amour avec un musicien qui l'avait très impressionnée. Ce soir là , fut notre grande nuit d'amour et le lendemain, je l'invitais à vivre chez moi à la rue Voltaire, au fond de la cour. Si tôt dit, si tôt fait. Le lendemain, je l'aidais à déménager pour vivre définitivement ensemble pour la vie.

Quelque temps après, Grisélidis reçut des menaces de la part des autorités dû au fait qu'elle faisait des enfants soi-disant à tort et à travers, comme si toute l'assistance publique était peuplée que du fruit de ses caprices, car quand Grisélidis faisait un enfant en général elle le gardait ou bien s'en occupait avec des pensions alimentaires. Les autorités s'inquiétaient sur son cas et aussi le mien, car je n'étais pas très pressé de payer ma taxe militaire. Pour cette double infraction, ils nous avaient envoyé un flic qui devait me remettre une convocation pour que je me présente au tribunal. Je pense qu'il avait envoyé le flic le plus zélé du canton de Genève, du nom de Blanchard. Il frappa à la porte. J'entrebâillais celle-ci pour recevoir mon enveloppe. Jusque là tout était bien, mais par malheur, il vit par-dessus la porte qui était vitrée une femme. Je pense que ceci lui parut étrange et me demanda des détails sur la présence de cette femme. Je lui dis que ceci ne le regardait pas et lui ferma la porte au nez ce qui le mit fou de rage. Il força la porte pour pouvoir entrer, mais aidé de Grisélidis, on repoussa la porte avec violence. Lui, la repoussa contre nous et mis son pied pour que nous ne puissions pas la refermer. Un grand coup de talon sur la pointe de ses pieds fit décoincer la porte et aussitôt nous la fermions à clef, mais ceci ne lui suffisait pas. Il y avait un petit avant-toit qui donnait sur une fenêtre de la chambre. Il passa par le toit pour entrer par celle-ci qui était entre ouverte. On se précipita dans la chambre et on le poussa en bas du toit. Il n'était pas assez haut pour qu'il se fasse mal mais s'en alla furieux, sous les railleries de toute la cour. Il a dû être tellement vexé et piqué dans son orgueil que jusqu'au jour d'aujourd'hui, il me hait et nous nous sommes rencontrés plusieurs fois dans des situations bien ambiguës qui faisaient penser au Gendarme et au voleur, mais pas en jouant, plutôt un jeu sans pitié.

Quant à nous, notre amour n'en fut que renforcé, mais hélas, nous devions nous séparer car l'accouchement de Grisélidis devenait plus pressant de jour en jour. Son intention était de partir dans une maternité de Paris pour que l'enfant soit Français, comme le père. Je la conduisis au train et les adieux furent des plus pénibles, car nous étions comme Roméo et Juliette, mais nous ne pouvions échapper à cette séparation. Je restais seul et triste chez moi, deux ou trois jours, puis je retournais au bistrot de la Vieille-Ville voir mes amis.

Un jour quelqu'un m'apprit que Irène était revenue de Yougoslavie. Ce fût comme un poignard qui me rentrait dans la poitrine J'en tremblais d'émotion. Je fis tout pour la revoir. Ce n'était pas trop difficile. Il suffisait de faire la tournée des bistrots ce qui ne tarda pas. Je la rencontrais assise à un bar. Elle était encore toute imprégnée de son voyage et la rencontre

fut plus que chaleureuse, puisqu'elle termina sa soirée dans mon lit, mais je m'aperçus que quelque chose avait changé en elle et petit à petit elle m'explique qu'elle était tombée amoureuse d'un yougoslave ce qui me rendit jaloux a en oublier complètement Grisélidis. Je lui proposais de revenir vivre avec moi, mais elle refusa en m'expliquant qu'elle aimait ce yougoslave. Qu'elle avait l'intention de l'épouser mais que ceci n'empêcherait pas quelque petites aventures de ci, de là. J'en étais écoeuré a un tel point que j'avais l'intention de me faire châtrer pour ne plus avoir ce genre d'angoisse. Quand Grisélidis revint de Paris, quelque chose avait aussi changé. Je n'avais plus l'enthousiasme depuis notre séparation. La déception fut grande. Elle ne me dit rien mais je sentais une grande tristesse. Tout ceci m'affligeait beaucoup, mais je ne pouvais rien y faire. La vie est comme ça.

Ce qu'il y avait de terrible, c'était que plus je la sentais affligée, plus je la sentais s'éloigner. Je pense que c'est une question de dignité dans des cas comme ça, il vaut mieux tout abandonner, quitte à en crever de tristesse pendant un certain temps, car avec le temps tout passe. Un soir tumultueux où se trouvaient tous mes copains à la maison, comme par hasard Irène était venue à la maison avec des amis, elle me tomba dans les bras, ce qui rendit Grisélidis furieuse. Je lui criais à la figure :

- Barre-toi j'en ai trouvé une plus vieille que toi.

Je vis dans ses yeux une rage folle, mais une de ces rages incontrôlées ou l'on peut tuer quelqu'un sans s'en rendre compte. Elle s'empara d'une barre de fer et me menaça de me fendre le crâne si j ne restais pas avec elle. J'avoue que j'ai eu peur et je lui promis pour la calmer que jamais plus je la quitterais. Tout le monde est parti La soirée était gâchée. Quand je dis au revoir à Irène, elle me glissa sournoisement dans l'oreille :

- Qu'est-ce qui lui prend, elle est folle.

Je lui répondis :

- A un de ces jours.

Plusieurs jours passèrent, Grisélidis était dans un état de dépression. Il faut dire aussi qu'elle était malade car un an avant notre rencontre, elle avait subi une opération qui lui avait coûté un poumon.

Quant à moi, je continuais à travailler à la poste et un jour vers quatre heures de l'après-midi, je reçu un téléphone avec une voix désespérée qui me disait :

- Il y a un mort chez toi viens vite.

Mon sang ne fit qu'un tour et je fonçais à la maison. Il y avait déjà du monde dans la cour qui m'attendait. Je monte les escaliers et dans le lit se

trouvait Grisélidis, dans un état comateux. Un tube de barbiturique à côté, et une lettre d'adieu à la vie. C'était tragi-comique car la personne qui l'avait trouvée était un ami poète du nom de Claude Aubert. C'était un gros monsieur, obèse qui était surtout un grand ami de Grisélidis, qui passait son temps à se plaindre que personne ne comprenait sa poésie et que ci et que ça. Seule elle le comprenait. Je pense que ce qu'elle comprenait, c'était surtout que ce monsieur poète était très malheureux car il était gras et laid. Je pense qu'il écrivait aussi de bonnes choses car Grisélidis appréciait certaine de ses phrases. Quant à moi, je n'y comprenais rien du tout à la poésie. Donc, ce monsieur s'était trouvé devant la suicidée et il paraît d'après les artisans de la cour qu'il tournait en rond à une vitesse effarante pour son poids sans qu'il sorte une seule phrase de sa bouche. Il était paralysé par l'émotion. Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il pu prononcer ces mots en bégayant :

- Grisélidis elle est morte.

Aussitôt les voisins téléphonèrent à l'hôpital et on l'emmena. Un bon lavage d'estomac et tout était en ordre. On lui fit des remontrances en lui disant qu'il ne fallait pas recommencer car les médecins avaient autre chose à faire que sauver les suicidés. Elle est restée six jours pour contrôle médical. C'est au cour d'une de mes visites que j'ai écouté une phrase qui m'a fait beaucoup réfléchir et aidé par la suite et c'est elle tout en rigolant qui m'expliquait les conversations avec les médecins qui me l'apprirent. L'un d'eux lui demanda :

- Pourquoi avez-vous fait ça ?

Elle lui répondit :

- Parce que j'ai des complexes.

Le médecin tout en rigolant lui répondit :

- Si vous avez des complexes, vous devriez en profiter.

Cette phrase m'est restée toute ma vie. Elle m'a beaucoup aidé, car s'il y avait quelqu'un qui avait des complexes, c'était bien moi. Par la suite nous sommes devenus de grands amis et parfois quand je retourne à Genève on se fait des bouffes, partagées par des éclats de rires de toutes ces situations ridicules et de ces premiers chocs qu'on appelle amour. Grisélidis a résolu tout ses problèmes puisqu'elle est courtisane de métier. Trois jeunes filles étaient réfugiées chez moi. Elles s'étaient échappées d'une maison de correction et ma maison leur avait été recommandée comme lieu sûr pour se cacher. Je vivais de nouveau avec Irène en toute quiétude comme avant. J'avais arrêté de travailler à la poste et j'étais retourné au théâtre de la Comédie. Un soir que je rentrais du travail assez

tard, un mot était accroché à ma porte me priant de me rendre au poste de gendarmerie pour affaire urgente. Je m'inquiétais et m'empressais de m'y rendre le plus vite possible. Il était à peu près deux heures du matin. J'ouvris la porte du poste et oh malheur, je me trouve devant Blanchard qui ricana :

- Cette fois je te tiens, et tu n'es pas près de sortir d'ici.

Puis il téléphona à la centrale pour qu'il vienne me chercher avec une camionnette. Je protestais énergiquement en lui disant qu'il ne pouvait pas me mettre en prison comme ça, qu'il fallait avertir ma famille et puis aussi qu'elle était la raison de mon incarcération. Qu'il n'avait pas le droit de m'arrêter comme ça. Il répondit à toutes mes questions :

Premièrement, que je ne m'étais pas présenté au tribunal suivant les instructions d'une convocation dû au nom paiement de la taxe militaire et que j'étais condamné à quinze jours de détention d'office.

Deuxièmement que la loi disait que l'on peut faire écrouer une personne qui se constituait prisonnier dans un poste de police. Puis avec un sourire en coin, il me dit :

- Question de la famille ne t'en fait pas, j'irais chez toi personnellement.

Alors là je sursautais. Je pensais si ce con il va chez moi, il va trouver toutes ces filles qui se cachaient, et qui étaient recherchées par la police. J'avais en plus écouté l'après-midi à la radio un avis de recherche sur trois jeunes-filles échappées d'un pensionnat. Je le suppliais de me laisser partir dix minutes et je lui promettais de revenir. Rien à faire, il me promit encore une fois que lui s'en chargerait personnellement. J'étais complètement abattu. Je ne pouvais rien faire. J'étais foutu. Le plus terrible était de penser que les filles allaient croire que je les avais vendues. Cette situation de dénonciateur m'obsédait. Puis la camionnette m'emmena. Je pris la douche traditionnelle puis on me demanda si je voulais être seul ou accompagné dans ma cellule. La situation était terrible. Je n'arrivais pas à dormir, ni cette nuit, ni la nuit suivante et toujours pas de nouvelles. La nuit du troisième jour de détention, j'appelais le gardien et lui dit que je n'arrivais pas à dormir, que l'étais trop préoccupé. Il me dit de patienter un peu puis revint avec un flacon d'un liquide bleu. Il m'en fit avaler une cuillère. Tout à coup tout était beau autour de moi, mes angoisses disparaissaient et je me sentais vraiment bien. La tête me tournait agréablement, je m'assoupis et dormi jusqu'au lendemain matin.

Puis cinq jours passèrent et on m'annonça une visite, on m'emmena au parloir. C'était Irène. La première chose qu'elle fit, c'est de rire en me voyant. C'était net, elle se foutait de ma gueule, mais cette réaction me

tranquillisa. La première chose qu'elle me dit, fut :

- T'en fait pas mon biquet, tout le monde a pensé que tu étais en prison. Tout va bien.

Je lui demandais :

- Et les filles ?

Elle me dit :

- Je les ai envoyées à quelque part d'autres, parce qu'elles commençaient à me faire chier.

- Mais Blanchard n'est pas venu ?

- Non pourquoi ?

Alors je me mis à rire et je me dis en moi-même :

-Ah le con, en voulant m'emmerder, il a raté une occasion de monter en grade.

J'étais très content, premièrement d'être en prison, ça faisait partie de mon petit programme d'expérience et deuxièmement c'était l'occasion de me cultiver un peu. J'allais à la bibliothèque et je pris des livres de Dostoïevsky et de Balzac car j'avais entendu parler en bien de ces gens là et ma situation me permettait de bien les connaître. La prison, l'idéal pour se cultiver. Il est bien évident qu'il ne faut pas y rester trop longtemps la culture ça rend idiot.

Après dix jours absolument délicieux, j'eus le droit de sortir. Cette sortie était des plus curieuses. On est là comme des orphelins. On est un peu désespéré. Tout semble joli, les gens gentils, puis je suis entré dans un bistrot pour boire un café. A mon grand étonnement quand je fis la commande, ma voix était toute aiguë. Les graves avaient disparu. Ceci dura une heure puis tout redevint normal. Le charme avait disparu.

6

Cette période en prison m'avait donnée un certain goût de lire, mais sans exagérer non plus, car il ne fallait pas uniquement rester à la maison pour lire les aventures des autres, ce qui est une bonne chose, mais pour surtout vivre soi-même. Donc pour arriver à terminer un livre, je mettais facilement un ou deux mois. Je ne sais plus qui me recommanda de lire un livre soi-disant extraordinaire. Il s'agissait de Alexis-Zorba de Ninos Kazansakis. Tout ce que je me souviens, c'est qu'il a fallu beaucoup de persuasion à cette personne pour que j'accepte ce livre. Je l'acquis en format de poche. Je ne sais pas, mais même si j'avais eu beaucoup

d'argent, je ne pouvais pas acheter une édition de luxe. Il me semblerait que je n'oserais pas le toucher de peur de le salir, soit par respect du contenu et de son enveloppe. Un beau livre bien relié m'a toujours impressionné, par exemple je n'oserai pas le prendre dans un bistrot ou bien dans ma voiture par crainte de le salir. Il faudrait se laver les mains avant de le toucher donc si l'on se trouve à un endroit où il y a de l'eau mais pas de savon, c'est encore pire car les mains humides avec de la crasse laissent des tâches sur le papier qui serait un vrai outrage à une belle édition. La différence avec un livre de poche est justement que l'on peut le transporter n'importe où avec soi. Les tâches de doigts ou de vin rouge n'altéreront jamais son contenu ni son enveloppe, bien au contraire, ce livre aura des marques qui vous assureront sa personnalité que c'est bien celui-là qui est le votre si par exemple il sera tâché à la page 287, ce sera un livre unique et ce sera bien celui-là le vôtre. Vous pourrez le reconnaître sur des millions. L'idéal serait peut-être un exemplaire à soi que l'on lit n'importe où puis une édition luxueuse qui sera rangée dans une bibliothèque. Ce luxe sera uniquement un respect à l'écrivain, car lui, pour écrire son livre, se sera ouvert les tripes (par sa générosité de nous faire sentir soit ses angoisses ou ses révoltes.

Ce livre, je l'ai lu. Puis relu. C'était extraordinaire, il me semblait que je découvrais Dieu à travers ce personnage. J'aurais voulu le connaître, faire la foire avec lui, être lui. Kazantsakis l'avait très bien compris. Peut-être pas sur le moment car le personnage était trop présent. Il devait certainement parfois être désagréable ou arrogant, puis ses inventions étaient catastrophiques, mais c'était des créations avec tout ce qui se passait après la création, car Zorba était sincère. Il était certain que tout ce qu'il faisait était bien, sans penser qu'il grillait tout le fric de son patron. Lui il était libre. Kazantsakis est parti. Je pense un peu fâcher avec Zorba, en réalité il y avait de quoi. Mais par la suite, ce personnage s'est gravé dans sa tête, puis il l'a compris, alors il est retourné à l'endroit où il l'a connu et Zorba n'était plus là. Kazantsakis a peut-être été déçu mais cette déception était certainement à son avantage. On aime tellement plus les gens quand on pense à eux, que si nous les voyons. Peut-être que Zorba aurait été grossier avec lui. Ils se seraient fâchés et encore une fois, le charme aurait disparu et Kazantsakis n'aurait jamais écrit son livre. Ce personnage m'avait tellement impressionné que j'aurais voulu que tout le monde le connaisse. La seule façon n'était pas d'en parler, mais plutôt d'acheter le livre. Je l'offrais à tous mes amis qui étaient susceptibles de comprendre et réellement ça me donnait une grande joie de l'offrir.

Dans la vieille-ville, il y avait une vieille qui était très moche, qui criait très

fort quand elle parlais. Je la trouvais très vulgaire. En plus, elle était paralytique, ce qui n'arrangeait pas les choses. Les gens du bistrot l'appelaient pick-up. Il fallait être très fort pour supporter toutes ces injures car les gars ne pardonnaient rien à personne. Tout le monde y passait. La seule manière était de faire une barrière entre eux et soi. Elle était assez admirable car plusieurs fois j'ai vu et entendu lui dire ce mot, mais elle restait impassible. Ceci m'intriguait. Un soir, je m'approche d'elle pour engager la conversation et je m'aperçus qu'elle était tout à fait intéressante et très intelligente. Elle me raconta sa vie et je su qu'elle était grecque, aussi évidemment, je lui parlais de Zorba. Elle sursauta et me cria à la figure :

- Kazantsakis c'est mon oncle.

Je n'en croyais pas mes oreilles. J'étais tellement stupéfait, de presque connaître Zorba à travers elle, que je l'invitais à aller danser dans une cave de jazz à côté du café. Là nous avons dansé toute la nuit et bu comme des désespérés, puis elle m'invita chez elle, dans un tout petit appartement d'un quartier aisé de Genève. Je supposais qu'elle devait être d'une famille plus ou moins riche, puis elle me sortit des documents de Kazantsakis. J'avoue que c'était un peu compliqué et que ça ne correspondait pas à l'écriture qu'il avait utilisée dans Zorba. J'en conclu que Zorba avait été une chose réelle chez Kazantsakis et qu'il avait écrit ce livre plus comme une anecdote que de la littérature classique. Puis elle chercha dans ses affaires une photo de Zorba qu'elle me montra. J'avoue que j'ai été un peu déçu. Il n'était pas du tout comme je me l'étais imaginé. C'était une photo où l'on ne voyait que le visage comme pour un passeport. C'était un visage carré, sans expression, avec une moustache à la 1900, mais sans rien de particulier. Je crois que je ne me suis pas attardé sur son visage. Ma vision de lui était beaucoup plus forte et plus belle. C'est l'avantage de l'imagination. Puis nous avons passé une très bonne nuit dans son lit et une partie de la journée.

Ce sont de ces jours exceptionnels où le temps n'a plus d'importance. On sent une sensation de liberté, sans se soucier du lendemain ou du quart d'heure suivant puisqu'il n'y a plus de quart d'heure ni lendemain. Ce sont des jours très rares dans une existence et si l'on traverse une période comme ça, il ne faut pas la briser avec des choses routinières car ce sont des choses extraordinaires qui ne durent de toute façon pas longtemps. Nous discussions de choses et d'autres sans importance, puis elle me dit :

- Voudrais-tu aller en Grèce, j'ai des parents qui possèdent une île en Crète. Tu peux y aller et tu seras bien reçu. Il y a un petit village avec des gens qui font de la poterie, tu pourrais apprendre avec eux.

Cette proposition m'enthousiasma. Je me vis aussitôt au soleil au bord de la plage discutant avec les pêcheurs et les gens du coin, rêvant sur le sable chaud, puis j'apprendrais la poterie, gagnant très peu d'argent, mais suffisamment pour vivre. Le soir je mangerais des fruits de mer. L'après-midi repos sous un palmier. Le rêve quoi. La vie idéale. Après cette rencontre et toute cette féerie, je m'achetais une moto BMW 250 car si je voulais aller en Grèce, il me fallait bien un moyen de locomotion. Je commençais petit à petit à m'organiser, chose qui ne m'était encore jamais arrivé, car il fallait quand même un peu d'argent pour manger pendant le voyage. Mais les choses ne se sont pas passées comme je le prévoyais. Par la suite, chaque fois que je m'organisais pour une raison ou une autre ça n'a jamais servi à rien car je partais dans une autre direction, actuellement, ça n'a pas changé.

Je reprenais ma petite vie normale à la rue Voltaire avec les fêtes habituelles, les saouleries, les copains, les gens que je ne connaissais pas qui dormaient chez moi.

Un jour vint un couple de Belge. Lui était petit, râblé, un visage très marqué dans ses contours, un nez carré à part le nez qui était cassé, suite à une petite carrière de boxeur. Des yeux extrêmement vifs, avec une conversation et une imagination débordante de drôlerie. C'était un véritable amuseur public. Le genre de type devant lequel je restais admiratif. Elle, était petite grosse avec un visage agréable mais sans trop de personnalité, mais très généreuse. Ils possédaient une voiture MG décapotable, mais qui était un vrai danger public, car elle n'avait pas de freins. C'était toujours le suspense, on ne savait jamais dans quoi nous allions rentrer. En général, on évitait les gens, c'était très drôle et distrayant.

J'avais remarqué que c'était elle qui gérait l'argent car lui était en manque. Il lui faisait signer un chèque en lui indiquant un chiffre à inscrire. Par la suite, je m'aperçus que l'argent n'était pas à lui, mais à elle et que la voiture aussi. En plus, quand elle avait une réticence sur le chiffre qu'il lui indiquait, il gueulait un petit peu et tout revenait dans l'ordre. C'était curieux, mais c'était leur affaire et tant qu'on rigolait, c'était le principal. Une certaine nuit, que nous étions un peu éméchés plus que d'habitude, je m'étais mis au lit, car j'avais très sommeil, eux restèrent dans la pièce voisine à boire et discuter. Tout à coup la conversation s'anima. J'entendis des claques voler puis ça s'aggravait de plus en plus, jusqu'à un moment où vraiment il fallait que je me lève pour les calmer un peu. Ce n'était plus possible de dormir, et je vis un spectacle effroyable. Ils étaient debout les deux et lui, lui donnait des coups de poings dans la gueule comme s'il

s'agissait d'un gars aussi fort que lui. Elle tomba par terre à moitié KO. Je m'approchais de lui pour le calmer. Il avait les yeux qui lui sortaient des orbites, avec un air hagard, comme un dément, puis il me dit :

- Qu'est-ce que tu veux toi ?

Et il m'envoya sans crier gare un tel coup de poing dans la figure que je giclais à quatre mètres derrière moi avant de m'éclaffer contre le mur et m'étaler par terre à moitié dans les pommes. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais il se précipita sur moi, me prit entre ses bras en pleurant à chaudes larmes et criant à tue tête avec des cris de désespoir:

- J'ai frappé mon meilleur copain, je ne me le pardonnerais jamais.

Puis il me releva tant bien que mal, puis je me remis petit à petit car le coup avait été dur et tout les deux nous avons ramassé sa femme qui était encore plus mal en point que moi, mais qui se remettait petit à petit du choc. Cet état de choc dura une demi-heure, puis on oublia tout en ouvrant une bonne bouteille et tout s'arrangea.

Pendant un certain temps, tout s'était calmé, puis un soir, il se passa à peu près la même scène, à nouveau des cris. Je le vis frapper sa femme à coup de bouteille sur la tête. Elle s'affaissa, mais cette fois, c'était sérieux. Alors là c'était trop, qu'il batte sa femme d'accord, mais pas avec une bouteille. Je lui fonçais carrément dedans. Heureusement, il était plus saoul que moi, ce qui me donnait un petit avantage sur lui, mais il était fort et la bagarre était dure. Tout était cassé. Les disques, les meubles, les vitres, il ne restait plus grand chose d'entier dans l'appartement puis tout à coup, je le vis prendre un couteau, il me restait plus qu'à le lui arracher des mains ou bien en manier un aussi. J'avoue que jamais je ne m'étais trouvé une situation pareil. Le temps que je cherche quelque chose pour me défendre, il avança son bras vers moi. Je voulus le lui attraper et il m'enfonça le couteau dans la main autour du pouce de la main gauche. Ça suffisait comme ça. Puis il recommença son cirque en me pleurant dans les bras. Moi à ce moment, je me mis dans la tête de partir de Genève le plus vite possible, avant que l'un de nous soit tué. De tout façon, je voulais partir et cette fois, c'était l'occasion de vraiment y songer et rapidement.

Deux ou trois jours passèrent, mon temps libre, je le consacrais à apprendre à monter sur ma moto. J'avoue que j'éprouvais beaucoup de difficulté. Je m'étais mis dans la tête que je n'y arriverais jamais. J'aimais bien voir ma moto, mais uniquement pour ce qu'elle était. Alors je la mettais sur la béquille et je la regardais pendant des heures en admiration devant une si belle machine. En plus, elle était à moi. Je la nettoyait. Quant à la question de monter dessus. Là, je n'étais déjà plus courageux. Cette merveille se transformait en machine infernale et le côté

merveilleux m'échappait, mais pour ne pas avoir l'air trop ridicule, je la faisais ronfler devant les copains, mais c'est tout. Le courage me manquait.

7

Je partais comme tous les matins à mon travail. J'étais au théâtre à cette époque. Par hasard, je rencontre un ami dans la rue. Il me salue. Je le salue normalement puis il me dit :

- Toi avec ton Zorba, tu as sûrement envie de voyager.

Je lui réponds :

- Bien oui

Il me dit d'un ton pas très convainquant:

- Écoute, si tu veux moi je prends des cours d'Espagnol et mon professeur qui est archéologue cherche quelqu'un pour l'accompagner en Amérique du sud. Si tu veux, je te donne son nom et son téléphone et tu verras avec lui.

Je le remercie et je pars avec ce nom et ce numéro de téléphone écrit sur un bout de papier que j'enfouis dans ma poche, sans trop y croire, mais en lui disant que je contacterai cette personne, puis je partis à mon boulot et lui au sien. Le soir, je rentrais à la maison et Irène qui était là à faire la cuisine, avec une sauce au curry, c'était sa spécialité, me demanda comment ça allait. Je lui parlai de ce copain que j'avais rencontré le matin et sortant de ma poche une espèce de papier chiffonné où étaient inscrits le nom et le téléphone de l'archéologue tout en lui racontant mon histoire. Elle me dit avec assurance :

- Mais il faut lui téléphoner à ce gars mon petit biquet. C'est peut-être une occasion de partir.

Je n'étais pas trop chaud car mon intention était de partir en Grèce et pas trop ailleurs, puis je me dit :

- Bon, dans le fond c'est pas l'endroit qui compte, c'est partir.

Alors, je me décidais d'aller téléphoner. C'était un monsieur du nom de Jean-Christian Spahni. Je composais le numéro. C'est lui-même qui était à l'autre bout du fil. Je lui racontais l'histoire de l'ami et que cet ami m'avait raconté qu'il cherchait quelqu'un. Il me répondit que :

- Oui effectivement, mais que je n'étais pas le seul sur la liste et que cela n'empêchait pas que l'on pourrait se voir pour discuter.

On se posa un rendez-vous dans un café, dans les deux jours qui suivaient

et ce fut tout. A ce moment, j'eus une petite lueur d'espoir. Deux jours après, on se rencontra, moi en tenu de tous les jours. C'est-à-dire, côtelé, chemise ouverte, mal peigné et tout ce qu'il faut pour être naturel. Lui, c'était un homme plus âgé que moi. Au premier abord, très froid, bien vêtu, c'est à-dire avec des vêtements propres, des lunettes qui lui donnaient un peu l'air sévère, mais par la suite assez cordial. On parla de choses et d'autres pour se situer l'un et l'autre. Puis, au bout d'un moment, la conversation tourna évidemment sur les raisons de notre rendez-vous. Il me parla d'un voyage dans la forêt colombienne près de la frontière équatorienne et que nous passerions premièrement par Sao Paulo, Rio, Buenos-Aires, Santiago du Chili, tous ces noms me tournaient dans la tête. C'était beau. Je voyais des palmiers partout, des gens de races différentes, puis l'aventure dans la forêt avec l'approche d'une tribu, inconnu des blancs, des gens tout nus. On arriverait là comme des dieux, puis on leur offrirait des boutons de culottes et eux nous donneraient des diamants car ils n'ont pas de culture. Tout ça me tournait dans la tête comme au cinéma, enfin vivre en réalité ce que les grands voyageurs nous rapportaient. Mais la réalité est que je n'avais aucune idée où pouvaient se trouver toutes ces villes dont il me parlait et qui me fascinaient. Je ne savais même pas où se trouvait l'Amérique du Sud. L'Afrique, j'arrivais un peu, mais l'Amérique aucune idée car géographiquement, ça ne m'avait jamais intéressé car cela ne me concernait pas.

Après cette discussion, on se posa un autre rendez-vous. C'était une invitation à manger chez lui. Ce qui s'est passé dans ma tête est que j'ai vu la Grèce s'éloigner de plus en plus et remplacée par un autre pays, mais ça devenait angoissant car à un moment, je n'étais plus sûr de rien car mon enthousiasme pour la Grèce avait baissé pour être remplacée par un autre, mais je n'étais pas sûr de partir en Amérique non plus, donc je me suis trouvé à un certain moment avec rien du tout. Ça, c'était con. Mais, de plus en plus Spahni me faisait croire que c'était bien moi qui partirait avec lui, mais il ne me l'avait pas affirmé et moi au bout de 15 jours, j'y tenais beaucoup. J'aurais même été très déçu qu'il m'annonce que ça ne marcherait pas. J'utilisais toute sorte d'astuce, complètement ratée d'ailleurs, pour lui prouver que j'étais intelligent, gai.

Le peu de culture que j'avais, je l'étais nonchalamment pour lui faire croire que j'en savais encore beaucoup plus, alors que j'avais tout dit. Mais lui n'était certainement pas dupe et devait se marrer en voyant cet espèce de guignol se débattre devant lui, d'une façon désespérée. Jusqu'au jour où il m'annonça la grande nouvelle:

- Bon et bien cette fois, je crois bien que nous allons partir ensemble. C'est

décidé.

Et il ouvrit une bonne bouteille pour fêter ça. Puis, on discuta de la mise au point du voyage, en me précisant bien que le billet du bateau devait être à ma charge, que lui s'occuperait du reste du voyage et même que je recevrais une petite solde chaque jour. J'ai parfaitement compris que le prix du bateau qui était le seul engagement de ma part était tout à fait normal. Il était nécessaire que je fasse aussi un petit effort. D'ailleurs, le prix n'était pas excessif. Ce voyage devait durer huit mois. Pendant les jours qui suivirent le pays de choix avait changé. Notre destination exacte était le désert d'Atacama au Chili, à la recherche d'une ancienne civilisation qui avait été dominée par les Incas. La Colombie avait été abandonnée sur recommandation de certaines gens qui avaient été dans ce pays et qui considéraient la région choisie comme dangereuse, étant infestée de guérilleros qui se seraient transformés en Bandits. C'est ce qu'on nous avait dit. Pendant 15 jours, nous avons effectué des essais de matériel de camping, appareils de photos caméra, visite médicale, visas d'entrée des pays à visiter et bien entendu, choix du bateau pour notre transport.

8

La compagnie la moins cher que nous avons trouvé était une ligne de Cargo Yougoslave, la Yugolinéa et notre bateau s'appelait le Nicolas lesla. Nous devions le prendre dans la ville de Rijeka sur l'Adriatique. Ce que nous avons fait sans trop de difficultés. Malheureusement, le jour du départ le bateau était en panne pour des raisons mécaniques. De toute façon, nous sommes restés quelques jours en Yougoslavie à faire du tourisme et jouer au baigneur. Ce bateau était magnifique avec une grand cheminée, un pont énorme, des cabines confortables, un bateau quoi. Nous étions 18 passagers. La plupart était des gens qui émigraient soit au Brésil, soit en Argentine. Ce que j'aimais beaucoup sur ce bateau, c'était son immense étoile rouge qui par la suite impressionnait les badauds dans les ports. J'avais envie de leur dire :

- Vous savez, je voyage sur ce bateau moi.

Notre première escale était en Afrique à Konakry. Ça, c'était l'aventure. Je me disais quelle chance que j'ai d'aller en Afrique chez les nègres. C'était presque incroyable et ce bateau nous amenait vraiment là-bas. Au passage de Gibraltar, Spahni décida d'envoyer un message dans une

bouteille avec une ou deux cigarettes, comme ça pour rire. Par la suite le message a été reçu. C'est un berger berbère qui a trouvé la bouteille sur la plage et qui a écrit à Jean pour lui dire qu'il avait bien trouvé la bouteille et fumé les cigarettes. Arrivé à Konakry, tout s'était bien passé. Le capitaine nous convoqua dans le grand salon et nous recommanda de ne pas descendre du bateau pour des raisons de sécurité, car la Guinée était un pays qui venait de se libérer des Français et que la vue de gens de race blanche pouvait présenter un certain danger, surtout que ces jours la population attendait la venue de Lumumba qui était le chef spirituel de la libération de l'Afrique. Tout le monde écouta le capitaine et entra dans sa cabine respective.

Quant à moi, cette recommandation ne me satisfaisait pas du tout. C'était complètement idiot d'être à quelques mètres de l'Afrique et de ne pas y mettre les pieds. Alors j'attendis que tout le monde fût au lit et je sortis la nuit sur le pont. Je descendis la passerelle et je me dirigeais du côté de la ville. Dans ma tête, j'étais certain que personne ne me ferait du mal puisque je ne leur en avais pas fait, donc aucune raison n'aurait pu être la cause d'une agression.

Très loin, j'entendais de la musique, un orchestre jouait à quelque part. C'est dans cette direction que je me dirigeais et peu à peu, je vis des gens, puis toujours plus de gens, et des rues avec de la foule. C'était à un moment vraiment la grande foule et tout le monde se dirigeait dans la même direction, c'est-à-dire d'où venait la musique qui allait en s'amplifiant plus on s'approchait, puis je me trouvais devant un immense chapiteau avec des gens concentrés devant l'entrée. Je ne voyais aucun blanc parmi cette foule, mais personne ne s'occupait de moi. Tout le monde était trop content pour s'occuper d'un européen paumé. Les gens riaient, se bouscuaient, mais entraient au bal, car sous ce chapiteau, il y avait un bal qui était donné pour fêter leur libération. Je me souviens d'un immense panneau à l'entrée ou était écrit en grande lettre. A BAS L'IMPÉRIALISME. Je n'avais aucune idée de ce que ça voulait dire car la politique ne m'avait même pas effleurée, et je restais là un moment à regarder sans oser entrer. Cette foule m'impressionnait trop. Elle était trop dense. Puis tout à coup, quelqu'un me frappa sur l'épaule. Je me retournais. Et, qu'est-ce que je vois. A ne pas en croire mes yeux. Un copain à moi.

Un gars qui était venu habiter chez moi au cours de la première tournée des Ballet Africains de Keita Fodeba. Ils avaient passé au Théâtre à Genève et lui pendant sa tournée était venu habiter chez moi, l'hôtel étant trop cher pour lui. Je lui dis :

- Mais qu'est-ce que tu fous ici ?

Il se mit à rire et me dit :

- Mais ce serait plutôt à moi de te demander ce que tu fous là !

C'était tellement incroyable que lui non plus n'en revenait pas. Il me demanda où étaient les autres passagers. Je lui dis qu'ils dormaient et lui raconta la réunion du capitaine et ses recommandations. Il trouvait ça complètement idiot et m'invita à entrer sous le chapiteau. On est resté toute la soirée à écouter la musique sans être dérangé par quoi que ce soit. Quand on décida de se séparer, il me dit :

- Demain matin, je viens vous chercher et je te présenterai à ma famille

On se quitta avec de grandes embrassades, en se promettant de se revoir le lendemain. Je rentrais au bateau. J'ai réveillé Jean pour lui raconter mon histoire. Je n'ai pas su si ce soir-là il m'a cru, mais le lendemain, il a été bien obligé, car mon copain n'était pas venu tout seul, mais avec toute sa famille, c'est-à-dire au moins vingt personnes. On les voyait depuis le pont, gesticuler avec des grands cris.

Alors, tout le monde est descendu pour faire un peu de tourisme. Nous avons passé toute la journée dans la famille du copain et l'après-midi, nous sommes allés dans le centre de la ville où se préparait une grande fête en l'honneur de l'arrivée de Lumumba. C'était extraordinaire. Tout le monde dansait au bord du trottoir. On sentait une grande vibration chez chaque personne que l'on voyait. Lumumba était vraiment un homme très aimé. Quand il est passé, je pense que ça devait être le même sentiment que l'arrivée de De Gaulle à la Libération.

9

Après cette journée exaltante, nous sommes rentrés sur notre bateau. Le lendemain, le capitaine nous convoque à nouveau, mais cette fois pour nous demander si tout le monde serait d'accord de rester quelques temps de plus en Guinée. On se consulta et cela n'avait pas l'air de ne déranger personne. Nous sommes restés une semaine de plus, en prétextant une défaillance dans la mécanique du bateau. Nous prenions nos repas à bord, puis nous partions visiter la région. Quant au capitaine lui avait disparu dans la savane avec des pinceaux, des couleurs et des cadres blancs pour aller pratiquer sa passion qui était l'art de la peinture. D'ailleurs, pendant tout le trajet, il peignait depuis sa cabine de pilotage, des paysages paisibles de campagne, alors ça, je ne l'ai jamais compris. Puis avec regret

vint l'heure du départ. Les adieux étaient chaleureux, mais quand même un peu triste. Il fallait se mettre à l'évidence, le voyage ne s'arrêtait pas en Afrique.

Le bateau sortit du port et la côte s'éloignait petit à petit. Un des passagers demanda au capitaine son passeport pour certainement le ranger dans ses affaires, car nous avions dû les laisser aux autorités. Le capitaine les demanda au commandant qui les demanda au chef. Pas de passeport. Ils avaient été oubliés dans les locaux de la police du port. Alors, retour en arrière, le bateau s'arrêta à peu près à un kilomètre et siffla pour avertir les gardes que quelque chose se passait. Mais rien à faire, personne ne répondait à nos appels. Les autorités du port n'étaient plus dans le port. Il fallu se résigner à mettre une chaloupe en mer et aller les chercher nous-mêmes, ce que fit le commandant avec un matelot. C'est très curieux, car une heure avant, nous quittions l'Afrique avec regret, mais nous n'aurions pas voulu y revenir en ce même instant, car les adieux avaient été faits et nous avions barré de notre pensée un retour aussi rapide, car en réalité nous étions partis. La chaloupe tardait à revenir et la nuit commençait à pointer. Il y avait bien 3 ou 4 heures qu'ils étaient partis. Tout le monde était inquiet, puis l'on vit pointé à l'horizon quelque chose qui avançait vers nous. C'était la chaloupe. Tout le monde était heureux. Ils montèrent à bord, nous rendirent les passeports et nous expliquèrent qu'il n'y avait pas âme qui vivent au port et qu'ils avaient dû aller réveiller chez lui le responsable pour lui réclamer tout ces papiers indispensables pour un voyageur. Les passagers prirent bien la chose. Le bateau se remit en marche.

10

Cette fois, c'était parti pour la grande traversée. Le voyage dura douze jours, puis un soir, juste avant que la nuit tombe, on vit les côtes de l'Amérique du Sud. On distinguait de plus en plus des sortes de montagnes ou de collines, puis des lumières et toujours plus de lumières, jusqu'à une réelle féerie. Plus on s'approchait et plus il y avait de lumières. Tout se passait lentement. On entendait même plus le bruit du bateau et petit à petit nous fûmes entourés de lumière de toute part. La nuit était tombée complètement et le bateau s'arrêta au milieu de ce feu d'artifice immobile mais qui scintillait comme des étoiles. Nous étions ancrés dans la baie de Rio de Janeiro.

C'était la rançon de douze jours de monotonie, presque un retour à la vie, mais d'une façon magique. Nous restions tous là à regarder hébété. Puis nous allions tous nous coucher, avec la même sensation que l'on ressent quand nous sommes petits, le soir de Noël et que nous attendons le lendemain pour voir ce que le Père Noël a mis dans nos souliers près de la cheminée. Le lendemain, de très bonne heure, tout le monde était debout courant sur le pont pour voir où nous étions exactement. Le plus beau paysage du monde était là, étalé devant nous.

Nous devions rester un mois à Rio. C'était prévu dans le programme. Spahni devait faire des séries de reportages pour une journée et pour la Radio Suisse romande. Il m'avait chargé de voir dans la ville si je trouvais quelque chose d'intéressant. C'est évident que ce qui présentait de plus attractif, c'était les fameuses Favela de Rio où se pratiquait la Macumba et les écoles de Samba. Un fonctionnaire de l'Ambassade de Suisse nous avait recommandé de ne pas aller dans ce genre d'endroit, réputés dangereux. Encore une fois, je ne crois pas à ces choses-là. Après avoir visité Rio de long en large, je décide d'aller voir ce qui se passe dans les favelas, plutôt aller dire bonjour à ces gens, question de politesse.

Ce sont des gens pauvres matériellement, mais alors qu'est-ce qu'ils se marrent et en plus, on leur reproche d'avoir la télé. Ils l'ont tous et c'est très bien comme ça. J'ai remarqué qu'on voudrait que ces gens n'aient rien parce que pour un bourgeois de bonne conscience, la télé est une distraction qui leur appartient à eux seulement. Ce qu'ils n'ont pas par contre, c'est qu'ils ne se marrent pas. Ces gens dans les favelas quand ils rient, c'est vrai, parce qu'ils n'ont rien à perdre. Je fus bien reçu, tellement bien que je leur ai demandé si on pouvait venir filmer. Tous ont été d'accord. Quand j'ai dit à Spahni qu'on pouvait filmer dans les favelas, c'était vraiment la grande surprise. Deux jours après, nous sommes partis avec tout notre matériel chez ces gens. Nous étions accompagnés du gars de l'Ambassade qui nous avait recommandé de ne pas nous aventurer chez ces gens. Durant le tournage, un jeune homme qui nous suivait depuis un moment insistait beaucoup pour que nous filmions un chat acrobate qui portait des bouteilles de Coca-cola. Il nous amena devant sa maison entra, puis ressorti avec deux ou trois personnes de sa famille qu'il nous présenta et leur parla du chat acrobate. Ils se mirent tous à rire, mais alors plié en deux, puis l'un deux, un homme de trente ans se mit en quête de chercher le chat. Il tourna autour de la maison, puis celle du voisin et enfin il vit le chat. Il lui couru après et, après quelques instant de course, réussi à le coincer dans un coin du jardin, il le ramena. Le jeune alla chercher une bouteille et nous dit attention, il faut filmer. Ce que l'on

fit et là, le type qui tenait le chat le pris par la queue et le fit balancer dans le vide pendant que l'autre lui accrochait la bouteille de coca après ses griffes Effectivement, le chat portait une bouteille de coca, tenu par la capsule. Tous les voisins étaient là pour assister au spectacle en se croulant de rire. Il ne nous restait plus qu'à filmer cette scène exceptionnelle et à se marrer avec eux.

A Rio, Spahni faisait surtout des articles qu'il écrivait sur la plage. C'était presque des vacances. Un jour, nous sommes partis à Sao Paulo. C'est une ville tellement gigantesque que nous étions complètement écrasés par les Building, la circulation. Le seul reportage que nous avons fait était l'Institut Butantan sur les sérums et la récupération des venins de toutes les espèces de serpents, d'araignées, d'animaux venimeux. Puis, nous sommes passés chez Nestlé qui nous a garanti des aliments pour notre expédition dans le désert. C'était pas mal, car pour un peu de publicité, il suffisait de photographier ou de filmer un indien avec une boute de cacao Nestlé à la main, dans le désert, et hop la manne nous tombait dans la bouche. Il n'y avait qu'à demander. Parfois, nous avons été bien contents de connaître Dieu Nestlé. Puis, nous sommes repartis en vitesse à Rio, pour respirer un peu.

11

Le jour du départ s'approchait. Notre prochaine étape était Buenos-Aires. Nous avons contacté notre bateau Yougoslave, mais impossible de partir. Je crois que cette fois, il avait bien des ennuis mécaniques. C'était vrai. Notre billet fut transféré sur une compagnie Française. Nous devons voyager sur un paquebot, du nom de BRETAGNE, en première classe, trois jours dans le luxe. Les chambres avec lit, repas à la Française, vin Français, quoi de plus dans la vie. Je pense que nous avons bien fait d'en profiter car six mois après le bateau a coulé. Après une escale à Montevideo, nous sommes arrivés à Buenos-Aires, encore une grande ville, sans grande personnalité. Le seul reportage dont je me souviens, que nous avons réalisé dans cette ville, était évidemment sur le Tango, mais sans grand intérêt. Beaucoup plus tard, je suis revenu dans cette ville, mais dans d'autres conditions.

En réalité, nous étions assez pressés d'aller au Chili qui était le vrai but de toutes ces randonnées. Spahni avait pensé faire le voyage en train, ce qui n'était pas une mauvaise idée. La traversée de la Pampa Argentine et des Andes, c'est une chose qu'il faut faire une fois dans sa vie et l'occasion était là. Nous avons quitté cette ville sans trop de regrets. Le voyage sans

histoire et sans aventure spéciale à raconter à nos petits enfants, à part qu'il faisait froid, que nous avons vu beaucoup de neige, ce qui était normal puisque nous frôlions les quatre milles mètres. Et enfin, Santiago du Chili. Encore une grande ville mais quand même avec un caractère latin très prononcé, des gens aimables, souriants, très gais, presque l'Espagne. Nous étions installés dans un hôtel du centre, pour quelques jours, le temps de faire tous les préparatifs à notre expédition, pendant que Spahni s'occupait des papiers du voyage.

Il m'avait chargé de chercher éventuellement un sujet pour un reportage. Je me mis en quête dès le lendemain de me balader dans la rue, en pensant que le sujet viendrait bien en côtoyant les gens. Mon Espagnol était lamentable. Spahni me donnait bien des leçons, mais rien ne rentrait dans ma tête, à part des mots comme vin, café, pan et mucho. Je me baladais et je ne voyais rien de vraiment intéressant à étudier. Puis tout à coup, me vint dans la tête le mot folklore. Évidemment, comment, je n'y avais pas pensé, puisqu'on était en Amérique du Sud, le folklore cela existe.

J'entrais dans un magasin de disques pour me renseigner sur la possibilité de connaître des musiciens de folklore chilien. En réalité, personne ne pu me renseigner, mais on me recommanda d'aller à l'Université au Département Folklore. C'était assez étonnant, mais C'était le seul endroit où j'avais de la chance de faire des contacts. Je me rendis tout de suite. Je fus très bien reçu. Les gens au Chili ont une telle admiration pour la langue Française que toutes les portes me furent ouvertes. On me recevait avec beaucoup de gentillesse. Je fus reçu chez le directeur de ce département. C'était dans un petit bureau avec deux ou trois personne qui discutaient là debout, très décontracté. Je lui demandais s'il pouvait me présenter des musiciens. Il me répondit aimablement qu'il y avait deux femmes qui s'occupaient des investigations de folklore chilien. L'une s'appelait Margo Logola et l'autre Violeta Parra. Je lui demandais laquelle des deux est la plus intéressante. Il me dit sans conteste : - Violeta Parra.

- Mais comment contacter cette dame ?

- Alors là, c'est déjà plus compliqué car elle habite un peu en dehors de Santiago, mais repassez demain et nous essayerons d'arranger ça.

Puis, je le saluais en lui promettant de revenir le lendemain. Je descendais les escaliers pour sortir de l'Université quand une voix de femme m'interpella. C'était une femme assez âgée qui marchait avec difficulté et l'on pouvait deviner qu'elle était photographe car elle était littéralement courbée sous le poids de plusieurs appareils de photo attachés à son cou. Elle me chuchota presque à l'oreille :

- Si vous voulez voir Violeta, venez demain à 7 heures devant l'Université, je vais chez elle.

12

Ça commençait bien pour moi, j'avais mon reportage. Spahni était content, mais il me recommanda d'aller visiter les lieux avant d'amener le matériel. A 7 heures, j'étais au rendez-vous. J'attends une demi-heure la photographe, (plus tard, je sus qu'une demi-heure c'était peu, que vraiment j'avais eu de la chance). On prit le bus et l'on roula à peu près trois quart d'heure. Ensuite, on marcha à pied un quart d'heure. Nous étions loin de la ville. Nous étions dans un endroit qui ressemble à un quartier résidentiel mais plutôt populaire, avec de petites maisons simples entourées de jardins, puis nous arrivions devant une petite bâtisse en bois. Au premier abord, il devait y avoir une fête car on entendait du dehors de la musique et des voix qui devenaient de plus en plus bruyantes au fur et à mesure que nous nous approchions. Puis on se trouva devant la porte. Quelqu'un nous ouvrit et vraiment c'était une fête. Tout le monde dansait, riait, buvait. Moi, j'avais plutôt l'air gêné car je ne connaissais personne. Ma guide me présenta à tout le monde, puis elle demanda :

- Où est Violeta.

On lui indiqua une porte fermée qui devait communiquer dans une chambre. Elle frappa, puis une voix lui cria :

- Que es ?

La photographe paraissait plutôt effrayée. On sentait comme s'il se passait quelque chose, puis timidement elle ouvrit la porte et guigna sans trop avoir l'intention d'y entrer, puis la voix cria à nouveau :

- Perro entra Tonta.

Elle fit un pas dans la chambre en s'excusant et avec une voix tremblante :

- Te fâche pas, je t'emmène un Gringo.

Puis elle me pria d'entrer. C'était une toute petite pièce, à gauche un piano droit était appuyé contre le mur, et derrière la porte un grand lit, et assise, mais sous les couvertures, une femme impressionnante, des cheveux longs noirs, un visage piqué par la vérole, des yeux perçants et très mobiles et enfin, à ses pieds, assis sur une petite chaise, un gars qui discutait avec elle, devant une dame Jane de vin de cinq litres.

Elle cria pour que l'on nous apporte des chaises, puis enfin la photographe

m'expliqua que cette fête était dédiée à Violeta, car c'était le jour de son anniversaire. Je trouvais ça assez curieux et je demandais à Violeta :

- Mais vous ne participez pas ?

Elle me répondit d'un ton sec :

- Non les fêtes ça m'emmerde.

Je trouvais ça pas mal, car de toute façon, les autres n'avaient pas l'air de s'emmerder et elle non plus. Puis elle nous offrit un verre de vin, puis encore un autre, jusqu'au moment où je sentis que l'on discutait que tout les deux et que ses invités et bien elle les ignorait. Comme l'alcool nous montait à la tête, la discussion était toujours plus passionnante. En réalité, je ne me souviens plus de quoi nous avons parlé. Tout ce que je sais, c'est qu'elle chassa les deux invités qui étaient avec nous. La photographe et le gars assis durent s'en aller, puis elle se leva et se mit à jouer du piano (plus tard, je sus que jamais elle n'avait touché au piano), puis de la guitare.

Ainsi passa toute la nuit et la bouteille aussi, jusqu'au petit matin. Vers l'aube, je dus partir car Spahni devait être inquiet. On se quitta. Le plus marrant est que pour ne pas réveiller les gens dans la maison, je dus sortir par la fenêtre, passer le petit jardin et sauter la clôture. Spahni était furieux. Il croyait que je m'étais fait assassiner. Et le pire c'est que j'avais complètement oublié de dire à Violeta que je venais pour un reportage. Tout se calma et deux jours après l'incident était clos.

13

Nous prenions l'avion pour Antofagasta, c'est-à-dire le désert D'Atacama. J'étais tout frétilant. C'était la première fois que je prenais l'avion et surtout enfin on allait le voir ce désert. Depuis les hublots on voyait défiler un-paysage de moins en moins vert, puis plus de vert du tout, tout était jaune ocre, magnifique, ça c'était le désert, rien. On nous avait dit, pas une seule brindille, pas de microbes, le désert le plus absolu du monde. Les extrêmes c'est alléchant. C'était ça où la forêt tropicale, pas d'intermédiaire. Le voyage se fit sans problème. Nous sommes restés un jour à Antofagata, puis la route opposée à la mer, c'est très simple pour s'orienter. Si l'on regarde l'Océan Pacifique, à gauche Le sud, à droite le nord, devant l'est, derrière l'ouest. Nous, nous partions dans l'ouest, direction Les Andes. La ville que nous devons atteindre était une immense mine de cuivre à ciel ouvert, du nom de Chuquienmata, en passant dans

une Oasis du nom de Calana. Pour arriver dans ces villes, nous traversions une partie du désert. Ça faisait à peu près deux cents à trois cents kilomètres, parfois nous passions toutes près d'anciennes villes abandonnées qui étaient florissantes il y a un siècle, à l'époque de l'exploitation du salpêtre, ce qui avait donné lieu à la guerre du Pacifique. Cette région appartenait à la Bolivie et fut prise par le Chili, ce qui valut à la Bolivie sa revendication d'une sortie sur la mer.

Ce voyage fut des plus poussiéreux, car il n'a jamais plu dans cette région et enfin, nous arrivions à Calamo où nous étions attendus par des ingénieurs de mines qui devaient nous guider et nous montrer nos logements. Ces gens connaissaient bien la région. Ils passaient leur week-end et leur vacance à piller les sépultures et s'approprier tout ce qui ressemblait à de l'Inca, et à tout ce qui pouvait s'accrocher au mur. Mais à part ça, il savait où se trouvaient les endroits intéressants pour un archéologue. Un Allemand nous avait parlé d'une petite vallée du côté des Andes où paraît-il, il aurait aperçu beaucoup de dessins. Spahni était très intéressé par ces découvertes. Ce n'était pas la mission qu'il devait suivre mais ça l'intriguait quand même et piqué par la curiosité, nous nous sommes dirigés dans cette région.

On ne pouvait y accéder par voiture, mais une piste passait à quelques kilomètres de là. Des amis Belges nous déposèrent à un endroit précis en nous conseillant de tout visiter et qu'ils viendraient nous rechercher dans une semaine. On s'embarqua à pied à travers de petites collines, après avoir marché toute l'après-midi. Enfin, on entra dans cette toute petite vallée. On installa notre tente et le lendemain commença notre première recherche. On fouilla partout. Les moindres recoins étaient explorés. On passa quatre jours sans trouver le moindre dessin. C'était désespérant. On jurait sur l'Allemand qui nous avait raconté des bobards, puis un jour vers 5 heures, on décida de lever le camp et d'aller voir ailleurs. Nos sacs étaient faits et nous quittions cette vallée stérile. Puis, par un hasard extraordinaire, je levais les yeux sur un rocher qui se trouvait au dessus de moi et il me sembla avec la lumière du soleil qui venait dans un sens oblique, voir comme un dessin rouge. Je regardais de plus près et ce dessin se précisait de plus en plus. Puis je m'aperçus que c'était un animal qui mesurait de cinq à six centimètres, puis à côté un autre, puis un autre et des dizaines, la paroi tout à coup fut animée de dizaines et de dizaines de petits dessins avec des hommes, des formes géométriques. J'en devenais fou.

J'appelais Spahni qui était devant moi en lui criant :

- Venez vite, il y a des dessins partout.

Il accouru et il dû le constater. Nous étions restés 4 jours dans une vallée avec des dessins au-dessus de nos têtes sans les voir, uniquement à cause du soleil qui envoyait ses rayons de face et non obliquement. C'était notre première découverte dans le désert. L'allemand avait raison. Après cette découverte, le travail ne faisait que de commencer. Il s'agissait de relever tout les dessins avec des papiers transparents, ainsi que de relever les couleurs, leur position, déterminer sur du papier ce qu'ils représentaient. Un travail énorme. Les journées étaient bien remplies. En général, je m'occupais de la cuisine, c'était très facile, un jour des patates, un autre des spaghettis, puis un autre du riz et je recommençais. Les ingénieurs de Chuquicamato nous amenaient du ravitaillement toutes les semaines ou venaient pour nous transporter d'un endroit à un autre. Par curiosité, nous sommes montés une fois vers les geysers du Tatio. C'était assez haut dans les Andes, entre 4 et 5 milles mètres. Nous avons roulé toute la matinée, puis traversé des régions vraiment effroyables. De temps à autre, nous distinguions des mines de soufre, car en réalité, nous étions sur des volcans. Notre camionnette nous amena enfin sur un grand plateau, complètement lunaire. Des jets de vapeur jaillissaient de partout, mais d'une manière intermittente, parfois ces jets pouvaient atteindre de quinze à vingt mètres. Ils partaient à partir d'un cône qui mesurait en moyenne un ou deux mètres. Ces cônes étaient faits d'un matériel dur comme de la pierre, transparent comme du cristal, multicolore intense, j'en cassais un bout que je mis dans un sac pour ma collection personnelle.

Parfois, il y avait de grands trous dans la terre qui remuait comme si une soupe de boue cuisait en faisant de grosses bulles qui éclataient aussitôt. Tout ceci était spectaculaire. Spahni mit aussitôt son trépied et sa caméra en place pour filmer ces geysers, mais par ironie, chaque fois qu'il était près à filmer, le geyser redescendait pendant une ou deux fois. On riait, mais au bout de dix fois, ça devenait exaspérant, surtout qu'à chaque déplacement de la caméra, il fallait courir d'un bout à l'autre de ce plateau et recommencer l'opération et à 5 milles mètres c'est très fatigant de courir et les geysers eurent raison de Spahni qui fini par être furieux et remballa sa caméra, décida de redescendre en jurant que ce coin était maudit, que filmer ce genre de phénomène était inutile etc., etc.. La journée était gâchée.

On redescendit à Chuquican pour préparer cette fois une longue randonnée. Il s'agissait de redescendre, à partir des Andes, le Rio Loa, la seule rivière qui traverse une partie du désert, puis qui se dessèche avant d'atteindre la mer. Il est évident que dans le désert lui-même, il n'y avait

rien. Le long de cette rivière avaient vécu et vivaient des populations dominées par les Incas et c'est justement cette ancienne civilisation et les gens qui y vivaient actuellement, qui était le vrai but de notre expédition. Au contraire de la première petite vallée, celle-ci était énorme, large de 500 mètres avec des falaises qui atteignaient quatre vingt mètres. En remontant sur ces falaises, nous trouvions des abris qui devaient servir à des bergers qui dessinaient au-dessus des personnages ou des animaux domestiques ou sauvages. Certains de ces dessins étaient petits, 10cm, et d'autres atteignaient deux ou trois mètres. Nous ne pouvions pas suivre la falaise du haut, donc nous suivions la rivière et tous les 50 mètres, nous nous arrêtions et scrutions à la jumelle tous les endroits susceptibles d'avoir des dessins. Il s'agissait de tout répertorier dans la vallée qui devait faire à peu près deux cents kilomètres. Un indien nous suivait avec des ânes qui transportaient le matériel, mais sur le haut de la falaise, le soir on se rejoignait et nous dressions la tente.

Un jour, nous étions tout près d'un village d'indiens qui était près d'un ancien cimetière de population ancienne. Ce cimetière intéressait Spahni. Pour un archéologue, c'est une mine d'or, car c'est dans les cimetières qu'ils peuvent faire leur théorie sur telle ou telle population. Son accès était assez difficile. Il fallait longer une paroi, le dos collé au mur avec en-dessous le vide. Je m'y aventurais le premier pas à pas avec précautions, puis à un moment la paroi partait presque à angle droit, mais derrière moi, j'étais obligé de faire très attention. Après avoir passé cet angle, je regardais derrière moi. Une frayeur me traversa tout le corps. Devant moi, presque à hauteur de visage, cinq têtes momifiées me regardaient avec un sourire horrible. J'en perdis presque l'équilibre, si Spahni ne m'avait pas retenu. L'émotion passée, nous avons continué jusqu'au cimetière. Quel désastre, tout était saccagé. C'était le travail des archéologues du dimanche qui cherchaient des objets pour leur petite collection personnelle. Les têtes avaient certainement été posées à cet endroit de la falaise pour faire l'effet qu'elles avaient réussi à faire.

Le phénomène du désert est que le manque d'humidité ne pourrit pas la chair mais la dessèche. Même nous, nous avons la peau qui se ratatinait et provoquait des sortes de crevasses si nous ne nous passions pas le visage avec de la crème grasse. Parfois, nous avons rencontré au milieu du désert des cadavres de gens morts récemment. Ça nous paraissait étrange, mais on nous expliqua qu'il s'agissait de Boliviens qui traversaient les Andes puis le désert sans manger, mais en mastiquant de la Coca qui à la fonction d'annuler le désir de manger en paralysant les centres nerveux. Ces Boliviens font ce voyage pour voir la mer. Ensuite, au retour, ils

meurent tout simplement d'inanition.

En regardant les Andes, je me posais toujours une question. Qu'est-ce qu'il y a là-bas derrière. Je savais que c'était un pays qui s'appelait la Bolivie, que ce pays était peuplé par des Indiens, mais jamais à cette époque, j'aurais pensé le visiter. Dans les fêtes de villages que nous visitions venaient des Boliviens qui étaient toujours les bienvenus car ils amenaient avec eux des petites fanfares qui étaient les principaux animateurs des danses de ces villages chiliens. En réalité, les Boliviens et les habitants du désert étaient tous de la même race, d'ailleurs, à ces endroits, les frontières n'existent pas.

Nous avons passé trois mois déjà dans le désert, à relever les dessins, filmer, creuser, photographier, puis après une journée écrasante à marcher, dresser la tente, faire à manger, ça ne correspondait plus à mon rêve d'exploration que je m'imaginai à Genève. Le métier d'archéologue que Spahni avait choisi n'était vraiment pas de tout repos et parfois des heurts un peu violents nous gâchaient le plaisir de travailler. Peu à peu, je me désintéressais de l'archéologie étant de nature peu travailleur, j'en fus dégoûté à jamais, et ce qui devait arriver arriva, le ras le bol complet dans ma tête, l'envie de tout plaquer se faisait de plus en plus nette.

14

Un soir, vers 5 heures, je pris mon passeport, ma clarinette et quelques photos souvenir et je quittai Spahni au milieu du désert. En réfléchissant bien, je devais atteindre une piste en marchant dans la direction opposée aux Andes. Je devais atteindre cette piste au bout de trois heures de marche. Ce que je n'avais pas prévu, c'était que la nuit tomba avant d'avoir atteint cette piste. Après 4 heures de marche, la nuit était complète et je dus me rendre à l'évidence, j'étais perdu. La seule façon de me diriger était avec les étoiles, je n'y connaissais pas grand chose, mais j'essayais le plus possible de me diriger vers l'est. Il ne fallait absolument pas que je prenne une autre direction, sinon j'étais perdu. A gauche, le sud, plus de 1000 km, à droite, le nord, encore plus derrière moi les Andes, et devant moi, 300 km de désert. La seule chance qui me restait. Je marchais toute la nuit, puis toute la journée. Vers le soir, je m'étais étalé pour dormir un peu, une demi-heure, puis le froid était tellement vigoureux qu'il était impossible de dormir ce qui m'obligea à me relever et à marcher

toute la nuit. Au matin pendant le lever du soleil, je dormis encore une demi-heure puis la chaleur me réveilla. Il fallait encore marcher et surtout, je m'étais mis dans la tête de tenir le coup. C'est horrible d'être aussi seul. Aucune aide extérieur ne peut intervenir. Tout dépend de nous. Parfois, je pensais que je n'allais pas m'en sortir, crever là comme les Indiens. C'était con, mais si eux avaient tenu 15 jours, moi j'y arriverais aussi. Il n'y a aucune raison. Vers la fin du troisième jour, j'ai vraiment eu la trouille. J'étais sûr que j'allais crever. Je regardais autour de moi. Des pierres de tout côté. Chaque fois que je montais une colline, j'avais l'espoir de trouver derrière elle autre chose que des pierres. Un village ou une piste, mais rien. Alors, je remarquais en visant une autre colline, puis une autre. Je traversais des vastes étendues plates pour atteindre la prochaine. J'avais envie de me laisser crever sur place. J'étais fatigué et cette trouille qui augmentait de plus en plus. Je n'arrivais presque plus à la dominer. A certain moment, j'étais certain que c'était fini. La seule chose que je regrettais était de mourir aussi jeune. Le moindre insecte ou plante m'aurait peut-être encouragé, mais rien, rien que des pierres sans vie. Pas l'effleurement de quelque chose qui ressemblait à un être vivant. Je pensais aux théoriciens qui disent que la terre est trop peuplée.

Puis vint la nuit du troisième jour. Même programme, une demi-heure de sommeil puis continuer la marche. Je continuais en regardant les étoiles. Je les fixais en ligne droite en rapport avec le sommet des collines. C'est une combine que j'avais appris chez les boy-scouts quand j'étais petit. Je rectifiais mes erreurs d'après le soleil que voyais le jour. Je marchais toujours en ligne droite. Le quatrième jour, je marchais comme un automate, mes pieds étaient cuits, le moral descendait et remontait. Je n'avais ni faim, ni soif, mais sommeil. C'est ce qui m'affectait le plus. Puis vint la nuit du quatrième jour. Je n'ai aucune idée de combien de km je marchais par jour, mais le principal était de marcher, surtout si je voulais m'en sortir, c'était marcher et encore marcher.

Vers les 5 heures du matin, juste avant le lever du soleil, je vis à droite de l'horizon une petite lumière qui semblait bouger. C'était vraiment insignifiant, mais elle me parut avancer. Elle était tellement loin que je ne la distinguais pas très bien. Je savais que dans le désert par manque d'humidité dans l'air, on peut voir des choses à des centaines de km. Je la regardais un moment. C'était évident. Elle avançait effectivement. Je restais une heure par terre à la regarder. J'étais sauvé. C'était la ligne de chemin de fer Santiago-Arica, la seule qui traverse le désert du sud au nord. Elle était certainement très loin, mais elle était là. Fini les angoisses. Je fus pris d'un profond sommeil et je me réveillais en sueur, le soleil était

déjà haut dans le ciel. Il fallait encore marcher des heures pour atteindre la ligne de chemin de fer. Ce n'était pas le train qui m'intéressait, mais plutôt la piste qui le longe. Je savais qu'elle était fréquentée par des camions qui faisaient le commerce entre Arica, Lima et Santiago. Enfin, je l'atteignis. La piste était encore plus loin. Je m'assis au bord, en attendant le passage d'un véhicule, ce qui ne tarda pas. On me fit monter à côté du chauffeur qui m'offrit une cigarette. Je la refusais et m'endormis aussitôt. Le camion s'arrêta dans une ville. Nous étions au milieu d'une foule. Je m'aperçus rapidement que nous étions dans un marché. Je demandais au chauffeur quelle était cette ville. Il me dit que nous étions à Antofagasto, et me demanda où je me rendais. Je lui expliquais rapidement ma situation et rapidement il comprit que j'étais fauché et complètement paumé. Il me dit :

-Je ne vois qu'une seule chose pour toi. C'est un hospice pour mendiants, style armée du salut.

Il m'indiqua où se trouvait cet endroit. Je m'y rendis tout de suite car je ne tenais plus debout, tellement j'avais sommeil. Je fus reçu cordialement par des curés qui m'offrirent à manger. Je n'avais même pas faim. Je leur expliquais que je voulais dormir. Ils m'emmenèrent dans une chambre commune et enfin je vis un lit, crasseux, pouilleux mais un lit, enfin. Je m'allongeai et dormis aussitôt.

Quand je me réveillai, je m'aperçus que j'avais dormi dix-huit heures d'affilée, sans interruption. On me donna un bol de café avec du pain, et même un peu d'argent pour me dépanner. Vraiment, ces gens avaient été très gentils avec moi. Les clodos, eux s'en foutaient, d'ailleurs, je les connaissais déjà. C'était les même qu'à Marseille sauf qu'eux étaient plus bronzés. Je me trouvais dans la rue sans rien, à part ma clarinette, mon passeport et mes photos. La situation n'était pas brillante du tout, mais il fallait faire le point et prendre une décision. Réaliser quelque chose avec rien, c'était difficile. Je n'avais pas le choix, c'était une question de survie. Un, j'étais dans la merde, ça, c'était une évidence.

Deux, il fallait que je parte de cette ville et me rendre à Santiago, dans une grande ville, on se débrouille toujours.

Trois, contacter quelqu'un pour qu'il me donne des idées, ou bien me trouver une solution.

Tout à coup, me vient une idée qui pouvait me sortir éventuellement de cette situation la radio. La radio locale, en racontant mon histoire. Je voyais une ouverture à ma situation. Je m'y rendis de suite. C'était exactement ce qu'il fallait faire.

On me reçut à bras ouverts et immédiatement on me fit une interview, car les Gringo perdu à Antofagasta, qui avait des histoires à raconter, ils n'avaient jamais vu ça. C'était mon jour de chance. En échange de mon interview, ils me firent une propagande dans toute la ville, et recommandaient aux commerçants et aux gens de m'aider. Ce qui se passa fut extraordinaire. Des téléphones venaient de tous les coins de la ville, des transporteurs se proposaient pour me prendre en charge gratuitement jusqu'à Santiago, puis tous les vendeurs de marché de légumes et de fruits m'offraient chacun un petit cadeau, ce que je pris aussitôt.

Premièrement, on me donna un immense sac de pomme de terre et je passais à tous les étalages. On me donna trois pommes, un kilo de pommes de terre, des poires, des fruits exotiques. Tout le monde riait en se moquant de moi, mais d'une façon marrante. Ils avaient raison car je devais avoir l'air con avec mon sac de patates. Puis, je me rendis vers les camions en partance pour Santiago.

Je pris le premier qui se dirigeait dans cette direction. Ce camion transportait de la farine de poissons. Le seul inconvénient était qu'il ne fallait pas fumer car il y avait un risque d'explosion. Le départ fut chaleureux. Nous étions trois dans la cabine, le chauffeur, un aide et moi. La route est droite et monotone, en laissant traîner un nuage de poussière derrière nous. Le goudron n'ayant pas encore fait son apparition dans cette région, pourtant on l'appelait quand même la Pan Américaine. Le voyage était long, on ne parlait pas, sauf de temps en temps pour se situer et calculer le nombre de kilomètres jusqu'au prochain village. La première nuit, je vis le guide qui, je le sus plus tard, était le propriétaire du camion s'affoler en regardant dans l'obscurité. Il avait vraiment une peur terrible et me montrait des choses que je ne voyais pas, à part quelque renard qui s'éclipsaient rapidement devant les phares du camion. Je demandais au chauffeur qu'est-ce qu'il avait. Il me répondit en haussant les épaules

- Oh, il voit des fantômes partout, faut pas faire attention.

Ainsi passa notre première nuit. Le matin, on s'arrêta dans un village pour prendre un café et se dégourdir les jambes. On repartit aussitôt, nous devions arriver à Santiago le soir. Dans la journée, le guide tout à coup, donna un grand coup de poing au plafond du camion en gueulant quelque chose au chauffeur. Je m'aperçus que celui-ci s'endormait au volant. Il y avait de quoi, ça faisait un jour, une nuit et encore un jour qu'il ne dormait pas. On se serait endormi pour moins que cela.

Le soir, nous étions à Santiago. On se quitta cordialement. C'est quand

même des sacrés gaillards ces mecs-là, car le lendemain soir, ils repartaient dans l'autre sens. Quant à moi, je savais que j'étais à Santiago, que j'en étais au même point qu'à Antofafasta et que j'avais un sac de patates sur le dos. C'était la merde, mais dans ces conditions-la, il ne faut surtout pas réfléchir. J'avais tout le temps devant moi, puisque j'étais libre C'était déjà pas mal. Premièrement, il fallait dormir, pas d'argent, ou très peu. Cela signifiait que je devais dormir dehors. En cherchant bien, je devais bien trouver un coin. Tout en marchant, je m'approchais d'un parc, près du Rio Mapocha, ce parc était orné de petits arbustes. J'en choisi un, m'enfilais à l'intérieur, et me fis une petite couche dans l'herbe, hôtel trois étoiles, parfait. Il ne faisait pas froid. Je n'avais même pas besoin de couverture et l'arbuste me cachait des badauds. Je fus secoué vivement. Le soleil me tapait dans les yeux. Un flic était penché sur moi et me demanda ce que je faisais là. Encore une fois, il fallait donner des explications. C'est le côté chiant quand on n'a pas de fric, il faut toujours donner des explications, ça devient fatiguant. Après vérification des papiers, il me pria de quitter ce lieu public, ce que je fis de bonne grâce. En fouillant dans mes poches, je trouvais un peu d'argent, pas beaucoup, mais je pus constater que j'avais suffisamment pour prendre un café et qu'il m'en resterait encore un peu. Maintenant, il fallait de nouveau analyser la situation, mais toujours sans s'affoler :

- Qu'est-ce que je fais ?

La seule personne que je connaissais était Violeta Para, ça me gênait un peu. Mais c'était évident que je ne connaissais personne d'autre.

15

Après avoir savouré mon café, je me rendis à l'Université car je n'avais aucune idée de son adresse. Et là, avec un peu de chance, on m'indiquera comment m'y rendre. Je tombais par hasard sur Angel Parra, son fils. Dès qu'il me vit, son visage s'illumina. Il était vraiment content de me voir, comme si nous nous étions connus toute notre vie, et avant que je lui demande si je pouvais aller chez lui, c'est lui qui me le proposa :

- Pourquoi ne viens-tu pas à la maison, ma mère sera contente de te voir.

Il m'invita à prendre un café, me présenta à un tas de gens. Je me sentais comme la bête curieuse entourée de tout ce monde. Ils faisaient tous un effort pour me parler Français. On sentait une réelle sympathie pour ce peuple. On me posait des questions sur la peinture, le théâtre, la danse.

J'essayais de m'en sortir le mieux que je pouvais, et enfin Angel me dit :

- Tu viens on y va.

On a pris le bus, direction "Larrain". C'était le quartier où habitait Violeta et enfin je reconnus la petite maison en bois, avec la clôture que j'avais enjambée, mais cette fois, on passa le portail. Violeta était là à arroser le jardin.

Elle fut très surprise de me voir et s'empressa de faire à manger et de me préparer un lit dans le salon. En réalité, toutes ces émotions de ces derniers temps m'avaient complètement accablé. Angel s'empressa de repartir, prétextant un rendez-vous urgent. Il me dit au revoir avec un clin d'œil malin et s'en alla. Donc, il était venu spécialement de la ville pour me montrer la route. Cela me fit un grand plaisir. J'étais dans une maison avec un jardin, un fourneau pour se faire à manger. Je me rendis compte que les situations peuvent changer totalement d'un jour à l'autre. Quand je pensais qu'il y avait une semaine, j'étais en train de crever dans un désert, je me dis que la vie, ça vaut le coup de s'y agripper.

Je passais tout l'après-midi avec Violeta à discuter. Elle était très douce avec moi et commença à me montrer son maïs, ses tomates. On fit le tour du jardin, puis elle me montra ses peintures. Elle les appelait "Mis monos", mes singes. A cette époque, elle peignait à la gouache sur des grands cartons bruns clair que lui procurait son beau-frère qui travaillait dans une fabrique de papier.

C'était des scènes populaires qui se passaient en général dans une cuisine, avec des gens qui dansaient. Il y avait toujours des tables avec des bouteilles de vins et sur les tablars des poteries d'une région proche de Santiago qui a pour nom "Pomaire". Ces scènes n'étaient pas du tout dessinées d'une façon académique, ce qui donnait aux personnages des airs complètement ridicules et nous on se marrait de les voir. Ils étaient plaisants et très bien comme ça. Elle me montra aussi des peintures à l'huile, puis un livre énorme qu'elle avait écrit en prose (décimas). En le feuilletant, on pouvait voir de temps à autre des textes complètement différents du livre. C'était écrit :

Un litre de lait, 2 kg de viande des boutons, etc....

Quand je lui demandais à quoi correspondaient ces textes, elle me dit :

- Tu comprends parfois je pense aller faire les commissions et je n'ai pas de papier pour écrire, alors tu vois j'écris là parce que après j'oublie.

C'était vraiment une femme étonnante. Puis elle sortit sa guitare et me chanta quelques chansons folkloriques et puis quelques-unes de ses compositions, dont une qui était ce que l'on appelle actuellement un

"tube" qui avait pour nom "Casamiento de Negro". Elle me dit que c'est avec cette chanson qu'elle se paya sa petite maison, car un orchestre américain, un peu style Eddy Barclay, lui avait enregistré sa mélodie sans lui payer les droits d'auteur, ce qui lui valu un procès qui dura deux ans et qu'elle gagna :

- Bien fait pour sa gueule.

Puis elle me chuchota à l'oreille :

- Cette chanson, j'en ai été inspirée par une chanson cochonne populaire. Je lui demandai qu'elle me chante les paroles. Elle devint toute rouge et me dit :

- Ah non, je ne peux pas, c'est trop cochon.

Elle était vraiment très pudique. Plus tard, je me souviens, elle me fit toute une histoire pour me dire le mot "Morbaque". Pourtant, ce n'est rien. Puis, elle me raconta qu'elle se trouvait dans une maison à Puerto Montt dans le sud, quand il y eut le fameux tremblement de terre et qu'elle vit tout à coup la maison s'écrouler. Sa façon de raconter ces choses n'était pas du tout tragique, au contraire, ça la faisait rire de se trouver au rez-de-chaussée, alors qu'elle était au premier étage. En plus, elle y a gagné car ça l'a inspirée pour écrire une chanson.

Puis, elle me dit que sa famille était pauvre et que tout ses frères et sœurs, sauf un qui était professeur de mathématique et poète, étaient musiciens ou travaillaient dans des cirques dont deux étaient clown. Qu'elle-même avant de s'intéresser au folklore jouait du flamenco, déguisée en Gitane. Je sus à peu près tout, en un après-midi. C'était vraiment passionnant. Je m'aperçus que j'avais à faire à quelqu'un d'exceptionnel.

16

Puis ce qui devait arriver arriva. Elle me faisait des petits plats que je dégustais avec délice et moi je lui racontais des histoires qui la faisaient rire. Mais à cette époque, nous devions nous cacher. Je n'avais plus besoin de passer par la fenêtre. Isabel et Angel partaient tôt le matin pour aller étudier à la ville, ce qui nous laissait toute la journée tranquille. Nous avions aussi la garde de la petite fille d'Isabel. Pendant un certain temps, je préparais des toiles pour Violeta et je m'étais remis à jouer de la clarinette, mais complètement dans le classique cette fois. Le jazz, c'était fini. Cette situation de cache-cache dura 15 jours et il fallait mettre les

choses au clair avec les enfants. Violeta me dit :

Tu sais ici au Chili, ce n'est pas possible de vivre comme ça. Il faut que tu demandes ma main à Angel car c'est lui l'homme de la maison.

Je trouvais ça complètement ridicule, mais enfin respectons les traditions. La date de la demande était fixée au dimanche suivant. Nous étions très nerveux Violeta et moi de connaître la décision d'Angel. Je préparais le terrain par des astuces infailibles, par exemple, je lui fis cadeau de mes souliers, puis je lui payais un café. Il fallait à tout prix que je l'achète, et enfin vint ce fameux dimanche. Violeta me prit la main pour m'encourager et me dit :

- Allez, vas-y maintenant.

Alors, je m'approchai de Angel et lui dit :

- Pourrais-tu venir faire un tour avec moi, j'ai quelque chose à te dire ?

Il acquiesça avec la tête et l'on sortit de la maison. J'étais vraiment gêné. Je ne savais pas par quoi commencer. Je lui dis :

- Tu vois, ta mère elle est toute seule... et puis tu vois.

Lui ne me répondait pas, mais il m'écoutait. J'étais de plus en plus confus :

- Alors, tu vois... il lui faudrait quelqu'un.

Il m'écoutait, mais ne répondait pas. Il ne faisait rien pour m'aider. On continuait à marcher, lui la tête basse et moi qui essayait de m'en sortir. Je tournais autour du pot. Puis à la fin, je pris mon courage à deux mains et lui dit carrément :

- Voilà, ta mère et moi, on voudrait vivre ensemble, car on s'entend bien et j'ai besoin de te demander ton accord.

Il se tourna vers moi et éclata de rire :

- Mais bien sûr, me dit-il, il y a déjà longtemps qu'on a vu votre petit manège. Si ma mère et toi vous êtes contents, et bien c'est formidable.

Et on se serra dans les bras, mort de rire, car ce salaud, il me faisait marcher et il se fendait vachement la gueule à me laisser me débattre, sans m'aider d'aucune façon. On retourna rapidement à la maison. Violeta attendait anxieusement derrière les rideaux le verdict de son fils, en se morfondant l'esprit, comme une jeune fille qui attend que le père veuille bien donner la main au fiancé. C'était d'un drôle. On fêta cette alliance avec de la musique, du vin. Les voisins, les cousins, tout y était. La vraie fête avec beuverie complète jusqu'au lendemain matin, puis l'après-midi, on remit encore ça pendant deux jours.

Pour la question folklore au Chili, j'étais comblé, pas uniquement pour la musique, mais directement avec la population, pour des questions de survie. J'ai dû m'adapter à leur forme de vie, ce qui ne me déplaisait pas du tout. Par exemple, je sus que pour avoir du courant électrique, il suffisait d'avoir un petit câble en cuivre, puis une longue perche. Alors, vous mettez le câble au bout de la perche, vous allez dans la rue et avec votre perche, vous accrochez le câble sur le fil électrique qui passe dans la rue et vous reliez directement le câble sur votre secteur, la prise de terre se fait au robinet d'eau. Si vous n'avez pas de perche, alors vous demandez à votre voisin qu'il vous prête la sienne, car tout le monde fait comme ça. Avec ce système, vous ne recevez jamais de notes d'électricité. Tous les deux mois, la compagnie d'électricité du pays passe dans la rue et arrache les câbles, mais aussitôt qu'ils ont quitté la rue et que vous ne les voyez plus, et bien vous le remettez et voilà, c'est aussi simple que ça. Au début, je croyais que c'était normal et légal puisque tout le monde faisait comme ça, mais quand j'ai vu la compagnie passer en égueulant tout le monde, et en arrachant tous les câbles je me suis dit :

- C'est sûrement interdit de procéder de cette façon.

Par la suite j'ai trouvé ça tout à fait normal.

Au Chili, il y avait aussi une chose curieuse, c'est la surpopulation des chiens. Tout le monde possède des chiens que ça en devient une vraie calamité, surtout la nuit, on les entend de loin, premièrement un ou deux, puis dix et les cris s'approchent et ensuite c'est des centaines autour de vous et impossible de les calmer. La seule chose à faire est de s'habituer. Plus les gens sont pauvres et plus ils ont de chiens. En plus, ils les aiment et ne les maltraitent pas du tout. Nous, nous en avons que deux. Pour parer à cette invasion, le gouvernement avait mis au point un système un peu dégueulasse. La fourrière passait de temps en temps dans la rue, avec une grande camionnette, blindée, car les gens leur lancent des pierres, puis deux ou trois hommes bien caparaçonnés attrapent les chiens avec des lassos. Ces hommes sont haïs par la population. J'ai eu vu des scènes horribles. Une fois en face de chez nous, tout le monde avait déjà crié :

- La fourrière, la fourrière.

A ce moment, tout le monde court dans la rue, attrape son chien. C'est vraiment une ambiance malsaine et inquiétante.

Ce jour-là tout le monde avait pris son chien, sauf' un petit môme qui s'amusait avec le sien. Le môme devait avoir trois ans, les gens criaient

forts :

- Salopards, fumiers, assassins.

On se précipite dans la rue et qu'est-ce qu'on voit. Les trois mecs de la fourrière qui tournaient leur lasso au-dessus de la tête du môme pour attraper son chien. Ils étaient à deux mètres, le môme qui chialait et qui courait dans la rue pour entrer chez lui, suivi de son chien qui ne se rendait compte de rien et tout le monde criait :

- Allez rentre chez toi, vite court.

Et le môme de courir. C'était vraiment écœurant à voir, puis tout à coup, le môme bifurque à droite avec son chien. Ils s'en étaient sortis. Toute la rue applaudissait. Les gars de la fourrière ce jour-là avaient raté leur coup.

18

Peu à peu, j'allais connaître la famille. Ils étaient très importants pour Violeta que je connaisse son grand frère Nicanor, poète mathématicien. Pour elle, c'était celui qui avait réussi. Elle avait une admiration illimitée pour ce puits de science. Tout ce qu'il disait était juste. C'est le seul être qui aurait pu changer ses opinions ou l'encourager dans une nouvelle voie. J'espérais ne pas être déçu car son opinion était irrémédiable pour elle. Ce qui devait être une sacré responsabilité pour lui, car elle écoutait la moindre de ses remarques ou observations. L'occasion me fut donnée un jour qu'il passa à la maison pour une visite de courtoisie. C'était un homme pas très grand, approchant de la cinquantaine, le visage buriné. Il est vrai qu'il avait une prestance qui exigeait le respect. Violeta me présenta timidement. Le premier abord fut cordial, puis il regarda les dernières nouveautés de Violeta. Question peinture, elle l'écoutait attentivement en regardant ses réactions, puis ils se mirent à rire les deux en parlant des "Petits singes", c'est-à-dire des personnages qui étaient représentés sur les tableaux. L'atmosphère était détendue. Ce premier contact fut très positif. Nicanor se tourna vers moi et m'invita à monter chez lui un moment pour faire mieux connaissance et certainement m'examiner d'un peu plus près. Il n'habitait pas très loin de la maison et me promit de me redescendre dans la soirée. Je ne pouvais pas refuser son invitation. Quant à Violeta elle resta à la maison pour terminer un tableau.

Il habitait une petite ville sur une bute, juste au commencement de la Cordillère des Andes. Depuis la terrasse, on pouvait dominer tout

Santiago. Il me fit visiter sa propriété, me montra ses arbres, ses escaliers, tout en me montrant du doigt ses possessions, il me dit ça, dans un coin c'est mon frère. Debout près de la maison, un homme se tenait debout. Il était mal rasé, moche comme un pou et le visage tellement ridé, comme coupé au couteau. En plus il avait l'air d'être complètement ivre, et nous regardait d'un air menaçant. Ce personnage, c'était Roberto Parra. On l'appelait l'homme aux trente cinq guitares, car jusqu'à ce jour, c'était le nombre d'instruments qu'il avait cassé ou perdu dans ses débauches et ses saouleries, dans les bordels du pays. Ce personnage par la suite fut avec Violeta celui avec qui je me suis le mieux entendu. C'était Zorba en chair et en os. Nicanor ne m'en parla pas et ne me le présenta pas non plus. Je sus plus tard qu'il s'était disputé, Roberto lui ayant fait des menaces de le crever au couteau s'il continuait de le faire chier. L'entente entre Nicanor et moi se passa bien et le retour aussi. Il me remit à Violeta avec l'étiquette "conforme".

19

L'amour que portait Violeta à ses cartons était tel, qu'elle avait une grande réticence à les vendre. C'est vrai qu'ils étaient attachants, malgré les moments difficiles que nous passions, question argent. Parfois, il fallait faire quelques sacrifices. Premièrement, le piano fut vendu, ce qui provoqua quelques remous dans la famille. Les droits d'auteur ne venaient pas et les pourcentages sur la vente des disques étaient lamentables, non pas que la vente était mauvaise, mais ce milieu est formé de tels magouilleurs que si un chanteur à l'intention de vivre avec ses droits, il a meilleur temps de rester chez lui et se réchauffer les pieds avec sa guitare en y foutant le feu. Le malheur est que les gens ne s'intéressaient qu'aux cartons et non pas aux peintures à l'huile, mais c'était vraiment nécessaire de les vendre, sinon on allait tous crever. Violeta ne voulait pas que je trouve du travail, de peur que je parte avec une autre. Alors, il nous vînt une idée géniale, et tout dépendait de moi. J'étais assez doué pour le dessin et l'on s'est dit si les autres sont magouilleurs et bien, nous aussi. Il n'y a aucune raison. Mon travail consistait à recopier avec des papiers transparents, les cartons, comme nous faisons avec les dessins dans le désert, puis y rajouter les couleurs. C'était un travail très délicat pour moi, car je travaillais proprement et lentement et il était très difficile de retrouver la spontanéité des cartons authentiques, même les taches de peinture où de gras y étaient, mais les copies étaient pas mal réussies en général. De toute façon, comme elle disait, ces cartons, il n'y avait que les

bourgeois de merde qui les achetaient et jamais personne ne s'est plaint de quoi que ce soit. Quand on voyait les tableaux accrochés au mur, qu'est-ce qu'on se fendait la gueule. Tant pis pour ceux qui les ont achetés, c'était une véritable escroquerie, c'est pour ça qu'on se marrait.

Parfois, mais très rarement, nous sortions pour se balader dans les quartiers populaires, c'est là qu'il se passe des choses, mais c'était assez pénible car dès qu'on la reconnaissait, ça devenait impossible de rester tranquille, des groupes se formaient pour voir la bête. Elle était très aimée des Chiliens, malgré son caractère de cochon. Un jour, nous sommes allés voir sa mère qui habitait à l'opposé de la ville, dans un quartier plus que douteux. C'était une femme grande, énorme, la vraie matrone, un personnage authentique qui se plaignait de ses jambes et puis de sa tête et aussitôt oubliait ses maux pour nous dire avec un grand sourire, si nous avons mangé, d'ailleurs, elle n'attendait pas notre réponse, les plats étaient déjà servis. Elle nous regardait manger avec un réel plaisir. En général avec ces gens, il ne faut jamais refuser un repas, même si l'on sort du restaurant. Elle avait plus de 80 ans et vivait d'un petit salon de jeux minables que fréquentaient les petits branleurs du quartier. Elle était crainte comme la peste et les clients n'avaient pas intérêt à faire des histoires car elle tenait toujours dans sa main une canne et si l'un d'eux avait le malheur de causer le moindre problème, elle leur fichait un grand coup à travers les jambes et c'était pas du cinéma.

Pendant le repas, elle reprit un air de chien battu en se plaignant de son fils Roberto qui était encore une fois rentré à la maison complètement saoul et l'avait injuriée. Violeta me raconta le scénario. Elle me dit, ça se passe toujours comme ça. Roberto rentre ivre. Il fait un scandale monstre. Il injurie sa mère en la traitant de tous les noms les plus grossiers de l'humanité. Quand à elle, comme elle connaît le bonhomme, elle tient caché sous son oreiller un sabre et si son fils exagère, elle lui fiche des grands coups de sabre, mais sur le plat du sabre, que parfois Roberto sort de cette bagarre complètement ensanglanté. Ensuite, tout se calme, puis elle le soigne en l'injuriant et ils vont se coucher chacun de leur côté, lui tout penaud et elle en ronchonnant. Puis, le lendemain matin Roberto va vers elle en s'excusant :

- Pardon maman, je t'ai encore battue, je suis vraiment un fils indigne.

Et ce genre d'histoire dure depuis des années, exactement à chaque fois la même chose. Plusieurs fois, elle a dû faire le voyage d'un bout à l'autre du pays pour rechercher son fils dans une prison, en payant la caution pour le ramener à la maison. Roberto arrivait à se saouler six mois d'affilé. Il m'a raconté par la suite qu'une fois il était certain de traverser tout le

Chili, mais sous la terre. J'ai bien l'impression que c'était du délirium.

Cette femme était tellement extraordinaire qu'elle avait un amant d'une quarantaine d'année et que celui-ci avait disparu depuis plus d'un an. Elle a fait des recherches dans tout le pays, sans résultat. Un certain temps, elle croyait qu'on l'avait assassiné et jeté au canal, et bien elle avait fait assécher le canal pour retrouver son cadavre, mais sans succès. Elle me dit avec une grande tendresse :

- Tu comprends, il était tellement gentil avec moi.

J'aimais beaucoup cette vieille dame ronchonreuse et elle aussi a chaque occasion qu'elle avait de venir nous trouver, elle ne manquait jamais de nous amener, soit du pain qu'elle avait fait elle-même ou une grosse marmite de soupe. C'était sa façon à elle de nous prouver son amitié. De toute manière, elle nous engueulait pour le désordre que nous faisons et reprochait à Violeta son manque d'organisation de femme d'intérieur. Elle lui disait :

- Quand on a un homme, il faut savoir l'entretenir, laver ses vêtements, lui faire à manger, le respecter, quoi.

Elle avait comme principe :

- L'homme a le droit d'aller dans la rue et la femme au foyer.

C'était clair et net. Violeta était honteuse car ce n'était pas tout à fait son genre et elle n'osait pas le lui dire.

Quand à Roberto, son charme résidait dans son authenticité. C'était un poète à l'état pur, même ses grossièretés sonnaient juste. Il ne blessait jamais quelqu'un dans son âme. S'il voulait blesser une personne, il le faisait avec un couteau et c'est tout. L'autre n'avait qu'à se défendre. Je l'ai vu plusieurs fois avec des truands et bien lui, il était toujours digne, mais sans prétention. Toutes ces histoires qu'il avait eues ou vécues, il les mettait en chanson. Il jouait aussi de la guitare, mais jamais avec la sienne, puisqu'il les perdait ou les oubliait. Si quelqu'un lui offrait une guitare, il était très heureux et jurait sur Dieu (qu'il respectait beaucoup), que celle-ci, il la garderait pour le restant de ses jours. A ce moment, il était sincère, mais le lendemain, il l'avait plus, soit qu'il l'avait vendue ou perdue ou bien donnée. En plus, il regrettait ses actes, surtout s'il avait promis devant Dieu, il en souffrait car à ce moment, c'était un sacrilège qui l'amènerait sûrement en enfer. D'ailleurs, quand il parlait soit de Dieu ou du Diable, il murmurait son nom en baissant la tête de peur qu'ils l'entendent. Quand il parlait du Diable, tout en baissant la tête, il mettait ses mains entre sa tête et levait les deux index de chaque côté et disait avec crainte :

- C'est "Don Sata".

Je me souviens qu'un jour, il arriva à la maison tout joyeux et Violeta venait de terminer un tableau à l'huile qui représentait le Christ avec les deux voleurs. Roberto regarda le tableau émerveillé et s'écria :

- Ce qu'il est beau ton tableau, avec les trois voleurs.

Il se rendit compte de son erreur. Il en fut affligé toute la journée et nous étions dans l'impossibilité de le consoler, tellement cette erreur était profonde chez lui.

20

Pendant un certain temps, la vie devenait difficile à la maison. Je sentais Violeta un peu nerveuse et elle n'arrêtait pas de me narguer parce que je fumais des cigarettes et que nous mangions de la viande qu'une fois par semaine. L'argent commençait à manquer. Je lui proposais de partir avec Roberto travailler dans une mine de cuivre pas très loin de Santiago. Elle dû bien accepter et le fait que c'était une mine et que j'étais avec son frère la mit en confiance car elle était jalouse comme un pou.

On prépara nos bagages, c'est-à-dire des chaussettes de laine, des souliers, une chemise de rechange et un rasoir pour les deux. On se rendit à la station des bus et on s'embarqua. Notre projet était de travailler deux mois dans cette mine. Nous estimions que ça suffisait largement. Roberto m'expliqua que le travail était dur, mais que ça payait bien. On fit trois heures de route dans des chemins épouvantables, de plus, le bus s'arrêtait à tout moment. Le chauffeur descendait et mettait du sable dans le moteur et ensuite ça marchait mieux. Ça non plus, je ne l'ai jamais compris et enfin nous arrivions près de la mine, mais là, le bus ne pouvait vraiment plus avancer. La côte était vraiment trop raide. Tout le monde descendit et le restant on le fit à pied. Arrivés devant les baraquements, on chercha le bureau des engagements. Roberto, me dit :

- Reste là, tu m'attends, moi je vais m'occuper de tout.

Je l'attends dans la rue et tout à coup, j'entends un bruit dans le bureau. Des gens qui gueulaient, puis je vois mon Roberto sortir furtivement en claquant la porte, en me criant :

- Allez, il faut foutre le camp en vitesse.

Je l'ai suivi et les gens derrière nous qui nous lançaient des pierres et qui nous engueulaient. Nous, on courait comme des fous, jusqu'à être à une bonne distance, puis, on s'arrêta essoufflé et Roberto qui se marrait, mais

qui se marrait. Je me dis qu'est-ce qu'il a fait encore comme connerie ce con là ? Après avoir repris son souffle, il m'expliqua :

- Tu vois dans cette mine, j'y ai travaillé, mais il y a longtemps et à cette époque, on était vraiment exploité. Alors, j'avais formé un petit syndicat et on avait fait la grève qui avait duré assez longtemps et ces gars, ils m'ont reconnu, mais moi, je ne me rappelais plus que j'avais fait ça, alors tu comprends, ils avaient des raisons de me foutre dehors.

Moi, je trouvais ça génial et on s'est foutu à rire. C'était tellement con comme histoire. Pour une fois qu'on avait des bonnes intentions, il a fallu que ça rate. On est retourné à la maison avec le même bus et avec les mêmes problèmes de moteur. Mais, après ce qui nous était arrivé, qu'est-ce qui pouvait nous tomber de plus sur la tête. Quand on a raconté ça à Violeta, elle a vraiment apprécié cette histoire de dingue et ça s'est encore une fois terminé par une fête. On avait invité un tas de gens.

On avait des principes, car même dans ce milieu on a des principes, mais celui-là était pas mal, c'est-à-dire que si une chose était réussie, c'était normal, mais si on entreprenait une action comme celle-ci et qu'elle se transformait en échec, on faisait une fête pour inaugurer cet échec. Je trouvais ça pas mal du tout. Mais, cette fois, la fête tourna au vinaigre.

Pendant toute la journée, on avait bu. L'avantage au Chili, c'est que le vin n'est pas cher et qu'il est bon. En plus, les litres n'existaient pas. Je parle de vins ordinaires. Le minimum était de cinq litres. Pendant cette fête, Violeta n'arrêtait pas de m'emmerder parce que je fumais et à mesure que la fête passait, elle devenait de plus en plus agressive. Je n'ai jamais su pourquoi elle m'agressait tellement pour une raison qui n'en valait pas la peine. Peut-être à cause de l'argent que ça coûtait, mais elle devenait tellement chiant que j'essayais de l'éviter, mais elle me suivait pour m'emmerder à nouveau, comme si elle cherchait la bagarre, jusqu'au moment où vraiment, avec l'alcool qui aide et l'énervement, le sang me monta à la tête et je lui filai une tarte à travers la gueule, puis elle revint encore une fois, alors là, je me mis à tout casser, les tables, les bouteilles de vin, les verres. Tout y passait, puis je la poussai violemment sur le canapé. Elle bascula et tomba par terre. Par malheur avec sa main, elle s'appuya sur le sol et un bout de verre lui sectionna le petit doigt de la main droite. C'était vraiment un accident stupide, puis j'envoyais chier tout le monde et sorti dans la rue. A ce moment, j'ai vu Roberto devant moi qui me pris par la chemise et qui me gueula au nez :

- Espèce de petit con. Tu ne vas pas te tirer comme ça.

Il m'a dit cette phrase avec une telle hargne et une telle violence pour que je ne parte pas, qu'il me désarma complètement. Je me sentis me

dissoudre. Je retournais à la maison, la tête basse, mais quand même, ce n'était pas tout à fait de ma faute. Qu'est-ce que je peux détester ce genre de situation, surtout ce qui me pesait c'était ce lamentable accident.

Je sentais au Chili, à part la famille et quelques amis, mais très rares, que d'être avec Violeta, cela les gênait. Quand quelqu'un venait à la maison, surtout les snobs et les bourgeois, comme disait Violeta, j'étais rejeté de côté, peut-être parce que l'on était pas marié, ce qu'elle me reprochait. Elle aurait bien voulu régulariser notre situation, mais moi en réalité, je n'avais pas du tout envie de me marier et ensuite ça aurait été un enfer. Elle était trop possessive. Je ne pouvais pas m'arrêter là. C'était trop con et puis pourquoi se marier. En réalité, l'opinion des gens, je crois qu'elle s'en foutait.

J'avais monté un espèce de petit atelier à l'arrière de la maison et de temps en temps Roberto venait me donner un coup de main. J'aimais bien travailler avec lui, parce qu'il me racontait ses histoires et quand venaient des gens pour visiter ou faire la conversation avec l'artiste, qu'est-ce qu'on se marrait avec Roberto à écouter leur connerie. Plus ils étaient snob et plus je voyais l'écart entre lui et la personne qui discutait. Une fois, une jeune fille très pure et très belle était venue chanter en s'accompagnant à la guitare, avec des paroles qui disaient :

- Je suis une blanche Colombe.

Là, Roberto était carrément indigné. Il s'est précipité dans la pièce en joignant les mains entre ses jambes, en formant un sexe et criant :

- Je vais t'en foutre moi des blanches colombes.

J'étais écroulé par terre de rire et le plus drôle, c'est que lui, il était vraiment fâché. Il ne supportait pas la médiocrité, Violeta non plus d'ailleurs. Ce genre d'attitude de la part de Roberto, ça la faisait rire aussi.

21

L'événement de l'année au Chili, c'était la fête Nationale. A cette époque, ça se passait dans un immense parc. Tout le monde avait le droit de monter sa petite guinguette. Le gouvernement mettait à disposition de tous les participants des tréteaux, les lumières, bref, tout le nécessaire. C'était vraiment extraordinaire il y avait des centaines de stands. La fête dura une semaine, je crois. La notre était une grande attraction et tout le clan de la famille Parra y participa. La mère épluchait les patates, les

sœurs et les frères servaient les boissons. Quant à Violeta, Isabel, Angel et Roberto, eux chantaient et faisaient l'animation. J'étais en admiration devant ces chanteurs car ils se relayaient et ça durait jour et nuit, sans arrêt. On dormait par terre ou sous le podium. Les gens venaient, buvaient et dansaient. Toute la ville était là. Les gens tombaient par terre de fatigue ou bien ivres mort. C'était vraiment la défonce générale. Puis, il y avait le défilé militaire. Ça c'était vachement drôle, parce que les gens se foutaient de leur gueule, mais gentiment. Quant à moi, je ne foutais rien du tout. Je visitais les stands et dégustais les boissons du pays.

Un matin, on voit un panneau qui dégringole et nous tombe dessus. On va voir derrière qui avait poussé ce panneau et qu'est-ce qu'on voit, un mec, avec les pantalons en bas, en train de chier, et pendant qu'il était en train de chier, il s'était endormi en tombant dans sa merde, c'était dégueulasse. Nous, on a relevé le panneau tant bien que mal, puis on a oublié le mec. L'après-midi, on repasse voir et bien le gars, il y était encore. Il était en plein soleil, avec des mouches qui lui tournaient autour. Quand on a vu ça une fois dans sa vie, je crois qu'on fait plus de chichi pour des petites conneries de propreté. Il y a des limites à la décence. J'aime beaucoup les extrêmes et ça s'en est un.

22

La Télévision n'existait pas encore dans le pays, mais il existait déjà un département audio-visuel. Il consistait en un bureau avec un Directeur qui s'appelait Raul Aicardi, un chic type, et de sa secrétaire, puis un studio de dix mètres de long sur quatre, avec cinq techniciens et une caméra. A l'époque, c'était vraiment les balbutiements de la télé. De toute façon, ça restait interne, puis peu à peu il y eu une antenne pour commencer à faire sortir les images à l'extérieur, ça se réduisait à quelques heures d'émissions par semaine, qui consistaient seulement aux informations, question de décor, il y avait une table avec une chaise et le mur du fond, puis peu à peu, il fallut y mettre des éléments et une deuxième caméra vint s'ajouter à la première. La chose devenait déjà un peu plus complexe, alors l'Université organisa un concours ouvert à tout le monde, avec comme thème "décor sorcier", et le gagnant recevait une belle petite somme. Ce concours m'intéressa vivement et je m'y inscrivis avec la conviction de le gagner. Le thème m'intéressa et je m'enfermais dans une chambre à la maison avec des petits bouts de bois et des cartons et je commençais à réfléchir. Je récapitulais. Les décors que j'avais vus au

théâtre de la Comédie à Genève et je me souvins d'une pièce montée par Viscon avec Jean Marais et Magali Noël : Deux sur une balançoire.

Il y avait un décor divisé en deux avec du tulle, qui en cachait parfois une partie et avec un jeu de lumière qui suivant où elle était pointée faisait disparaître ou réapparaître le décor sans le bouger lui-même. Ceci me donna une idée. Je me dis :

- Si je divise ma pièce qui fait dix mètres en trois parties, ceci fera deux panneaux qui se trouveront chacun à une distance de trois mètres trente trois l'un de l'autre, et si je les fait carré, et à une distance de un mètre soixante cinq du mur du fond, en les faisant pivoter chacun sur un axe central, ça donnera la possibilité d'avoir trois pièces de forme différente, simplement en les pivotant sur eux-mêmes et si j'y rajoute des éléments de la même hauteur, mais de largeur différente, en les accrochant en haut des deux panneaux, ceci me donne des possibilités énormes, et avec deux caméras, c'est parfait, car les deux caméras peuvent prendre chacune une pièce séparée par les grands panneaux en alternant aussi vite que possible et pendant ce temps, on peut préparer la troisième pièce etc.. etc..

Eurêka, j'avais trouvé mon "décor sorcier". Je me dépêchais de préparer ma maquette et la présentais au concours que je gagnais haut la main. J'étais vachement content car ça tombait justement dans une période creuse et on mangea bien pendant un certain temps. Je proposai au directeur de réaliser ces décors. Il ne refusa pas, mais le seul problème que ça posait, c'était que l'Université ne possédait pas de local pour ce genre de travail, ce qui fait que j'ai dû le réaliser dans le jardin. Ce n'était pas un travail trop difficile mais ça détruisait absolument tous les légumes que Violeta avait si amoureusement plantés, mais enfin, nous n'avions pas le choix.

23

Une ou deux fois par semaine, nous avons une indienne Mapuche, qui venait faire le ménage. Ces indiens viennent du sud du Chili. Ils sont en général d'une ville qui s'appelle Temuco, ou bien des îles de Chiloé, ils sont très différents comme caractère de ceux du nord. Ce sont les seuls qui n'ont pas été dominés par les Incas, contrairement à ceux du nord qui étaient cultivateurs ceux-ci étaient des guerriers. En réalité, ils n'ont

jamais été dominés par personne. Ils s'éteindront uniquement par le mélange des races. Donc, cette indienne du nom de Lucha venait faire le ménage. C'est une façon de dire car elle était lente, tellement lente, mais Violeta l'aimait beaucoup et elle la prenait un peu pour l'aider à vivre car son mari qui ne travaillait jamais, parce qu'il n'aimait pas ça lui faisait des enfants tous les neuf mois. Lui, ce qu'il aimait c'était flâner autour de sa cabane, les mains dans les poches et rien d'autre. Ah oui, il sifflait de temps en temps. Il était plutôt contemplatif.

La Lucha, comme on l'appelait, elle, elle adorait regarder les mouches, surtout pendant les heures de travail, mais quand même de temps en temps, elle faisait quelque chose. Elle était petite et grosse. On ne pouvait pas savoir si c'était naturel ou bien si elle attendait un enfant. Peut-être les deux. Une nuit vers deux heures du matin, on entendit frapper à la porte, très fort, on ouvre et nous voyons le mari de la Lucha, complètement affolé qui nous dit, avec son accent Mapuche, qu'il fallait venir à la maison, que sa femme accouchait et qu'il lui semblait que ça présentait des difficultés.

On s'habilla en vitesse, et on a couru dans leur cabane. Un spectacle lamentable se présenta à nous. La Lucha se tordait de douleur sur son lit, et tous les enfants pleuraient autour. Violeta me dit :

- Vas vite chercher un médecin, moi je reste ici.

J'ai couru en direction de la ville, mais aucun bus à l'horizon. Les cabines téléphoniques, il n'y en avait pas, mais je me souvins que des vagues cousins vivaient dans le secteur. Je ne me souvenais plus exactement où se trouvait la maison, mais en cherchant bien, je la trouvais. Je frappais à la porte. Ils m'ouvrirent et l'on commanda une ambulance d'urgence, puis je revins à la cabane et je vis Violeta en sueur qui essayait de sortir le petit, et tout ceci sous les ordres de la Lucha. Elle lui disait :

- Fais chauffer de l'eau chaude, puis lui donnait des instructions.

Moi, j'essayais de suivre, mais complètement perdu. C'était impressionnant, puis petit à petit, le petit sortait, et enfin il était dehors. A ce moment, je vis Violeta presque défaillir car la Lucha lui disait :

- Maintenant, tu prends les ciseaux, puis tu coupes le cordon, mais ne laisse pas aller. Tu attaches avec un bout de ficelle, le cordon, et l'autre bout, tu l'attaches à mon pied, en attendant le médecin.

Cette bonne femme avait un sang froid incroyable. Elle avait tout dirigé elle-même l'accouchement. Quand le médecin arriva, il n'eut qu'à faire le restant qui était un travail de routine et à présenter la facture du déplacement. L'enfant était une fille et on l'appela Violeta évidemment.

Cette nuit, on la passa tranquillement dans la cabane. Je crois que le mari s'était affolé pour rien, car c'était un accouchement tout à fait normal. Plus tard, Violeta écrivit une chanson sur cette nuit passée chez la Lucha. Le lendemain on revint à nos occupations normales.

24

La frayeur ayant fait place à la routine journalière qui n'était pas tout à fait calme, car de temps en temps nous avions des affrontements qui parfois frisaient la tempête, avec Violeta, la vie devenait tellement crispante, que de temps en temps, une petite séparation s'imposait. Dès le moment où nous sentions qu'une séparation temporaire devenait indispensable, alors tout se calmait. Nous devenions raisonnables et la discussion devenait possible. La grande différence que nous avions était que elle, elle était très exigeante pour elle-même et pour les autres aussi, surtout elle n'admettait aucune erreur. C'est certainement une qualité et elle le prouvait par ses créations qui étaient une vraie petite merveille. Moi, j'étais un peu du style de l'indien, un peu contemplatif, mais quand même de temps en temps, je travaillais, quand ça m'intéressait. Pour nous séparer quelques temps, elle avait trouvé une idée qui pouvait être intéressante pour moi et pour elle. Elle me dit :

- Ce que tu pourrais faire, c'est faire ce que je fais depuis des années. C'est-à-dire aller à la campagne chercher des mélodies folkloriques chez les paysans.

Je trouvais l'idée géniale :

- Tu sais, tu pourrais aller près de la ville où je suis née. Tu vas voir des parents à moi, et à partir de cet endroit, tu trouveras bien quelque chose. J'arrivais dans la ville de Chillan. Il faisait un temps épouvantable, un vrai Cyclone. On était obligé de s'agripper au poteau pour ne pas s'envoler. Traverser la rue était tout un problème. Si on passait pendant une rafale de vent, on tombait à coup sûr. Je n'ai jamais vu ça. En plus, une pluie torrentielle s'abattait sur la ville et pour arranger les choses, mon voyage n'était pas encore terminé. Je devais prendre encore un bus, sortir de la ville et rejoindre un petit village qui se trouvait à une vingtaine de kilomètres plus au sud. J'attendis tranquillement à la station que l'orage s'apaise un peu, mais rien ne se produisait qui aurait pu donner l'espoir d'un calme, aussi minime que soit, cette situation n'avait pas l'air de déranger qui que ce soit. Ni le chauffeur, ni les passagers et le bus partit à

l'heure indiquée. Pendant le trajet la tempête se calma un peu, mais la pluie tombait toujours. On me déposa dans le petit village et je dus me renseigner tant bien que mal pour que l'on m'indique, la ferme où je devais me rendre. Un paysan me proposa de monter dans sa charrette et me déposa devant la maison.

Une vieille dame se tenait sur le pas de la porte. Je me dirigeai vers elle. Je lui dis que je venais de la part de Violeta et lui remis un billet ainsi qu'un petit cadeau. Elle fut surprise mais avait l'air contente. Elle me pria d'entrer puis me fit asseoir sur une chaise devant une table, puis disparut. J'étais seul, planté là dans une grande pièce froide. Les murs étaient nus, gris, tristes. Pas d'électricité, sauf une chandelle était posée sur la table. C'était triste à mourir. Je restai là pendant une demi-heure tout seul, comme un con, puis apparut une jeune fille qui s'approcha de la table, déposa un verre et une carafe et me pria de me servir. Puis, elle disparut aussitôt. Je fis comme elle m'avait dit et déversa le contenu de la carafe dans mon verre. A première vue, ça paraissait être de l'eau, puis j'en pris une gorgée. Bon dieu de bordel de merde, c'était de l'eau de vie. Ma gorge brûla car elle devait bien faire entre 60 ou 70 degré. J'en eu pour un quart d'heure à me remettre. Au bout d'un moment, je revis la jeune fille qui revenait mais elle n'entra pas dans la pièce. Elle me dit en s'arrêtant sur le pas de porte, simplement :

- Alors, ça va ?, puis disparut.

Comme je connais la mentalité de ces gens-là je me suis senti dans l'obligation d'en reprendre. Ce que je fis avec un effort surhumain. Je m'enfilai une deuxième rasade. C'était déjà plus supportable. Puis, je me dis :

- Après tout, je suis dans la gonfle, allons jusqu'au bout, et j'en repris une. De nouveau la jeune fille apparut, mais juste quand je buvais mon verre, donc elle se retira, sans rien me demander, puisque tout allait bien, puis je vis deux chiens qui entraient dans la pièce. C'était curieux, car on aurait dit des jumeaux et le plus curieux était qu'il faisait les deux pareil et parallèlement, puis ils disparurent. Je me resserrais une quatrième rasade. Après un moment, il entra quatre jeunes filles et six chiens, et les quatre jeunes filles s'approchèrent de la table et les quatre en même temps me resservirent dans quatre verres. Je bus ces quatre verres, mais il n'y en avait qu'un.

Je me réveillai dans un lit avec un mal de crâne terrible. Je n'osais pas bouger. Il faisait jour et j'entendais des gens qui parlaient, mais assez loin. Je n'arrivais pas à distinguer ce qu'il disait puis j'essayai de tourner la tête. A côté de mon lit, sur une petite commode, il y avait mon verre avec La

petite carafe. Rien que de voir ça, j'ai eu une envie de dégueuler. J'étais vraiment malade à en crever. Sans savoir où j'étais puisque je ne me souvenais de plus rien. J'essayais de récapituler la situation :

- Donc, je suis arrivé ici certainement hier. Les gens m'ont fait boire de l'eau de vie, puis je me suis saoulé la gueule et après, mais Bon Dieu, ils ont dû me déshabiller et me mettre au lit. Mais, c'est horrible ça, en plus chez des gens que je ne connais pas et la carafe près de mon lit, qu'est-ce que c'est ?

Et je me dis :

- Et bien voilà. Ils ont dû se dire, le pauvre, comme il aime bien boire. On va lui remettre une carafe de gnôle parce qu'à son réveil, il va avoir soif. Alors, c'est quand même un maximum. Je vais encore passer pour un ivrogne. J'arrêtais de réfléchir et je me rendormis jusqu'au lendemain matin. Personne ne s'était occupé de moi, j'ai trouvé ça vraiment formidable. Ce matin, tout avait changé. Les gens parlaient avec moi et se foutaient de ma gueule. Je leur demandai si je n'avais pas fait de scandale. Ils se mirent à rire :

- Tu n'aurais pas pu, tu t'es écroulé.

J'avais plus ou moins honte, mais comme il prenait ça à rigolade autant en rire aussi. D'ailleurs, tout le monde se saoulait la gueule, même les petits cochons.

J'étais passé près d'un tas de pelures de raisins qui étaient entassées comme du fumier et près de ce tas, il y avait huit petits cochons qui dormaient. J'allais pour en caresser un, il ne broncha pas. Je demandais à un paysan s'ils étaient malades, il me répond :

- Mais non, ils ont mangé des raisins fermentés, alors ils sont ronds.

Plus tard, je vis un des paysan qui se démenait pour faire rentrer des vaches dans l'écurie, avec mille difficultés, les vaches elles, elles foutaient le camp. D'ailleurs, lui il essayait de les attraper, puis il tombait tout seul, se relevait, reprenait ses vaches. Je regardai ce cirque, ça a bien duré une heure et personne ne venait pour l'aider. On ne faisait même pas attention à lui. J'étais le seul à l'observer et bien lui aussi il était rond.

Tous ces gens étaient extras. Au Chili, on les appelle des Uyaso. C'est les Caucha Chilien. Ils ont des grands chapeaux comme les Espagnols dans les corridas. Un petit poncho de couleur qui ne descend pas plus bas que la ceinture, des pantalons à rayures blanches sur fond noir, des bottes comme les cow-boys et des éperons immenses. Quand on voit ces bonhommes sur leur chevaux et bien ça à de la gueule, les seigneurs c'est eux.

On s'occupait beaucoup de moi, ce qui les faisait rire le plus c'était mon accent. Pour ces Chiliens, les Gringos, c'est tout ce qui n'est pas du pays. Les Américains ou les Européens. Ils savent que c'est loin, mais loin ça commence à partir de cent kilomètres à la ronde. J'ai même entendu un paysan qui m'assurait que Jésus était Chilien, avec preuve à l'appui, référence et tout. On est obligé de leur dire que c'est vrai. En plus, ils ont parfaitement raison de le croire.

La chose la plus extraordinaire chez ces gens, ce sont les confrontations, ou plutôt les duels, qu'ils se font en improvisant leurs chansons. Ces duels sont toujours accompagnés avec une grosse guitare de 25 cordes. Ces guitares sont fabriquées maison. Pour l'encordage, ils utilisent des fils de frein de bicyclettes. Les confrontations se passent à peu près de cette manière. L'un des invite l'autre chez lui, le reçoit très bien, toujours très poliment, puis, peu à peu, l'un d'eux attrapent la guitare à 25 cordes, car ils savent très bien qu'il va y avoir un duel, mais ils font semblant de l'ignorer, tout en sachant qu'il se voient spécialement pour ça. Celui qui a la guitare joue sans faire attention à l'autre, mais avec provocation. Tout ceci est très subtil, car le premier qui chante va proposer le thème qui peut être, la science, la géographie, la médecine, les planètes. Chacun dans ce duel doit être à la hauteur de l'autre ou bien être supérieur. Donc, celui qui choisit le thème, choisira une branche qu'il connaît et l'autre, c'est là qu'il devra être fort et intelligent, car il sera obligé de répondre en chantant sur le thème choisi.

J'ai eu assisté pendant ce séjour à ces confrontations. Un jour, le guitariste ne se décidait pas, alors l'autre ouvre la porte et parle à quelqu'un d'imaginaire en criant :

- Eh toi, attache les chiens.

Aussitôt l'autre a commencé. Le thème ce jour-là était la géographie. Tout le pays y était avec un mélange de situations invraisemblables. La Chine à côté d'Israël, la France tout près de la Finlande, l'Amérique en Australie, avec les coutumes, les races, l'agriculture. Tout ça était dit avec des rimes et une certitude infaillible. De toute façon, ni l'un ni l'autre n'avait pris des cours de géographie. Et bien ça pour moi, c'était de la poésie à l'état pur.

Le patriarche de ce domaine était un vieux impotent. On le mettait sur une chaise et on le laissait là pour la journée. J'essayais de discuter avec lui, mais il avait beaucoup de difficultés à parler. Il devait sûrement souffrir d'une sorte de paralysie générale. Il m'appelait toujours et me chantait une petite chanson. Je faisais d'énormes efforts pour pouvoir capter la mélodie et les paroles. Ça amusait tout le monde de me voir me démêler ainsi, mais moi, j'étais certain de sauver du patrimoine chilien, une

mélodie que le vieux emporterait dans sa tombe, ce qui serait une perte énorme pour le pays. Mais après beaucoup d'efforts, je réussis à lui arracher son secret. Tout était inscrit sur un calepin et la mélodie je l'avais dans ma tête.

La fin de mon séjour à Chillan approchait. Je n'avais pas grand chose à ramener comme mélodies, mes recherches s'étant surtout effectuées dans L'alcoolisme. De toute façon, j'avais vécu, c'était le principal. Les adieux se firent avec de grandes accolades, des larmes aux yeux. La vieille avait été admirable avec moi, toujours souriante et attentive, se préoccupant de savoir si j'étais content, si j'avais faim. Elle s'excusait du manque de confort, comme si j'étais un ministre ou quelqu'un d'important. Je n'ai jamais plus revu ces gens. Je pense que c'est bien comme ça, car ils restent beaucoup mieux gravé dans notre mémoire.

Quand je revins à Santiago, Violeta était dans tous ses états. Elle venait de recevoir un télégramme de Buenos-Aires disant que son frère, Talo, était à l'hôpital, grièvement blessé, suite à un accident. Elle avait décidé de partir en Argentine pour le ramener ainsi que toute sa famille. Elle me demanda si j'avais ramené du matériel. Je lui expliquai ce qui c'était passé. En réalité, elle ne fut pas du tout étonnée. Le principal, me dit-elle, c'est que tu ais connu ces gens, puis je lui chantais ma mélodie avec les paroles. Elle m'écouta avec attention puis éclata d'un rire à faire branler les vitres :
- Mon pauvre, qu'elle me dit, tu sais ce que tu as appris, c'est une chanson enfantine, que tous les enfants apprennent à la maternelle. J'en étais rouge de honte, mais je dus bien me rendre à l'évidence que j'avais été dupé, plutôt que j'étais dupe.

25

Les préparatifs pour le voyage de Violeta s'organisait. La grand-mère lui avait tricoté des chaussettes de laine pour elle et son fils, car disait-elle, dans ces pays, il fait très froid. Puis, elle lui recommanda de ne pas tomber de l'avion, car ces engins ça tombent à tout moment, et que ce ne serait pas elle qui monterait dans ces bécanes etc... etc... Tout le monde l'accompagna à l'aéroport avec des grands adieux. De toute façon, Violeta devait faire seulement un aller et retour. Par précaution, elle avait pris sa guitare.

Moi, j'en profitais pour faire des petites escapades dans Santiago car en réalité je ne sortais jamais et cette ville m'était tout à fait inconnue. Je travaillais de temps en temps à la télé avec les décorateurs, car depuis

mon fameux "décor sorcier", les locaux avaient changés d'endroits et petit à petit, tout se modernisait. Parfois, nous étions envoyés en éclaireur dans la ville pour compter les antennes. Je visitais quand j'avais le temps les quartiers populaires, les rues à bordel, les marchés.

Le centre n'était pas très intéressant. Tous les centres de ville du monde entier sont les mêmes avec des magasins, des salons de thé, hôtels et compagnies, mais les petits bistrot dégueulasses, alors-là on en voit des trucs. J'adore ça, pas uniquement comme voyeur, mais aussi comme participant. Pour ça, il faut être tout seul ou bien accompagné avec des gens du milieu, jamais avec un mec bien habillé ou bien pseudo intellectuel. Il faut y aller à fond et là on voit des choses. J'étais servi de ce côté. J'avoue que j'avais de la chance, c'était Roberto, avec lui toutes les portes des bas fonds s'ouvraient. Il entrait là-dedans aussi digne qu'un député entre au Sénat, c'était le roi. J'ai toujours détesté les boites de nuit ou discothèques, ça sonne faux, mais dans un bordel, un bistrot populaire ou bien dans les coupes gorges, j'adore ça parce que là on ne triche pas.

Roberto m'avait amené dans un quartier crado. On avait fait déjà plusieurs bistrot et on était bien parti. Il avait trouvé la technique pour se faire payer des pots. Il allait voir le patron et me présentait comme le mari de Violeta. Moi, je devais rester très digne et surtout ne pas tituber car ça aurait tout gâché. Il me foutait sur le dos des études universitaires, que j'étais très intelligent, que j'étais un grand artiste de musique classique, quoi toute la sauce. Moi, je n'avais qu'à dire oui de la tête et aussitôt ces gars avec leur gueule de brute, nous servaient à boire gratuitement. Là était le but, car en général, nous n'avions pas d'argent, ni l'un ni l'autre. Je pense qu'il aurait suffi à Roberto qu'il dise que j'étais le mari de Violeta pour arriver au résultat final, mais lui dans son enthousiasme il en rajoutait beaucoup. Je dois dire que ça me flattait, car c'est les seuls endroits où on croyait à toutes ces conneries vis-à-vis de moi.

Donc, nous étions tombé dans un de ces bistrot minables, le patron était derrière son comptoir, des photos de boxeurs ornaient tous les murs. Lui-même était un ancien champion de boxe. Des mômes jouaient aux billes par terre et quelques femmes étaient là à attendre que leur mari tombe par terre pour les ramener à La maison. Nous étions assis à une table, petit à petit la table s'entoura de gens qui écoutaient les histoires que Roberto racontait. Tout le monde était accroché à ses lèvres, car c'était un vrai compteur, rien n'était vrais, mais il le disait avec une telle assurance que tout le monde le croyait. Il était tellement habile que parfois il arrivait à provoquer un véritable colloque où les gens prenaient position pour ou contre quelque chose qui n'existait pas. Il était admirable, je n'ai jamais su

si lui il croyait à ce qu'il disait.

Tout à coup, le patron décida de mettre tous les enfants et les femmes à la porte. Il était dix heures du soir, puis il ferma le rideau de fer. Nous étions à peu près une vingtaine de clients. Il amena une barrique de vin sur la table et tout le monde se servit. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait, mais dans des cas comme ça, il ne faut jamais se poser des questions. Puis, on apporta une guitare à Roberto qui ne se fit pas prier pour chanter. C'était parti pour la fête avec toutes ces gueules de truands mais sympas. Roberto anima un bon moment la soirée, les types se mettaient peu à peu à danser entre eux, puis le patron amena quelques bidons vides qui devaient être des bidons d'huile de 20 litres et c'est à ce moment que je compris que j'allais assister au spectacle le plus extraordinaire qu'une personne puisse assister. L'un des type prit le bidon entre ses jambes et commença à taper avec ses mains un rythme de Cueca, pendant qu'un autre s'entourait le bras avec un paletot, empoigna un couteau, puis en se balançant lentement sur les pieds pour marquer le rythme, il passait le couteau sous le paletot, comme si il voulait crever quelque chose ce gars. Et bien, il mimait un crime que lui avait commis ou qu'il avait vu. C'était extraordinaire. Tous les gestes étaient faits avec exactitude, le paletot servait de bouclier et le couteau attaquait par-dessous. Ce qui impressionnait, c'était le ralenti, le rythme était dédoublé. Quant il eut fini, un autre pris sa place, la danse était toujours la même, mais les crimes différents. Parfois, ils tournaient sur eux-mêmes ou faisaient semblant d'être touchés, parfois ils dansaient à deux. Tout le monde était calme et regardait avec attention. J'étais au milieu d'assassins. Roberto me prit la main et me murmura à l'oreille :

- Tu sais ils font ça pour toi.

Je savais que j'assistais à quelque chose d'exceptionnelle. Cette soirée me donna l'idée de filmer. Je me jurais de m'acheter une caméra et de faire revivre toute cette soirée, tellement c'était beau tout en sachant que c'était impossible.

Pendant plus d'une semaine, je croyais que j'avais rêvé et pourtant je l'ai vu de mes propres yeux, Roberto jamais ne m'en a reparlé. Pourquoi, est-ce que j'aimais ce milieu, je ne l'ai jamais su. Pourtant, je savais que c'était dangereux. J'aurais pu y laisser ma peau, plusieurs fois. Si je buvais trop parfois, je les provoquais, je me mêlais à leur bagarre, j'y ai toujours échappé, jamais je n'ai reçu de coup de poing. Pourtant, j'en ai donné, des couteaux j'en ai vu sortir, mais jamais pour moi. Qu'est-ce qui me poussait. Je me suis toujours posé cette question. J'aurais pu rester chez moi, tranquille, sincèrement, je n'ai jamais compris l'attraction que j'avais à

aller dans les bordels puisque la plupart du temps, je ne me tapais même pas les gonzesses, ça me faisait tellement chier de payer une nana pour coucher avec. Mais j'aimais ces ambiances, surtout au Chili, dans les bordels, il y a toujours de la musique. C'était peut-être ça, je n'en sais rien. Je travaillais dans mon atelier à la maison. Un jour Roberto se ramène avec un accordéon. Je lui demande :

- Qu'est-ce que tu fous avec ce machin.

Il me dit l'air tout à fait détendu :

- Je l'ai gagné au jeu.

Je pense en moi-même :

- Cet espèce de con il l'a piqué cet accordéon à un pauvre mec.

Car je le connaissais au jeu, Roberto c'était le roi des tricheurs et même si il l'avait gagné, c'était quand même du vol et le gars ça devait être un pauvre mec qui possédait peut-être que son accordéon pour vivre. Je trouvais que c'était un peu salaud. J'ai réussi à le raisonner, ce qui était un exploit de ma part ou bien il révisa la situation en réfléchissant que effectivement c'était un peu salaud. Le soir même, nous partions dans le bistrot où s'était déroulé le dépouillement du musicien. On entra dans une grande salle où se trouvaient quelques clients, dont l'accordéoniste, qui n'avait pas l'air fâché du tout, mais assez content de revoir son accordéon. Roberto le lui prêta et aussitôt, le type se mit à en jouer. C'était bien son instrument à lui, ça faisait de la peine qu'il l'ait perdu au jeu. Roberto ne le lui rendit pas, il le rejoua, c'était vraiment un vicieux, mais en réalité, c'est normal sinon pourquoi jouer. Ils cherchèrent des partenaires, deux compères accoudés au bar se proposèrent. Moi, je n'avais que le droit de regarder. Le jeu est très simple, c'est le Domino.

J'étais debout très attentif car j'aurais bien voulu voir comment Roberto trichait. De toute façon, il n'arrêtait pas de discuter très rapidement et de temps en temps la discussion s'envenimait. Je crois que c'est à ce moment qu'il devait se passer quelque chose car ses doigts bougeaient très vite sur la table. Il avait la technique pour que tous les yeux soient braqués dans ses yeux. C'est lui qui provoquait les discussions, mais tout se passait à une telle rapidité que je n'avais pas le temps de voir quoi que ce soit. C'était comme si tout tourbillonnait dans la tête, se mettait pêle-mêle, les joueurs s'excitaient, mais le seul qui savait exactement ce qui se passait, c'était lui. J'étais pris à ce jeu. Les parties se suivaient presque toute pareilles, puis deux des adversaires se prirent de bec, la discussion s'envenima. A un moment, ils se levèrent, puis se rassirent mais ce n'était pas fini, ils remettaient ça de plus belle, mais cette fois la table fut balayée

et tous les dés furent éparpillés dans le bistrot. Ça prenait vraiment mauvaise tournure. J'ai cru qu'ils allaient se taper sur la gueule.

Ça ne se passa pas ainsi. L'un d'eux sortit, c'était le plus grand, en gesticulant sur le palier de porte. Il invita l'autre qui était tout petit à sortir s'il était un homme. Quant à celui-ci, il s'était réfugié à l'autre bout du bistrot complètement terrorisé. Celui du dehors bombait le torse en se tapant sur la poitrine comme un gorille. Il était certain que le petit allait se faire taper sur la gueule. Personne ne bougeait. Le petit, toujours aussi effrayé mit ses mains derrière son dos et sortit discrètement un couteau. Ça devait être un cran d'arrêt car la lame était extrêmement longue. Il devait être certainement caché dans son pantalon, mais derrière personne ne le vit sauf Roberto et moi. Je lui dis rapidement :

- Tu as vu, il a un couteau.

Je m'apprêtais à me lever pour qu'ils arrêtent leurs conneries. Roberto me pris le bras avec fermeté en me disant sèchement :

- Surtout ne bouge pas, laisse faire.

Puis le petit s'avança les mains derrière le dos, dans son pantalon. Le grand continuait à gesticuler, devenant de plus en plus excité, criant des injures proférant des menaces de lui casser la tête. Le petit avançait toujours, il ne disait rien, puis il arriva à la hauteur du grand. Ils firent deux ou trois pas à l'extérieur. Le petit sortit la main de son pantalon et lui planta le couteau dans le ventre, dans le sens de la largeur. Aussitôt, tout le monde sortit rapidement. Le patron ferma le bistrot, laissant le grand type avec ses tripes dans les mains. Roberto me dit :

- Viens, rentrons.

Je n'ai jamais su si le type est mort ou pas, je ne suis pas retourné dans ce bistrot. D'ailleurs, j'arrêtais mes petites sorties avec Roberto c'était trop dangereux, ce genre de chose, ça n'arrange pas le moral, ça provoque des cauchemars et on ne peut plus dormir.

26

Après cette aventure qui m'avait un peu abasourdi, je me remis de ces émotions en essayant de chasser de ma tête ce spectacle, menant une vie d'ascète pendant un certain temps. Violeta ne revenait pas et déjà un mois avait passé, puis on apprit que son frère allait très bien, qu'il envisageait de revenir au Chili, après avoir passé cinq ans à l'étranger. Un jour, on reçut un télégramme de sa part disant qu'il arrivait par avion, suivi

de toute sa petite famille, qui se composait de sa fille de 15 ans et d'un petit garçon de 7 ans. Sa femme était morte d'une maladie quelques années auparavant. Le Talo quant à lui vivait de musique et travaillait dans des cirques comme clown. Il avait une bonne gueule, aussi ravagée que celle de Roberto, qu'ils soient frères, ceci ne faisait aucun doute, comme déconneur, il était pas mal non plus. Il utilisait la même technique pour se faire payer des pots. Il n'y avait que la forme qui changeait.

Son fils avait une énorme balafre sur la joue, certainement due à un accident. C'était vraiment impressionnant, ce qui intriguait tout le monde, la question était toujours la même :

- Mais le petit que lui est-il arrivé ?

C'est là qu'il appâta son hameçon, d'un air très sérieux il expliquait, premièrement que les coutumes en Argentine ne sont pas les mêmes qu'au Chili, que si l'on va là-bas, il faut savoir les respecter.

- Les enfants, disait-il, ont des problèmes comme les grands, mais les grands ne doivent pas se mêler de leurs problèmes. Ils doivent les résoudre entre eux. Si un enfant a été offensé par un autre, ils se provoquent en duel au sabre, ça se passe tôt le matin, de préférence dans un terrain vague, les parents sont là, mais uniquement comme témoins. Ils n'ont pas le droit de les séparer, c'est ce qui est arrivé à mon cher petit, un jour de duel.

Les gens regardaient le même et disaient à Talo :

- Mais c'est terrible ces coutumes, il a dû recevoir un terrible coup de sabre pour avoir une pareille balafre.

- Oh oui, répondait Talo tristement, mais l'autre a été puni par la justice. L'autre, eh bien mon fils l'a tué.

Quelle famille, ça c'était génial. Il me racontait aussi qu'en Argentine, ce n'est pas comme au Chili, les guitaristes sont extraordinaires, beaucoup mieux, que là-bas on trouve les meilleurs musiciens du monde, et que lui avait connu un trio extraordinaire, vraiment ce qu'il avait écouté de meilleur, en y rajoutant des fleurs sur leur présentation, leur fière allure sur scène, que les salles se remplissaient à leurs présentations. Je lui demandais :

- Mais qui sont-ils ?

Alors il me les énumérait :

- Il y avait un tel, un tel, et moi.

Ça, il le disait le plus sérieusement du monde.

Je reçus un télégramme de Violeta, me priant de la rejoindre à Buenos-Aires, disant que tout marchait bien pour elle dans cette ville, que les

contrats affluaient de toute part, qu'un disque se préparait, qu'elle n'avait pas l'intention de retourner au Chili pour l'instant.

Ça ne m'enchantait pas beaucoup d'aller dans cette ville, mais j'aurais bien voulu voir Violeta. Il y avait déjà un moment qu'elle était partie, il y avait un seul petit problème, c'était l'argent. Je n'en avais pas, mais ceci fut assez vite réglé. Des amis me remirent, la somme nécessaire pour prendre l'avion. Je me rendis au service de l'immigration pour qu'on me fasse mon tampon de sortie du pays. On prit mon passeport, puis au bout d'un moment vint un fonctionnaire m'informant que ça posait un petit problème d'administration, en me priant poliment de revenir le lendemain. Ce que je fis. La même scène se produisit, mais cette fois le fonctionnaire me pria d'entrer dans son bureau. Il me mit tout de suite au courant :

- Si vous voulez sortir du pays, vous êtes dans l'obligation de payer des impôts.

Je sursautais.

- Des impôts, mais comment ?

- Oui, me dit-il, vous êtes dans le pays depuis presque deux ans et vous avez certainement gagné de l'argent pour vivre.

Je lui expliquai ma situation. Il ne voulut rien savoir. Je sortis de là complètement abattu, qu'est-ce que c'est ça. Je m'informai à gauche à droite. Tout le monde trouvait cette situation curieuse. Je retournai avec des amis voir ce monsieur, rien à faire, il voulait du fric ce con. Une speakerine de la télévision me proposa de signer un papier affirmant qu'elle m'avait entretenue pendant toute cette période. Rien à faire, même les gigolos doivent payer des impôts. Je me trouvai dans une impasse. J'étais cloué là, au Chili, pour le restant de mes jours. Je devenais agressif et complètement allergique au fonctionnaire, où étaient mes chers et doux bordels.

Pour combler toute cette affaire, je reçus un papier de la poste, me signifiant que je devais retirer un paquet qui m'était adressé personnellement. Je me rendis à cette poste. On m'affirma que effectivement, il y avait un paquet pour moi. C'était ma mère qui m'avait envoyé quelques plaques de chocolat pour mon anniversaire. Ça c'était bien, mais ce qui n'allait pas, c'est que nous étions au mois de février et que mon anniversaire était en novembre. Donc, mes plaques de chocolat, ça faisait quatre mois qu'elles étaient là. En plus, on ne me les remis pas. On me pria simplement de revenir trois jours après, sous prétexte qu'il fallait les trouver.

Trois jours après, je revins à cette même poste. Une longue file d'attente

était là. Les gens attendaient patiemment. Je fis de même, puisque tout le monde était calme. Je regardais autour de moi et par-dessus le comptoir du bureau de poste, je vis un amoncellement de paquets et qu'est ce que je vois à deux mètres de moi, mon paquet, avec mon nom inscrit en grand. Je me dis, cette fois je l'ai. Ils n'auront pas besoin de le chercher, puis je passais devant tout le monde et m'approchai des deux employés qui prenaient le thé tranquillement, alors qu'une immense file de gens attendaient d'être reçus. Je leur dit :

- Écoutez, est-ce que je ne pourrai pas avoir le paquet qui se trouve là ? En leur indiquant l'endroit où il se trouvait. Elles me répondirent :

- Eh, une minute on prend le thé.

A ce moment une telle rage me pris que je leur balançai leur tasse de café à travers la gueule en les traitant de vieilles putes de merde.

Bon Dieu de merde que les fonctionnaires sont cons. En plus, tout ces gens qui attendaient que ces deux connasses terminent le thé. C'est à se flinguer des trucs pareils. Ma réaction fut telle qu'un grand silence s'établit dans le bureau de poste. Je me sentis tout seul à gueuler comme un con. Je suis rentré chez moi complètement anéanti par tant de conneries.

J'avais une telle rage que je me mis à écrire une pièce de théâtre Kafkaïenne. C'est l'histoire d'un gars qui rentre dans un immeuble de six étages. Il commence au rez-de-chaussée, pour une affaire de rien du tout, puis on le prie de monter au premier, là, ça se complique, on Lui dit d'aller au deuxième, ainsi de suite. Plus il monte, plus sa petite histoire s'aggrave, puis, quand il arrive au cinquième, il ne trouve plus d'escaliers qui descend, mais uniquement des escaliers qui montent et arrivé au sixième tous les fonctionnaires partent parce que c'est l'heure. Le gars se retrouve tout seul au sixième, sans trouver ni d'escaliers qui montent, ni celui qui descend. Mais de cette pièce de théâtre, je n'ai jamais trouvé la fin parce qu'on pourrait croire qu'il va se foutre par la fenêtre, mais ce serait trop con, en plus, ce serait une suite logique. Alors ça va pas, puisque c'est une histoire de fonctionnaires et que les fonctionnaires ce n'est pas logique. Je haïssais ces gens, pas pour ce qu'ils étaient, mais pour toutes les belles choses que j'avais connues au Chili. Ces cons, ils me foutaient tout en l'air. Les fonctionnaires, il faudrait les envoyer travailler sur un satellite, comme ça, ils ne feront chier personne. En plus, ça ne les gênerait pas de vivre dans du plastique puisque de toute façon sur la terre, ils n'y voient rien du tout.

Par la suite tout s'est arrangé, grâce à des gens qui étaient plus ou moins de famille avec Alesandri, le président de l'époque. J'étais libre de partir quand je voulais.

On fêta cet événement avec des copains. Nous étions tous à une grande exposition d'art plastique, au bord du Rio Mapocho. Mon avion partait à trois heures de l'après-midi, ça nous donnait le temps de boire quelques bons coups. Je me fis copain avec un indien Mapuche qui faisait de la gravure sur bois. A midi, on était saoul comme des barriques et on s'enfila dans un bordel pour fêter notre rencontre.

On se paya chacun une pute puis on continua à boire. J'étais tellement rond que j'en oubliais mon avion pour Buenos-Aires. En plus, impossible de faire un pas en avant. Je dormis dans le bordel jusqu'au lendemain matin. C'est là que je jugeai de la situation n'était pas brillante du tout, mais il fallait bien se résigner : J'étais con, c'est tout. Tant d'efforts pour en arriver là. C'était lamentable, ce qui m'affligeait ce n'était pas la cuite, ni le bordel, mais de penser que Violeta devait être contente de me voir, Quelle déception. Oh puis après tout, c'est comme ça, on ne peut rien y faire.

Je me dirigeai à la compagnie d'aviation qui me refit mon passage, seulement, pour sept jours plus tard, ça, ça la foutait mal. C'était payer cher ma petite fête. Encore une fois, il fallait se résigner. J'attendis tranquillement. Au bout de trois ou quatre jours, j'éprouvais des difficultés pour aller pisser. Je commençais à m'inquiéter. J'allais voir un ami médecin qui me fit un contrôle et qui me confirma :

- Eh bien, tu l'as.

- J'ai quoi ?

- Ta chaude pisse.

Alors là, ça la foutait mal, je n'étais pas dans la merde. Je lui demandai :

- Mais il faut me soigner cela rapidement.

- Rapidement, rapidement, ça prendra bien 15 jours à la pénicilline.

J'ai cru que j'allais m'écrouler. Il fallut bien que ça m'arrive maintenant. En plus, c'est la première fois que j'attrape ce genre de maladie, ça m'apprendra d'aller aux putes. De toute façon, le médecin me dit de retourner au bordel pour avertir la nana qu'elle était contagieuse, ce que je fis, mais on me dit qu'elle n'était pas là, qu'elle était malade. J'aurais mieux fait de venir quatre jours plus tard.

Il n'y avait pas d'autres solutions que de prendre l'avion, car je ne pouvais plus remettre mon billet à plus tard. Je dirai tout à Violeta. Comme bonne nouvelle, je n'avais pas mieux. J'attendis le jour du départ, nous étions à une terrasse de café, à discuter. Je ne pouvais même pas me saouler la gueule un petit peu, étant sous contrôle médical. Je prenais tout mon temps. Mon avion partait à trois heures. Si je quittais le centre à une heure, j'avais largement le temps d'arriver à l'aéroport. Tous les copains

étaient là et personne ne s'étonna de me voir boire que du café, car je m'étais bien gardé de leur raconter mon histoire de "chaude pisse". A une heure, on se fit des grands au revoir, puis je me dirigeai vers un taxi. Je lui dis :-

A l'aéroport s'il vous plaît.

Il me dit :

- Non, catégorique.
- Comment non ?
- On fait la grève, me répondit-il.
- Ah bien ça continue.

Je me retournai vers les copains qui n'y croyaient pas. Je leur demandai si quelqu'un avait une voiture. Personne, car à cette époque pour posséder une voiture, il fallait être aisé. Ils téléphonèrent à toutes les personnes qui en possédaient une en expliquant la situation, aucune n'était disponible, mais enfin, une réponse positive. On viendrait me chercher, mais il fallait encore attendre une demi-heure. C'était juste, mais ça allait. Il m'emmena à l'aéroport. L'avion annonçait deux ou trois heures de retard "ennuis mécaniques", oh là là, que je n'aimais pas ça, ça commençait bien, avec tout ce qui m'attendait à Buenos-Aires, la journée était mal parti. Il y a des jours comme ça où il faudrait rester à la maison, fermer le gaz, enlever les fusibles et se foutre au lit jusqu'au lendemain.

27

L'avion quitta la piste vers les sept heures du soir, nous arrivions à Buenos-Aires dans la soirée. Passé tous les contrôles douaniers, un bus nous emmena dans le centre de la ville, puis de là, je pris un taxi qui après une demi-heure de trajet me déposa devant le Théâtre. Il me prit tout le restant de l'argent que j'avais sur moi et fit preuve de gentillesse car la course coûtait assez cher. Il me manquait un peu d'argent, mais il m'en fit cadeau.

Le théâtre était comble plus aucune place assise, ça marchait vraiment bien pour Violeta. J'étais très content pour elle. C'était la première fois que je la voyais en public. On m'introduit dans les coulisses et j'attendis la fin de son récital. Elle était simplement assise sur une chaise avec sa guitare sur les genoux, appuyée contre son ventre, la tête baissée, le visage couvert par ses longs cheveux, comme un rideau qui cachait en partie son expression. Elle chantait sans exubérance, on voyait uniquement sa main

gauche défilait sur le manche et sa main droite qui marquait le rythme. C'était les seules parties de son corps qui donnaient signe de vie, à travers ses cheveux, sortait une voix nasillarde et douée à la fois. Devant elle, une salle silencieuse écoutait et regardait ce petit point noir sur cette grande scène C'était assez fascinant et c'était net, elle dominait le public.

J'étais arrivé presque à la fin du récital. J'attendis les applaudissements avant de venir la voir. Quand elle me vit, elle me dit rien du tout, mais me pris par la main, m'emmena dans la rue et commanda un taxi J'avais le ventre qui me tortillait, la tête qui me tournait. J'aurais voulu être au fond de la terre, très profond, ce que j'allais lui annoncer allait la décevoir terriblement. Je n'osais pas et il le fallait pourtant. Ce qui me travaillait, c'était surtout sa déception. Bon Dieu de bordel de merde, ce que je suis con, et puis tant pis, il fallait que je lui raconte tout. Elle m'écouta attentive, son visage était devenu sévère. Quelque chose s'était cassé entre les deux, mais quelque chose de terrible.

Nous vivions un peu en-dehors de la ville dans une pension de famille, plus ou moins dans un quartier résidentiel qui avait pour nom Belgrono. Violeta me présenta à tous les pensionnaires qui étaient en général des artistes de théâtre, ou bien des cinéastes, peintres. Tous professionnels et affiliés au parti communiste. Violeta en faisait partie et je crois même qu'elle avait sa carte, mais de ceci je n'en sais rien car en réalité la politique je m'en fous. Cette pension était tenue par une vieille dame, d'origine polonaise, râleuse, mais qui était très gentille et douce, parce que avec la bande de farfelus qui louait ses chambres et bien il fallait avoir le moral. Elle passait toute la journée à crier dans l'escalier, avec une voix désespérée :

- Téléphone, avec un accent polonais, sans jamais dire à qui il s'adressait, ce qui fait que n'importe lequel de nous montait, prenait la communication et les cris recommençaient:

- José ou Miguel.

Tous ces gens travaillaient la nuit, donc ça ne dérangeait personne, tous étaient au même diapason.

Pendant une semaine, j'accompagnai Violeta au théâtre. Nous prenions le train de banlieue, ensuite le métro et nous nous trouvions dans le quartier des Juifs à "Boulogne sur Mer". Le théâtre était au centre de ce quartier et était composé d'une troupe officielle d'une vingtaine d'acteurs, tous de première qualité, comme je les côtoyais chaque jour, on devint ami, puis ils me trouvèrent un petit job pour la décoration et construction de leur prochaine pièce. Violeta s'acharnait sur moi et ne ratait jamais une occasion pour me rappeler que ma conduite n'avait pas été exemplaire.

Devant ces reproches, j'étais complètement désarmé, sans arguments pour me défendre. La seule chose que j'avais à faire, était de fermer ma gueule et d'attendre que ça se tasse, mais c'était très pénible à supporter et je savais que si elle continuait comme ça, ça se retournerait contre elle car ça devenait du chantage. J'étais continuellement cloué sur place. J'étais comme un pantin le soir quand je rentrais du travail, je devais lui souffler dans la bouche pour qu'elle contrôle si j'avais fumé une cigarette, ce qui ne m'empêchait pas de fumer, mais deux heures avant de rentrer, j'arrêtais et prenais des pastilles à la menthe pour chasser de mon haleine l'odeur de la nicotine. Si je continuais à vivre dans ces conditions infernales, c'était uniquement dû à des remords, ces genre de sentiments sont inutiles et con. Depuis cette expérience, j'ai complètement chassé de mon esprit le mot remord, ça nous fait uniquement reculer sans pouvoir faire un pas de plus en avant.

Quelquefois, venaient nous voir des jeunes étudiants très bruyants, fanatiques de Violeta. Ils étaient tous du parti communiste et certainement convaincus car j'avais l'impression qu'ils ne vivaient que pour cette idéologie. Je les aimais bien, ils étaient tous très actifs leur leader était un jeune gars de 17 ans très vif. J'aimais bien son tempérament convainquant. Un jour, il m'invita à poser des affiches dans la ville, proposition que j'acceptais avec enthousiasme car ça représentait un certain danger. Il fallait faire attention aux nazis qui étaient leurs pires ennemis. Ils n'hésitaient pas à leur taper sur la gueule avec des matraques. Là, j'étais d'accord, ça me changerait de ma vie triste de la pension de familles.

Ils étaient bien organisés. On partait avec des motos, un qui conduisait et l'autre avec le balai, le pot de colle et les affiches. Il fallait faire vite car la police n'aimait pas du tout ça non plus. Je suis parti plusieurs fois avec eux, mais jamais nous n'avons eu d'histoires. Ces étudiants étaient les seuls copains que j'avais à Buenos-Aires. On s'amusait bien. Violeta faisait des galas par-ci par-là. Tout marchait pour elle. Un disque sortit sur le marché avec une série d'émission à la télé. De ce côté là, pas de soucis. Jusqu'au jour où elle reçut un télégramme du parti communiste du Chili, lui demandant de participer à un congrès des jeunes communistes à Helsinki en Finlande. Ses enfants avaient accepté et devaient se rendre à Buenos-Aires le mois suivant pour prendre le bateau qui les emmènerait en Europe. Elle accepta l'invitation, ce qui me libérait de tous ses reproches, mais en même temps me laissait dans la merde car elle refusa catégoriquement la faveur d'un billet qui aurait certainement pas posé de problème, même si je ne faisais pas partis du parti.

Toute la famille Parra se trouva tout à coup à Buenos-Aires. Je les accompagnais au bateau, sans savoir si nous nous reverrions un jour. J'étais un peu mélancolique, heureusement que j'avais mes copains étudiants, eux ils s'en foutaient de mes états d'âmes, car tout seul dans cette ville merdique, sans personnalité, où toutes les rues sont parallèles et se ressemblent entre elles, ce n'est pas ça qui allait arranger les choses.

28

Je n'aimais pas Buenos-Aires. On ne se sent pas en Amérique Latine, ni en Europe. Ça veut ressembler à Paris, mais c'est une vague copie mauvaise. Il y a même un obélisque devant la gare, mais il est insipide. Il y a même des petits dessins dessus. Il est là planté comme un piquet, sans raison en plus, beaucoup plus grand que celui de la Concorde. Les gens disent qu'à chaque fois qu'il voit une demoiselle, il se courbe pour la saluer, c'est sa seule façon d'exister.

Je me retrouvai à la pension, tout seul avec le moral à zéro, pire que dans le désert. Heureusement, le lendemain, je partais travailler au théâtre, le machiniste de service était un gars de 40 ans très calme, mais vraiment très calme, d'origine de la province de Cordoba. Je m'entendais bien avec lui. Il avait une passion qui était de fabriquer des appareils de photos. Il en avait des centaines, pas pour prendre des photos, mais pour l'instrument lui-même. Il y a quand même des gens bizarres, mais enfin s'il aime ça.

Un matin que je me rendais au travail, je vis une foule devant le théâtre. Je m'avançais pour voir ce qui passait, je vis que tout le devant du théâtre était brûlé et déchiqueté. Je demandai ce qui s'était passé. On me dit que c'était un attentat des nazis. Ils avaient lancé une bombe incendiaire à l'entrée. Il paraît que la direction avait déjà reçu des menaces de faire sauter le théâtre, malgré la protection de la police, ils avaient réussi à s'introduire jusque vers la caisse des billets avec cette bombe. Malheureusement, le policier de garde ce soir-là n'était pas à cet endroit au moment de l'effraction. C'est pas des pourris non plus ceux-là. Je n'ai jamais compris pourquoi les gens étaient aussi acharnés que ça contre les juifs. La direction du théâtre nous réunis tous et proposa que nous fassions la police nous-mêmes sans s'occuper de celle du gouvernement puisque l'on ne pouvait pas compter dessus.

Tous les trois jours, des équipes de deux restaient devant le théâtre, toute

la nuit pour au moins les empêcher de rentrer. Je les ai vu ces nazis, même plusieurs fois et réellement ils foutent la trouille. Ils sont par bande en moto, on les entend de loin car ils sont par groupe de vingt. A chaque fois qu'ils apparaissaient, le policier du coin disparaissait. Je n'ai jamais su si c'était de trouille ou s'il était d'accord avec eux. De toute façon, je ne vois pas ce qu'on aurait pu faire à deux. On n'était même pas armé et eux tiraient au pistolet en l'air avec le bruit des motos et leur gueulée, on avait plutôt intérêt à pas trop se montrer. C'est vraiment de la saloperie ces cons, mais je pense qu'ils faisaient leur défilé plus pour nous impressionner qu'autre chose, car ils n'ont jamais tiré dans notre direction, ou peut-être pensaient-ils que nous étions beaucoup à l'intérieur et armés car je pense qu'ils ne se seraient pas gênés pour s'arrêter et nous filer une branlée. De toute façon, si je voulais avoir des émotions, j'étais servi.

Après quelques temps dans le théâtre, je me trouvais sans travail. J'avais envie de revenir en Europe, mais le billet de bateau était tellement cher que j'aurais dû travailler quatre ans, sans bouffer, pour réussir à réunir l'argent. La vieille de la pension me proposa de réparer quelques fauteuils et chaises qui étaient en mauvais état. J'avais fait un peu ce genre de travail au théâtre, ce qui me rendit service et je lui remis tout son mobilier à neuf. Les fauteuils, je lui retournais tous les tissus. C'était une combine que j'avais vu. Quand un tissu est vieillit par les années, on l'enlève et on le retourne. C'est simple et ça lui redonne de la fraîcheur. Les lits, on coupe toutes les ficelles des ressorts et on les remplace en les retendant. Je m'en sortais bien, mais ça ne résolvait pas mon problème. J'eus une idée géniale. Avec le peu d'argent que je possédais, je m'achetais des planches de sapins et je polissais très finement, puis je les giclais de peinture ordinaire à l'huile, en formant des figures géométriques que je formais avec du scotch, ça ressemblait vaguement à du Vasarely. Ça me prenait énormément de temps, mais je ne pouvais pas me permettre de faire un travail sale.

Quand j'en eus fait cinq ou six, j'ai réuni mes copains étudiants et l'on monta une combine pour truander les gens. Surtout, il fallait vendre très cher. On s'embarqua dans le centre de la ville avec nos planches sous le bras, puis l'ont fit premièrement les restaurants chics. Moi, j'étais l'artiste donc je me taisais et eux les vendeurs. On voulait profiter du snobisme des gens pour vendre notre marchandise. Quand je les écoutais raconter leurs histoires, j'avais une envie d'éclater de rire, car ils me présentaient comme un peintre très connu en Europe, expliquant que ma peinture était le dernier cri de l'expression du vieux continent et pour terminer que s'ils ne profitaient pas de cette occasion unique de mon passage à Buenos-

Aires pour acheter ces œuvres et bien elle ne se reproduirait plus. On a rien vendu. Ça ne marchait pas, alors on a fait les galeries de peinture. La même chose, on nous répondait gentiment que ça présentait un certain intérêt mais que la galerie était en difficulté ou bien que toutes les expositions étaient réservées pour des mois à l'avance.

On a du se résigner. C'était raté, on a rien vendu. Pendant une semaine, nous avons tourné dans la ville sans succès, en transportant mes bois qui commençaient à peser lourds dans les bras. Peut-être qu'en s'y prenant d'une autre manière, on aurait au moins réussi à en vendre un. Ça aurait couvert les frais. De plus en plus, j'étais désespéré et les mois qui passaient, je me sentais stagner, impuissant et surtout complètement prisonnier dans cette ville. Heureusement pour moi, j'eus quelques jours de distractions. J'assistais à ma première révolution d'Amérique Latine. Les militaires s'étaient soulevés et se préparaient à faire dégringoler le Président et mettre un Général à sa place. Toutes les radios demandaient au peuple de les soutenir. Ce que je vis à cette époque n'était pas du tout l'opinion que je me faisais d'une révolution. Les gens au lieu de rentrer chez eux et de se barricader et bien, ils sortaient. Tout le monde était dans la rue et regardait les militaires, habillés en tenue de combat se diriger vers la maison rosé où habitait le Président. On aurait dit qu'on assistait à une parade et non pas à une révolution.

C'était presque la fête. J'ai même entendu dire que des gens avaient vu des tanks qui circulaient dans la ville en s'arrêtant aux feux rouges. D'après ce que j'ai vu, ça ne m'étonnerait pas. De toute façon, ils ont réussi à virer le Président et à foutre un militaire à sa place. C'était la première fois qu'un militaire était au pouvoir. Après trois jours, tout était comme avant, rien n'avait changé et chacun revenait à ses occupations journalières.

Moi, avec mes problèmes de quitter cette ville. J'eus une idée. C'était de retourner en Europe en travaillant sur un bateau. Ça, c'était une bonne idée. Je me renseignai sur les possibilités. On me dit que le seul moyen était de me rendre sur les quais et de monter sur les bateaux, demander moi-même au commandant de m'embaucher. Ce que je fis aussitôt. Tous les jours, j'explorais le port, en vue surtout de bateaux grecs ou panaméen. On m'avait dit que c'est sur ceux-là que tu as le plus de chance. Plus tard, je compris pourquoi spécialement sous ces drapeaux et pas d'autres, car ce sont en général sous ces pavillons que se font tous les trafics pas très catholiques et qu'ils sont exemptés d'impôt. Restait mes recherches d'emplois.

Je fis la connaissance d'un type assez jeune, bien habillé qui m'offrit ses

services généreusement, sans raison apparente. On devint amis, mais quelque chose clochait. Je ne savais pas dire quoi, mais je me méfiais de ce type. Il était vraiment trop gentil avec moi et ses beaux habits tout neufs, ne me disaient rien de bon. Je me mis à suivre son jeu pour savoir où il voulait en venir. Tous les matins quand je me pointais, il m'attendait, me demandait si j'avais bien dormi, tout en me tapotant sur l'épaule. Il me parlait de sa famille et me demanda mes origines. Je décidais pour rigoler de lui monter une histoire monstre, juste pour voir sa réaction. Je lui dis qu'en réalité, j'étais issu d'une famille très riche, que j'avais de l'argent, mais que pour connaître la vraie vie, j'avais décidé de travailler sur un bateau, mais incognito. Aussitôt le type changea d'attitude. J'avais piqué juste. Maintenant, j'allais me marrer. J'avais entendu parler de ces petits truands minables, qui baisent la gueule au gaucho, en leur faisant croire qu'ils vont s'occuper de toutes les questions administratives. Ils le font, c'est certain, mais leur but, c'est l'argent du billet. Ils profitent du pauvre mec qui arrive de la campagne pour lui piquer son fric, ça c'est dégueulasse. Et enfin, moi j'en tenais un.

Je jouais au naïf complètement paumé le gringo con, avec écrit sur son front "pigeon". Ça marchait bien. Le gars était tout à fait disposé à m'aider dans mes démarches. Pendant une semaine, il faisait le boulot que moi je devais faire. Il montait sur les bateaux et se renseignait pour du travail. Je dois dire que c'était pas si facile que ça. Je prenais grand plaisir à le voir perdre son temps. Je pense que son but était d'arriver à être très copain avec moi, jusqu'à ce que je l'invite à la maison, ensuite, il aurait fait son coup, ce qui me faisait croire à sa mauvaise foi, c'est que jamais, il me demanda et me parla d'argent. Ce n'était pas normal, car lui, il fallait bien qu'il vive. On ne vit pas en rendant service aux gens, c'est impossible. D'après son comportement, je pense que j'aurais pu me baisser le froc et il m'aurait léché le cul. C'est un de mes grands regrets. Ce que j'attendais de lui, c'était qu'il me trouve du travail, car il devenait de plus en plus pesant.

Après de longs jours de patience enfin, on trouva un bateau. C'était un petit cargo grec, complètement rouillé et dégueulasse, dans un état lamentable, mais le nouveau commandant cherchait du personnel, car tout l'ancien était en prison pour trafic d'armes. Je montais à bord et effectivement l'équipage devait être engagé rapidement car le bateau devait repartir dans les jours qui suivaient. Il ne me manquait que mon tampon de sortie du pays. Je devais encore me rendre au service des immigrés. Mon ange gardien était content de lui et on descendit du bateau pour prendre le bus qui nous amènerait dans les bâtiments administratifs.

Il était temps que je me débarrasse de mon petit truand, ce que je fis aussitôt. On attendait le bus. Il s'apprêtait à monter avec moi. Je montais le premier, me retournais, le poussais gentiment du pied sur le quai et lui dit :

- Non toi tu restes là, tchao.

Il se figea sur le quai, l'air complètement hébété. J'étais sur que c'était la meilleure action que j'avais faite depuis bien longtemps.

Je me rendis aux autorités portuaires pour leur faire part de mon engagement. Ils m'apprirent que je ne pouvais pas sortir du pays sans un billet de bateau ou d'avion. Ils me refusèrent la possibilité de me rendre en Europe par un autre moyen que celui-ci étant donné que j'étais inscrit comme touriste. C'était la catastrophe. J'étais destiné à rester clouer dans cette ville épouvantable. Que faire ?

J'étais désespéré, immobilisé, sans rien, pas d'argent et aucun espoir d'en gagner suffisamment pour me payer le voyage. En plus, on me refusa le droit de travailler sur un bateau, pourtant l'occasion était unique, puisqu'il y avait 15 jours que je cherchais sans succès. Je me rendis chez mes amis étudiants, leur contais mon histoire. Ils furent aussi désespérés que moi devant ce problème. Chacun essaya de trouver une solution. Il fallait absolument que je parte. Entre-temps, Violeta m'avait écrit. Le festival s'était très bien passé et actuellement toute la famille se trouvait à Paris, se démêlant tant bien que mal à vivre de leur musique. Il me semblât que sa rancune contre moi avait passé car ses lettres étaient très aimables. Elle m'encourageait même à la rejoindre en France, ce qui me donna énormément de force et de volonté à quitter ce pays.

Une étincelle jaillit dans mon esprit. La seule manière de quitter ce pays était comme passager clandestin sur un de ces grands paquebots italiens qui transportent les émigrés. Mon plan était simple. Monter à bord, me cacher pendant un certain temps, peut-être une semaine, avec quelques provisions. Puis, au bout de trois jours de haute mer, quand le bateau aurait terminé ses escales, me présenter au capitaine, en me constituant prisonnier. Ils ne m'auraient quand même pas foutu à l'eau ils étaient bien obligé de me garder, même s'ils me mettaient au clou, ça m'était égal. Le principal était de toucher l'Europe. Je savais que les passagers clandestins, il y en avait souvent et qu'ils faisaient partie de la vie des marins, que même on leur réservait un sort de privilégié, sauf à l'arrivée, on les remettait aux autorités de leur pays avec toutes les conséquences que ça comporte, ça c'était le dernier de mes soucis car si l'on réfléchit à toutes les conséquences négatives de nos actes, on foutrait jamais rien du tout. J'allais annoncer ma décision et mon idée à mes copains étudiants. Ils

trouvèrent que c'était une très bonne résolution. Ils étaient prêts à m'aider et on prépara notre plan.

Notre étude des possibilités de monter à bord, et bien, il n'y en avait pas plusieurs. Il n'y en avait qu'une, c'était de passer par-dessus la barrière au moment où le bateau se trouvait à quai pour l'embarquement des passagers, avec le monde qui fourmille autour du quai, on avait une possibilité de ne pas se faire remarquer. Ensuite, il suffisait de monter à bord, car les contrôles de billets se faisaient à l'entrée des grilles et non pas sur la passerelle, Ensuite, je me cacherais dans la salle des machines et attendrais tranquillement. C'était simple.

Le jour arriva. On me fourra dans un vieux sac des provisions que je pourrais consommer pendant ma clandestinité. Nous étions tous un peu nerveux, surtout moi, après tout, c'était moi qui risquait le coup. On se rendit au port en bus. Plus on approchait et plus on se marrait car quand même, c'était un peu gonflé. Puis on s'approcha du quai. Les gens grouillaient de partout, dans tous les sens, nerveusement, tout le monde était préoccupé de ses petites affaires. Pour nous, la situation était favorable. On s'approcha de la grille, juste en face du bateau. Elle mesurait bien trois mètres de haut et était faite de grillage très fin et très serré. Assez difficile de s'agripper, mais si je montais sur les épaules de quelqu'un, j'arrivais à attraper le bout et me balancer de l'autre côté. C'était notre plan, mais il fallait choisir un moment où la police nous tournaient le dos car en plus des gens, ça grouillait de policiers en uniforme, quelqu'un avait même des chiens, ce qui n'arrangeait pas les choses. J'avais le cœur qui battait. Le nez collé au grillage, avec un copain de chaque côté, un sur qui je devais grimper sur les épaules et l'autre pour me faire la courte échelle. On regardait ce qui se passait et tout à coup, on y est. C'était bon. Toute la scène s'est passée très rapidement. Je grimpais sur les épaules du copain, m'agrippait au haut du grillage, fit un rétablissement et je sautais les trois mètres. Je me trouvais de l'autre côté, un des copains me lança mon sac et je filais à toute jambe dans la foule. J'entends des coups de sifflets, des gens qui gueulaient, les chiens qui aboyaient. Tout à la fois, c'était foutu, un policier avait vu notre manœuvre. Je me sentis empoigné par plusieurs personnes. On m'emmena vers la porte des passagers, puis on me balança de l'autre côté avec violence. Je me retrouvais par terre, mes copains venaient à mon secours, me relevèrent, puis on s'en alla. On s'arrêta dans un bistrot et on se marrait, mais vraiment plies en deux. Moi, j'étais presque délivré de quelque chose. Je me sentais bien. C'était raté, mais j'avais comme une sensation de délivrance, malgré que c'était ma dernière chance de quitter

le pays. Mes copains m'accompagnèrent à la maison.

Je me retrouvai seul, mais j'étais calme. Il faut réfléchir, mais calmement. Je me répétais ça en moi-même, si je m'énerve, il n'en sort rien de bon. Toute la nuit, je me disais, c'est pas possible, il doit y avoir une solution, puis je pensais. Violeta m'avait prêté un appareil de photos qui ne valait pas une fortune, mais enfin ce n'était pas de la camelote. Le vendre, ça ne m'aurait pas payé mon voyage, mais si je le dépose au près sur gage, j'aurai suffisamment d'argent pour téléphoner à Genève, au Théâtre de la Comédie, pour qu'il m'avance l'argent en leur promettant de travailler chez eux. J'avais toujours fait mon travail dans cet établissement et je ne voyais aucune raison d'un refus. C'est ce que je fis le lendemain. Ce fut assez long, mais j'eus la communication avec Mr André Talmes, qui était directeur à cette époque. Il accepta tout de suite la proposition. J'étais sauvé. Il ne me restait plus qu'à attendre l'argent, prendre mon billet et tchao l'Argentine.

29

Pour la première fois tout se passa comme prévu. Une semaine après, je recevais l'argent et mon bateau partait la semaine suivante. Presque un an en Argentine, ça suffisait comme ça. Le voyage se passa sans histoire. Le seul passager avec qui je discutais souvent, était un jeune Argentin, d'origine Allemande, qui me vantait tout les bienfaits de Hitler et de toute sa clique. Il était tellement enthousiaste dans ses convictions politiques que j'étais presque près à le croire. De toute façon, je m'en foutais. Le principal était que lui retourne dans le pays de ses ancêtres et qu'il soit heureux. Après 15 jours de voyage, on arriva enfin à notre dernier port de débarquement, c'est à-dire à Gênes. Je me dirigeai aussitôt à la gare, consultai les horaires et le prix des trains pour Paris. Il me restait juste assez pour prendre mon billet Gènes Paris, simple course, avec couchette. Je n'avais pas un centime de plus.

On roula toute la nuit puis je me réveillais à Paris. Tout me semblait bizarre. Les gens parlaient une drôle de langue. Je comprenais, mais il me semblait que c'était une langue étrangère, très douce et les gens étaient très polis. Je ne savais pas ce qui se passait, puis tout à coup, je réalisais que j'écoutais le Français. Pour la première fois, je sentais comme une espèce de sécurité en moi et vis-à-vis des autres, comme si nous étions tous une grande famille. C'est à ce moment que je me rendis compte que

ça faisait deux ans que je n'avais pas prononcé un seul mot en Français. Je me baladais dans cette ville que je ne connaissais pas, jusqu'à ce que cette douceur euphorique passa, ceci dura pendant une ou deux heures. J'étais complètement ailleurs, puis peu à peu, cette sensation se dissipa et je revins sur terre.

Maintenant, il s'agissait de me rendre au quartier Latin où habitait toute la famille Parra. Je fouillais mes poches, pas un rond. En plus, je n'avais aucune idée où je me trouvais. Je fouillais dans mon sac et sortis une cartouche de dix paquets de cigarettes, en m'approchant d'un noir Africain qui balayait la rue, je lui proposai la cartouche contre un billet de métro. Au début, il se méfia, il y avait de quoi, car un seul paquet aurait fait l'affaire. J'ai dû le persuader, en lui sortant un paquet, défaire un paquet, lui montrant que c'était bien des cigarettes. Il en était persuadé réellement quand je lui dis :

- Qu'est-ce que tu peux perdre si on admet que je te baise la gueule, tu auras des cigarettes.

Au bout d'un moment, il se laissa convaincre et me remis exactement la somme nécessaire pour un ticket de métro. Je lui remis le paquet. Il me regarda sans savoir s'il avait à faire à un fou ou à un mec normal. Il était dépassé par les événements.

Quant on se retrouva avec la famille, on fit une immense bouffe, avec une fête à tout casser avec les amis, puis les amis des amis et les connaissances etc... etc.. Violeta n'avait plus l'air d'être fâchée avec moi, ce qui me rassura et me tranquillisa.

Après quelques jours, j'ai dû les quitter pour me rendre à Genève. La saison du Théâtre avait déjà commencé. Il fallait que je tienne mes promesses et rendre l'argent à Talmes. Je repris mes activités, comme avant. J'avais l'impression que tout ce qui s'était passé en Amérique était comme un rêve. Je retrouvai même mon appartement de la rue Voltaire. Irène l'avait gardé pour elle, mais comme elle vivait dans un autre, elle ne voyait pas la nécessité d'en posséder deux et me le remit gracieusement. Rien n'avait changé, les mêmes personnes habitaient dans la cour qui n'avait elle-même subi aucune autre modification.

Par contre, j'avais gardé dans ma tête le spectacle des danseurs au couteau de Santiago et ma promesse de filmer une fois ce genre de spectacle. A Genève, si je ne faisais pas trop le con, j'arriverai à économiser et à me payer une caméra 16 mm. Je m'informai du prix. C'était cher, mais pas impossible et tout de suite, je m'informai sur la manipulation de ces engins avec tout le côté technique de pellicule, trucages, lumière, et surtout le plus important, le sujet. Et, justement à

Genève, une petite rue malfamée correspondait au genre de film que j'avais l'intention de réaliser. Elle s'appelait, la rue des Étuves. C'était unique. Des petits bistrots qui se côtoyaient, avec à l'intérieur, une clientèle choisie. Des ivrognes, des maquereaux, des putes de dernières catégories, des nains, des bagarres, parfois même des coups de couteau, et le principal, des accordéonistes, ça c'était le grand luxe. Chaque bistrot marquait sa personnalité avec les accordéonistes. J'ai remarqué qu'à Genève, on avait un peu honte de cette rue. C'était une bonne représentation du peuple Suisse. Évidemment, ça n'a pas la majesté du Jet d'eau, mais ça a son petit charme quand même. Pour pouvoir comprendre l'esprit de cette rue, je passais presque toutes mes soirées dans ces bistrots et je fis peu à peu la connaissance de tout le monde. Mais mon petit faible était surtout pour les accordéonistes et spécialement Roger.

Il s'habillait en gigolo, casquette, pull rayé, foulard rouge, mégot au coin de la bouche et les jivas, il en était le roi. On aurait dit qu'il était fait pour ça. Il se plaçait juste à droite de l'entrée, dans une espèce de petit cagibi, avec derrière lui une peinture naïve qui représentait une rue, des lampadaires et des putes qui attendaient les clients.

C'était parfait. Moi, je passais des soirées entières à l'écouter. Chaque client qui entrait était arrangé dans le style.

- Attention, v'la Pierrot, faites gaffe au porte-monnaie.

Ou bien encore :

- Qu'est-ce t'a nénesse, tu cherches ta grenouille ? Elle s'est barrée avec un mec.

Personne ne faisait attention à ses commentaires parce que tout le monde était rond. Ils n'écoutaient que la musique. Dans leur cerveau perturbé, ça n'allait pas plus loin. Je crois bien que j'étais le seul à écouter ses commentaires, mais parfois, il m'arrivait aussi de tomber sous la table et de n'écouter que la musique. Au bout d'un certain temps, je connaissais tout le monde. Je n'étais pas seulement un voyeur, mais un participant actif.

Mon scénario de filmer était simple. J'avais décidé de tourner 24 heures de la rue et de ses bistrots, à partir de l'ouverture du matin et de sa clientèle différente, suivant les heures de la matinée, de l'après-midi, de la soirée et de la nuit. C'était parfait, j'avais même trouvé une bande de bagarreurs qui étaient prêts à me réaliser une vraie bagarre pendant que je filmerai. Leurs explications étaient simples. Si un Algérien entrait dans le bistrot, ils lui sauteraient, dessus et lui casseraient la gueule. Je trouvais ça un peu salaud, mais pas eux, puisque c'était un Algérien. Bon, que je me disais de

toute façon, c'est pour la cause du cinéma. Allons-y. J'avais tout en main, sauf la caméra. Par contre, j'avais déjà enregistré toutes les musiques, avec un grand Revox que j'avais acheté quelques années en arrière. Ces enregistrements étaient parfaits. En fermant les yeux, on s'y croyait. Dans ma tête, le film était déjà fait.

30

Quelques mois avaient déjà passé depuis la dernière fois que j'avais vu Violeta à Paris. Nous nous écrivions régulièrement. Je ne pouvais quitter mon travail, tant que je ne m'étais pas délivré de ma dette, puis un soir que nous travaillions à tendre des toiles avec mon frère Jean-Pierre pour un futur décor, je reçus un coup de téléphone de Paris, C'était Violeta qui m'annonçait que tout allait mal. Elle avait contracté une hépatite virale et sa petite fille de 5 ans était tuberculeuse. C'était un vrai appel au secours. Je lui répondis :

- Ne t'en fais pas, je viens vous chercher.

Je dégringolais les escaliers et fit part à mon frère de cet état de chose. Il m'écouta, déposa ses outils et me dit :

- On va les chercher.

Il possédait une petite voiture. On alla chercher nos passeports et un minimum d'habits et on partit sur l'heure, direction Paris. On arriva au petit matin à la Rue Monsieur le Prince. Violeta habitait juste au-dessus d'un de ces cabarets minable Sud-Américain "La Candelaria". La pièce qu'ils occupaient était aussi minable que le cabaret. Quatre mètres sur quatre, qui faisait cuisine, salle de bains et chambre à coucher. Toute la famille était là-dedans, une toute petite ouverture qui servait de fenêtre donnait dans la cour où sortaient des odeurs d'huile grillée à faire dégueuler un putois. C'était lamentable. Titina, sa petite fille était dans le lit à côté de Violeta, avec une fièvre épouvantable. Quant à elle, ses crises de foie la foutaient complètement ko. Malgré cette maladie, elle brodait sur des toiles de jute des motifs populaires qui étaient de véritables chefs-d'œuvre. Je voulus les embarquer tout de suite, mais elle avait des affaires à régler qui ne pouvaient pas être délaissées comme ça. Elle me dit que ça prendrait deux jours et qu'ensuite, nous pourrions embarquer pour Genève. Mon frère décida de visiter la ville et on se donna rendez-vous pour le surlendemain.

Le soir, Violeta devait jouer dans deux cabarets différents, à "L'Escale" et

à la "Candelaria". J'assistai à ses passages qui se divisaient en trois dans chaque cabaret, avec des intervalles d'une heure ou une heure et demi entre chaque passage, ce qui faisait que le dernier se passait assez tard ou plutôt presque au petit matin, et tout ceci pour une somme dérisoire. Je pensais en moi-même :

- Mais, qu'est-ce que cette bonne femme fout dans ce bordel. Il faut vraiment crever la dalle pour en arriver là.

Jamais je n'aurais imaginé ça quand j'étais à Genève. Paris, c'est vraiment la Jungle. Il était temps d'arrêter ce genre de connerie et de penser à remettre les choses en ordre.

Le retour à Genève était un vrai film comique. Dans la petite voiture de mon frère, il y avait Violeta, Isabel, Angel, Titina, Carmen, Luisa, mon frère, sa femme et moi. On était carrément les uns sur les autres. Huit personnes dans une voiture pour quatre personnes, pour un parcours de 500 km. Ça, c'est un exploit, ce qui veut dire que les exploits ça existe tous les jours car on arriva sain et sauf.

La première chose que l'on fit, fut de faire visiter rapidement la Titina par un copain médecin qui nous rassura en nous expliquant qu'elle avait besoin de soleil et d'air pur et que tout s'arrangerait. Quant à Violeta, c'était un autre problème. L'hépatite est plus une question de temps et de régime alimentaire, que de médicaments miracles. Donc, tout s'arrangerait plus ou moins bien. Je pense que c'était surtout l'ambiance renfermée de Paris qui était toute la cause de ces maux.

Pourtant un soir Violeta se sentit mal. J'avais l'impression qu'elle tournait de l'œil. Je la secouais elle ne répondait plus à mes questions et ne faisait aucun mouvement. Je pris peur et appelais une ambulance pour qu'on l'emmène à l'hôpital. Le portier de l'hôpital prit son nom, sa nationalité et demanda sa carte d'assurance. Je lui répondis qu'elle n'en possédait pas.

- Alors, me dit-il, il faut laisser un dépôt d'argent pour être sûr que les frais d'hospitalisation soient payés, si non, on ne peut pas la recevoir.

Je la trouvai un peu forte celle là. Alors, si on n'a pas de fric, on crève. Il était un peu gêné, mais c'était le règlement. J'étais outré, si c'est ça la civilisation, alors qu'ils se la foutent au cul leur civilisation de merde. J'eus aussitôt une idée. Je me dis :

- Si Violeta est chanteuse, qu'elle fait des disques et tout son tralala, je vais aller voir le directeur de la radio.

Je dis à Violeta qu'elle m'attende que je reviendrai tout de suite. Je prends un taxi, me rend à Radio Genève et demande à voir le directeur pour une question urgente. Je pense que je devais être dans tous mes états, car je

fus reçu par Monsieur Dovaz lui-même et lui expliquais la situation. Il fit demander au chef de la discothèque de rechercher une artiste du nom de Violeta Parra, mais sans succès. C'est normal que je lui dis puisqu'elle a fait des disques uniquement en Amérique du Sud. Il est certain que ça ne le concernait pas, mais le ton était tellement persuasif, qu'il me sembla qu' il perdit le nord et téléphona à l'hôpital pour arranger la situation, en se garantissant lui-même pour la personne à soigner. Je lui serrai la main et le remerciai mille fois, puis retournai à l'hôpital. Violet était dans un lit, tranquille, on s'était occupé d'elle. Son séjour fut uniquement un examen général qui conclut à une hépatite virale. Alors, cette fois, on en était certain. C'était même écrit sur un petit papier.

Un soir, au théâtre, il devait être minuit, ou plus, nous rangions les décors dans un camion d'une compagnie qui avait donné son spectacle et qui devait repartir le lendemain. Je vois arriver Isabel, complètement effrayée, qui me dit :

- Viens vite chez toi, il y a Irène qui fait un scandale. Elle est venue avec un type. Elle veut virer tout le monde.

Comme je la connaissais, elle était capable du pire, je demande à un déménageur de venir avec moi et on s'embarque à la maison. Il y avait là Irène qui poussaient des gueulées effroyables, avec un copain, qui n'y comprenait rien du tout. Elle voulait foutre tout le monde dehors, sous prétexte que l'appartement n'était pas salubre, que c'était dégueulasse de laisser des enfants dans la misère, que c'était une honte en réalité. Elle était complètement bourrée, mais sans pitié. Je crois que ça ne lui aurait rien fait de foutre tout le monde dans la cour et d'aller se coucher tranquillement. Des mentalités comme ça, c'est assez exceptionnels. Violeta et les mômes étaient au fond de la pièce, complètement terrorisés. Je pense que dans des cas comme ça, on peut devenir assassin. Je l'aurais volontiers étranglée sans scrupule, même avec plaisir pour débarrasser L'humanité de ce genre d'animal.

Mon copain, le déménageur, qui voyait cette situation, n'y comprenait rien du tout et me pria gentiment de sortir et de l'attendre dehors en essayant d'arranger ce problème qui était clair à ses yeux. Il réussit à calmer Irène en la persuadant de régler ce problème de sang froid, pour le lendemain. Nous étions en hiver, sans ressource et trouver un appartement à Genève, sans argent, il n'y a que Merlin l'Enchanteur qui nous aurait tout résolu. Il suffit d'y croire et tout marche bien, puisqu'à la première heure, je me rendis au département des locations de l'état. Ces vieilles maisons leur appartenaient en vue d'une démolition pour en faire une école de quartier. Le fonctionnaire qui s'occupait de ce département était un copain de la

vieille ville. Après avoir écouté mon histoire, il me dit :

- C'est simple, cet appartement, on va le mettre à ton nom et ça ne te posera plus de problème.

Merlin l'Enchanteur c'était lui, mon pote Bordigon. Pour le remercier, je le persuadais que son métier de fonctionnaire était inutile et con. Aussitôt, il démissionnât et partit dans la forêt tropicale du Pérou et fondât un hôpital pour soigner les Indiens. C'est quand même plus utile que gratte-papier. Ce n'était pas un métier pour lui. Il était trop bien.

31

On décida puisque toute la famille était réunie de monter un spectacle de musique folklorique. C'était idiot de rester comme ça, sans rien faire. Violeta se mit aussitôt au travail et confectionna avec des vieux bouts de tissus des habits qui ressemblaient à quelque chose de Chiliens. J'avais trouvé un petit job à part du Théâtre de la Comédie, avec une compagnie d'acteurs amateurs Sud-Américain. Je leur réalisais les décors et comme ils n'avaient pas d'argent, mes conditions étaient de me faire parvenir une flûte des Andes, marché conclut. Ce n'était peut-être pas grand chose, mais leur pièce était merdique et mes décors merdiques aussi. Leur demander de l'argent aurait été une escroquerie. Mon intention était d'apprendre à jouer de la Flûte des Andes pour me rendre utile dans le spectacle que Violeta avait l'intention de donner.

Comme promis, je reçus une flûte, en provenance d'Argentine. J'étais vraiment content car le son que donnait ce genre d'instruments me fascinait. Pour la question technique des doigts, ce n'était pas trop difficile. Le système étant le même que la clarinette, mais pour sortir un son, c'était une autre histoire. Angel s'y mettait aussi, mais lui était beaucoup plus doué que moi. Il en sortit un son presque immédiatement. Quant à moi c'est seulement au bout de trois jours que je réussis à sortir une espèce de petit sifflement qui aurait pu être un son. Je persistais et ce n'est que seulement après 15 jours de travail intensif que je pus enfin jouer une petite mélodie que Violeta avaient composée spécialement pour moi. C'était tellement simple que j'en avais presque honte. Quant à Angel, il abandonna dès le premier jour, préférant la guitare et le chant.

Le petit théâtre que nous avions loué se situait dans la Vieille Ville de

Genève et avait pour nom Théâtre de la Cour St-Pierre. Notre spectacle était totalement une création familiale. Tout le clan Parra était là. Mon frère Jean-Pierre s'occupait de la scène et du rideau et moi des lumières, avec des interventions musicales. Évidemment Violeta était l'attraction principale et pour meubler, elle avait inventé une espèce de procession avec chacun une bougie à la main, les uns derrière les autres, en fredonnant une petite chansonnette. Le spectacle avait bien marché, comme le Sud-Américain n'était pas encore à la mode, c'était assez surprenant.

A partir de ce spectacle, la popularité de Violeta se fit un peu plus grande. La Télévision lui fit un assez long reportage puis une galerie de peinture lui proposa une date pour un vernissage. Cette femme n'arrêtait pas de créer. Elle détestait être debout ou assise sur une chaise. Son temps, elle le passait dans son lit, assise à broder ses fameux tapis sur jute. La plupart du temps, elle ne voyait pas exactement ce qu'elle faisait, ou plutôt, où elle en était car ses tapis étaient très grands et pour distinguer la surface entière, il fallait les étendre à deux ou trois mètres de distance. C'était presque un travail à l'aveuglette, mais le résultat était surprenant.

Genève est une ville très cosmopolite, surtout avec le siège de l'ONU, qui fait parler d'elle dans le monde entier. A cette époque, une conférence internationale se préparait avec des ministres, des chefs d'état importants qui arrivaient des quatre coins du monde. Cette conférence devait traiter du désarmement, ce qui donna lieu à une marche pacifique qui se déroulait de Lausanne à Genève, environ soixante kilomètres à pied. Violeta en apprenant cette manifestation voulut immédiatement y participer ainsi que moi. A cette époque, j'en avais rien à foutre des manifestations pacifiques, si les gars fabriquaient des bombes ou bien c'était pour s'en servir, sinon ils les fabriqueraient pas. Avec un argument pareil, elle piqua une rage folle qui s'ensuivit d'une engueulade monstre, mais en réfléchissant bien, je me disais que ce serait marrant de marcher 60 km à pied. On se rendit à Lausanne où des milliers de participants attendaient le signal du départ. Des gens de tous les pays étaient rassemblés et l'ambiance était assez sympa.

Pendant la marche, je remarquais surtout deux personnages qui narguaient la foule. C'était à première vue des meneurs. L'un d'eux était un vieux avec une barbe blanche qui brandissait un drapeau blanc, se prétendant citoyen du monde. J'appris qu'il était d'origine Suisse Allemande et qu'il s'appelait Deatwyler. L'autre barbu aussi mais d'origine Français. Il était habillé avec une grande cape noire, ainsi que tout le restant de ses habits de la même teinte. J'aimais bien sa gueule et surtout

son état d'esprit. Il gueulait sur tous les gouvernements et chefs d'états avec des slogans de son imagination, comme :

- Achetez la bombe H, la bombe qui détache.

C'était loin d'être un intellectuel chiant. Il était plutôt marrant. Il avait une façon de répondre aux questions en élevant la voix, sans s'adresser directement à vous, mais plutôt aux gens qui se trouvaient autour de vous. Au cours d'une halte où Violeta ne pouvait plus se traîner, souffrant de cloques au pied, il la fit monter sur une camionnette qui l'emporta jusqu'à la moitié du trajet. Lui resta à côté de moi et j'appris qu'il s'appelait Dupond, mais qu'il avait pris le pseudonyme de "Aguigui" pour la raison que nous sommes tous des enfants et qu'aux enfants pour les faire rire et bien on leur fait Aguigui. Son argument était valable. Il disait au lieu de se lancer des bombes, on ferait mieux de se fendre la gueule. Par moment il prenait des rages folles, car il avait envoyé des lettres à Kroutchev et Kennedy et aucun ne lui avait répondu, pourtant les deux lettres étaient exactement les mêmes. Il leur demandait simplement de ne plus faire de bombes. Il y avait une petite compétition entre Aguigui et Daetwyler. Je crois que chacun voulait être plus pacifiste que l'autre, leur point de vue n'était pas le même, mais le résultat était pareil. Les deux voulaient la paix.

En cours de route, on se fit très copain. Il me demanda s'il pouvait dormir chez moi, car sa mission n'était pas terminée. Il devait encore manifester devant l'ONU en plaçant une tente de camping au milieu de la voie publique pour emmerder les chefs d'états qui s'y trouvaient à cette époque, et il y avait vraiment tout le gratin, Kroutchev, Boulganine, Eden, Couve de Murville etc... Moi, pour un truc comme ça, je lui aurais donné tout ce que j'avais. Par la suite, quand il venait à Genève pour ses actions pacifiques, provocatrices, il dormait chez moi. De toute façon, il ne restait pas longtemps car le même soir, il se faisait foutre à la frontière. Il possédait une petite collection d'orgue de barbarie qui lui servaient de gagne pain. La manche c'était sa grande spécialité. Quant il chantait, il n'y avait aucun sentiment. Le principal pour lui, c'était chanter fort et qu'on le comprenne. Son répertoire se limitait à des chants de la commune, à Bruand. Un jour, il m'invita à manger dans un restaurant, comme le garçon de café le regardait d'une drôle de manière et que manifestement, il n'avait pas l'intention de le servir, de rage il lui balança toute la monnaie qu'il avait gagnée dans la journée à travers le bistrot. On alla manger des tartines à la confiture chez moi. On avait plus un rond. Il n'en avait rien à foutre. Son orgue était intact.

C'était l'hiver, et celui-ci était spécialement rigoureux. Pour nous chauffer, nous avons un petit poêle à charbon que nous avons installé au milieu de la pièce. Ce n'était pas le luxe mais ça réchauffait un peu. Un après-midi, vers les trois heures, je rentrai du travail, je rentre dans la cours, horreur, une fumée épaisse sortait de l'appartement. Je cours comme un désespéré, grimpe les marches de l'escalier et qu'est-ce que je vois : Violeta au milieu de la pièce autour d'un feu de bois, portes et fenêtres ouvertes.

- Mais tu es dingue.

- Il faisait tellement froid, me répondit elle, sans se soucier des conséquences désastreuses, avec un calme qui me mit dans une rage.

- Mais tu vas foutre le feu à la baraque, tu ne vois pas que c'est du plancher ?

- Ça ne peut pas brûler, j'ai mis une tôle dessous.

- Qu'est-ce que ça fout de toute façon, tu est obligée d'ouvrir la porte et la fenêtre.

- Oui, mais quand on est tout près, ça fait plus chaud qu'avec le fourneau.

Je baissais les bras. Je n'avais plus d'arguments, ça devait être son côté Indien Araucan qui ressortait. De toute façon, je balançais toutes ces bûches par la fenêtre et préparais un bon feu en utilisant cette fois-ci le poêle, malgré toute ma compréhension des choses, cette fois-là, je fus dépassé.

Violeta passa une partie de l'hiver à Genève, Isabel et Angel était déjà retourné à Paris et d'après les nouvelles, ils se payaient un petit succès dans cette ville. Violeta qui n'aimait pas rester en arrière décida de retourner les rejoindre. Quant à moi, je restai à Genève et me consacrai, entièrement à la musique surtout à la flûte qui commençait à me donner entière satisfaction.

J'avais même monté un petit groupe avec un chanteur guitariste Péruvien, du nom d'Oscar, réfugié en Suisse à la suite de la destruction totale de son village par un tremblement de terre. C'était un Indien très doux que j'avais connu dans un bistrot. On avait fraternisé au cours d'une cuite et il habitait chez moi, ce qui donnait l'occasion de me familiariser avec sa musique. On se produisait tous les samedis soir dans un petit bar qui portait le nom prédestiné "Le Péruvien", tenu par un ancien propriétaire d'un bar à Lima qui avait pour nom "Le Chalet Suisse". Ce gars

était très sympa et c'est à cet endroit que je fis mes premiers petits succès.

Notre musique n'était pas très au point, mais elle présentait l'avantage de l'enthousiasme et la sincérité. Avec Oscar, nous étions très, étonnés de voir tous les samedis un public toujours plus dense, uniquement pour nous écouter jouer. Nous étions pris d'un tel trac qu'il nous fallait avaler au moins dix bières pour commencer à sortir quelque chose de nos instruments. C'était une très belle époque. Notre répertoire se réduisait à trois ou quatre mélodies que nous répétions tout au long de la soirée, ce qui n'avait pas l'air de déranger les gens. Un soir que nous rentrions tardivement à la maison, je mis ma flûte négligemment dans la poche de ma veste. Nous prenons un taxi. Je ferme la portière fortement. J'entends un bruit léger sur ma gauche, je me retourne. Ma flûte s'était coincée entre la portière et la carrosserie de la voiture. J'ouvris la portière. Trop tard, elle était carrément plate dans le sens de la longueur. Notre grisaille ne nous permettait pas de voir l'ampleur du désastre. Ce n'est que le lendemain que l'on constata qu'elle était vraiment foutue. On ameuta tout le monde. Par chance, un ami de mon voisin devait effectuer un voyage en Argentine dans les jours qui suivaient pour une durée de 15 jours. J'en profitai pour le supplier de me ramener une flûte, en lui précisant bien de ne pas choisir un instrument pour touriste. Il me promit de faire tout son possible pour me satisfaire. Il avait l'air sérieux. J'étais sûr que je pouvais compter dessus.

Violeta était déjà partie depuis plusieurs mois quand je reçus une lettre m'informant qu'elle avait décroché une exposition assez importante de toute ses peintures et tapis au pavillon de Marsan fixé dans une aile du Louvre. Elle me demandait de la rejoindre pour mettre tout ses tapis sur châssis et lui préparer des cadres pour des nouvelles peintures qu'elle devait réaliser avant l'exposition pour utiliser entièrement la salle qui lui était mise à disposition. Arrivé à Paris, je vis qu'elle avait réintégré son soi-disant appartement dégueulasse de la rue Monsieur le Prince mais cette fois, les conditions n'étaient pas les mêmes, car avec l'exposition du Louvre, elle avait au moins l'espoir de quitter cet endroit sordide. Je me mis aussitôt au travail. La direction du Louvre m'avait installé dans les sous-sols où j'avais à disposition tout le matériel nécessaire pour réaliser mon travail en toute tranquillité. Marteau, clous, bois, scies, etc... Je travaillais, avec deux ouvriers qui eux restauraient des tableaux de maîtres ou bien préparaient les futures expositions. J'aimais beaucoup cette ambiance, surtout en pensant qu'en réalité, je participai un peu à l'exposition, même si je n'appliquais aucune couleur sur les tableaux.

Parfois je pensais en rêvant un peu que au-dessus de moi, des maîtres étaient suspendus au mur, tels que Goya, Velasquez, Léonard de Vinci, mais jamais j'eus l'idée de visiter le Louvre, ça ne m'intéressait pas du tout, ou plutôt, je ne me sentais pas concerné. Pour moi, la plus belle chose qui se trouvait dans ce bâtiment, était évidemment les tableaux de Violeta. Tout le restant était de la merde. J'en étais convaincu. Un soir, des gens très biens vinrent nous voir, des bourgeois, comme disait Violeta, pour admirer ses dernières œuvres. Elle avait une telle réticence pour ces gens qu'elle ne s'était pas lavée pendant quelques jours, uniquement pour leur faire comprendre que la pauvreté avait une odeur. Toutes ces odeurs réunies étaient tout à fait abominables. Les bourgeois, à première vue, ne s'en souciaient guère et le petit moment passé avec eux avait même été agréable. On regrettait presque d'avoir été des provocateurs. Mais, la réaction ne se fit pas attendre. Trois ou quatre jours après cette visite, on reçut un énorme paquet qui contenait une trentaine de gros blocs de savons. On éclata de rire. Le "bourgeois" avait gagné. C'est exactement ce qu'il fallait faire. C'est ces petits riens qui meublent une existence. Le jour de l'exposition approchait, nous avions tellement de travail.

Deuxième partie

1

REPRISE DE L'AUTOBIOGRAPHIE, APRÈS UNE SEMAINE D'ARRÊT.

J'avais pensé, pour l'exposition de Violeta, louer une caméra, ce qui m'aurait un peu familiarisé dans la technique de son maniement, et en même temps, garder ce document. De toute façon, je m'appliquais le plus possible pour faire du bon travail, en me documentant au maximum sur les émulsions, les sensibilités du film, de la mesure de la lumière, des angles de prise, sans oublier d'appuyer sur le petit bouton qui fait marcher la caméra, et surtout la recharger. Tout marcha à merveille. Violeta en plus, partageait les locaux de ce pavillon de Marsan, avec les frères Bachet, qui exposaient des instruments de musique invraisemblables et extraordinaires. Ils Appelaient ça " Structure Musicale ». Il y avait des orgues de cristal, des guitares gonflables, et mille autres. Personnellement cela me fascinait. En plus, l'idée d'exposer deux choses ou arts

complètement différents, était bonne. De voir Violeta, au milieu de ces salons, entourée de ses toiles, et surtout de la surprise des gens devant ces toiles, était très amusant, et n'avait plus rien à voir avec le milieu au nous vivions habituellement. Des parquets cirés, des vitres propres, des murs sans lézardes. On avait, du moins moi, une sorte de malaise.

Un après-midi, où je me rendais au Louvre avec Violeta, je rencontrais Aguigui, presque à l'entrée du musée. Violeta part pour s'occuper de son expo, et moi je reste à bavarder quelques instants avec lui. La conversation était assez banale, puis Aguigui se branche sur les bourgeois, les capitalistes et les politiciens, et je remarquais de plus en plus qu'il me parlait de ces gens, et plus en plus il élevait la voix. Des badauds s'arrêtaient autour pour nous écouter et regarder ce personnage un peu farfelu. Aguigui se rendait compte que ces gens étaient là pour l'écouter comme son propre public. Plus les gens s'amassaient et plus le ton de sa voix augmentait et devenait rageur, jusqu'au moment où il s'accrocha au barreau d'une fenêtre, à quelques mètres du sol, et je le vis parler à la foule, et cette conversation banale avait pris l'allure d'un discours. En réalité, je ne me sentais plus concerné comme copain, mais plutôt comme un citoyen ordinaire. Cette transformation me fit rire car c'était exactement le personnage que je m'imaginai et que j'aurais voulu qu'il soit. Je me retirais discrètement sans qu'il s'en aperçoive, et je retournais à la salle d'exposition.

Là, je vis Violeta discutant avec une dame très élégante, grande et belle. C'était à première vue une aristocrate. Violeta me présenta à Madame la Baronne de Rothschild, qui s'intéressait à l'achat d'une grande tapisserie, ce qui aurait mis, comme l'on dit " du beurre dans les épinards ". Durant ce marché, oh malheur, qui est-ce-que je vois arriver, Aguigui, avec toutes ses épingles de sûreté accrochées à son chapeau, à sa veste, à ses pantalons ; les épingles de sûreté sont le symbole des Aguiguistes. Violeta, en voyant ce spectacle qui dépareillait avec le restant des visiteurs, prit peur en voyant qu'il se dirigeait vers nous. Sans le faire exprès, il aurait peut-être fait rater la vente. A ce moment Violeta me dit :
- Va vite tu le prends et tu vas te balader ailleurs avec lui.

Je compris rapidement la situation et le pris par le bras, en l'emmenant avec moi, voir l'exposition des frères Bachet. Il me suivit sans hésitation. Quand il vit les instruments, il resta fasciné devant, et se mit aussitôt à les essayer, en tapotant sur les pianos, grattant les cordes de guitares, tout ça d'une manière désordonnée, simplement pour faire du bruit. Les frères Bachet, sans le savoir, avaient fait ce jour là, un adepte de leurs créations. A un certain moment, il se mit à tapoter une note de piano

d'une façon régulière, en scandant le mot " Mouna, Nouna..." tout en regardant les gens dans les yeux. Il était certain de faire un effet spectaculaire, mais les gens, cette fois, passaient à côté, le regardaient et s'en allaient visiter le reste de l'exposition. Ce stratagème dura bien un quart d'heure, et sa déception se lisait sur son visage. C'était raté, il s'arrêta et s'en alla.

Je retournais voir où en était Violeta. La Baronne était partie, et Violeta m'annonça qu'elle avait acheté la grande tapisserie pour un bon prix, qui satisfaisait les deux parties. Elle avait été ravie de connaître cette dame, et surtout étonnée qu'une aristocrate puisse être sympathique, car ce n'était pas le genre de milieu qu'elle aurait voulu fréquenter. En réalité, les préjugés, c'est con. L'exposition se termina bien, la vente fut satisfaisante et tout le monde fut content.

2

Je retournais à Genève, un peu soulagé de savoir, qu'enfin quelque chose de positif s'était réalisé.

Maintenant, il fallait que je m'occupe un peu de mes problèmes. Premièrement trouver du travail, pour m'acheter une caméra, puis reprendre un peu les contacts que j'avais un peu perdus de vue. Je retrouvais Oscar le Péruvien, puis je retournais à la rue des Étuves, retrouver mes ivrognes, mes putes et les accordéonistes.

Rien n'avait changé, comme si le temps n'avait pas passé. Tout redevint comme avant. Mon gros problème était le travail, car le théâtre avait terminé sa saison.

J'allais voir un ami peintre en bâtiment, qui s'était mis à son compte. Nous avions fait du jazz ensemble, quelques années auparavant. Quand je lui téléphonai, il m'invita chez-lui pour discuter de ma situation. Je m'y rendis. Un grand repas fut servi, arrosé d'un apéritif, d'un bon vin et de pousse-café. Si bien qu'à la fin de la soirée, je ne pouvais plus tenir debout et que je dus dormir sur le tapis du grand salon, sans avoir oublié de dégueuler sur la moquette.

Le lendemain matin, la tête me bourdonnait d'une manière effroyable. Mon copain vint me réveiller avec un bon café, sans s'inquiéter du dégueulis, dont il faut dire que j'avais un peu honte. Il m'engagea sur le champ, en me proposant un bon salaire, à partir d'aujourd'hui.

- Mais, me dit-il, aujourd'hui, tu ne travailleras pas, car je n'ai pas encore

de chantier pour te placer. Surtout ne t'en fait pas, je te payerai quand même.

On fit la tournée des chantiers avec quelques arrêts dans les bistrots. Je remarquais que le rythme des bistrots augmentait avec la journée. La plupart du temps, je prenais soit des cafés, orangeades puis plus rien. Cependant que mon patron prenait des apéritifs à une vitesse accélérée, jusqu'à ne plus pouvoir conduire la voiture ; donc je prenais le volant et le reconduisais jusque devant sa maison et rentrais à pied. Il me dit que le lendemain, je n'avais qu'à l'attendre chez moi, qu'il passerait me chercher. Le lendemain matin, il vint me réveiller vers les neuf heures, puis direction bistrot. Moi un café, lui un apéritif. Il disait que c'était une très bonne méthode pour se mettre entrain. La journée se passa pareille que le jour précédent, puis le surlendemain aussi puis toute la semaine, jusqu'au samedi matin. On se quitta en se souhaitant un bon week-end, et je me souviens bien de cette belle phrase, qui m'a laissé coi ...

- Surtout, te soûle pas la gueule dimanche, car lundi, boulot, boulot. Il faudra être en forme.

Le lundi, tout se passa comme la semaine d'avant. Mes horaires de travail n'avaient pas changé, ni dans leur forme, ni dans leur expression. Je crois que si j'étais resté à la maison, son budget n'aurait pas changé. Pour moi c'était pas mal, car rien que le mot travail me tirait les tripes, mais quand même, il ne faut pas exagérer. Parfois je m'emmerdais tellement, que je suppliais de travailler, ce qui avait l'air de l'inquiéter, comme si de travailler et de ne pas être avec lui, l'aurait chagriné, je pense que ma présence devait le stimuler. C'était certainement un homme très seul, sa femme, qui était très belle, le cocufiait autant que je l'étais moi-même, dans la vieille ville. De toute façon, il ne s'en occupait pas et ça n'avait pas l'air de le chagriner. Ou bien il ne s'en apercevait pas ou il s'en foutait complètement. Parfois je réussissais à travailler un peu, mais jamais très longtemps. Au bout de deux jours, il me remplaçait par un ouvrier, en prétextant qu'il avait besoin de moi ailleurs, ce qui n'était pas vrai. C'était pour que je fasse la dame de compagnie. Je constatais qu'il maintenait bien son rythme d'accélération, plutôt en augmentant qu'en diminuant, mais enfin, il fallait bien que je gagne ma vie.

Mon ami qui était parti en voyage en Argentine, pour des conférences, m'avait amené une flûte magnifique. C'était exactement ce que je désirais. Elle était en bambou épais, sans fioriture, toute simple. Ce genre d'instrument qui donne envie de l'utiliser, plutôt que de l'accrocher au mur. En un ou deux jours, je m'étais recyclé en musique sud-américaine, et les petites soirées du samedi soir, avaient repris de plus belle. Le petit

bar se remplissait tellement que l'on devait refuser du monde. Je n'avais pas compris cet engouement pour notre duo, car à mon propre avis, ce n'était pas de toute première qualité, et même moins. Par contre, nous avions beaucoup d'enthousiasme, surtout après cinq ou six bières. Par la suite, je me rendis compte, en voyant les mines tristes des mangeurs qui devait penser « bons musiciens, mais rien d'autre ». Et c'est ce rien d'autre, que nous avions. En réalité ce n'était pas seulement la moitié, mais beaucoup plus.

3

Un de ces samedi soir, il était à peu près onze heures la porte s'ouvre et qui est-ce-que je vois ? Violeta, qui était venue sans crier gare. Elle était accompagnée de la vieille qui m'avait amenée du Chili. Elle me dit :

- Tu vois j'ai dû amener cette gougnasse (en réalité, elle l'aimait beaucoup) parce que j'ai acheté une voiture, et c'était la seule qui était disponible avec un permis de conduire.

Ce qui voulait dire, que la vente des tableaux avait été fructueuse. Quand je vis la voiture, je m'aperçus que ce n'était pas une petite de tourisme, mais bien un bus Volkswagen, pas neuf, mais une belle occasion. Malheureusement je ne savais pas conduire. J'étais tellement loin de penser que j'aurais à conduire un de ces engins, que jamais l'idée ne m'était passée dans la tête, de posséder un permis de conduire.

Violeta avait quitté Paris en pensant que son travail était terminé, et qu'elle trouvait inutile de rester à chanter dans les petits cabarets minables de la " Rue de Monsieur le Prince ", en plus ses enfants étaient tous retournés au Chili, trouvant la vie de musicien, à Paris, trop difficile et sans la possibilité de surgir ou d'aller plus loin que le 1 de la "Rue de Monsieur le Prince", avec comme seul trajet, aller et retour. Ils avaient sous les yeux l'exemple effrayant de musiciens qui traînaient leurs savates, dans cette rue, pendant vingt ans sans bouger de secteur. (Ce genre de démarche fait partie de la haute bourgeoisie). On mit la voiture dans la cour, et dès le lendemain, je commençais à essayer de comprendre son système, car la vieille devait retourner à Paris pour son travail. Par la suite je su que Violeta l'avait presque arrachée de sa tâche, pour l'emmener à Genève, voiture comprise.

Le dimanche après-midi, nous étions enfin seuls, et avions fermé, portes et fenêtres. Tout à coup, vers les deux heures de l'après midi, des grands

coups sont frappés contre la porte, avec des voix qui m'appellent :

- Eh, alors, tu viens, c'est l'heure, on doit, aller à l'aéroport.
- Bon dieu de merde, que je répons, j'avais complètement oublié.

Et je me souviens tout à coup, que nous devions aller chercher un ami qui revenait du Pérou, et que nous nous étions mis d'accord pour lui faire une petite réception musicale. Violeta me dit :

- Laisse tomber, qu'est-ce-que tu veux aller faire le guignol là-bas.

Je leur criai :

- Allez-y tout seul, vous êtes assez de musiciens.
- Non, viens avec nous, ou alors passe-nous la guitare », (car un des musiciens avait déposé son instrument chez-moi.) Violeta, leur cria :
- Vous avez fini de faire chier ? Mais les gars de crier :
- Mais non, on veut simplement la guitare.

Je voyais déjà quelque chose de moche qui se préparait. Violeta commençait à rugir entre ses dents. J'essayais de la calmer tant bien que mal, mais rien n'y faisait, en plus les types qui insistaient derrière la porte. En un éclair, je vis Violeta sortir du lit, prendre la guitare, ouvrir la porte entièrement, et tout ça complètement à poil, devant les mecs ahuris. Prendre la guitare à deux mains, frapper sur la tête du premier venu, et lui faire un beau poncho qui lui arrivait jusqu'au coudes, et criant :

- Ah, tu voulais la guitare, eh, bien la voilà.

Puis elle referma la porte aussitôt en tournant deux fois la clef, dans son clapet.

J'invitai plusieurs fois Violeta à la rue des Étuves, voir l'ambiance et surtout les accordéonistes, cela lui plaisait beaucoup et je lui fis part de mes projets de réaliser un film sur ces bistrots, en lui précisant bien que, c'était une chose assez exceptionnelle de voir ce genre de spectacle en Suisse. Elle comprit très bien toute la poésie qui se dégagait dans cette rue, considérée par les bien-pensants, comme une dépravation humaine.

Nous avons souvent des querelles, question musique. Je pense qu'elle ne voulait pas que je joue de la flûte, non pas qu'elle était jalouse musicalement, mais jalouse du fait que si je jouais devant des gens, automatiquement des femmes m'auraient regardé et moi aussi. C'est uniquement pour cette raison que nous nous querellions. A la fin je lui proposais de jouer en fermant les yeux, comme ça, moi au moins je ne voyais pas les femmes en jouant. Cette dernière proposition la tranquillisa, mais à moitié seulement. Car si moi je ne les voyais pas, elles, elles me voyaient. C'était tellement con comme histoire, qu'un jour j'ai foutu ma flûte par la fenêtre, à travers les carreaux. Violeta s'est raidie, comme une

statue, sans bouger en fixant les yeux droit devant elle, comme si cette expression me faisait peur, car elle resta là, paralysée, sans dire un mot. Il est vrai que ma réaction avait été très violente, et que, à ce moment, je l'aurais bien volontiers étranglée. Mais tout s'arrangea, je suis allé rechercher ma flûte, et ce sujet depuis cette réaction de ma part, fut complètement écarté. De toutes façons j'avais découvert qu'en fermant les yeux, je pouvais beaucoup me concentrer sur la musique elle-même, et j'adoptai cette manière de jouer qui me convenais parfaitement.

Je travaillais énormément mon instrument, parfois j'arrivais à faire 10 heures d'exercices par jour, puis petit à petit, ces efforts commencèrent à donner de bons résultats. Certaines mélodies, ne plaisaient pas du tout à Violeta, surtout " El Condor Pasa ", mais nous nous réunissions, avec les amis de l'orchestre, et nous jouions tous les classiques de la musique des Andes. Tout ceci en cachette, pour nous, pour notre seul plaisir. C'est tellement meilleur quand c'est interdit.

4

Un soir que je rentrai du travail, Violeta vint vers moi et me dit :

- Je t'ai fait un cadeau, devine quoi ?

Je n'en avais aucune idée, puis elle me découvrit, caché sous une couverture, une caméra Bolex 16 mm. Je n'en cru pas mes yeux, enfin j'avais ma caméra. Je pouvais commencer à filmer. Je crois que c'est le plus grand cadeau qu'on m'ait offert dans mon existence. Maintenant il s'agissait de commencer à filmer. Ma première paie, je la dépensai entièrement pour l'achat de la pellicule, c'était très cher, mais en s'y prenant bien, on pouvait avoir un minimum de déchet. Je m'exerçais à son maniement en réalisant un petit reportage sur Violeta et ses peintures. Le résultat fut excellent. En réalité, filmer n'était pas une chose trop difficile, avec un peu de bon sens on arrive à de très bons résultats. Maintenant il fallait que j'attaque la rue des Étuves. Ça cela serait une autre histoire, car non seulement il fallait filmer mais j'étais obligé de placer des projecteurs et en plus faire la synchronisation des musiciens.

Je m'embarquais, un jour avec tout mon matériel, dans un des bistrot. Il est vrai que j'étais un peu inquiet, avec le genre de clientèle qui le fréquentait, je pouvais m'attendre à tout. Mais je fus très surpris, au contraire de ce que je croyais, tout le monde m'aida, pour que je puisse filmer dans les meilleures conditions. J'avais même deux Hambourgeois,

des compagnons, avec des costumes de Mexicains, qui me servaient de gorilles, au cas où un ivrogne venait me déranger dans mon labeur. Des clients se proposaient pour m'aider dans ma synchronisation de musique image. Tout se passa à merveille pendant trois heures de temps. J'avais déjà un joli petit échantillon de mon court-métrage. J'avais trois minutes effectives pour mon film et j'étais très content du résultat.

Mais ceci coûtait beaucoup d'argent, et toutes mes paies se transformaient en pellicule. De plus, l'argent que Violeta avait gagné avec ses tableaux, commençait à diminuer d'une façon inquiétante, ce qui n'arrangea pas les choses. A un certain moment, je dus m'arrêter, car nous n'avions plus rien à manger, à part de la pellicule. Donc je dus abandonner le projet, et me rendre à l'évidence, que sans finances, tout était bloqué ce qui me rendais très triste.

Entre-temps j'avais appris à conduire la voiture, en commençant dans la cour, puis à l'extérieur, à quatre heures du matin. Un matin, que je conduisais sur un trajet dans la ville, une voiture nous suivait, et cela depuis un bon moment. Je regardai dans le rétro, et que vois-je, les flics.

- Bon dieux, que je me dis, s'ils m'attrapent, c'est foutu pour mon permis.

Puis ils se mettent à notre hauteur, là, j'étais mort de peur, en essayant de me maîtriser, je les regardais nonchalamment, ils me regardèrent aussi, puis partirent sans nous arrêter, par contre moi, je me suis arrêté cinquante mètres plus loin. J'étais dans l'impossibilité de tenir le volant, tellement je tremblais de peur. Après un quart d'heure d'attente, je repris le volant en me jurant de ne plus jamais ressortir le matin, tout seul dans la rue. Alors je pris l'initiative de sortir en plein jour, avec tout le monde. Nous n'étions rien de plus qu'une voiture comme les autres. C'était la technique que j'aurais dû adopter depuis le début.

Après avoir passé mon permis, nous sommes partis pour Paris, récupérer le reste des tableaux, que Violeta avait déposés chez des amis, car la galerie Engelberts à Genève, s'était proposée d'exposer toute sa production.

Ce fut un succès complet, même la Télévision Suisse fit un reportage de trois quarts d'heure, ce qui n'était pas mal pour une toute petite bonne femme qui venait du Chili. Après quelques récitals et expositions à Genève, Violeta repartit pour Paris définitivement, car son intention était de réaliser quelque chose de plus grand encore, que ce qu'elle avait fait jusqu'à ce jour. Quant à moi, je restais à Genève, continuant à travailler comme peintre en bâtiment, mais toujours dans les mêmes conditions qu'auparavant, c'est à dire comme " Dame de compagnie ». Cette fois j'étais plus ou moins libre pour continuer le tournage de mon film, puisque

je n'avais plus aucune obligation envers Violeta. Donc j'investissais tout mon argent dans l'achat de pellicule.

Mon ami, qui m'avait offert la flûte, m'invita un jour chez-lui, pour me montrer une projection d'un petit film qu'il avait tourné pendant son séjour en Argentine, tout ceci très modestement, sans prétention. Le film durait une demi-heure, à peu près. Premièrement, la ville de Buenos-Aires, puis tout à coup, il nous montra les Andes. J'eus un coup au cœur, je me dis :

- Mais qu'est-ce-que je fous en Europe, je me fais chier comme un con, il faut absolument que je me rebarre là-bas.

En réalité, je sentais que j'étais beaucoup mieux en Amérique du Sud qu'en Europe, où tout est structure, ordonné, organisé, chronométré, alors que là-bas c'est la liberté. Personne ne s'emmerde avec des problèmes à la con. C'était décidé dans ma tête, je repartais en Amérique. Je me le jurais.

5

Deux mois après, je m'embarquais sur un bateau italien, dans le port de Gênes, avec pour seul bagage, mon magnéto Revox, ma caméra, mes pellicules et ma flûte, sans absolument rien d'autre que ma brosse et un rasoir, plus mon passeport. Sans un centime en poche, de toute façon, sur le bateau, nous mangeons et nous dormons gratuitement, donc pas de problème.

La traversée se passait normalement sans rien de particulier, avec les cons qui jouaient au Bingo le soir, puis de temps en temps, un bal masqué merdique, et le traditionnel passage de l'Équateur avec seaux d'eau sur la tête, pour les premiers qui font ce passage. J'avais trouvé un copain Argentin qui grattait un peu la guitare, et nous avons fait un petit duo merdique avec un répertoire de trois mélodies. C'était pas beaucoup mais c'était mieux que rien, et nous avons notre petit succès, tout ceci très modestement.

Ce bateau avait comme itinéraire de croisière, le Venezuela, ensuite la Colombie, puis Panama avec le passage du canal, puis revenait en Colombie côté Pacifique, ensuite Équateur, Pérou et enfin le Chili.

Au port de la Guerra, qui est le port de Caracas, un passager parmi les autres, s'y distinguait par une particularité; il passait son temps au bar, à se soûler la gueule au Whisky, et n'arrêtait pas de traiter les gens de bande de cons. Ce monsieur particulièrement, m'intéressait, car il avait au

moins quelque chose à dire, et sortait de l'ordinaire. Il avait à peu près cinquante ans, assez gros, et très sympathique. J'essayais de le contacter pour discuter avec lui, ce ne fut pas difficile du tout, et j'appris qu'il était le directeur de la Symphonique de Caracas, et qu'il faisait le voyage uniquement aller et retour, jusqu'au Chili, sans s'arrêter dans un pays particulièrement. Son truc c'était être dans un bateau, loin de tout ce qui le rattachait chez-lui et c'est tout. Je me liais d'amitié avec lui, puis il me proposa un marché, qui consistait à l'accompagner lors des escales dans les ports, avec la charge de lui garder ses affaires personnelles, quand il allait se taper des gonzesses dans les bordels. Comme il prenait des cuites monumentales, il risquait de se faire détrousser ; surtout que les endroits qu'il choisissait, n'étaient pas particulièrement recommandables. Et pour la somme de cinq dollars, je l'attendais dans les grandes salles pleines de putes, qu'il termine de tirer son coup. Il ne manquait jamais de me donner mes cinq dollars, mais ce con, il ne lui serait jamais venu à l'idée de me payer une pute. Enfin, je me contentais des dollars, c'était déjà pas mal, puisque je n'avais rien. A part ça, rien de particulier.

6

Puis un jour, nous voici enfin arrivés au terme de notre voyage. Notre dernier port, Valparaiso. Il faisait un temps magnifique, c'était en plein été. Bon Dieu, je ne regrettais pas l'Europe, mais alors pas tout. Angel le fils de Violeta était venu me chercher avec une petite voiture. La première chose qu'il me dit fut :

- Salut Gringo, dépêche-toi, on t'attend à Santiago pour un enregistrement avec Isabel.

Je lui réponds :

- Mais t'es fou, je ne sais même pas ce que je vais jouer.

- T'en fais pas, me dit-il, c'est facile, pendant le parcours tu l'apprendras.

Vraiment je n'étais pas sûr de moi, et pendant tout le parcours, j'étudiais la mélodie. Mais surtout ce qui me faisait peur, c'était le studio. J'avais jamais enregistré, et j'avoue que c'était très angoissant. Après quatre-vingt kilomètres de trajet, on se trouva au centre de Santiago, dans un studio, et moi, devant un micro. Je n'arrivais pas à imaginer, que deux heures avant, j'étais dans un paquebot. L'enregistrement se passa très bien. J'étais même étonné de ne pas avoir eu peur. Même la qualité musicale n'était pas trop mal.

Puis, ils m'emmenèrent dans un autre quartier de Santiago. Nous suivions une longue rue du nom de "Carmen", puis au 340, on s'arrête, Angel me dit :

- Eh bien, on est arrivé, c'est ici qu'on débarque.

On entra dans la maison en suivant un long couloir, qui nous mena dans un magnifique jardin. Angel me prit par le bras en m'emmenant dans une pièce.

- Je vais te montrer quelque chose, me dit-il.

Il ouvrit la porte. Je me trouvai dans une salle de spectacle, avec une centaine de chaises, avec au centre une petite estrade de deux mètres sur deux. J'étais surpris et lui demandais :

- Mais, qu'est-ce-que c'est que ça ?

- Tu verras, qu'il me répondit et en plus, tu vas jouer avec moi. Tu te dégonfles pas, on va vite mettre au point deux ou trois mélodies.

Je lui demandai un peu plus d'explications. Ce qu'il fit sans tarder.

- Il s'agit, me dit-il, d'une Peña, c'est à-dire, d'un endroit où se retrouvent des chanteurs et musiciens de Folklore Chilien, ou autres invités, et le public vient les écouter. C'est simple, parce que tu vois c'est la seule façon de pouvoir s'exprimer sans attendre, les contrats, qui arrivent de temps en temps, c'est la seule manière de pouvoir vivre de la musique, sans devoir faire autre chose à côté.

- Mais, à qui cela appartient-il, et qui l'a monté ?, lui demandais-je.

- eh bien, Isabel et moi, puis nous engageons des musiciens, et nous les payons bien. Toi si tu joues eh bien, tu seras payé comme les autres. D'ailleurs, tu te rendras bien compte par toi-même, ce soir.

Je dois dire, que je n'ai rarement eu de journées aussi chargées de surprises que celle-là. Tout me tombait dans les bras, sans que je fasse le moindre effort. Je m'étais même trouvé un job. C'était incroyable.

Vers les huit heures du soir, les gens commencèrent à arriver par vagues de dix personnes à la fois. Très rapidement la salle se remplit et les retardataires durent attendre dans le couloir, la deuxième séance. La demande était tellement grande, que Angel avait été obligé de faire une deuxième séance.

Il faut dire que les chanteurs étaient de toute première qualité. Il y avait au programme, Isabel et Angel Parra, Rolando Alarcon, Patricia Plans, Victor Jara, et moi, le petit apprenti. Les musiciens se réunissaient dans le local qui servait de dépôt à vin, de ce fait nous étions les premiers clients, et pas des moindres. J'avais un tel trac devant cette panoplie de musiciens, qui étaient des vedettes du pays, que le premier jour, je pris

une cuite carabinée, jusqu'à ce que mes membres ne s'entrechoquent plus sous l'effet de la peur. Tout à coup, Angel m'appela :

- C'est à nous.

Ce moment a été pour moi, comme si je devais passer sur le billard, même ma cuite, ne m'avait pas ôté le trac. Quant à Angel, il se fendait la gueule, de me voir dans cet état. Ça m'encouragea un peu, puis je me levai, je tenais à peine debout pour atteindre le podium. Je m'appuyais sur les gens qui me faisaient un passage, en s'inclinant un peu de côté, puis enfin, je vis le podium, un tabouret qui m'était réservé, puis ouf, enfin, je m'assis. J'étais bien, le public ne m'impressionnait pas, puisque je ne le voyais pas. Entre la cuite, les lumières, en ajoutant les yeux fermés, c'était parfait. Et l'on commença. Angel m'encouragea et tout se passa très bien. J'étais très content de moi. Le public avait très bien répondu, et à partir de ce jour, j'utilisais la technique pinard, car sans elle, je n'aurais pas pu jouer. Deux soir par semaine nous jouions, et le restant, on glandouillait à passer du bon temps à rien foutre. La vie idéale, quoi. Nous gagnions suffisamment d'argent pour nous consacrer à l'oisiveté.

Isabel et Angel, qui chantaient en duo, avaient un énorme succès dans le pays. Avec Patricio Mans, ils avaient vraiment révolutionné la musique Chilienne, et les foules se déplaçaient pour les voir, quand ils étaient annoncés, soit dans les kermesses ou les grandes salles publiques. Rolando Alarcon faisait un peu bande à part, Mais il avait aussi son public. Quant à Victor Jara c'était l'homme multiple, il faisait du théâtre, du mime, et aussi de la chanson. C'était un gars extrêmement doué.

Pendant quelques temps, Angel engagea Roberto, mais il prenait de telles cuites, que parfois il n'arrivait pas à chanter, et en plus il engueulait les gens du public. Quand Angel lui disait d'être un peu raisonnable, il l'envoyait se faire foutre, mais quand Roberto chantait, c'était extraordinaire. Je pense que sans être une vedette, il était nettement le plus pur de tous.

Il venait des gens de toutes catégories dans la Peña, autant des étrangers que des chiliens, mais plutôt de classe bourgeoise gauchisante. Parfois Salvador Allende venait aussi assister au spectacle, lui qui était à l'époque chef du parti socialiste.

7

Violeta m'écrivait régulièrement, et annonçait son arrivée à Santiago, à une date bien définie, car Paris n'avait pas été ce qu'elle espérait, et je

pense aussi que l'air du Chili lui manquait certainement. J'avertis la presse de la Télévision de la date de son arrivée à l'aéroport. Cette nouvelle les intéressait beaucoup, surtout pour la grande représentation qu'elle avait faite de son pays, en France et en Europe.

Donc le jour de son arrivée, une foule énorme l'attendait à l'aéroport. Caméras pour filmer sa descente d'avion, reporters, photographes, plus des amis, et toute une population de fans.

L'avion atterrit. Tous les yeux étaient braqués sur l'escalier d'où les passagers descendaient. Un, puis un autre, dix autres, vingt autres, toujours pas de Violeta. Puis tout à coup, la file de passagers s'arrêta de sortir, et personne. Violeta n'était pas là. Les gars de la Télé, vinrent me demander des explications. Je n'avais rien à leur dire, sauf, leur montrer la lettre qui confirmait son arrivée. C'était raté, tout le monde était venu pour rien. Ça ne m'étonnait pas du tout d'elle. Il était certainement arrivé quelque chose d'important au dernier moment. Tout le monde partit penaud, et moitié déçu. Le lendemain je recevais un télégramme de Violeta, me disant qu'elle avait raté son avion, et qu'elle me confirmerait par une lettre sa prochaine venue.

Tout continuait bien pour tout le monde. Je m'étais installé un petit local pour visionner mes films, que j'avais l'intention de réaliser. Mais de plus en plus la musique me prenait du temps. La maison que nous occupions en dehors de Santiago, était occupée par la mère de Violeta, de ce fait je dormais à la Peña, ce qui ne me gênait pas du tout du moment que j'avais un lit.

Un jour on me demanda si je pouvais utiliser ma caméra pour un film sur une opération du cerveau, à l'hôpital. Il s'agissait simplement de se poster à un endroit précis de la salle d'opération, de recharger la caméra, et appuyer sur le bouton. Ce n'était pas très créatif, mais enfin, c'était intéressant. Six caméras étaient postées ainsi, de tous les cotées de la salle. C'était un grand chirurgien, le Professeur Asenjo, qui avait découvert l'endroit exact du cerveau, qui provoquait la maladie de Parkinson. Il cautérisait les cellules et le malade s'arrêtait, paraît-il, de trembler.

Comme nous n'étions pas habitués à voir des opérations, nous devions faire un stage d'une semaine, pour assister à des ouvertures de crânes et des ablations de cerveaux, mais la plupart du temps, c'était des tumeurs. Je compris enfin la nécessité de ces stages, car la première fois que j'assistai à une opération, je crus tourner de l'œil, avec une envie de dégueuler. On coupait la boîte crânienne avec une scie ordinaire, ensuite les chirurgiens triturait dans le cerveau avec des ciseaux, en coupant directement le cerveau jusqu'à atteindre la tumeur, qui était un gros

caillot de sang. C'était vraiment avoir de la merde dans le cerveau. Au bout d'une semaine, de voir charcuter les gens, nous étions plus ou moins blindés, nous pouvions presque appuyer sur le bouton de la caméra sans trembler. C'était le but du stage.

Vint le jour du tournage. Tout devait être synchronisé parfaitement, car le film devait être présenté à un congrès de médecin à New-York. Ce jour là, j'allais assister à un miracle de la médecine chirurgicale. On amena sur un lit, un vieux monsieur, tout tremblant, et on le plaça au milieu de la pièce. Puis, on lui enfila une aiguille dans le dos, d'une longueur d'au moins soixante centimètres. C'était pour endormir l'endroit du crâne où devait se produire l'opération car le malade ne pouvait pas être endormi, car il aurait cessé de trembler. On prit des mesures de son crâne, en tirant des traits au crayon, jusqu'à ce que les traits se croisent, en formant une croix. C'était à cet endroit que le mal se produisait. Puis l'on amena une perceuse électrique avec une longue mèche, et les médecins lui firent un trou dans la tête, de un centimètre de diamètre. Ensuite vint le Professeur Asenjo, qui prit une petite aiguille, reliée à un fil, et se mit à cautériser les cellules du cerveau à travers le trou. C'est à ce moment, que le malade se mit aussitôt à arrêter de trembler. C'était un vrai miracle. Cet homme était incapable, depuis vingt ans, de tenir une tasse dans sa main, et tout à coup, son calvaire s'arrêta. On le vit se lever, il voulait, je pense, danser avec les médecins, tellement il était heureux. Les infirmières durent le recoucher, car il ne pouvait pas rentrer chez-lui avec le cerveau à l'air, cela n'aurait pas été décent. On lui fit un bandage, l'opération était terminée, et le film aussi. Cette expérience m'avait vraiment impressionné. La science a quelque fois des facettes extraordinairement positives.

8

Un mois après la fausse arrivée de Violeta, elle m'écrivit pour m'annoncer une deuxième fois son arrivée. J'en avertis la presse, mais personne ne me crut. Donc, je me rendis à l'aéroport, avec seulement deux ou trois personnes. Cette fois elle était bien là. La première chose qu'elle nous dit, fut :

- Je vous ai bien eu l'autre fois.

Je suis sûr qu'elle l'avait fait exprès. Quand elle vit la Peña et le succès que l'on y remportait, elle se mit tout de suite dans le coup. Surtout que la

Peña était devenue à la mode à Santiago. C'était au goût du jour. Snobs, bourgeois, gauchistes, toute la crème y passait. Violeta eut même l'idée d'aménager une seconde salle, ce qui nous faisait alterner d'une salle à l'autre, quatre fois. Nous gagnions beaucoup d'argent, que nous dépensions aussitôt. Sûrement par manque d'habitude. Quant à moi, j'alternais avec Angel et Violeta. J'avoue que je préférais jouer avec Angel. Le répertoire était beaucoup plus varié. En plus el Condor pasa, était devenu à la mode, à Santiago, et Violeta ne pouvait plus nous l'interdire, car c'était le public qui nous le demandait.

Je pense que Violeta avait un petit complexe vis à vis de ses enfants. Ils avaient eu tout à coup un succès énorme, et leur popularité la gênait un peu. Je pense qu'elle aurait voulu elle, être l'artisan de leur succès. Qu'ils aient pu eux-mêmes se débrouiller, lui donnait l'impression qu'ils lui échappaient. Je comprenais très bien la situation, et plusieurs fois, je dus la raisonner, pour lui faire comprendre qu'ils avaient l'âge d'y aller tout seul, et qu'elle, elle était un peu envahissante, et même carrément emmerdeuse. Son intention était de constituer un clan Parra, dont elle aurait été la pièce maîtresse. Les enfants en prenant les devants, avaient évité ce genre de situation. Violeta en souffrait beaucoup. Elle se sentait parfois très seule, mais uniquement devant son impuissance.

Nous avons reçu une proposition de contrat pour la Télé, pour présenter tous les musiciens et chanteurs de la Peña de los Parra, moi inclus. C'était très important car l'émission était diffusée dans tout le pays. Ce jour là, je devais interpréter une seule mélodie avec Violeta. C'était un thème assez facile, tiré d'une de ses compositions. Au moment où nous devions passer, mon nom n'avait pas été inscrit sur leurs fichiers, et le speaker s'approcha de Violeta pour lui demander avec une voix désespérée :

- Comment est-ce-qu'il s'appelle lui ?

Violeta réfléchit deux secondes et lui répondit :

- Dis-leur, Le Tocado Afuerino.

Ce qui voulait dire, le joueur d'ailleurs. C'était classé à partir de ce jour, mon nom fut celui-ci, (au Chili).

Par la suite, nous avons fait un petit disque avec Violeta, Angel et moi. Sous la marque Odéon. A part une petite mélodie Que Violeta avait composée, c'était un peu n'importe quoi. Ce disque ne fut qu'un document mais rien d'autre. De toute façon, il avait été préparé presque sur place, et je crois que c'était plus pour me faire plaisir, qu'elle avait proposé de faire l'enregistrement, que l'amélioration de la forme musicale du Chili.

9

Quand elle revint d'Europe, nous reprîmes la petite maison de la banlieue. Nous étions beaucoup plus isolés et plus libres qu'au centre de Santiago, mais, avec l'isolement, venait les disputes entre elle et moi. Elle devenait un peu taciturne, le succès de ses enfants et leur échappement la contrariait beaucoup. Sa musique à elle était très pure. Toutes ces années de recherches, la décevait du résultat, comparé à Angel et Isabel. Elle aurait voulu avoir sa propre Peña, avec son nom, qu'on la reconnaisse comme l'ambassadrice du Folklore Chilien. Elle l'était, c'était certain, mais aux yeux d'une population plus restreinte, sa personnalité avait certainement marqué la musique de son pays, mais elle ne pouvait rien contre l'enthousiasme des jeunes qui avaient choisi une voie plus adaptée à l'époque. Elle, elle était beaucoup trop enracinée à la terre, alors que les enfants la survolaient.

J'avais pris, pour sortir de temps en temps de la maison, l'excuse de préparer un disque, que nous ferions avec Angel. De ce fait, tous les après-midi, nous nous réunissions avec lui, pour quatre heures de répétition. Nous faisons à peu près un quart d'heure de musique, le restant, on discutait devant une bouteille de Pisco, à soixante degrés. En général, après deux heures, nous étions affalés par terre, complètement cuits. Mes rentrées à la maison faisaient douter Violeta de nos répétitions. Pour s'assurer que je ne mentais pas, elle demanda à Angel si réellement j'allais répéter chez-lui. Il répondit par l'affirmative, que nous répétions comme des bêtes et qu'à la fin de ces sessions, on prenait un petit verre.

Elle prit l'initiative de nous prendre un rendez-vous chez Odéon, pour que nos répétitions se concrétisent par un disque, mais cette fois un grand. La date d'enregistrement avait été fixée. Il nous restait plus qu'à travailler quand même un peu, mais ce fut vraiment le dernier jour que nous nous décidâmes de préparer ce disque, en se promettant de ne pas boire d'alcool.

Arrivés au studio, le trac m'a saisi et je fus dans l'incapacité de jouer. On fit venir une bonne bouteille de Pisco. J'en bus carrément la moitié pour ne pas perdre de temps. A ce moment tout marcha bien. Les mélodies se succédèrent à une rapidité extraordinaire. Je ne voyais plus le micro, mais la musique sortait, c'était le principal. Un seul problème se présenta. Pour un des thèmes, nous avons besoin d'un Charango, c'est une petite guitare bolivienne, faite avec la carapace d'un tatou. Angel me dit :

- Reste ici, je connais un gars qui en joue, je vais vite le chercher.

Je profitais de cet arrêt, pour terminer la bouteille. Alors cette fois, je ne voyais même plus le studio. Angel revint une heure après, avec un gars qui avait l'air complètement affolé. Pendant qu'il lui montrait les accords, j'en profitai pour pousser un petit somme, sur le tapis du studio. Quand ils eurent fait leur mise au point, on vint me réveiller pour continuer l'enregistrement. Moi, ce que surtout j'avais envie, c'était d'aller me coucher, et surtout ne pas faire de la musique. Mais il n'y avait rien à faire, il fallait terminer. C'était une vraie souffrance. La tête qui explosait. Tout tournait autour de moi. Je haïssais les studios d'enregistrement.

Ce disque est sorti un mois après, une vrai petite merveille. C'était parfait, tout était bien en place. Qualité d'enregistrement, interprétation. Il eut même un prix au Chili. J'étais étonné moi-même, surtout du temps de durée du disque, car il durait 45 minutes, alors qu'il me semblait que l'avions fait en un quart d'heure.

10

Après cet enregistrement, je n'avais plus l'excuses de répéter avec Angel, alors je restais à la maison, sauf le vendredi et samedi, où nous devions aller jouer à la Peña. Sans faillir à la tradition, je me soûlais la gueule, comme une vieille vache, toujours avec la même intensité, et toujours en me frayant un passage entre les gens, jusqu'au podium, comme si je devais écarter des buissons pour atteindre la clairière. C'était presque devenu la coutume de fin de semaine. Je sentais nettement que je prenais des habitudes, c'est-à-dire à m'embourgeoiser.

Nous étions un matin à discuter avec Violeta de monter notre propre Peña, mais, comment sans argent. C'est difficile. Je lui dis à coup :

- Mais, nom de Dieu, il doit bien y avoir un moyen, c'est quand même pas la tour Eiffel. A ce moment, Violeta s'écria :

- Mais c'est la tour Eiffel, mais à l'envers. Si on fait un trou dans le jardin, on monte une Peña souterraine.

Je trouvais l'idée géniale. Aussitôt nous allâmes voir le jardin et fîmes nos calculs. Dix mètres sur huit, ça suffisait largement pour faire entrer une cinquantaine de personnes. Il suffisait de faire un trou de trois mètres seulement, et ça y était, nous avions notre cabaret à nous. Nous fîmes vite un plan sur un bout de papier, puis nous partîmes voir un cantonnier, qu'on voyait tous les jours, dans notre rue, avec une pelle et une brouette.

Nous l'appelâmes :

- Eh, Maestro, viens voir ici, on aurait un travail pour toi.

Le gars vint en courant. Il était content s'il pouvait se faire un peu d'argent, avec des petits travaux. Puis nous lui avons expliqué ce que l'on désirait qu'il fasse. Le gars nous a regardés d'une manière douteuse, puis sans rien dire, il reprit sa pelle et sa brouette et s'en est allé, sans rien nous dire, en sifflotant. Par la suite nous avons su, qu'il avait raconté à tous les gens du quartier, que nous étions complètement fous. Par la suite, nous avons abandonné ce projet.

De temps en temps Isabel nous confiait sa petite fille, Tatiana, qui devait avoir 6 ou 7 ans. J'aimais bien cette petite môme, elle était pas chiante, et puis on rigolait bien ensemble. Ça me changeait des perpétuelles disputes avec Violeta. Un jour que nous étions seules, Violeta était partie au centre, pour des questions de droits d'auteurs. J'appelle Tatiana :

- Eh viens voir ici, petite merdeuse.

Elle arrive en courant et je lui dis :

- t'es d'accord qu'on aille acheter du melon avec de la farine grillée et du vin blanc, puis on se fait une bonne bouffe ?

- Oui, qu'elle me répond, sans hésiter.

Alors on part au magasin, on achète deux beaux melons, un kilo de farine grillée et cinq litres de vin blanc. Avec ça on avait de quoi se nourrir pour la journée. On coupa les melons en deux, on ôta les pépins, on mit le vin blanc dedans, puis par dessus, la farine grillée. Avec une cuillère on racla un peu de melon en prenant au passage du vin et de la farine, et voilà. Ce fut le meilleur plat de la terre et le plus délicieux. Mais ce qui devait arriver arriva. Tatiana, au bout d'un moment était complètement pionne et moi aussi. Quand Isabel revint chercher sa fille, elle se trouva devant le plus beau spectacle du monde. On était avachi, Tatiana sur le lit, et moi par terre. Quand elle s'aperçut que sa fille était complètement soûle, elle n'eut plus confiance en moi, et douta de mon efficacité de gardeur d'enfants. Quant à Violeta, je crus qu'elle allait en mourir de rire.

A part ces quelques histoires qui nous sortaient de l'ordinaire, les disputes devenaient de plus en plus fréquentes. Un jour, Violeta me lança une pierre dans le dos, que je reçus juste sur la colonne vertébrale. J'en restais complètement paralysé, pour le restant de la journée. Elle devenait parfois très agressive, tellement, qu'un jour je décidai de partir. Je lui en fis part, nous nous sommes mis d'accord, sans dispute et sans heurt. Ce n'était pas une séparation définitive, mais simplement, un temps respirer un peu.

Je décidai de retourner dans le nord, je ne savais pas pourquoi, j'étais plus attiré par le désert que les montagnes à alpages ou plaines verdoyantes du sud. Je partis avec un petit bus qui transporte une dizaine de personnes. C'est plus rapide et plus confortable que les bus normaux. Je savais que ce n'était pas un voyage définitif, mais un voyage nécessaire. J'avais promis à Violeta de lui écrire et de la mettre au courant de mes activités. Je partis de Santiago, sans regrets, en ne sachant même pas quelle était ma destination. Une chose m'avait frappé dans ce voyage. Pendant trois cent kilomètres la verdure se faisait de plus en plus rare, puis nous arrivâmes dans une ville qui s'appelait Caquimbo.

Puis en sortant de cette ville, nous prîmes un virage, dans une toute petite vallée et le désert commença à un endroit exact, presque comme un poste-frontière, d'ailleurs des plaisantins avaient placé, à cet endroit, un squelette de vache, c'est à cet endroit précis qu'il n'y avait plus un seul brin d'herbe. Que des pierres, des pierres, à l'infini, d'un très beau ocre.

Nous avons roulé, pendant quarante-huit heures, et nous sommes arrivés à Antofagasta. La ville qui m'avait accueilli, lors de ma marche dans le désert. Cette ville était très accueillante, avec ses petites maisons de couleurs vives, mais je décidais tout à coup de continuer d'aller encore plus loin. Peut-être à Lima. L'idée me paraissait assez bonne. Donc, je continuais avec le bus jusqu'au terminus. C'est à dire, la pointe externe Nord du Chili, à Arica, la ville frontière avec le Pérou. Cette ville a une particularité, c'est d'être un port libre. On y trouve de tout, surtout des tissus et appareils de photos. Les gens sont là pour acheter, on sent une certaine opulence, mais quelque chose me gênait, dans cette sorte d'euphorie, de bibelots et ces articles bon marché. Je me suis aperçu, que le matériel qu'on y trouvait était de la camelote. En cherchant dans tout ce fouillis, je fus incapable de trouver un appareil photo, ou une caméra de qualité. Ça m'a donné l'impression, que tout ceci, n'était que des déchets rejetés par les pays industriels et que le mot port-libre, n'était que de la poudre aux yeux. Je m'imaginai, cherchant du matériel professionnel, j'aurais été dans l'impossibilité de trouver quelque chose de satisfaisant. Ça ressemblait à nos Uniprix européens et rien d'autre.

Je restai une semaine dans cette ville à glandouiller, sans prendre de décision, pour continuer ma route, quitter le Chili ne me plaisait pas du tout, en plus, je commençais à manquer d'argent. Il fallait que je prenne une décision, puis trouver du travail dans cette ville, c'était impossible.

Tout le monde faisait du commerce, et le commerce ça n'avait jamais été mon fort. C'est un monde que je n'ai jamais compris. Je décidais de revenir à Antofagasta, c'était une ville que j'aimais beaucoup, et en plus je connaissais quelques personnes de la radio. C'était déjà un contact. Au marché de Arica, il y avait des camions qui faisaient la navette entre les deux villes, et pour quelques escudos, on me transporta jusqu'à Antofagasta. Cette fois je n'avais pas de cabine. Il fallait voyager sur le camion, ballotté de tous côtés avec la poussière qui vous rentre dans la gorge et dans les yeux. Mais enfin, quand on n'a pas le choix, et pas d'argent, tous les moyens sont bons. Je restai quelques jours à flâner dans la ville.

Je vivais dans une pension très minable, mais très bon marché. La spécialité de la maison était une soupe. Je n'avais jamais su ce qu'il y avait dedans, mais enfin, c'était nourrissant. Elle était servie par un vieux bonhomme ronchon, toujours mal rasé, avec un tablier qui n'avait plus de couleur définissable, attaché autour de la ceinture. Il avait la sale habitude de cracher par terre, à tout moment, même s'il tenait l'assiette qui vous était destinée, mais il avait quand même la délicatesse de détourner la tête, pour ne pas cracher dans l'assiette. Tout cela était dégueulasse, mais j'aimais assez bien l'ambiance de la maison. Chaque personne était un personnage bien marqué. Je fis la connaissance d'un accordéoniste. Quand il sut que je faisais aussi de la musique, il s'intéressa vivement à moi, et me proposa de jouer le soir dans les bordels ça rapporterait un peu d'argent, me dit-il. Il avait l'air très sympa, et je ne refusai pas l'essai.

Le soir même, on se donna rendez-vous vers dix heures dans le haut de la ville, pour commencer dans un bordel qu'il fréquentait le plus souvent. Il me présenta à la patronne, qui me reçut très bien. Lui il avait l'air intimidé. Je n'ai jamais su si c'était parce que j'étais étranger ou quoi. On se débrouilla pas mal. Les filles étaient contentes, et les clients aussi. On ne récoltait pas beaucoup d'argent, mais il se passait au moins quelque chose. On fit comme ça deux ou trois endroits, puis vers quatre heures du matin, nous étions pas mal éméchés. Trois types rentrent dans un de ces bordels, trois mecs très sûrs d'eux. Ils nous appellent à leur table, nous font asseoir et discutent avec moi, sans regarder mon copain l'accordéoniste. Lui, il était figé sur sa chaise sans oser prononcer un mot. L'ambiance était très curieuse, puis un des mecs me dit :

- Tu sais, il faut pas que tu fréquentes ce type, en me montrant l'accordéoniste.

Le type qui me parlait se leva, s'approcha de l'accordéoniste, qui se leva

aussi, puis lui dit :

- Lui, en me montrant du doigt, tu vas pas le toucher et puis tu vas te barrer en vitesse, parce que tu sais ce qui est arrivé hier soir.

Le gars à l'accordéon devint blême et sans dire un mot, pris son accordéon et s'en alla sans même me dire au revoir. Ensuite le type revint s'asseoir à la table et commanda du vin pour tout le monde, et l'on parla tout de suite d'autre chose. Je ne reçus aucune explication de leur part, et l'on termina la nuit ensemble. Jamais je n'ai revu le musicien et je n'ai pas eu d'explication non plus sur leur comportement vis à vis de lui. La seule réponse que j'ai eu, ça été :

- Tu sais, il faut pas fréquenter ce type.

Tout ceci n'arrangeait pas mes affaires, car ce que j'avais besoin, c'était un peu de travail, et ce n'était pas si facile que ça. Je me décidais d'aller voir mes copains de la radio, peut-être, avaient-ils une idée, eux. Quand ils me virent pour la seconde fois je fus reçu les bras ouverts, et la première chose qu'ils me firent, ce fut une interview. C'était la grande occasion, surtout que cette fois j'avais des choses à raconter, en plus, ça me faisait plaisir, car eux avaient été très sympa avec moi. C'était quand même grâce à la radio, que j'avais pu survivre, après mon aventure dans le désert. Je leur expliquais ma situation en leur demandant s'ils n'avaient pas une idée d'un travail quelconque. Rien ne leur venait en tête, puis soudain, l'un deux s'écria :

- Mais oui, il y aurait quelque chose pour toi, tu sais c'est bientôt la Fête Nationale et ici, les propriétaires de maisons sont obligés par la municipalité, de repeindre leurs façades, toutes les années alors, tu te pointes chez les gens et eux te fournissent le matériel et toi tu repeints la façade. Tu verras c'est pas le boulot qui manque, en plus on te fait une petite annonce à la radio, comme ça, les gens te connaîtront.

Un soupir de soulagement me traversa la tête. C'était mon jour de chance, et il fallait en profiter. Ce que je fis tout de suite, et le même jour j'avais déjà plusieurs maisons à repeindre. C'était très facile. Il suffisait de mélanger de la poudre de couleur avec de l'eau, et un peu de colle, et badigeonner la façade. Toutes les maisons étaient de couleurs différentes. C'est ça qui donnait un petit cachet à la ville et comme il ne pleuvait jamais, donc la dégradation des couleurs était minime. Pendant une semaine je repeignis une partie de la ville, ça ne payait pas beaucoup, mais juste pour vivre, ça suffisait.

Un soir je rentrai du boulot, puis j'entendis de la musique dans la rue. Ce n'était pas les disquaires qui ont l'habitude de faire gueuler leur musique

toute la journée. Non, c'était un groupe folklorique qui se produisait en chantant et dansant. Je m'approchais d'eux. Bon Dieu, c'était des copains. Quand ils me virent, ils me firent signe de les rejoindre. Ils étaient une quinzaine. Je me joignis à eux, puis on alla dans leur hôtel. Ils m'expliquèrent qu'ils faisaient une tournée dans tout le Chili, payés par le gouvernement, pour donner des aubades sur les principales places publiques. Ils m'invitèrent à jouer avec eux le soir. Je ne me fis pas prier deux fois, surtout que dans le groupe il y avait deux ou trois nanas qui étaient pas mal. Tout en discutant, ils me posèrent des questions sur l'Europe, et me demandèrent si j'avais été en Union Soviétique. Moi, gonflé comme un con, je leur dis que oui, alors que ce n'était pas vrai. C'était pour impressionner les nanas. Mais ce que je n'avais pas prévu, c'était qu'eux faisaient partie du parti Communiste, et dans leur enthousiasme, ils me dirent :

- Bon, alors, on va faire une chose, on va faire une réunion avec tous les camarades du Parti de Antofagasta et tu vas leur parler de ce que tu as vu.

Merde alors, j'aurais mieux fait de fermer ma gueule, car j'avais beau leur dire que je ne savais pas parler en public, eux ils s'en foutaient, car c'était la première fois que ces gens auraient quelqu'un qui apportait un vrai témoignage du Communisme. Je me rendais compte de la responsabilité que je prenais à accepter leur demande, et je ne pouvais plus reculer. J'aurais eu l'air con. Je ne savais plus comment m'en sortir. Je ne trouvais aucun échappatoire et la conférence fut annoncée pour le lendemain. Je réfléchissais bien quoi je pouvais leur dire, surtout que je n'avais aucune idée ce que c'était le communisme. Il fallait que je leur raconte des histoires vagues, sans être précis, sur les questions qu'ils allaient me poser. Un peu comme les politiciens mais est-ce que je serai assez habile pour détourner des questions précises, en répondant sur des phrases vagues, sans qu'ils s'en aperçoivent. Ça, je ne le savais pas. Mais à la fin je me dis :

- Oh, on verra bien sur le moment.

Le soir on joua sur la place. Toute la ville était venue assister au spectacle, qui fut un succès énorme, car les gens n'ont pas souvent l'occasion de se distraire. A part les cinémas et les bistrotts. Le soir suivant c'était mon tour d'être la vedette. Malgré moi. On se dirigea vers le local du parti. J'avais tellement honte et la trouille que j'en oubliai complètement de draguer les nanas. Ça m'avait coupé les moyens. Arrivés devant la maison, la porte était fermée, et personne ne nous attendait. On resta devant pendant une heure, et rien, puis un long moment plus tard, on vit arriver un monsieur

essoufflé, avec des clefs à la main, qui nous annonça que la conférence avait été annulée pour des questions de regroupement de gens, et qu'il était préférable de prendre plus de temps pour que les gens du parti soient au courant. Ouf. J'étais sauvé momentanément. Comme je connaissais les Chiliens, j'étais certain que la conférence ne se ferait jamais. J'étais libéré, mais les nanas me passèrent sous le nez, car la compagnie partait le lendemain matin de bonne heure pour Arica.

12

J'avais écrit régulièrement à Violeta, en lui contant toutes mes péripéties, pour pouvoir survivre. Comme je n'avais pas d'adresse fixe, je lui avais demandé de m'envoyer ses lettres en poste restante à Antofagasta. Je dus attendre un certain temps pour recevoir du courrier de sa part, pour la seule raison de mes déplacements fréquents. J'étais vraiment très content, le jour où je reçus deux ou trois lettres de sa part, toutes très longues et enflammées. Dans la dernière, elle me demandait de revenir à Santiago, pour la réalisation d'un immense travail, qui nécessitait l'aide de quelqu'un pour le succès de sa réussite. Il s'agissait en gros de l'achat d'un chapiteau, qui serait le lieu de rencontre pour des spectacles permanents. Je n'attendis pas longtemps pour me décider à retourner à Santiago. J'étais certain que ça se terminerait de cette manière car en réalité, quand j'étais dans le nord, je n'avais aucune idée de ce que je foutais là. Je partis presque aussitôt, après avoir reçu la lettre. Je n'avais pas assez d'argent pour me payer le bus, alors je me mis au bord de la route, à la sortie de la ville, et je fis du stop.

A cette époque, ce genre de système ne se connaissait pas encore, et le premier véhicule qui vint dans ma direction, s'arrêta. C'était un petit bus, comme j'avais pris pour partir de Santiago. On me pria de monter et on me fit un peu de place, pour que je puisse m'asseoir confortablement. D'ailleurs, ça ne gênait pas trop, il aurait pu rentrer encore une ou deux personnes. Je pensais que c'était pour cette raison, que le bus s'était arrêté. Sans me poser de questions, je m'installais, puis la nuit vint assez rapidement et un brouillard épais, épais commença à nous entourer. C'est un phénomène assez rare, surtout de cette densité là. On ne voyait pas à deux mètres, ce qui n'empêcha pas le bus, de rouler à plus de cent kilomètres à l'heure. La route dans le désert est très large, ce qui donne une certaine marge de sécurité. Tout à coup, on sentit un grand choc à l'avant du véhicule. Le chauffeur s'arrêta, en nous disant que ce n'était rien. Il avait simplement heurté un cheval ; il tourna avec la voiture dans

la direction où l'animal s'était dirigé, en pensant que peut-être il l'avait simplement blessé. Il essaya de chercher avec les phares de la voiture, s'il voyait quelque chose. Au bout d'un moment de recherches, on vit devant nous le cheval qui titubait, on le suivit un moment, puis il s'écroula. On s'arrêta, et tout le monde descendit pour constater qu'il était bien mort. Une immense blessure était ouverte sur le côté de la tête. Bon, eh bien, il n'y avait plus rien à faire, et tout le monde remonta dans le bus. Le chauffeur se remit au volant, en quête de la route, mais cette fois, on ne la trouvait plus. Avec ce sacré brouillard, c'était difficile à s'y retrouver. Au bout d'une demi-heure, il fallut se rendre à l'évidence, nous étions perdus. Le chauffeur s'arrêta et il proposa à tous les passagers de rester sur place, jusqu'au lendemain matin. Avec la dissipation du brouillard, la route sera facile à retrouver. Il faisait très froid, et tout le monde s'habilla chaudement résignés, nous ne pouvions pas faire autrement.

Le petit jour commençait à poindre, puis petit-à-petit, au fur et à mesure que le jour se faisait plus clair, le brouillard se dissipa, puis tout le monde descendit du bus, pour se dégourdir les jambes. On tournait autour du bus ou d'autres allaient un peu plus loin pour aller pisser un coup. Tout à coup, l'un d'eux cria :

- Eh, venez voir.

Tout le monde se précipita, et oh, horreur, à une vingtaine de mètres en face du bus, un précipice énorme, formait une bouche béante, qui nous aurait tous précipité à l'intérieur, sans aucune chance de nous en sortir. Tout le monde remonta dans le bus, sans rien dire. On fit demi-tour pour retrouver la Panaméricaine qui n'était pas très loin de notre endroit de stationnement. Pendant une centaine de kilomètres, le chauffeur roula à une moyenne de 80 kilomètres à l'heure, ensuite il reprit sa vitesse de croisière normale. Tout le monde était détendu, l'incident était oublié. Arrivé à Santiago, on me pria de passer au guichet des passagers, pour payer mon billet de voyage. Je leur expliquais ma situation. Ils m'écoutèrent et simplement me dirent :

- Bon, eh bien, la prochaine fois que vous passez par ici, vous venez payer votre billet, puis ça ira comme ça.

13

Quand je rentrai à la maison, Violeta était dans tous ses états au sujet de son chapiteau. A première vue, ça n'avait pas l'air d'être une petite affaire.

Elle me donna une explication très claire, du fond de l'histoire. Voilà. A Santiago, se préparait une immense exposition agricole internationale. Tous les pays du monde entier y étaient représentés. Le gouvernement chilien avait prêté, pour cette expo, un terrain énorme, en dehors de la ville, dans un endroit inhabité. Puis pour animer un peu l'endroit, qui était très désertique, le gouvernement avait cédé des emplacements répartis dans toute l'exposition pour que des artistes du pays, puissent se produire pendant toute la durée de la manifestation. Le gouvernement cédait le terrain, mais pas plus. C'était à l'artiste d'en profiter au maximum. Et c'est ainsi qu'une allemande très riche avait acheté un chapiteau, et en collaboration avec Violeta, elles allaient l'exploiter pendant toute la durée de l'expo. Avec le public qui était attendu, l'affaire était tout à fait rentable.

On se rendit sur le terrain. Les pays invités s'étaient déjà préparés à aménager leurs stands, donc il fallait que l'on se dépêche pour ne pas être en retard, le jour de l'inauguration L'Allemande s'occupa entièrement de la question de dresser le chapiteau à l'endroit voulu, et nous de la buvette, des entrées et du spectacle. J'étais assigné à la buvette, aidé par deux frères de Violeta et leurs femmes. Ce fut la première fois que j'étais patron de bistrot et ceci s'annonçait des plus passionnants. Tout ce passa très bien et les recettes furent très fructueuses. Je ne pris aucune cuite, sauf, le dernier jour. Ça c'est normal. Puis vint le règlement des comptes entre Violeta et l'Allemande. Tout ce passa très bien sauf que Violeta eut l'intention de garder le chapiteau pour elle, en l'achetant évidemment, mais, à un prix qui ne convenait pas à l'Allemande. Les discussions furent parfois très animées, les cris, les larmes devinrent chose courante. Cela duré un mois, jusqu'au moment où l'Allemande céda, et tout rentra dans l'ordre des deux côtés.

Mais le problème n'était pas résolu pour autant, car nous nous trouvions avec un chapiteau sur les bras, et sans emplacement pour le dresser. Ça posait un problème énorme, car ce n'était pas une caravane, et en plus il fallait le démonter puis le remonter. Avec cette acquisition, les ennuis risquaient d'être très sérieux. Violeta fit une demande à la municipalité de Santiago, qui accepta Aussitôt sans difficultés, de lui céder un terrain dans le centre de la ville. Alors là, il se passa quelque chose que je n'ai pas tout à fait compris. Elle refusa. Pourtant c'était une place de choix et j'en suis certain, c'était gagné d'avance, mais son refus fut catégorique.

Puis une autre municipalité, mais cette fois, tout à fait en dehors de Santiago, lui fit une proposition de terrain, sans location et sans limite de temps. Cette fois elle s'intéressa à cette proposition. On alla voir l'endroit.

C'était vraiment très retiré de la ville, tellement retiré d'ailleurs, qu'aucune route n'y donnait accès, sauf un petit Chemin, qu'il fallait parcourir à pied, pendant trois-cent mètres, à partir du parking des voitures. Il est clair que l'endroit était très sympathique, pour une randonnée de dimanche après-midi avec du soleil, mais pas du tout pour une affaire commerciale. Je lui dis :

- Tu ne crois pas que c'est un peu éloigné pour que le public vienne jusqu'ici ?

Elle me répondit en se parlant à la troisième personne :

- S'ils veulent voir la Violeta, ils n'ont qu'à marcher.

Je savais que des gens étaient capables de marcher même dans la boue pour venir assister à son spectacle, mais c'était une minorité, qui ne nous aurait pas permis de vivre, même avec toute la bonne volonté du monde. Enfin, rien n'y fit, elle resta sur sa décision, sans permettre à quiconque de discuter sa volonté. On engagea un couple de gens formidables. On les aimait beaucoup et je devins ami avec l'homme, mais sans jamais pouvoir franchir la barrière du mari de la patronne et de l'ouvrier. Ce genre de situation m'a toujours fait chier. Il me vouait un respect que je ne méritais pas moi-même, mais uniquement pour lui, j'étais son patron. Mais enfin, c'est comme ça et pas autrement, et respectons la hiérarchie.

On se mit à deux pour démonter cet immense chapiteau. Ce fut un travail énorme. A un certain moment on dut, surtout pour transporter certaines parties, engager des ouvriers. On n'eut pas le choix, car à deux pour un tel travail, ce fut impossible. On serait resté cloué sur place, Puis on loua des camions et transportâmes tout ce matériel vers son emplacement définitif. Le nom de cet endroit, s'appelait la Reina, ce qui fit " le chapiteau de Violeta Parra, La Reine ", ça lui convenait beaucoup. Puis petit à petit, on se mit à reconstituer le chapiteau et à donner autour de ces lieux, un aspect de vie sédentaire. Mon travail constituait à faire, des briques avec de la terre et de la paille, pour construire nos habitations. C'était assez simple, mais ça prenait du temps ; il fallait faire des trous dans la terre, puis faire une espèce de boue très compacte, mélangée avec de la paille sèche, ensuite piétiner le tout pendant un bon moment, jusqu'à obtenir une sorte de pâte, ensuite faire des briques avec des gabarits de bois rectangulaires, comme l'on fait avec des pâtés de sable. Toutes ces briques humides étaient étalées par terre, en attendant d'être séchées complètement. Il est évident que pendant ce séchage, il ne faut pas qu'il pleuve. Au bout de trois jours, ces briques sont sèches et il ne reste plus qu'à construire des murs et ces murs donneront une maison. Ensuite une petite charpente de bois, puis des tôles ondulées par dessus, et voilà une

maison de faite. On peut faire un crépi, sur les briques en terre, ou bien, avec du plâtre. D'ailleurs, tout Santiago, sauf les grands immeubles est fait de cette manière. Je crois même que c'est assez souple pour résister aux tremblements de terres.

14

Ce genre de travail me plaisait beaucoup. De temps en temps Roberto venait m'aider, pour animer un peu mes journées. Violeta, pour les services qu'il nous rendait, lui avait offert une montre, en lui faisant promettre de ne pas la perdre, ni de la vendre. Il jura aux Grands Dieux, que ce cadeau-là, il le garderait précieusement, et qu'il le protégerait comme la prunelle de ses yeux. Il était réellement impressionné par ce cadeau, qu'il mit sur le champ à son poignet. En regardant son bras à tout moment d'un air admiratif. Pour lui, c'était une révélation, car jamais il n'avait possédé de montre, et ne pensait en posséder une. Il l'écoutait puis regardait les aiguilles qui bougeaient, en plus, elle venait d'Europe et c'est sa sœur, pour qui il avait une admiration sans limites, qui la lui avait offerte. Je crois que si Violeta lui aurait offert dix guitares, il n'aurait pas été plus content. Elle lui dit :

- Si jamais une fois, je te vois sans ta montre, tu pourras disparaître de ma vue.

Il la regarda et d'un ton moqueur, comme si elle venait de dire une absurdité, et lui répondit :

- Pour perdre une chose pareille, il faut être complètement idiot. Ce genre de cadeau est pour la vie.

Petit à petit, le chapiteau commençait à se monter et les maisons à prendre forme, non sans peine d'ailleurs. Les journées parfois étaient vraiment très dures. Nous mangions très mal et le couple n'avait pas été payé depuis un certain temps, car tout notre argent partait pour l'achat de bois et de matériel nécessaire et indispensable à notre réalisation. Le couple ne se plaignait pas du tout, et comprenait très bien la situation. C'est comme si il participait au projet de Violeta, avec la volonté sincère que tout marche bien.

Puis enfin, après quelques mois de travail, le jour de l'inauguration s'approcha. On avait invité les autorités, les journalistes. Plusieurs groupes de musique folkloriques venaient animer bénévolement la journée et moi j'en profitai pour sortir ma caméra et filmer ce jour exceptionnel. Isabel et

Angel étaient, avec Violeta, les vedettes de cette journée qui se passa magnifiquement bien, par un soleil éblouissant.

Rien n'était intervenu pour gâcher cette journée, si ce n'est que nous aurions pensé que plus de monde se serait déplacé pour cette inauguration. La formule du chapiteau était la suivante : Les gens venaient, payaient leur entrée pour une somme qui n'était pas du tout excessive, puis ils avaient droit à un verre de vin et à une "empanada" sorte de pâte cuite au four, avec à l'intérieur, des œufs, de la viande hachée, des raisins secs. Puis le spectacle commençait, avec des groupes locaux, soit de danse ou bien des chanteurs. Parfois, Roberto, ou les autres frères de Violeta, et comme vedette, Violeta, évidemment. Je faisais avec elle, une ou deux mélodies et elle terminait en vedette. Mais ce qui devait arriver, arriva. L'endroit était tellement éloigné que les gens ne se déplaçaient pas facilement pour assister au spectacle, parfois nous avions dix personnes au plus, si par malheur il pleuvait, personne ne venait assister au spectacle, car il devaient traverser de vrais torrents de boue, ce qui n'encourageait pas le public à venir aussi loin, pour voir un spectacle ou bien boire un verre de vin, qu'il pouvait prendre au centre de la ville.

Roberto se présenta un beau matin, complètement rond, en loques, mal rasé, avec une gueule de ravagé qui aurait fait peur au diable en personne. Il venait juste nous dire un petit bonjour d'amitié. Tu parles, c'était pour se taper des verres de vin, que les gens n'avaient pas terminés sur la table. Il n'avait certainement plus un sou en poche pour apaiser sa soif. Violeta le reçut d'une manière très sèche. Elle avait horreur. Qu'il se présente dans cet état, devant elle. Elle avait l'habitude dans ces moments là de le vouvoyer.

- Monsieur, lui dit elle, vous avez bu, et vous savez très bien que je n'aime pas vous voir dans cet état. Je vous l'ai répété mille fois de ne pas vous présenter devant moi, quand vous avez bu. Alors, allez-vous-en. Ah, non, attendez, où est votre montre ?

Roberto la regarda avec un air désolé et lui répondit

- Je l'ai laissée en gage dans un bistrot, mais dès que j'aurais remboursé, on me la rendra. Violeta était furieuse.

- Écoutez, Monsieur, vous allez immédiatement me chercher cette montre, et tant que vous ne la récupérerez pas, je ne veux plus vous voir.

Robert se redressa, comme s'il avait prit conscience qu'il avait fait une bêtise. Il se dressa bien droit, se tapa sur la poitrine et d'un air décidé, lui dit :

- C'est vrai, je suis un misérable, je t'avais promis de toujours garder ce cadeau sur moi, je vais aller le chercher immédiatement.

Puis il tourna les talons et partit. Dès qu'il fut dehors, Violeta me chuchota à l'oreille :

- Je suis sûre qu'il ne la retrouvera jamais.

Dans la soirée, on frappa à la porte. Roberto apparut dans un état encore plus lamentable qu'avant, sauf qu'au lieu d'être plus soûl, il avait des bleus partout. Les yeux au beurre noir, les habits déchiquetés, et avant que Violeta ne se fâcha, il cria :

- Te fâches pas ma petite sœur, j'ai la montre.

Et il la sortit effectivement de sa poche. C'était bien la montre.

- Mais, lui demanda Violeta, en s'apaisant un peu. Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

- Oh, dit-il, je suis allé directement dans le bistrot où j'avais laissé la montre en gage. J'étais tellement fâché, que je suis entré directement insulter le patron, en le traitant de sale voleur, de con de sa mère et qu'il avait intérêt à me rendre ma montre en vitesse. Lui, il s'est fâché et tu te rends compte, il a eu le culot de me dire qu'il ne savait pas de quoi je voulais parler. Alors, là, je me suis fâché encore plus, et on en est venu aux mains. Je lui ai filé un coup de poing dans la figure, puis lui a fait de même, et avec l'aide des clients, ils m'ont tabassé et foutu dehors, sur le trottoir. Quand je me suis trouvé le cul par terre-dans la rue, j'ai levé les yeux et me suis aperçu que je me suis trompé de bistrot, la montre était dans le bistrot d'à côté.

Gros rires de notre part. L'histoire était tellement dingue, qu'on a soigné Roberto comme on pouvait, et on a bu un bon verre de rouge. Ce soir-là, il dormit chez-nous. Violeta avait recommencé à le tutoyer.

15

J'eus l'occasion de travailler avec ma caméra, pour une compagnie de propagande de Télévision. On me proposa un essai, avec la perspective dans faire mon métier, si le résultat était bon. Le projet me plaisait beaucoup, car ça me permit d'échapper un peu à l'emprise de Violeta, tout en restant avec elle et de faire de la musique pour mon plaisir. J'acceptai la proposition et l'on s'embarqua en avion direction Arica. Le travail consistait à faire un reportage sur une filature. Quant à moi, je travaillais

tout seul avec des films qu'on m'avait donnés, et ma caméra. J'étais entièrement libre, c'était le rêve, car absolument personne ne s'occupait de moi. Je fis mon travail le mieux que je pus. Je choisis mon sujet, qui était simple et sans particularité spéciale. C'était : quelles sont les étapes des machines et du fil, pour arriver à faire un drap.

J'avais filmé à peu près dix minutes d'images réelles, montage compris. Puis on revint à Santiago, le surlendemain. Ce voyage avait consisté uniquement à passer notre temps dans la filature. Le désert, le Pacifique, Antofagasta, je les avais vus, mais cette fois, à 3000 mètres d'altitude, et sans m'en apercevoir, j'avais fait Santiago-Arica, assis dans un fauteuil. Les voyages sont les mêmes, mais différents. Après une semaine d'attente pour le verdict de qualité de mon film, j'eus enfin une réponse. C'était oui. Mon film avait beaucoup plu. Enfin je pouvais commencer un travail qui me passionnait.

Ceci, ne fit pas l'affaire de Violeta qui se sentit un peu abandonnée. Mais, c'était quand même un peu d'argent qui rentrait dans les frais du chapiteau, qui de plus en plus, courait au désastre. Il y eut même un jour, une cinquantaine de personnes qui achetèrent leurs billets d'entrée au spectacle et qui ne vinrent pas. Dans la bonne intention d'aider Violeta financièrement. C'était le plus grand affront que Violeta dut subir dans sa vie de chanteuse. Son désespoir fut tel, qu'elle tourna en rond toute la journée, sans dire un mot. Je n'aimais pas du tout cette réaction car elle ne présageait rien de bon. Son idée fut de faire un grand boum dans la presse, en quelque sorte un plan publicitaire, pour attirer l'attention du public sur son chapiteau. Pour ceci, elle convoqua toute la presse de Santiago avec l'intention de faire une sorte de réception aux journalistes et de leur expliquer son cas. Le jour de cette réunion, il fit un temps splendide. Le ciel était bleu et le soleil tapait très fort. J'en profitai pour repeindre les portes extérieures des habitations. Violeta, me surprit entrain de repeindre un des portes de couleur, en bleu, Elle me dit :

- Ça ne va pas, bleu ! Il faut le faire en rouge.

Je contestai et lui dis, que la couleur bleue était très bien comme Ça. Puis comme toujours, la conversation s'envenima, et devint très violente, à un tel point, que je jetais ma peinture et mes pinceaux loin derrière moi, en envoyant tout faire foutre, et j'allai me promener pour me calmer un peu les nerfs.

Deux heures de temps plus tard, les premiers journalistes arrivèrent. Ils s'installèrent dans une pièce que Violeta avait aménagée, et commencèrent leurs reportages. Moi je me retirais discrètement, pour bricoler un peu autour du chapiteau. Tout à coup, j'entendis des cris, et les

journalistes sortirent en courant de la pièce, en criant :

- Violeta s'est suicidée, vite une ambulance.

Je rentrai précipitamment dans la pièce, Elle était là, sur le lit, sans bouger, puis je demandai à un autre journaliste :

- mais, qu'est-ce qui s'est passé

- Je ne sais pas, me répondit-il. Tout à coup elle s'est affaissée et on la tout de suite transportée sur son lit, et voilà en me montrant un tube de barbituriques on a trouvé ça sur la petite commode. Elle a certainement dû avaler tout le tube. Il faudrait que l'ambulance arrive rapidement, pour pouvoir la sauver avant que les pastilles fassent leur effet, car celles-là, sont spécialement fortes.

- Quelle conne, que je me dis, qu'est-ce qui lui est encore passé par la tête.

L'ambulance l'emmena à l'hôpital, et lui fit un lavage d'estomac, mais le diagnostic n'était pas trop bon, car la dose avait été assez forte, il fallait simplement attendre qu'elle se réveillât, ou qu'elle ne se réveillât pas.

C'était tout de même une situation angoissante. Toute la famille avait été avertie. Ils me posèrent des questions auxquelles j'étais tout à fait incapable de répondre. Le lendemain toute la presse de Santiago et du pays, parlait du suicide de Violeta Parra et le pire était, qu'un des journalistes, affirmait que c'était un suicide passionnel, provoqué par son mari, qui se serait enfui avec une autre femme. Et celui qui s'était enfui, c'était moi. C'était quand même le comble. En plus, je sus que des personnes s'étaient juré de me faire la peau, si elle mourait. Les seuls qui démentirent ces mensonges, furent la famille. Surtout Angel, qui expliqua clairement la situation. Ce qui remit un peu les choses en place. Quant à moi, je restai jours et nuits à l'hôpital, sans savoir comment allait tourner la situation, et petit à petit, les médecins devinrent plus rassurants, jusqu'au moment du troisième jour, où elle se réveilla.

J'étais près du lit, je la vis ouvrir les yeux, elle me regarda fixement et ses premières paroles furent :

- Si tu ne fais pas ce que je te dis, je me suiciderai pour de vrai. Mon sang ne fit qu'un tour, mais je restai calme. Ma pensée et ma vision des choses se transforma en une seconde. Ma raison me dit :

- Il faut que tu te barres en vitesse et très loin.

Je restai encore une heure près du lit. On parla de choses et d'autres, il me semblait que sa première phrase, qu'elle avait prononcée, lui avait échappé, sans même qu'elle sans rende compte, mais pour moi, elle était gravée dans ma tête, et ne s'échappait plus. Je lui dis au revoir, car elle

avait besoin de repos, descendis les escaliers, puis je rentrai à la maison, pris mon enregistreur Revox, ma caméra, ma clarinette et ma flûte. Je retournais à la ville et me rendis à l'ambassade du Pérou, où je fus reçu comme un chien, par des gonzesses fonctionnaires, qui étaient là, uniquement comme décorations, mais pas pour faire des visas. Je fis tout de suite demi-tour, et me dirigeais du côté de l'ambassade de Bolivie.

16

Alors là, c'était quand même plus sympathique. Je fus reçu par un gros monsieur jovial, qui se mit à rire quand il me vit avec tout mon attirail.

- Alors, vous voulez aller en Bolivie, ça c'est très bien. On va vous faire vos papiers sans tarder.

Je lui demandais :

- Est-ce-que vous croyez que je pourrais faire des films là-bas ?

- Mais oui, qu'il me répond, en Bolivie, tout est facile. Vous n'avez qu'à vous rendre à cette adresse.

Il l'inscrivit sur un papier, me le tendit en me disant :

- Vous verrez, je suis sûr qu'il vous recevra bien, en plus c'est un gars plein de talent. Bon, je vous souhaite bon voyage et bonne réussite.

Comme réception, j'étais gâté, le gars était plutôt du style encourageant, je me dis :

- Si tous les Boliviens sont comme ça, c'est vraiment là, qu'il faut que je me rende.

Je me rendis tout de suite à la gare, pour me renseigner sur l'horaire des trains et le prix du billet. J'avais de la chance, il y avait un départ pour Arica-la Paz, dans les heures qui suivaient. Je déposais mes bagages à la consigne, et me rendis dans un magasin de musique. Je proposai de vendre ma clarinette pour le prix exact du billet de train. Le marchand d'instruments me regarda d'un œil méfiant, car le prix que je demandais était absolument dérisoire, par rapport à la qualité de ma clarinette, d'une grande marque française, "Buffet Crampon". Le prix était peut-être vingt fois moins cher qu'une occasion et je dus assurer au marchand que c'était bien ma clarinette, en lui jouant un petit air, dans son magasin. Il se rendit à l'évidence, que effectivement, je savais jouer de cet instrument, et que certainement je ne l'avais pas volé. Il me paya cash, sans marchander. Pour moi, nous étions deux à faire une affaire.

Quand je pris le train pour la énième fois, direction Nord, je fus content car

c'était le grand voyage, avec un but précis, et la certitude que tout marcherait bien, puisque le gars de l'ambassade me l'avait dit.

Les wagons étaient bondés de gens qui partaient faire du commerce vers Arica, ou j'en sais rien peut-être au Pérou ?

Tout allait bien, je partais enfin et ma décision me paraissait très sage, malgré mon départ à l'anglaise de Santiago. Nous roulions depuis deux ou trois heures de temps, quand le train s'arrêta net au milieu de la campagne, sans raison apparente. Mais personne ne s'inquiéta. Les trains ça s'arrête des fois pour faire des manœuvres ou bien en laisser passer un autre. Nous étions arrêtés depuis un bon moment, tout le monde s'était assoupi, profitant de l'immobilité du train, quand une rumeur venant de l'avant, prit une allure de brouhaha. Les voyageurs descendirent du train, leurs valises à la main, et commencèrent à marcher le long de la voie vers l'avant, je me renseignai sur ce changement de situation, et on me répondit sans trop de contrariété dans la voix :

- Oh, il paraît que le pont s'est écroulé, à cause d'un tremblement de terre et la compagnie a mis à notre disposition des bus pour rejoindre un autre train.

Je dus me résigner à imiter tout le monde. Je n'avais pas le choix, malgré la complexité du transport de mes bagages. Mais le problème, n'était pas si simple car, les autobus nous attendaient de l'autre côté de la vallée, et pour l'atteindre, nous n'avions que nos propres moyens. Il était impossible de descendre et remonter de l'autre côté avec tous les bagages. On ne pouvait pas non plus en laisser une partie d'un côté, sans surveillance, car les chiliens sont tous très doués pour jouer les prestidigitateurs, surtout avec les objets de valeur. Donc il fallait être trois pour pouvoir faire la navette aller et retour sans quitter des yeux ses bagages, un d'un côté un deuxième de l'autre côté, puis le troisième qui descend et remonte le matériel. En s'aidant mutuellement, on arrivait à résoudre ce problème, encore fallait-il tomber sur des gens honnêtes.

Les bus faisaient aussi la navette, et nous déposaient à une vingtaine de kilomètres du point où nous étions. Tout ce passa normalement, mais ce petit incident nous prit un jour entier. Comme je trouvais cette aventure assez originale, je décidais d'écrire un journal, en décrivant toutes mes impressions, si le voyage continuait dans ce style. Le trajet ne risquait pas d'être monotone, car on prévoyait pour le parcours Santiago-La Paz, à peu près trois à six jours de train.

On reprit nos places dans nos nouveaux compartiments, et le train reprit son petit train-train. Je réalisais qu'une chose curieuse se passait. La fougue du départ de Santiago, s'essoufflait, c'est à dire, que plus nous

avancions vers le Nord, moins le train allait vite. Quand nous dépassâmes la limite du désert nous pûmes très bien descendre, marcher un peu et remonter les marches sans avoir à courir pour le rattraper. Parfois lorsqu'il faisait une boucle, on aurait pu s'éloigner du convoi et le reprendre de l'autre côté de la boucle, en marchant en ligne droite. Quand le progrès va à cette vitesse, vive, le progrès.

En plus, personne ne se plaignit de sa lenteur, au contraire, tout le monde discutait sortait son pique-nique, en offrait à son voisin. Le principal était d'arriver à l'endroit désiré, c'est tout. Comme ils savaient que j'étais européen, la discussion s'orienta sur la vitesse des trains en Europe, et de leur confort, aussi de leur efficacité, car dans les films ils voyaient bien que les transports en commun, étaient différents, eux en avaient presque honte, avec leurs locomotives à vapeur. Mais tout de suite, la discussion tourna sur cette dérision, et cette différence les fit rire. Les heureux, s'ils savaient. On s'arrêta un jour à Antofagasta.

C'est dans cette ville que je me rendis compte que un peu d'argent ne m'aurait pas gâché l'existence. Qu'est-ce que j'avais été con, J'aurais pu vendre ma clarinette, le double du prix que j'avais demandé au marchand. Il n'aurait certainement pas plus marchandé. Je me posais cette question car mon estomac commençait à me tirailler et puis, il fallait que je trouve un hôtel. Sans argent c'était pas possible. C'est seulement à ce moment que je me rendis compte que mon voyage n'était pas terminé, et sans argent dans un pays que je ne connaissais pas, ceci allait me poser quelques problèmes. Vendre mon matériel, ça, il ne fallait même pas que j'y songe, Ce n'était pas un investissement, mais mes outils de travail. J'analysai la situation, et je me dis :

- le principal, c'est régler mon problème d'aujourd'hui, demain on verra.

Je me rendis chez un ami, directeur d'un petit théâtre, Pedro de la Barra, qui me reçut les bras ouverts. Quand je lui expliquai ma situation, il me traita de con, en se foutant de ma gueule.

- Mais, me dit-il, ce soir tu dormiras à la maison, puis je te donnerai un peu d'argent, pas beaucoup, car je ne suis pas riche, mais au moins pour que tu puisses te rendre jusqu'à La Paz.

Quand on dit que si on est dans la merde, personne ne vous aide dans ces moments-là, ce n'est pas vrai, ça ne m'est jamais arrivé. Le lendemain je repris le train pour Arica.

Un petit parcours avec correspondance, avec un autre train chilien qui faisait une fois par semaine, le trajet Arica - La Paz aller et retour. Seule, la direction changeait. Nous partions exactement à 45 degrés par rapport au

Pacifique, directement dans les Andes. Ce train n'allait pas plus vite que l'autre, parfois même moins vite, car la montée était rude. Les arrêts étaient fréquents, car comme la locomotive faisait un effort énorme pour traîner tout son chargement, il fallait lui donner à boire. Sa réserve d'eau s'épuisait rapidement.

Ce voyage fut extraordinaire. Je souhaitais que tout le monde puisse le réaliser. En passant par les chemins tortueux des énormes vallées, on fut transporté petit à petit dans un monde nouveau. Tout est calme, on voit les premiers indiens avec des lamas, qui marchent à la vitesse du train, on a l'impression que tout est en harmonie. Puis des montagnes énormes apparaissent, toutes aussi calmes et majestueuses que les lamas, les indiens et le train. Le temps n'a plus d'importance. Les choses sont là devant soi, comme si elles nous disaient :

- Prenez le temps de nous regarder.

- Bon Dieu de bordel de merde que je me dis, comment est-ce-que je n'ai pas connu ça avant. C'est évident puisque je ne le connaissais pas, que je me réponde.

Tout ce voyage a été une révélation, en plus je me souviens de cette couleur ocre, un ocre brillant. Tout était ocre. Le soleil, les maisons, les gens. C'était l'extase et pour terminer en apothéose, l'arrivée à La Paz. C'était le soir, nous roulions depuis un moment sur les hauts-plateaux, les gens se préparaient pour l'arrivée dans la ville, qui est le terminus de la ligne de chemin de fer.

Je remarquai quelques lumières d'une petite ville, un peu avec déception, car ça ne représentait pas une capitale, mais simplement une petite ville. Je me dis :

- C'est normal à 4000 mètres d'altitude, c'est absurde de faire une grande ville, ou alors être complètement fou. Les gens ne vont pas s'isoler dans des endroits pareils.

Puis, nous passons cette ville sans nous arrêter, et tout à coup, nous nous trouvons dans un gouffre. Au dessus de nous, ce gouffre était tellement lumineux que j'en eus le souffle coupé. Là, devant moi, s'étalait une ville immense qui partait jusqu'à l'infini, avec autour de ce trou, des collines, elles aussi illuminées. C'était absolument féérique. C'était le plus beau spectacle que l'on puisse voir. Avec l'arrivée de Rio et La Paz, les deux font partie du rêve, complètement différent mais quand même un rêve. J'ai senti une ville, comme toutes les villes, grandes, étendues mais sans aucune agressivité. Comme un feu d'artifice suspendu dans les airs. Tout ce voyage avait été fascinant et passionnant à la fois, Il me semblait que

j'avais tout vu en une seule journée.

17

Quand je descendis du train, un porteur me prit mon matériel, et m'emmena dans un hôtel pas très loin de la gare, l'hôtel Italia. Je déposais mes affaires dans ma chambre et ne pus m'empêcher de faire un tour dans la ville, malgré la fatigue du voyage. L'intérieur de la ville était aussi fascinant que la première impression depuis le train. Il semblait que tout le monde était dans la rue. Les gens circulaient dans tous les sens, des marchands de confiserie, de mets à manger sur place, des petits bars improvisés servaient des boissons. Certains éclairés par des bougies, d'autres à l'électricité. Je restai assez tard dans la nuit et les gens n'avaient pas l'air de se presser pour aller dormir. Pour ma part, la fatigue se fit sentir, et je décidai d'aller me coucher, car le lendemain, il ne s'agissait pas de flâner, mais plutôt de trouver du travail. Pendant toute la nuit, les gens circulèrent dans l'hôtel, criant, s'engueulant, sans aucun respect pour ceux qui voulaient dormir. En plus, l'altitude empêche de dormir, et si par un grand effort, on arrive à s'assoupir, le moindre murmure vous réveille. Oui, cette ville n'était pas du tout comme les autres.

Le lendemain je me levais de bonne heure pour aller voir si l'homme, dont on m'avait parlé à l'ambassade à Santiago, avait besoin d'un cameraman, ou d'un aide. Je fus très bien reçu par lui même, mais malheureusement il me fit part que dans ce métier, il n'y a aucun débauché. Premièrement que son équipe est au complet, et qu'actuellement il n'avait aucun producteur qui s'intéressa à ses projets. En plus, la télévision n'était pas encore installée dans le pays. Donc, c'était sans espoir pour moi. Encore une fois de plus j'étais dans la merde.

Il ne me restait plus que très peu d'argent, juste de quoi me payer quelques cafés, c'est tout. Et pourtant je n'étais pas désespéré, j'allais me balader dans les quartiers populaires, Là on oublie tout, il se passe tellement de choses qu'on se sent en dehors du temps. Je flânais sans penser à rien, et tout à coup au coin d'une rue, je vois apparaître des indiens, une dizaine à peu près, tous complètement ivres, et jouant de la flûte de pan, Je m'approchai d'eux et encore une fois de plus ce fut une révélation. Cette musique était tellement belle et puissante que j'en eus des frissons, de la tête aux pieds. Je me mis à les suivre jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans l'entrée d'un porche de maison. Je n'osais pas les suivre plus loin, et je continuai mon chemin. Mais, complètement ébahi.

D'où venaient -ils ? Où allaient-ils ? Qui étaient-ils ?

Jamais de ma vie j'avais entendu une musique pareille. Je rentrai à l'hôtel, me reposer un moment, car marcher à 3600 mètres d'altitude, c'est très fatigant.

Je m'étais assoupi depuis un moment, quand on frappa à ma porte. C'était le propriétaire de l'hôtel qui venait me demander avec beaucoup de politesse, si j'étais d'accord d'avoir un voisin de chambre, car l'hôtel était complet et comme la pièce pouvait contenir deux lits, sans être trop à l'étroit, il me demanda ce service, en me faisant une petite réduction sur le tarif, (de toute façon je n'avais pas d'argent pour le payer). Je lui dis que ceci ne me gênait absolument pas, et aussitôt il alla chercher un lit, qu'il déposa à côté du mien. En réalité, nous étions très à l'étroit, mais enfin, pour dormir ça suffisait largement. Puis il me présenta mon voisin de chambre. C'était un Argentin très grand, avec une tête qui n'inspirait pas trop confiance. On fit connaissance et tout de suite, il me mit au courant de ses activités. Son travail consistait à acheter de l'alcool à brûler et de la colle Arabique, d'en faire le mélange et de vendre cette saloperie aux indiennes du marché, pour de la brillantine qu'on étale sur les cheveux, ce qui les aplatit et donne un très beau brillant. Avec l'avantage qu'ils ne tombent pas sur les yeux. Il travaillait en gros et arrivait à fournir 5 litres de sa merde aux indiens. Puis il vendait aussi de la poudre pour les odeurs des pieds. Ça c'était très efficace et ça venait des pays développés. En réalité, c'était du blanc de zinc. Il me révéla tous ses secrets pour que la confiance règne entre nous. Oh là, là, que je n'aimais pas ça. En plus il ce payait une gueule de maquereau, qui se révéla être un bon jugement de ma part, par la suite.

Ce qui m'inquiétait surtout, c'était mes appareils. Vers la soirée, je commençai vraiment à avoir faim et avoir l'estomac qui me tirait. Ne pas avoir d'argent c'est un grand problème, mais ça donne aussi des idées. Je demandai au propriétaire de l'hôtel, s'il ne connaissait pas par hasard, un restaurant bon marché et arrangeant. Il m'indiqua un petit bistrot, pas très loin de l'hôtel, qui faisait café la journée, et aussi restauration à midi et le soir. Ce café, me dit-il, est tenu par un couple, dont lui est Péruvien et elle Chilienne. Je m'y rendis aussitôt et me présentais à la patronne, qui avait l'air très sympa. Je lui dis que j'étais le mari de Violeta Parra, ce qui la surprit grandement, (c'était pour amorcer), et que ces jours, j'avais quelques difficultés, car j'attendais un chèque qui malheureusement tardait à venir. Je lui demandai s'il était possible de me faire crédit deux ou trois jours. Je fus surpris car elle ne voyait aucun inconvénient, ouf ! J'étais sauvé de la faim, c'était au moins ça.

Je m'installais et à un moment entra dans le café, un petit bonhomme joufflu, cheveux roux. La patronne lui sauta dessus et me présenta comme le mari de Violeta Parra, tout de suite il s'assit près de moi et commença à me parler sans me laisser placer un mot. Il me raconta sa vie. Je sus que c'était un ancien curé défroqué. Il avait l'air, d'après sa discussion, de croire plus aux Évêques, pour qui il portait une attention particulière et un grand respect, qu'à Jésus Christ ou à Dieu. J'ai toujours pensé que c'était Dieu, lui-même, qui l'avait fait virer de l'église. Bref, je sus qu'il était Chilien, qu'il s'appelait Vargas et qu'il vivait d'une petite pension que lui versait l'église. De toute façon, il était très sympathique et on fraternisa tout de suite. C'est le genre de personne que l'on connaît cinq minutes et qui donne l'impression de l'avoir toujours connu. On se quitta après le repas, en se promettant de se revoir le lendemain à midi. Je repartis dans la rue, à réfléchir de quoi je pourrais subsister, puis il me vint une idée. Puisque je jouais de la flûte indienne, et que j'étais dans le pays de cet instrument, malgré que je n'avais pas encore entendu un son de Quena (flûte indienne), je cherchai un Charanguiste (petite guitare en tatou), oui mais où ?

J'eus l'idée d'aller dans une radio. Je me renseignais sur les radios les plus populaire et l'on m'indiqua "Radio Mendez", la seule radio qui à cette époque, diffusait et présentait des artistes de chansons populaire dans tout le pays. Les autres étant des radios périphériques. Je m'y rendis tout suite et on me présenta l'animateur des "Shows du samedi soir", Mr. Niky Jimenez, le lanceur de vedettes. Le show businessman de la Bolivie (toutes proportions gardées). Il me reçut très bien et me donna l'adresse d'un bon Charanguiste, Ernesto Cavour :

-Tu verras, dit-il, il joue à gauche, à droite, derrière le dos. C'est le roi du charango, ici en Bolivie.

18

Le lendemain matin je me rendis chez Cavour, qui me reçut très bien. Il habitait dans le quartier populaire, pas très loin de mon hôtel. Il me fit entrer dans sa pièce, où se trouvait des dizaines de charangos, accrochés au mur, puis des guitares, des quénas, des harpes. C'était impressionnant, on s'y trouvait bien. Il me pria de m'asseoir et je lui montrai mon instrument ce qui l'intrigua, car ce n'était pas du tout la même matière que les flûtes bolivienne, tout en étant du roseau. Puis il me demanda de souffler dedans. Ce que je fis avec timidité, mais il en fut intrigué et sortit son charango, et tout de suite, on se mit à travailler un morceau. Le

contact était fait.

Je restai à manger avec lui, et l'après-midi, on se remit à travailler quelques mélodies très simples, car sa musique m'était tout à fait étrangère et ne correspondait pas du tout à ce que l'on nous présentait en Europe, sous le pseudonyme de musique Bolivienne. Celle-là était beaucoup plus vivante, et pas chialeuse ou nostalgique, du moins pas de la même manière. Ce genre de musique me passionna tout de suite. Vers la fin de l'après-midi, on se posa un rendez-vous pour le lendemain. En me quittant, il me dit :

- Je vais voir un copain qui joue du tambour et on répétera avec lui.

Je sortis de chez-lui complètement enthousiaste du déroulement des choses. En me rendant au restaurant, je croisais à nouveau un orchestre, qui me fit la même impression que la première fois. C'est à ce moment que je me rendis compte de l'importance de la musique folklorique de ce pays. Elle était vivante, et les gens l'utilisait à n'importe quelle occasion, ou manifestation familiale, religieuse ou nationale. Tous les jours étaient l'occasion de faire une fête. Je compris cet esprit en une seconde, puis je me dis :

- Nom de Dieu, mais c'est ici qu'il faut une Peña, comme au Chili, car si les gens viennent visiter le pays, ils voudront aussi écouter de la musique.

Je descendis dans mon petit restaurant et retrouvai mon curé défroqué, déjà assis à table. Je m'assis à côté de lui et lui fis part de mon idée. Il trouva ça génial et m'offrit tous ses services pour la réalisation de ce projet. Je l'en remerciais et lui dis que je n'y manquerais pas. Cette pensée était vraiment sincère de ma part, car je manquais un peu de souffle pour contacter les gens, alors que lui, était plutôt du style fonceur, presque sans scrupules. Il était l'élément complémentaire que je necessitais à ce moment. On discuta toute la soirée et mit au point la tactique de mes projets. Premièrement, trouver un local. Ça je pouvais me débrouiller tout seul. Deuxièmement, trouver de l'argent. Alors là, j'avais besoin de lui. On se mit d'accord sur ces deux formes d'actions, complètement différentes l'une de l'autre, mais indispensables. Tout était bien clair entre nous deux. Le lendemain matin je me mis en quête d'un local, et me rendis au centre National du Folklore. On me reçut très bien, et même on me fit visiter le musée folklorique, qui était d'une richesse inouïe, surtout sur l'histoire des masques, avec toute son évolution. Des plus anciens jusqu'à l'heure actuelle. Là aussi, je me rendis compte que le folklore n'était pas mort et existait sans avoir eu de cassure, mais dans une continuité constante d'évolution. Je fis le rapport avec les autres pays où pour retrouver les origines des chants populaires, on devait avoir recours à rechercher chez

les vieilles personnes habitant la campagne, qui chantaient des chansons monotones et poussiéreuses, comme si l'on découvrait une mine d'or, alors que cette mine d'or était à l'agonie. Je pensais surtout à l'Europe. Alors que là, en Bolivie, on marchait sur une mine d'or qui brillait de tout son éclat. Le folklore était dans la rue, là, posté à tout moment devant vous, avec toute sa générosité.

Je compris encore plus l'importance de leur éclatement, tant dans la musique que dans les tissus ou masques. C'est pour cette raison que les groupes de musique folklorique que j'avais vus et entendus dans la rue, étaient d'une telle puissance, qu'elle nous entraînait dans la chair. C'était vraiment ma pensée et d'ailleurs, cette musique me donnait les mêmes frissons que le Jazz, sous une autre forme, mais de la même intensité. J'avais de la peine à concevoir l'esprit européenisé du petit indien jouant tristement de la flûte tout seul, dans les Andes, tout ceci était faux. Leur musique était aussi grande et puissante que leurs montagnes. Tout ceci s'éclairait dans ma tête, j'avais l'impression d'avoir toujours connu ces gens. Je m'identifiais à eux, j'étais bien chez-eux, c'est cette croyance, qui me donnait de l'acharnement et la conviction de monter ma boîte, pour pouvoir vivre, c'est à dire manger et dormir, sans soucis du lendemain, mais surtout vivre.

Quant à ma démarche, ce département me dit que c'était difficile, que ça posait des problèmes, que ci, que ça. J'abandonnais. Je m'aperçus que j'avais affaire à des fonctionnaires qui étaient là pour garder les choses comme elles sont, mais surtout pas les déranger, eux. L'esprit des fonctionnaires est vraiment universel. Je quittai ces lieux en les remerciant et en regrettant de n'avoir pas abouti à un accord.

L'après-midi, je me rendis chez Cavour pour la répétition, avec le nouveau gars qu'il me présenta. C'était un étudiant du nom de Julio Godoy. Il jouait du Bombo (sorte de tambour fait avec une peau de chèvre et taillé dans du bois ou bien du contre-plaqué). On répéta tout l'après-midi, et Cavour m'apprit des nouvelles mélodies où j'éprouvais une certaine difficulté, surtout dans les rythmes, mais il était assez bon pédagogue et petit à petit, je m'adaptais à cette nouvelle forme d'interprétation. Je lui fis part de mes projets de monter une boîte ou plutôt une sorte de cabaret folklorique. Il resta sceptique et je crois même que ça le fit sourire, mais enfin, ça ne changea pas mon optique.

J'avais remarqué une grande maison abandonnée, qui se trouvait au centre de la ville, sur une grande place. Devant une très belle église coloniale. Je la visitais et au rez-de-chaussée, il y avait une immense pièce qui aurait pu contenir, au moins trois-cent personnes. Je me dis :

- Eh bien voilà, l'endroit qu'il me faut.

C'était l'idéal. Je me renseignais qui en était le propriétaire, on me dit qu'elle appartenait au gouvernement, je me rendis aussitôt au bureau des habitations en leur expliquant bien, mon projet. On me répondit que cette maison allait être détruite, dans le courant de l'année, en vue d'un bâtiment qui serait reconstruit pour en faire une sorte de maison de la culture. Vraiment l'État et les fonctionnaires n'avaient vraiment rien de positif, et je ne savais plus quoi faire. Je me rendis pour la dernière fois dans un autre local qui appartenait au gouvernement, mais cette fois je jurai que cela serait la dernière. Cette maison s'appelait la "Casa Murillo", c'était le domicile d'un révolutionnaire, qui chassa les espagnols. Ils avaient fait de sa maison une sorte de musée. Ce Murillo était très respecté à La Paz, presque comme le père de la Patrie. Un vieux monsieur, me reçut très gentiment, et encore une fois, je lui fis part de mes projets. Il me montra les lieux, en s'excusant, qu'il était dans l'impossibilité de pouvoir mettre à ma disposition une seule pièce de la maison, effectivement tout était rangé, dans toute la tradition du musée, d'un homme ou d'un héros qui est entré dans l'histoire, mais j'eus l'impression que ce vieux monsieur était le seul qui me comprenait. Il se mit à réfléchir, puis tout à coup, une idée lui vint à la tête. Il se tourna vers moi et dit :

- Pourquoi est-ce que vous n'iriez pas voir à côté de l'église San Francisco. Dans la petite ruelle qui longe l'église, se trouve une galerie de peinture, et le propriétaire se trouve être un ami à moi. C'est un homme très compréhensif, vous verrez.

Je le remerciais de sa gentillesse et me dirigeais directement vers cette galerie de peintures. Je lus sur la porte "Galeria Naira". J'entrais dans une allée, puis dans une petite cour, et à ma droite, une grande porte était ouverte, et dans la place des tableaux aux murs. C'était bien là. Je demandai qui était le propriétaire, car plusieurs personnes se trouvaient dans le local. On me présenta à un monsieur de 45 à 50 ans, qui me reçut avec courtoisie et qui se présenta :

- José Ballon, pour vous servir.

Je balbutiais un peu pour m'expliquer, car l'endroit me plaisait beaucoup, et encore une fois, je lui fis part de mon projet, mais cette fois la réponse fut positive. Il me dit sans aucune hésitation :

- je trouve l'idée très bien. Concilier la peinture avec la musique.

J'ai cru en tomber par terre. C'était gagné. J'avais mon local. Il me précisa bien que lui ne s'occuperait de rien, qu'il me cédait le local, et c'est tout. Question d'argent, il n'en avait pas et en plus la galerie était en net déficit.

Je lui dis que la question argent, je m'en occupais et du reste aussi. Puis on se serra la main en se souhaitant une bonne réussite.

19

Le soir, je me rendis au restaurant, où je rencontrai Vargas. Je lui fis part de mon succès, qu'il reçut avec enthousiasme, tout en lui disant bien que maintenant, c'était un peu à lui de jouer avec moi, pour la recherche du fric. Aussitôt, une idée lumineuse lui vint à la tête, et avec enthousiasme il me dit :

- On pourrait aller voir monseigneur l'Évêque.

Aussi vite, il eut terminé sa phrase, je le coupais.

- Ah, non, surtout pas des curés là dedans, ça va encore être le bordel. Il baissa la tête honteusement comme s'il avait dit une bêtise, je lui dis plutôt :

- allons voir les Suisses, eux ils ont du fric.

- alors d'accord, me dit-il, d'ailleurs je sais très bien où les trouver.

Ça c'était meilleur que les curés. Dès le lendemain matin on se mit en chasse. Il me prêta des habits, pour bien présenter, en me disant :

- Quand on va demander de l'argent, il faut toujours être bien habillé.

Il me mit même une cravate. Je devais avoir l'air con, parce que ça le fit rire. Puis il me parla d'un petit industriel, qui avait une petite fabrique, mais dont l'argent ne lui faisait pas défaut. On entra dans le bureau et il s'avança et me présenta à un bonhomme très sérieux, caché derrière son bureau :

- Eh bien voilà, je vous présente un compatriote, et puis il voudrait monter une combine avec des artistes, dans un local. Alors il a besoin d'argent.

J'en étais estomaqué. Aucun fair-play. Je crois que j'aurais fait mieux tout seul. Je regrettai déjà de m'être engagé envers lui. Puis il se tourna vers moi, et me dit :

- Allez, va, explique au monsieur, ce que tu veux.

J'essayai d'arranger le mieux possible mon histoire, en essayant de rétablir un peu la situation et après un moment je réussis à le convaincre de ma sincérité. Puis il sortit son porte-monnaie et me présenta 100 pesos. C'était pas beaucoup, mais je pensais en moi-même, que ça me payerai au moins mes frais d'hôtel et la bouffe. Aussitôt, mon curé Vargas lui dit à haute voix :

- Ah alors ça, c'est gentil de votre part, comme ça il pourra payer son hôtel

et son restaurant, parce que vous savez, il est pas riche ce petit gars.

J'avais envie de l'étrangler, et surtout quitter les lieux, le plus rapidement possible. Je remerciai le Suisse pour sa collaboration et on sortit à toute vitesse. Dès qu'on fut dehors, je commençai à engueuler Vargas :

- Mais t'es con où quoi ? Qu'est-ce-que tu as besoin d'aller lui raconter ma vie privée. Même si c'est vrai, que je suis dans la merde, y a pas besoin de le lui raconter que son fric c'est pour payer mes dettes. De quoi j'ai l'air moi, et lui de me répondre :

- Mais non, t'as bien vu que ça a marché, il t'a filé le fric, et quand je lui ai dit à quoi ça servait il n'a même pas écouté.

Devant des arguments pareils je baissai les bras. Il ne se rendit même pas compte de l'énormité de sa connerie.

Je rentrai à l'hôtel, quand même heureux de pouvoir régler mes comptes, puis je décidai de prendre mon matériel et d'amener le tout chez Cavour, car l'argentin me lorgnait d'une drôle de manière. Je n'avais vraiment pas du tout confiance en ce gars. En plus, il trafiquait je ne sais quoi, mais souvent, des gonzesses venaient le voir puis il fermait la porte derrière elles en chuchotant des combines à l'oreille, pour ne pas que j'écoute leurs conversations. Tout ça, n'était pas clair, et ça me plaisait pas du tout.

En emportant ma caméra et mon enregistreur, j'eus une idée. Je pensais, si je donne ma caméra en gage à un Suisse, il y en aura bien un qui va me prêter du fric. L'idée était bonne. Après avoir déposé mon matériel, je pris la caméra et tous les objectifs, qui représentaient une somme rondelette, qui m'aurait suffi largement pour fabriquer des chaises et des tables et tout le nécessaire pour recevoir des gens. Je me rendis chez un autre industriel, mais tout seul cette fois, mon curé m'avait un peu déçu. Je me trouvai dans des bureaux beaucoup plus importants que les premiers et je pensais :

- Cette fois y a pas de problèmes. Derrière ces bureaux, il doit y avoir de l'argent.

Ça se sentait. Je demandais à voir le patron, ça n'était pas facile et je dus attendre un bon moment avant d'être reçu. On me fit entrer dans un bureau luxueux. J'étais bien chez le patron. Puis un grand bonhomme me reçut avec un fort accent suisse-allemand :

- Qu'est-ce-que fous foulez ?

Je lui expliquai l'histoire. Il ne refusa pas mais, il demanda à voir mon appareil après l'avoir scruté, il me regarda en me disant avec son accent :

- Fous safez, moi chai pas besoin d'appareil pour filmer, chai pas comment

ça marche.

Ce con, il avait rien compris. Alors je me remis à lui expliquer que je ne voulais pas le lui vendre, mais le lui laisser en garantie, pour qu'il me prête de l'argent. Il me regarda et reprit :

- Foui, foui, chai trrès bien compris, mais ou fou foulez que che le mette ? Bon Dieu de bordel, il était borné. Je commençais à m'énerver et me levais pour sortir quand il m'arrêta et me proposa : -

Che feu bien fou donner quelque chose, mais pas paucoup, pas-que ça faut pas cher cher ces trucs là. Puis fou me rempourserez le plus fite possible, pasque ça fa chener ici tans mon pureau.

Puis il me tendit 500 pesos. Quel radin celui-là. Ma caméra elle valait au moins 15000 pesos, mais enfin c'était toujours ça. Mais c'est certain ça n'était toujours pas assez. J'en fis part à Vargas, qui fut outré. Puis comme pour se racheter, il me dit :

- J'ai une idée on va aller voir un autre Suisse. J'ai entendu parler de lui en bien, en plus, il paraît qu'il est Suisse de langue française. Et c'est lui qui est le directeur de toute la concession des cigarettes en Bolivie.

Il regarda le calendrier, puis réfléchit :

- Demain, on est samedi, on pourrait encore y aller demain matin. Comme ça on ne perdra pas de temps.

Le lendemain on se rendit encore une fois de plus à la recherche d'argent. On fut reçu très aimablement par un vieux monsieur, petit gros, qui était assis derrière son bureau. Il nous demanda ce que nous désirions, puis on lui donna une explication bien précise. Il nous écouta sans nous interrompre, puis se leva, se dirigea vers nous, et tout en nous montrant la porte de sortie, il nous dit :

- Écoutez, je n'ai pas le temps de m'occuper de vous maintenant, mais passez lundi, on verra ce que je peux faire pour votre truc.

C'était pas encore l'enthousiasme, mais il y avait de l'espoir. Je pensais que peut-être en réunissant les 500 pesos de l'autre et la somme qu'il me donnerait, je pourrais éventuellement au moins, commencer à acheter du bois, quitte à faire les tables et les chaises moi-même, J'avais une lueur d'espoir. Vargas cette fois, avait fermé sa gueule, ou du moins n'avait pas trop dit de bêtises. L'après-midi, je me rendis chez Cavour, qui m'annonça en rigolant :

- Tu sais, on passe à la radio ce soir. Ils vont te rendre un petit hommage, puis on jouera une ou deux mélodies. Ça fait partie des Shows du samedi soir, à Radio Mendez et c'est retransmis dans toute la Bolivie.

- Mais t'es fou, que je lui dis. On n'a même pas des thèmes au point, et en

plus, j'ai un sacré trac. C'est quand même gonflé, pour un étranger, de venir jouer de la musique, d'un pays, dans ce même pays. Non, non, je ne suis pas d'accord.

Il me prit par l'épaule, puis me tapa dans le dos.

- Tu verras, ça marchera très bien, puis on est déjà programmé, alors on peut plus refuser. D'ailleurs, on va répéter tous les trois, tout l'après-midi.

20

J'en avais déjà les doigts qui tremblaient et je n'arrivais pas à m'ôter de ma tête, ce trac qui me tirait les entrailles. J'étais certain, que j'allais à la catastrophe. On répéta des mélodies très simples qui ne demandaient aucun effort technique, ni le soutien de longues notes. Il y en avait deux seulement et j'espérais dans le fond de moi-même, en faire qu'une seule, c'était largement suffisant.

Plus le soir approchait, et plus je tremblais de peur. Puis vint l'heure du départ. Je n'arrivais même pas à manger un sandwich. Il n'aurait certainement pas passé. On descendit toute l'avenue principale de La Paz, puis on arriva devant la radio. Une foule immense attendait dehors, sans pouvoir entrer, car plus une seule place n'était libre, à l'intérieur. On se fraya un passage tant bien que mal, puis enfin on arriva dans les coulisses d'une petite scène, où se produisait déjà des artistes. Ce n'était pas du folklore, mais plutôt du style yé-yé de l'époque. Certains chantaient en anglais, d'autres dans un style ringard, mais en espagnol. Ces artistes avaient un succès monstre. C'étaient les vedettes du pays, aucun ne jouait de la musique folklorique, mais l'ambiance était chaude.

Le public marchait à fond, tout en étant mitigé, des indiens, des cholas (femmes avec le petit chapeau melon). De toute façon, c'était très populaire. Moi, j'étais dans le coin, mort de honte, avec ma petite flûte dans ma veste, de temps en temps je regardais Cavour, presque comme une bouée de sauvetage. Lui, il me répondait par des clins d'œil. J'aurais bien voulu qu'on nous annule. Je ne sais pas, n'importe quoi, qu'on nous dise, qu'on s'excuse, mais le programme est trop chargé, venez la prochaine fois. Mais au contraire, quand l'animateur nous vit, il s'exclama :
- Ah, vous êtes là. Heureusement, on avait peur que vous ne veniez pas.

J'étais fou de rage. C'était pas du tout ce que j'attendais de lui. En plus, il avait l'air content. Je fondais de plus en plus. Puis vint notre tour. Je m'avançais timidement, pendant que le présentateur cria dans son micro :

- Et voilà maintenant un musicien qui nous vient droit d'Europe, spécialement venu ce soir, pour ? Devinez quoi ? Jouer notre musique. C'est un artiste de renommée internationale, je vous le présente : Gilberto Favré.

J'aurais voulu être six pieds sous terre, et les gens qui applaudissaient à ne plus s'arrêter, en plus, ce qui m'attendait était encore plus terrible, puisque je devais jouer. J'étais déjà paralysé sur place sans avoir touché mon instrument. Qu'est-ce-que cela allait être ?

Cavour me fit signe de me préparer. Je sortis ma flûte de ma veste, la mis aux lèvres, plus une seule goutte de salive dans ma bouche. C'était affreux. Il est impossible de jouer si les lèvres sont sèches. J'essayai de chercher dans le fond de ma gorge, au moins une goutte d'humidité, rien à faire. Je m'attendais au pire, car je ne pouvais plus attendre. Il fallait jouer.

Je soufflais dans ma flûte. Un son nasillard en sortit, puis plus rien, que de l'air. Je bougeai les doigts sur les notes, en tremblant, mais rien ne sortit. Ma tête tourna, si j'avais été foudroyé à ce moment là, ça aurait été un bienfait. J'aurais échappé à cette à cette torture. Je voyais les gens devant moi qui écoutaient mon silence. En me voyant me débattre comme un forcené, je devais avoir l'air ridicule. Puis je pensais que tout le pays m'écoutait. C'était horrible. Je me retournais du côté de Cavour, qui était, mort de rire, en me voyant. Ceci me mit dans une colère furieuse, puis je me tournais vers Godoy qui me fit un signe d'encouragement et cette mélodie que je haïssais, qui ne se terminait plus. J'avais les entrailles qui me faisaient mal, tellement j'étais contracté. Puis petit à petit, on arriva à la fin. Je sentis un énorme soulagement en la sentant arriver, et enfin, la dernière mesure.

On entendait que le charango et le tambour. J'avais fait état uniquement de pantomime et rien d'autre. Mais, à ma grande stupéfaction, le public se leva et applaudit tellement fort en hurlant :

- une autre, une autre...

Je n'y comprenais rien du tout. Je m'étais attendus à recevoir des godasses sur la tête, ou bien des bouteilles, mais non, ils étaient satisfaits et en plus en réclamaient une autre. C'était le monde à l'envers. Puisque je n'avais pas joué, rien n'était sorti. Je refusais catégoriquement de jouer une autre mélodie, mais le public n'arrêtait pas de crier. Avant que j'accepte, car j'étais obligé. Ils ne me laissaient pas sortir de la scène. A chaque fois que je fis une tentative, on me repoussa brutalement au centre. Ma frayeur n'avait pas disparu, mais je réussis à provoquer un peu de salive dans ma bouche.

Puis on attaqua la deuxième mélodie, qui n'était pas beaucoup plus brillante que la première, sauf que, au lieu de sortir une note audible, j'en sortis peut-être trois. Ce qui était un exploit de ma part. En plus, je n'étais pas certain que c'était des notes. Je pense que c'était des "canards", j'en suis presque sûr. Le même succès se répéta. Les gens se levèrent encore une fois. Je n'y comprenais rien du tout, puis l'animateur vint vers moi, son micro à la main et me fit une interview qui dura dix bonnes minutes. On se retira tant bien que mal, en se frayant un chemin à travers le public enthousiaste. Tout le monde me tapait sur l'épaule, m'embrassait, me touchait la main en me félicitant de la musique admirable. Je ne comprenais rien et j'étais presque à croire que j'avais bien joué, ou alors j'étais fou.

En remontant Le Prado, l'avenue principale, des gens nous arrêtaient pour nous parler de ce merveilleux moment musical. Ce n'est que beaucoup plus tard que je compris ce phénomène. Car ce fut un phénomène. J'avais mal joué, ça j'en étais certain.

Le dimanche je le passais dans la rue, complètement frustré par mon échec, je ne voyais plus les choses de la même manière. C'était certain. J'avais joué comme un salaud et ce succès, je le considérais presque comme une escroquerie. La seule chose que je pouvais faire était d'attendre le lundi, en flânant dans les rues, complètement dégoûté de l'existence et surtout de la musique. J'en étais presque à tout abandonner.

21

Puis vint le lundi, je me réveillai déjà un peu mieux, le moral était revenu. J'avais presque oublié le cauchemar du samedi soir. A midi, j'allai au petit restaurant où je rencontrai Vargas, qui revenait du palais du gouvernement, car me confia t'il, son filleul était l'un des gardes du palais. Puis il me fit bien remarquer que je devais me rendre chez le Suisse des cigarettes. Il ne fallait pas que je rate cette occasion.

- On ne sait jamais, ajouta t'il, d'ailleurs nous irons les deux, car t'as pas la pêche pour demander, t'es trop timide.

Ça c'était vrai. Je n'ose jamais demander quelque chose à une personne, à part les cas désespérés. On mangea puis on se rendit chez le Suisse. Quand on rentra dans son bureau, il nous regarda d'un air surpris, comme s'il avait oublié de nous dire de repasser ce jour-là. On dut le lui rappeler, puis il s'exclama comme si notre rendez-vous lui revenait à l'esprit :

- Ah, oui, c'est pour votre combine que vous voulez monter ? Excusez-moi, j'avais complètement oublié.

Il chercha dans un des tiroirs de son bureau, fouilla à l'intérieur, puis en sortit une liasse de billets puis une autre, puis encore une autre. Il les poussa vers nous en disant :

- J'espère que ça suffira pour votre machin.

J'ai cru en tomber sur le cul. Il devait y avoir dix fois la somme nécessaire. Je me confondis en remerciements et il leva le bras en maugréant :

- Oh, c'est rien, si ça peut vous faire plaisir.

J'empochai les billets et les fourraient tant bien que mal dans mes poches. Vargas était stupéfait, mais avait l'air content pour moi.

- Alors, tu l'auras maintenant ta boîte de nuit.

Tout de suite, j'allais à la Galerie et annonçais la nouvelle à Pepé Bollon, le propriétaire, qui me donna quartier libre. Je lui demandais conseil pour la fabrication des tables et des chaises, et il me répondit :

- Le meilleur endroit, c'est la prison. Premièrement ça leur fait un peu d'argent et deuxièmement tu seras sûr d'avoir ton matériel à peu près à la date fixée.

Je trouvais que c'était une très bonne idée et me rendis immédiatement à la prison, qui a pour nom le "Panoptico". Je me trouvai devant une sorte de forteresse, au centre de La Paz, des grands murs entouraient une sorte de château moyenâgeux, avec une grande porte d'entrée grillagée qui paraissait être la seule entrée. Des gardes me renseignèrent sur l'itinéraire que je devais emprunter, pour arriver à la menuiserie. Ils ne me posèrent aucune question, ni ne me fouillèrent. C'était comme si j'entrais dans un quelconque ministère.

A l'intérieur de cette forteresse, régnait une ambiance invraisemblable. Des femmes étaient assises par terre et vendaient leurs marchandises, comme à l'extérieur. Je ne voyais aucune différence. Je ne savais pas qui était prisonnier ou qui ne l'était pas. C'était des sortes de ruelles, avec des petits appartements, qui se juxtaposaient les uns à côté des autres, toute porte ouverte, sans grillage. Je ne voyais pas la différence de me balader dans la prison, ou flâner le soir, ou le jour dans les rues de La Paz. Si c'était ça les prisons des pays sous-développés, alors là, je n'y comprenais plus rien. Car la prisons suisses, à quoi ça ressemble avec leurs paillasses et leurs cellules fermées à double tour, sans lumière et sans aucune possibilité de sortir.

Encore une fois c'était le monde à l'envers. Vraiment ce pays me devenait de plus en plus sympathique. Je demandai à une personne (ou un

prisonnier) où se trouvait la menuiserie, car j'étais complètement perdu, et enfin, j'entrais dans un atelier où plusieurs personnes travaillaient, clouaient des planches. On me présenta le chef qui me donna une date pour amener le bois de l'extérieur, car lui ne faisait que la réalisation du travail. On se mit d'accord sur le prix et l'affaire fut conclue. On se serra la main, puis il m'invita à boire le café chez un de ses amis, dans une petite pièce qui leur servait de logement. Il me présenta à tous ses copains qui étaient curieux de voir un Gringo dans la prison. Ils étaient tous vachement sympa, puis ils me demandèrent de leur amener un peu d'alcool la prochaine fois. C'était une des choses qui leur manquait le plus. Les femmes, ça allait pas de problèmes, mais l'alcool, c'était plus difficile. Ils me recommandèrent de bien passer les bouteilles en douce, parce que c'était la seule chose interdite. Il est évident que je devais leur en amener. Je le comprenais tellement bien. Puis je leur demandais :

- Mais les femmes, comment vous faites ?

Ils m'expliquèrent le fonctionnement :

- Tu vois, ici, trois fois par semaine, nous avons droit à une visite. On les appelle les jours de la Yuca (sorte de légume de forme allongée). Alors les gars qui sont mariés, eux n'ont pas de problèmes, alors les femmes de ceux-là viennent avec leurs copines, pour les copains qui ne sont pas mariés, et si le gars leur plaît, alors elles viennent régulièrement. D'ailleurs tu verras, les jours de Yuca, presque toutes les cellules sont fermées au début de l'après-midi.

Je pensais :

- Ouais, faut vraiment aller en prison pour se taper des gonzesses. Encore quelque chose qui ne ressemble pas à l'Europe.

- Ici, me dirent-ils, celui qui sait un peu se démerder, et bien il peut vivre encore assez décemment. Le seul désavantage et que, on sait quand on y rentre mais on ne sait pas quand on ressort. Tu peux faire trois ans de prison, puis quand tu passes au tribunal, t'es condamné à un an, alors tu vois.

Maintenant il fallait que je m'organise bien pour la réussite de mon entreprise. Il me fallait faire des affiches, des annonces dans les journaux et les radios, ensuite réfléchir sur les boissons et surtout les ensembles. La forme aussi de la présentation. Combien de jours par semaine, de spectacle. Tout ceci, je devais le résoudre et tout seul. Car en réalité, il n'y avait que Pepé Ballon et Carrasco, un associé de la galerie, qui croyait dans mon idée de réalisation. Mais ils y croyaient, seulement.

Toutes mes journées et mes nuits étaient occupées à cette réalisation.

J'avais fait faire des affiches de telle façon, que l'écriture annonçant l'ouverture de la Peña, soit faite de telle manière que je puisse faire des dessins autour des lettres. Je passais des nuits à faire des affiches originales. Chacune d'elle, avaient un dessin différent. Mon intention était de les placer dans chaque hôtel de La Paz. Elles n'étaient pas du tout bâclées. Je prenais grand soin pour chaque dessin. J'utilisais des compas et des règles en reproduisant des figures géométriques de Tiwananaco. Ensuite, je les coloriais avec précision.

J'en réalisais une vingtaine, toutes différentes. Il me fallait aussi des ensembles folkloriques. Mon idée était d'engager six ensembles ou chanteurs différents, pour animer la soirée, à raison de deux fois par semaine. Je pensais que c'était raisonnable, car les touristes n'affluaient pas beaucoup à cette époque. Cavour m'aurait certainement été utile, pour me présenter à des chanteurs et musiciens folkloriques. Ce que j'aurais voulu surtout, c'était ces orchestres de flûte de pan. Je me renseignais pour en joindre un, on m'indiqua que les cireurs de bottes de La Paz, avaient monté une association et possédaient leur propre orchestre.

Je me rendis à la "Plaza de Armas", en face du Palais Présidentiel, et là, se trouvaient les principaux chefs de cette organisation. Je m'informais près de l'un d'eux, et lui expliquais mon intention. Il ne se rendit pas très bien compte, au début, mais je réussis à lui attirer l'attention, surtout en lui expliquant que je ne voulais pas qu'ils jouent gratuitement. Ils seraient payés. Il me dit qu'il en parlerait à ses collègues, à leur réunion hebdomadaire, et que je devais repasser dans quelques jours.

Bon Dieu, c'était pas si facile que je l'imaginais. A notre réunion de l'après-midi, je demandai conseil à Cavour, qui me promit de me mettre en contact avec des musiciens, car ça ne courait pas les rues. Je lui proposais que nous aussi nous jouions, si nous prenions un ou deux musiciens nouveaux. Il fut d'accord et alla chercher un de ses voisins qui chantait et jouait du tambour. Il nous manquait une guitare et le tour serait joué. En travaillant beaucoup, on arriverait peut-être à quel que chose d'honnête.

Après ce qui m'était arrivé à la Radio, je pouvais tout risquer. Ça ne pourrait pas être plus lamentable. Je m'aperçus que le folklore, à cette époque, était réservé uniquement à la classe populaire ou plutôt, à ce qu'on appelle la basse classe. Il y avait aussi certaine institution de haute classe, qui daignait s'intéresser à cette musique du peuple, mais sans contact avec le peuple. Tout ceci se passait entre gens bien, de la High Society, dans des soirées où l'on buvait du thé, où l'on se déguisait en indien. Tout ceci était grotesque et fou. Ce n'était pas dans mon intention

de présenter ces gens-là. Je voulais de ceux qui sentent mauvais, qui boivent du vin, qui jurent sans être grossier, mais, qui vous font de la musique qui vous rentre dans les tripes.

Mon intention pour l'interprétation, n'était pas du tout de jouer de la Quena comme les Indiens : premièrement, c'était impossible, puisque je n'étais pas indien. Deuxièmement, ça n'aurait abouti qu'à un échec. Ce que je fis, c'était jouer de la flûte comme je le sentais moi, et aussi fort et intensément que possible, et c'est tout.

22

Notre petit orchestre prenait petit à petit de l'allure, c'était sans prétention, mais audible, la seule chose qui me gênait un peu, était d'être un peu trop influencé par la musique Argentine. Ceci était le grand complexe des pays limitrophes avec ce pays. J'avais déjà ressenti un peu ce genre d'influence au Chili et ça me choquait un peu, car la musique bolivienne était de loin supérieure dans sa pureté et sa beauté, à la musique argentine, qui n'était pour moi, que de la poudre aux yeux. A part de temps en temps, mais rarement, une mélodie qui sortait du lot, comme les Bagualas ou Vidalas. En réalité, les Boliviens, à cette époque, avaient un complexe de leur musique, vis à vis de l'étranger.

Je m'aperçus très vite, de cette situation fautive, car jamais j'avais entendu une telle variété de musiques si différentes les unes des autres, dans un seul pays. Ceci venait des grandes différences de climats qui vont des hauts-plateaux à 4000 mètres et plus, et des lieux tropicaux qui se trouvent au dessous du niveau de la mer. Puis les langues et les races. Les Aymaras de la région de La Paz et du lac Titicaca, puis les Quechuas à partir de 200 kilomètres, au sud de La Paz, jusqu'à la frontière de l'Argentine, en passant par des régions où la race espagnole prédomine. Ce que l'on appelle les vallées comme Tarija, toute cette population répartie dans un espace trois fois comme la France, représentait 5 millions d'habitants, donc presque pas de communication entre eux, ce qui n'empêchait pas de donner une monotonie. Chaque région avait ses propres coutumes et sa propre musique, d'où sa richesse.

Je me rendis compte de cette situation et quand je leur fis part de mes idées, en leur expliquant bien, que leur musique était riche pour cette raison, ils me crurent car moi, j'étais un Gringo, et un Gringo qui dit ça, pour eux, c'est vrai. C'est avec cette réflexion, que je compris le

phénomène de la radio. Ils n'avaient en réalité pas écouté la musique, mais ils avaient écouté le présentateur qui disait :

- Un étranger qui joue de la musique bolivienne.

C'est ça qu'ils avaient aimé. De mon interprétation ils se foutaient royalement. C'est en cherchant des ensembles, que je compris tout ça. Cette idée me donna beaucoup de force, et je me dis :

- Maintenant, je peux foncer.

Cavour me présenta à deux sœurs qui chantaient en duo. Elles avaient de très belles voix, et elles étaient accompagnées par leur père qui était compositeur et joueur de charango, puis un chanteur soliste, Victor Hugo Leano. Plus un duo de chanteurs " Los Caminantes ". En réalité ce n'était pas très facile de trouver des ensembles, surtout pour monter une soirée avec des numéros qui ne se ressemblent pas entre eux. Je devais encore avoir la réponse des "Choclos", les cireurs de bottes et tout était réglé.

Avec ces cinq ensembles, c'étaient largement suffisant. Maintenant, il me manquait les journalistes ou les journaux et les boissons. Je me rendis chez les deux journaux principaux, "Le Dia » et "La Prensa". Je rencontrais des journalistes qui me dirent qu'ils étaient à mon entière disposition pour n'importe quoi. Je fis le tour des radios, qui me dirent la même chose. Tout marchait comme sur des roulettes.

Maintenant les boissons. Pepé Ballon me dit qu'il ne fallait pas prendre du Pisco, car premièrement il y avait de fortes chance qu'il soit trafiqué, et que c'était quand même un peu fort pour offrir à la clientèle. Je lui demandais quoi servir aux gens. La Bolivie à cette époque, ne produisait pas de vin. Il me dit :

- T'en fais pas, on va aller au marché noir.

- Comment ? Au marché noir !

- Oui, tu verras, ici à La Paz, on a un marché officiel où tout ce qui se vend est le fruit de contrebande et là, on peut acheter du vin chilien par 5 litres. Décidément, ce pays devenait de plus en plus intéressant, que je pensais en moi-même. L'idée était de tout miser sur les deux premières soirées. Faire une sorte de boum, quelque chose de nouveau, qui devait faire une révolution en chaîne. Si les deux premières étaient réussies, ça suivrait automatiquement. C'était mathématique, et il le fallait pour que je foute tout mon fric dedans.

Je dois dire que sincèrement, je n'ai jamais eu l'intention de faire fortune, ou bien d'amasser de l'argent, mais, de faire bouger des gens et que tout le monde soit content. Et c'est tout. C'était peut-être par satisfaction personnelle ou par orgueil, mais tout ceci m'amusait beaucoup. Tout le

monde en Bolivie, jouait le jeu, jamais je n'ai eu d'ennuis d'ordre administratif. D'ailleurs, il ne m'était jamais passé par la tête, de demander soit une patente, soit une permission quelconque au gouvernement, qui ne m'a d'ailleurs jamais posé de questions, sur mes intentions, ça, c'est de la démocratisation. On n'emmerde pas les gens avec des papiers à la con, quand on a des idées. Ce sont deux choses totalement différentes, et je suis certain que si j'avais eu à remplir des papiers administratifs, justifiant mes idées, je n'aurais pas supporté ce freinage à mes élans. J'aurais tout abandonné et n'aurais rien fait du tout. Ou, peut-être un peu de tourisme, avec photographie des lieux, que j'aurais montrés à mes amis européens, pour leur certifier que j'y étais bien allé et que c'était bien moi qui suis sur la photo à côté de l'indien. Je me rendis sur la place d'armes, voir les "choclo" (maïs), les cireurs de bottes, qui m'annoncèrent qu'ils voulaient bien faire l'essai pour venir jouer. Mais sans trop se hasarder. Ils se méfiaient quand même un peu de moi, avec toutes les raisons du monde. Je pense que j'aurais réagi de même, mais enfin, ils me promirent d'être là, c'était le principal. Puis j'allais à la prison, voir si mes tables avançaient. Là aussi, tout marchait bien.

23

Pendant un mois, j'avais l'impression que tout La Paz travaillait pour moi. C'était extraordinaire, j'avais pratiquement qu'à m'occuper de mes affiches et répéter avec mon orchestre. De ce côté, tout marchait bien aussi. Cavour m'apprenait des mélodies nouvelles et surtout me corrigeait sur l'interprétation, avec des subtilités rythmiques, qui donnaient toute la valeur à la musique bolivienne, m'obligeant à de gros efforts pour comprendre l'esprit de cette musique. Je compris que tout était dans ces subtilités.

Le jour de l'ouverture de la première Peña bolivienne s'approchait. Je devenais de plus en plus nerveux, à l'idée de la réussite ou de l'échec de cette aventure. Cavour était assez sceptique sur la Peña. Il suivait mes mouvements et mes inquiétudes, avec amusement, Il avait plus confiance dans l'orchestre que nous montions que cette espèce de folie de petit spectacle à la semaine. Vargas y croyait ferme et parfois me suivait dans mes démarches. La seule chose que je lui reprochais était qu'il aurait voulu amener tout le clergé à l'inauguration. Monseigneur l'Évêque en

tête. Il prétendait que les gens m'auraient amenés toute la crème de l'aristocratie, de la ville. C'était justement ce que je ne voulais pas. Si ces gens voulaient venir, qu'ils viennent, mais je ne voulais absolument, sous aucune forme, que les personnes viennent sur invitation spéciale, ou invitation tout court. En plus, même le personnel du clergé n'aurait pas amené plus de monde que d'autres, vu que les boliviens ne sont pas des fanatiques du catholicisme. Pour eux, c'était une forme de pensée qu'ils acceptaient pour les fêtes. Les jolies petites figurines, telles que le petit Jésus dans la paille avec les deux animaux qui lui soufflaient dessus pour avoir chaud, ou bien, une belle représentation de la sainte Vierge qui pouvait les protéger et les aider pour, par exemple, acheter une maison ou un camion, en l'aimant bien pour sa générosité, il pouvait bien la placer au milieu de la "pacha marna", la déesse de la terre, qui est aussi logique que n'importe quel saint(e), puisque la terre nous donne à manger.

L'hôtel où je vivais, devenait de plus en plus insupportable. Il y avait un tel bordel, surtout la nuit, les gens rentraient complètement ivres à partir du soir, et pendant toute la nuit. J'avais appris que tout ces fêtards faisaient partie d'une équipe de football, très populaire en Bolivie. En tout cas, ils manquaient pas d'entraînement. Surtout pour courir après les gonzesses, dans les couloirs. En plus, mon voisin recevait des visites à tout moment, je ne sais pas quoi il trafiquait, mais j'étais continuellement dérangé pendant que je peignais les affiches. Un jour, il me proposa de nous associer pour un boulot très simple. Les curés de l'église San Francisco, lui avaient demandé de surélever la statue du Christ se trouvant au dessus de la porte d'entrée de l'église. Il me montra des plans qu'il avait établis. Avec une corde, on l'aurait pris par le haut, et il suffisait de le tirer jusqu'à la hauteur voulue, puis avec une échelle, le repousser dans une cavité qui se trouvait à cinq mètres au dessus. Cette opération, me dit-il, devait nous rapporter une jolie petite somme à chacun, mais il était complètement fou, car il n'y avait aucun moyen de monter sur le toit. En plus, la statue devait bien peser une tonne et demi. En tirant avec une corde, on se serait cassé la gueule. Je refusais catégoriquement, en lui disant que je préférais mon projet à moi. J'étais plus certain de le réussir. D'ailleurs, le Christ est toujours actuellement à la même place.

Deux jours avant l'ouverture de la Peña, je me rendis à la prison, car c'était le délai fixé avec mon menuisier. J'eus l'heureuse surprise de constater que tout était fait, conforme à ce que nous avons convenu. Le gars était très content de se faire un peu d'argent et moi d'avoir mes tables. C'était un type très large d'épaule, trapu, de tête, au premier abord, pas trop rieuse, mais à force de se voir, on s'était lié d'amitié et

J'étais toujours le bienvenu dans mes apparitions.

J'avais amené pour ce dernier jour une bouteille d'alcool, dissimulée sous ma veste. Les gardes me laissaient passer même sans me fouiller. Ils savaient très bien, que je ne dissimulais rien dessous ma veste. Nous nous sommes réunis chez l'un d'eux, pour boire notre bouteille. On parlait de tout et de rien, puis tout à coup de demandais au menuisier :

- Mais, qu'est-ce que t'as fait pour être en prison ?

Il me répondit sans hésiter, sur ma question indiscreète :

- Eh bien moi j'ai tué ma femme et je l'ai coupée en morceaux.

Et tous les gars s'esclaffèrent de rire. Je lui répondis :

- Elle a dû vachement te faire chier, pour que t'en arrives là.

Il me regarda dans les yeux mais ne me répondit pas. Mais je vis très bien un petit air malicieux au coin de ses lèvres.

Je louais un camion et on embarqua tout ce matériel dessus. J'avais engagé des Indiens pour m'aider à transporter les tables de la prison à la rue, c'était des gens excessivement maigres et petits, mais d'une force incroyable. J'avais de la peine à en soulever une seule, mais eux, en transportaient trois sur les épaules. C'était incroyable, où allaient-ils chercher cette force physique. Je fis part de mon admiration à un des gardiens qui m'expliqua, que les Indiens mâchent des feuilles de coca, qui leurs paralysent le centre nerveux. De ce fait, ils ne sentent ni la douleur ni l'effort, et leurs force est quadruplée sous l'effet de ce stimulateur.

24

Le jour de l'inauguration, tous les journalistes m'avaient fait un article, concernant un centre culturel ou de réunions d'artistes pour dialoguer ou dissenter sur la musique. Je n'aimais pas du tout ce genre d'expressions. J'aurais plutôt dit "bistrot pas ordinaire ou on se fend la gueule", mais enfin, c'était la seule manière de passer dans les journaux. La culture ça impressionne toujours, Les radios faisaient des annonces aussi, à leur manière. Le spectacle devait commencer à sept heures et demie. J'avais calculé que, avec le retard que les gens prenaient en général à un rendez-vous, c'était à peu près, trois quarts d'heure au minimum, donc ça ferait huit heures et demi, c'était une heure convenable.

Ce jour là, le trac me revint, puis une angoisse terrible. J'avais tout grillé mon fric dans cette affaire, si ça ne réussissait pas, j'étais dans la merde. Je pris du retard, lâchement. Je ne voulais pas voir le résultat, et je

m'enfilais dans les bistrots des environs, à siroter des bières pour avoir le courage, de voir quelle était la réalité. J'avais tout donné la responsabilité à Pepe, question de recevoir les gens. Je ne voulais pas assister à cette sorte de naissance. Je me soulai la gueule, nerveusement jusqu'à neuf heures, puis je pris mon courage à deux mains, en me dirigeant du côté de la Peña.

De loin je vis la place San Francisco. Il y avait quelques voitures c'était déjà un bon présage. Puis, plus je m'approchais et plus la rue s'animait. On sentait que quelque chose se passait, et enfin, j'entrai dans les lieux. La cour était bondée de monde, et les choclos faisaient vibrer leurs flûtes de pan, comme j'avais entendu, la première fois dans la rue. Ça marchait, je vis Pépé complètement affairé, à servir les gens, qui se précipitaient à l'intérieur sans pouvoir entrer. Plus une seule place de libre, pour les retardataires. Je regardais ça comme si j'étais étranger à cette fête, puis j'allais dans la deuxième cour intérieure, où se trouvait un petit local qui servait de dépôt de vin, et où attendaient tous les artistes que j'avais engagés, ainsi que mes musiciens. Tous avaient l'air content de cette initiative, mais le plus heureux dans cette histoire, c'était quand même moi, je pensais à ce moment, que j'avais un peu exagéré dans mes efforts, j'en aurais fait la moitié moins, il est certain que le résultat aurait été le même.

Les artistes passèrent les uns après les autres. L'air complètement satisfait, les choclos, commencèrent à m'appeler "Monsieur", c'était bon signe. Puis les deux nanas, "Las Imillas", avec leur père, étaient très contentes. Elles ne s'aperçurent même pas quand je leur mis la main au cul ou que je leur tripotai les miches, leur père non plus d'ailleurs. Puis pour terminer le spectacle, ce fut à nous. Personnellement, plus rien ne me faisait peur, car j'étais complètement soûl, c'est à dire, exactement en état de pouvoir interpréter de la musique d'une façon normale. Ceci me rappelait des vieux souvenirs du Chili.

On entra tant bien que mal sous un tonnerre d'applaudissements et l'on se mit à jouer nos mélodies que nous avons eues tant de peine à mettre au point. Ça marchât. Les gens furent contents, réellement je ne me souviens plus si nous avons bien joué ou non, mais nous avons eu des difficultés à sortir. Ce qui nous fit rejouer des mélodies, vu que notre répertoire était restreint. A la fin du spectacle, presque tout le monde resta, et l'on but et joua jusqu'à l'aube Le père des deux filles, s'approcha de moi à un moment donné, et me dit dans un français accentué d'espagnol :

- Monsieur, vous êtes un gros cochon.

Malgré ma cuite, j'en eus honte et fus prêt à m'excuser, auprès de lui,

quand il me rétorqua :

- Oui, c'est les seuls mots que j'ai appris à l'école mais je n'ai jamais su ça voulait dire. Alors dites-le moi.

Ouf, j'étais sauvé. C'était comme si il me donnait la permission de draguer ses filles.

Dans ces deux cours qui se rejoignaient par un petit corridor, vivaient une dizaine de familles, avec enfants, grand-père, grand-mères, oncles, sœurs, etc. Tous étaient dans la cour pour assister au spectacle, malgré le bruit que la musique causait. Ils étaient avec nous tous. Satisfaits de cette réussite. Au contraire, ils étaient heureux que Pépé Ballon soit content, car ils savaient bien que la galerie ne marchait pas. Pépé était associé avec un peintre qui travaillait, à cette époque à la municipalité. Ce peintre, du nom de Jorge Carasco, proposa pour la Peña, de faire une sorte de quête, qui pourrait apporter un peu d'argent, au moins pour payer le vin. C'est une chose qui m'avait complètement échappé. Il est vrai que si l'on voulait que les spectacles se suivent, il était nécessaire de demander de l'argent, car les artistes devaient être payés puisqu'ils venaient se produire. Sinon la formule, se serait réduite seulement à l'inauguration et moi, je n'avais plus d'argent, puisque j'avais tout mis dans ces deux soirées. Mais j'étais tout à fait incapable de demander quoi que ce soit au public. De ceci, je m'en déchargeais complètement.

Je préférais faire la sélection des artistes à engager et c'est tout. Nous nous mîmes d'accord et ainsi personne ne se marcherait sur les pieds. Pour moi, n'importe quelle somme qui me serait donnée, serait un bénéfice net. Ces histoires d'argent furent mises au point le samedi après-midi. On décida que, à partir de la semaine suivante, nous demanderions la somme de cinq pesos, par personne, et que les bénéfices seraient partagés entre Pépé et moi, exactement moitié-moitié. Mais de toute façon, rien n'était gagné. Nous n'en étions qu'au stade expérimental, pour le moment. Les gens n'étaient venus que parce que c'était gratuit, mais s'il fallait payer, comment serait la réaction, ça personne ne le savait. Cela pouvait correspondre autant à une fausse couche qu'à une naissance.

Le deuxième soir, le public avait complètement changé. Aucune personne qui était venue le premier soir, n'était là. Était-ce un bon signe ou un mauvais, ça, je ne pouvais le dire. Quel présage cela annonçait-il ? Je n'en savais rien.

De toute façon, ce soir là, je fis la connaissance de tous les coopérants français de La Paz. Ils avaient l'air d'être de bonne famille, presque tous. Mais très sympa. Ce n'était pas mon genre de milieu, mais l'accueil fut très chaleureux. A bas, les préjugés.

Un de ces gars se mit toujours à côté de moi, il était très chouette. Par la suite, j'appris que c'était le fils de l'ambassadeur de France, M. Ponchardier, qui avait été placé à La Paz, sur sa demande par le Général de Gaulle, pour des raisons de sécurité. Car Ponchardier, d'après ce que l'on m'a raconté, c'était un dur. Ce genre de gars qui n'a peur de rien et qui se fout dans toutes les gonfles. Il avait été placé en Bolivie pour la tranquillité que ce pays inspirait, car Ponchardier était un des fondateurs des fameux barbouzes, qui avaient combattu l'OAS, en territoire français. Sa vie dans ce pays était en danger, car plusieurs fois, sa voiture avait fait explosion. Par chance, il ne s'était jamais trouvé à l'intérieur, mais si jamais ça continuait, il avait bien des risques d'y passer un jour. C'est pourquoi De Gaulle, lui avait confié cette charge à La Paz.

Il écrivait aussi des romans policiers, sous le pseudonyme de Dominique Antoine. Son personnage était un gorille. Il paraît que son fils aurait été blessé au court d'un de ces attentats, et ce fils c'était justement ce gars, qui me parlait toujours. Il me promit de me présenter à son père. C'est une chose qui me faisait plaisir car tout le monde parlait de lui en bien et surtout son personnage, d'après les descriptions. J'étais sûr qu'on allait être des copains.

Cette soirée ressembla un peu à la soirée précédente, avec autant de succès. La quête ne fut pas une bonne solution et cette démarche fut abandonnée complètement.

Je décidais d'envoyer toutes mes notes de voyage à Violeta, et de lui raconter mes aventures à La Paz. Ma rogne avait cessé complètement, et je l'invitais à passer, si elle le désirait, quelque temps dans ce pays qui lui plairait certainement. Quelques jours plus tard je reçus une réponse de sa part, m'annonçant sa venue dans les semaines à venir. Je lui proposai de donner un récital dans la Peña, ainsi que quelques passages à la radio.

25

Pendant la semaine qui suivit les premiers spectacles, beaucoup de mouvements transformèrent un peu mon existence. Premièrement, Pépé me proposa une petite pièce, à côté du local à vin, ce qui ne fut pas de refus, car l'hôtel était très sympathique, mais je préférais une chambre à moi, même sans confort. Et en plus, j'aimais bien l'ambiance de cette cour, avec les enfants qui gueulaient, les choclos qui préparaient leur marché le matin. C'était la vie à l'état pur. Tout le monde se parlait et

s'entraidait, se comprenait. Ça n'avait plus rien à voir avec mon hôtel.

Un après-midi, vint un indien, qui se présenta timidement à ma porte. Il venait voir, dit-il en se présentant comme guitariste, en quoi consistait le genre de spectacle de fin de semaine. Je le lui expliquais et tout de suite un contact se fit entre les deux. Nous étions sur la même longueur d'onde. Je lui demandai quel était son nom, et il me dit s'appeler Alfredo Dominguez.

- Ah, je lui fis, il y a bien longtemps que je te cherche. On m'a beaucoup parlé de toi, mais alors pour t'atteindre, c'est beaucoup plus difficile.

- Eh bien, oui, qu'il me répond, j'étais parti dans le sud, voir mes parents.

Puis on discuta de tout, surtout de musique et je lui proposais de venir jouer vendredi et samedi soir, s'il le désirait, ce qu'il ne refusa pas. Moi, j'étais vachement content car ce gars, ça avait l'air d'être du solide. Il s'était fait déjà une bonne réputation dans tout le pays.

Je reçus, cette même semaine, un téléphone de Radio Rendez, qui me proposait de retransmettre en direct, mon show du samedi soir, directement de la Peña, et spécialement dédié à la musique folklorique. Je n'en revins pas. Tout le spectacle retransmis dans tout le pays. C'était une aubaine inespérée.

En réalité, l'inauguration de la Peña avait fait l'effet d'une bombe, car tous les journaux m'accordèrent des reportages, qui prenaient une grande place dans les premières pages. Les reportages à la radio se succédaient les uns derrière les autres, je n'en refusais aucun, car j'avais encore besoin de propagande, Je voulais m'assurer de la popularité de ma boîte.

Dans la cour, je commençais à me familiariser avec les gens, on me regardait, au début, comme une espèce de martien, venu d'une planète lointaine. Les enfants surtout, venaient guigner vers la porte d'entrée du local, pour écouter les gammes qui me servaient d'exercices techniques, à la flûte. Ils étaient assez fascinés, par la flûte, mais, quand même un peu inquiets sur le personnage. Au début, ils partirent en courant dès que j'entrouvrais la porte, pour sortir de ma chambre, (qui devait mesurer quatre mètres de long, sur 1 mètre 50 de large). Je savais, que ces enfants, je pouvais les dompter avec ma musique. Ils ne disaient rien car ils étaient très timides, mais petit à petit, tout en faisant semblant de les ignorer, ils commencèrent à me poser des questions. D'où je venais ? Pourquoi, je faisais de la musique Quelle langue je parlais ?

Puis au bout d'une semaine, ils commencèrent à se familiariser avec moi. Un jour, je les réunis tous ensemble avec la permission des parents, bien entendu, pour faire une bouffe dans le local à vin. Tout se passa bien.

C'était très détendu et je sus leurs noms et pus bien identifier leurs caractères.

Il y avait José, avec une gueule, d'indien tellement marquée, qu'on lui voyait plus les yeux, tellement il était bridé. Il devait avoir huit ans, très timide et poli, pas très causant. Son père était peintre en lettres.

Puis Joselito, à peu près le même âge, beaucoup moins marqué que José, et très vif, plutôt du style farceur, fils de Rosa vendeuse de souvenirs et de tissus folkloriques.

Ensuite "La Puce", un tout petit qui devait avoir six ans, ne parlait pas beaucoup mais riait toujours. Lui il vivait au troisième étage avec toute sa famille, déjà d'un niveau social supérieur. D'origine chinoise.

Après, un tout petit mec très très timide, fils des concierges de l'immeuble. Eux vivaient sous les escaliers de l'entrée dans un espace de deux mètres sur trois. Il y avait là, le grand-père, la grand-mère, sa mère et son père, sa petite sœur et lui. Toute cette famille vivait de la soupe, qu'ils vendaient aux ouvriers, à partir de cinq heures du matin. Je crois aussi que le père devait être policier, car parfois, il mettait une casquette et un veston d'agent de la circulation.

De l'extérieur de l'immeuble, venait aussi un grand copain de tout ce groupe. Il s'appelait Joselo. C'est tout ce que je savais de lui. Il devait avoir neuf ans, extrêmement vif, style chef de bande.

Je remarquais que ces enfants rougissaient presque, quand je sortais des gros mots, ils me regardaient sans rien dire, puis devenaient rouges comme des tomates, puis ensuite, éclataient de rire. Ils essayaient de me persuader que ces mots, il ne fallait pas les prononcer. C'était pas joli, croyant que comme j'étais étranger, je ne me rendais pas compte de leur signification. Je leur prouvais le contraire, en leur donnant un exemple concret :

- Si un gars vous emmerde dans la rue, en vous agressant avec des paroles grossières, il faut pas lui répondre :
- Je m'excuse, monsieur, mais, ce que vous dites n'est pas poli veuillez parler correctement.
- Vous êtes d'accord les mômes ?
- Ben oui.
- Alors qu'est-ce que vous lui répondez ?
- Ben ... va chier, vieux con.
- Ouais... c'est pas mal mais ça suffit pas. Il faut lui dire :
- Saloperie de con, enulé de merde, fils de pute, va te faire foutre. Si tu continues à me faire chier je te fous mon poing dans ta gueule de sale

con.

- Alors, c'est quand même mieux, n'est-ce pas les mômes ?

Tous les mômes, morts de rire :

- Ouais, ouais, c'est bien comme ça.

- Bon alors, trois fois par semaine, vous viendrez ici, le soir vers 7 heures» et vous suivrez des cours de gros mots, d'accord ?

Tous les mômes en même temps :

- Ouais, d'accord.

C'est de cette manière que commença une grande amitié avec les mômes de la cour. Je les aimais bien tous ces petits cons.

La deuxième semaine de la Peña, fit un tel raffut dans la population, grâce à une propagande excessive de la radio, que les places furent toutes réservées. Le jeudi soir nous refusâmes du monde, ce qui ne fut pas sans causer des ennuis, car les amis qui ne furent pas acceptés, ne comprirent pas que même si l'on ne peut plus placer personne, les amis eux non plus ne peuvent plus rentrer. Ceci nous causa quelque problème.

Le soir du vendredi, la salle fut pleine, ainsi que les deux cours. Il fut même très difficile aux artistes de se frayer un passage jusqu'à leur place, face au public. On eut l'impression que toute La Paz s'était donné rendez-vous ce soir-là.

Par curiosité, j'essayai d'aller écouter Dominguez. Avec de grands efforts, je parvins jusqu'à la porte d'entrée sans pouvoir le voir, mais en écoutant sa musique seulement. C'était vraiment extraordinaire. Tout le monde se tut, même les gens de la cour. Je ne pensais pas que la guitare pouvait se jouer de cette manière, tellement personnellement. Absolument sans virtuosité, tout dans l'expression des notes. C'était exactement ma forme de pensée de la musique, le plus important, l'expression d'une note, et non pas une avalanche de gammes, qui démontre qu'on a bien travaillé son instrument. Tout ceci n'est que prétention, à part si la nécessité l'exige. Pour moi, un musicien n'est pas un musicien, s'il ne peut pas exprimer une note, seulement, si elle est belle, expressive, changeante, gaie mélancolique. La virtuosité est un accessoire et rien de plus. Je sentis qu'avec Dominguez, on allait bien s'entendre. Ce jour là, j'appris quelque chose de plus.

Après tout le spectacle, les gens partirent et enfin on put respirer. On discuta avec Pépé et quelques musiciens, et on décida d'arrêter la propagande, parce que ça devenait angoissant, tout ce monde. C'était trop. La réputation était faite, il nous restait qu'à la maintenir, tout dépendait de nous.

Après cette soirée, j'invitais Dominguez pour aller manger une soupe, dans un petit restaurant populaire et très sympa. On resta presque toute la nuit à discuter de musique de son pays. Je sus qu'il peignait, et parfois exposait dans tout le pays, je crois même qu'il était plus connu comme peintre que comme musicien. Pour gagner sa vie, il travaillait dans un bureau de géologie, pour la recherche de minerai et de pétrole, en relevant des cartes de sections de terrain, filmées par des avions à haute altitude.

- Il fallait bien vivre, me disait-il.

Le samedi soir fut un peu plus calme, mais nous dûmes à nouveau refuser du monde. Une certaine sélection s'était faite, quant à notre public. Il se divisait en quatre catégories. La colonie allemande, les Français, les Juifs de l'Ambassade d'Israël, et les Boliviens ; soit des médecins, avocats ou juges. Mais aucun touriste, car à cette époque, les touristes ne venaient pas en Bolivie. La mode était au Pérou.

26

Tout ceci me causait quand même un problème car, si les mêmes personnes prenaient l'habitude de venir à la Peña, il y avait risque de saturation et de monotonie. A moins de faire un programme différent, chaque semaine. Ce qui me demanderait une recherche d'ensembles, et non pas de garder les mêmes. C'est à dire, une variété, et non pas comme au Chili, où les artistes étaient stables.

En réalité, cette variation me plut assez, car chaque semaine était un problème différent et nous empêchait de sombrer dans la monotonie ou à s'embourgeoiser sur un acquis. L'idée de " si ça marche comme ça, pourquoi changer", m'effrayait. Ne pas prendre de risque est pour moi la plus grande des erreurs, même si l'on se casse la gueule. Mais de toute façon, je ne pouvais pas échapper à un petit comité d'amis qui se forma naturellement.

Il y avait des Français, quelques Allemands, dont un professeur, dans une école allemande, qui ne manquait pas un seul soir de spectacle. Elle amenait généralement un appareil enregistreur, et tout le spectacle passait sur ses bobines. C'était vraiment une fanatique de la musique bolivienne.

Le fils de Ponchardier restait aussi avec nous, car nous avons pris l'habitude, après le spectacle, de rester entre nous, pour boire et faire la

fête entre musiciens. C'était le moment le plus sympa de la soirée. On restait jusqu' au petit matin ; c'est à ce moment que tout le monde se défoulait. Avec Dominguez, nous avons mis au point quelques mélodies, que nous jouions spécialement pour ces moments-là. Presque tous les musiciens restaient, à part les choclos, qui n'osaient pas. Certainement par timidité, d'être avec des gens de la "Haute", comme ils disaient.

Notre petit groupe marchait bien, ce n'était pas extraordinaire, mais ça allait. Les gens de la cour, eux non plus, n'osaient pas entrer chez nous. Ils écoutaient mais restaient sur le pas de porte, par pudeur, certainement. Quant aux mômes, eux, ils s'en foutaient et entraient sans complexes.

Je remarquai une chose très curieuse. Jamais je n'avais eu de public américain. Pourtant ce n'était pas eux qui manquaient, puisqu'ils étaient deux cent cinquante, à leur Ambassade, alors que les Français ou autres Allemands étaient une vingtaine au maximum. C'était bizarre, qu'une cassure soit si évidente.

Bien sûr, nous avons l'Américain sympathique de service, mais tout le monde savait qu'il travaillait pour la CIA, surtout que Pépé Ballon, était plutôt de gauche ; c'est-à-dire en opposition politique. A cette époque, c'était une femme énorme qui faisait la vigie, pour le compte de son pays. Tous les hommes boliviens lui couraient après, car pour le Bolivien, la grosseur exprime la beauté ; donc, son succès était assuré. Cela la gênait même, car elle était continuellement agressée dans la rue. Ses rondeurs attiraient tous les regards. Un jour elle vint à la Peña en sanglotant et complètement effrayée. Ses habits étaient en lambeaux. Tout le monde se précipita vers elle, pour s'inquiéter de son état, et entre deux sanglots, elle nous expliqua qu'elle avait pris un taxi et que le chauffeur l'avait amenée dans un endroit isolé et l'avait violée. Alors là, tout le monde partit d'un éclat de rire que la pauvre n'y comprit plus rien, car les gens crurent qu'elle avait eu un accident de voiture. Puis, tout le monde la consola en lui assurant que ce n'était pas grave.

Elle ne manquait jamais une soirée, et jouait même de la guitare en chantant. Elle avait une assez jolie voix. Je la faisais même chanter à la Peña, parfois, une ou deux chansons ça lui faisait plaisir. Quand elle eut terminé son stage, on fit une grande fête pour son départ, et aussitôt elle fut remplacée par un noir américain du nom de Bill. Lui aussi était un amateur de folklore. Il ne ratait pas une soirée. Parfois, il nous invitait chez-lui, et adorait qu'on lui chante des chansons révolutionnaires, surtout celle de Atualpa Yupanqui. Nous on s'en foutait on lui buvait tout son Whisky.

Avec le succès de la Peña, les groupes se succédaient tous les jours à un

tel point, que j'étais obligé de faire des sélections et m'organiser, car j'aurais passé toutes mes après-midis à écouter les ensembles. Alors je recevais de six à huit heures, et après, je foutais le camp dans mon petit restaurant, à écouter Vargas déblatérer sur ses curés et son filleul.

Les groupes qui venaient me voir, étaient très diversifiés. Cela allait des strip-teaseuses aux Indiens des hauts-plateaux. Mais j'essayais de m'en sortir du mieux que je pouvais car il ne fallait vexer personne. Si un ensemble était mauvais, je ne les envoyais jamais balader. Je leur expliquais pourquoi ils étaient mauvais, soit par manque de technique, ou de pratique des musiciens, car parfois, ils trichaient. Je pense qu'ils achetaient des instruments et que une semaine après, ils se présentaient devant moi, avec de beaux habits brodés, et leurs belles gueules de Boliviens, en pensant :

- Cet espèce de Gringo, on va lui baiser la gueule"

Je sais qu'ils pensaient comme ça, car quand je découvrais leur stratagème, ils se marraient. C'est ça que j'aimais chez eux, ils jouaient le jeu. Si je me faisais attraper, c'était bien fait pour moi. Mais de toute Façon, ce n'était pas perdu, car mon rôle à ce moment était, que moi, je leur fasse croire, qu'ils devaient jouer de la musique, et que dès qu'ils arriveraient à quelque chose de positif, et qu'ils seraient prêts, ils pourraient venir me voir et jouer dans ma boîte. Comme ça tout était clair. En général ça marchait et des dizaines et des dizaines d'ensembles, furent formés de cette manière. C'était ma façon à moi de leur baiser la gueule, d'une façon positive.

Pour cette raison, la Peña devint une référence, pour ceux qui avaient réussi à jouer un ou deux soirs à cet endroit. Je ne pardonnais rien, et n'admettais aucune médiocrité, et jamais un ensemble ne m'en a voulu, de l'avoir refusé. Je leur disais simplement de rentrer chez-eux, et de travailler de telle ou telle manière.

Un jour, vint un Indien très digne et très poli. Il se présenta comme l'Alcalde d'une petite agglomération qui situait à peu près à 200 kilomètres de La Paz, à Umala, dans la province d'Aroma. Il me présenta le groupe de son village qui, m'assura-t'il, jouait de la musique autochtone. Je n'ais pas, dans ce cas-là, écouté sa musique, et j'acceptais sa représentation, car il y avait déjà un moment que j'aurais voulu un ensemble d'Indiens des Hauts-plateaux. Il me promit de les faire venir, pour la fin de la semaine. Je sus plus tard, que sa musique avait déjà une réputation, dans la population des Hauts-plateaux et que lui s'appelait Zalazar. Par la suite on devint de grands amis.

Son spectacle était extraordinaire. Ils jouaient de plusieurs flûtes, et je

devais diviser la soirée pour eux, en autant de flûtes qu'ils jouaient, car chaque flûte correspondait à un costume, et pour rien au monde, ils auraient joués de toutes les flûtes avec le même costume. Cela les faisait voyager avec des malles entières d'habits, de chapeaux et de plumes. Ils venaient à dix, c'était absurde car le cachet du spectacle, ne couvrait jamais leurs frais, mais ils s'en foutaient complètement. J'aimais vraiment beaucoup ces gens, et c'est par eux, que j'ai connu petit à petit, la mentalité de l'Indien véritable. Et je compris très bien leurs démarches, ce n'était pas absurde.

27

J'adorais les vendredi après-midi, car c'était le jour de l'achat du vin au marché noir. Et chaque fois, c'était des histoires à n'en plus finir, car il y avait plusieurs marchands de vin. Comme nous étions de bons clients, chacun y mettait du sien pour nous proposer des bons vins à plus ou moins bon prix. J'avais remarqué aussi, que jamais il ne fallait venir vers les une heure de l'après-midi. On était certain d'être mal reçu ou pas du tout. Du fait que tous les choclos avaient leurs transistors branchés d'une heure à deux heures moins le quart, plaqués sur l'oreille, pour écouter religieusement le feuilleton journalier, retransmis par une des radios populaires. Feuilleton à l'eau de rose, généralement basé sur la même trame. Soit : *Une femme aime un homme, qui l'aime aussi, puis survient un autre homme ou une autre femme, qui ne veut pas de cet amour, car il ou elle veut épouser un des deux, alors des tragédies se créent entre eux, mais de toute façon, ces histoires se terminent bien, car l'amour est toujours le vainqueur.*

J'aimais bien cette ambiance, de ces moments-là, car les choclos vivaient réellement, toute l'histoire. Ils pleuraient quand s'était triste, et criaient quand le méchant passait un sale moment.

- Bien fait pour toi, espèce de lâche tu la mérité.

Puis les femmes se regardaient entre elles, d'un œil affirmatif, elles approuvaient toutes le dénouement de l'histoire. Quand le feuilleton était terminé, ce n'était pas fini, car il y avait encore des commentaires, sur les actes d'un tel, comme après un match de football. Je m'amusais comme un petit fou. Chaque minute était passionnante et tout en regardant la marchandise, j'écoutais les commentaires.

A cette époque, je me sentais libre, chaque jour était quelque chose de nouveau, et passionnant. Absolument rien n'était monotone. C'était la vie

à l'état pur, sans faux problèmes. Tout le monde vivait en fonction des uns et des autres, en harmonie. Même le racisme était une chose vivante et journalière, et chacun l'acceptait, parce ce que l'être humain est comme ça, et rien ne le changera. J'avais remarqué qu'il existait une hiérarchie de classe, que tout le monde acceptait sans se poser de questions, et sans essayer d'atteindre un échelon supérieur. Les choses étaient acceptées comme elles étaient et personne n'en souffrait.

Il y avait d'abord, le gouvernement, qui était une chose.

Puis les métis qui avaient pu faire l'université.

Ensuite la grande majorité de métis ou de cholos, qui vivaient dans les quartiers populaires, qui eux, parlaient deux langues. L'Aymara et l'Espagnol.

Puis venaient les Indiens, complètement ignorants, ne parlant que l'Aymara (tout ceci à La Paz).

Et en dernier, le chien qui ne parlait ni Aymara, ni espagnol.

C'était en gros la population que je voyais. Tous ces gens s'accordaient entre eux. Ils formaient un ensemble très divers. Quant à nous, nous étions les Gringos, les étrangers. C'était une classe à part qu'ils ignoraient ou plutôt, ça les faisait rire, de voir ces peaux blanches et ces gens avec un drôle d'accent. La plupart de ces gringos, étaient là, pour faire de l'argent et vivaient dans un circuit fermé avec leurs habitudes et leurs coutumes. En réalité, ils vivaient aussi en harmonie avec les autres puisqu'ils étaient comme ça, et personne ne s'en plaignait.

Dans le bas de La Paz, vivait la haute société, et dans le haut, les quartiers populaires. Comme la Paz avait la forme d'un entonnoir, plus on était en haut dans le quartier, et plus on était pauvre, et plus on dominait la ville. Jusqu'à l'extrémité des hauts-plateaux, la vue était extraordinaire. Cette différence de classe avec la hauteur de la ville, se devait à une chose bien précise. Cette ville, à partir du haut se trouvait à 4000 mètres d'altitude, ensuite, elle descendait rapidement, je pense, jusqu'à 3200 mètres. La Peña qui était au centre, se trouvait à 3600 mètres, mais comme sa latitude se trouvait dans une zone tropicale, plus l'on descendait et plus le climat était chaud.

Si par exemple, La Paz s'était trouvé au niveau de la mer, et bien, il n'y aurait eu que de la forêt tropicale. On pouvait très bien passer de l'hiver au printemps, puis à l'été. Donc les gens vivant au bas de la ville, avaient un meilleur climat que ceux du haut, mais ils n'avaient pas la vue.

Une chose que je n'ai jamais comprise, est comment les gens vivaient, car tout le monde vendait quelque chose à quelqu'un sans qu'il y ait un

marché extérieur. L'industrie était pratiquement nulle, à part la bière et les chaussures, qui étaient pour un marché interne. Un exemple :

- Des quartiers populaires, une chola, achetait 10 kg d'oranges, qu'elle revendait en deux parts de 5 kg à d'autres cholas, qui les revendaient au détail et en plus, ces oranges étaient extrêmement bon marché.

Tout le monde sortait satisfait de sa transaction. Je ne suis pas maître en économie mais, ça m'a toujours paru extraordinaire. En plus, la Bolivie devait être le pays où il avait le moins d'inflation, au monde, puis qu'à cette époque, le dollar n'avait pas bougé depuis 14 ans. Il y avait certainement une raison, mais laquelle ?

On mangeait à toute heure de la journée et de la nuit. Toutes les deux heures une spécialité était préparée :

- Du "el fricasé" jusqu'au "lockro", cette fameuse soupe de deux heures du matin. Avec toute la gamme entre ces deux repas, soit, brochettes de porc grillé, de pain fourré à la viande, de salades, de sandwiches énormes. Il y avait même un Américain qui vendait des hamburgers. Et tout ceci pour chaque bourse.

Il y avait aussi, une forme de location de maisons qui était très avantageuse, pour tout le monde, mais avec certains risques pour le propriétaire. On appelait ça "Anticretico". Un propriétaire d'une maison, la louait pour une somme d'argent, plus ou moins importante suivant l'état des lieux, pendant plusieurs années, un contrat était signé entre les deux intéressés. A la fin de ce contrat, le propriétaire devait rembourser la somme qui lui avait été versée, et le locataire devait chercher une autre maison, qu'il pouvait garder si le propriétaire ne pouvait plus la rembourser. Comme ça tout le monde était content. Le locataire ne payait pas de loyer et le propriétaire pouvait se construire une autre maison avec la somme prêtée. En réalité, il fallait qu'il se fasse sa première maison ensuite, les autres suivaient. S'il allait se soûler la gueule avec le fric, alors il perdait tout.

Tous les dimanches, je m'organisais ma journée pour pouvoir assister à un maximum de manifestations. J'étais devenu très copain avec les cireurs de bottes, qui faisaient partie d'un club de boxe. Eux-mêmes pratiquaient ce sport que j'aimais beaucoup, l'ayant pratiqué pendant deux ans à Genève. Ils m'invitèrent à voir les matchs, interclubs qui se disputaient les dimanches matins, tout près de la Peña, dans une sorte de terrain vague, où ils avaient placé une espèce de ring, qui paraissait en être un quand on voyait les boxeurs dessus, se taper sur la gueule avec hargne. C'était vraiment du folklore. J'aimais beaucoup cette ambiance. Ce n'était pas

très grand, mais il pouvait venir au moins 200 personnes, assises par terre et tout en pique-niquant, regarder les matchs qui se suivaient les uns après les autres. Si par malheur, un des adversaires faisait une vacherie à l'autre, telle que coups bas ou bien coups de pieds dans les tibias, aussitôt, le public réagissait vivement en lui lançant tout ce qu'il trouvait à portée de main. Des pierres, des bouteilles, des godasses. L'autre avait intérêt à partir et à ne pas réapparaître, car même à la sortie, les gens l'insultaient.

L'après-midi était différent, Tout se passait dans un immense colisée, au centre de La Paz au "coliseo Cerado". Le spectacle commençait vers deux heures de l'après-midi. Je pense; que c'était le spectacle le plus fabuleux du monde, à en avoir le souffle coupé. Près de dix à quinze mille personnes y assistaient. C'était à peu près les courses de taureaux en Espagne, seulement là, il n'y avait pas de taureaux, mais des groupes de danseurs, qui venaient des quartiers populaires. Chaque groupe comprenait 50 à 80 danseurs, de Diablado ou de Moreno et autres danses. Chaque danseur possédait un costume de couleurs très vives et brodé, soit avec des paillettes ou, soit brodé à la main. Chacun d'eux était un vrai chef-d'œuvre. Tous ces groupes se produisaient avec leurs propres fanfares, qui faisaient aussi partie des danses, tout en étant à part. Tous ces danseurs portaient un masque multicolore, représentant soit, le diable ou d'autres figures humaines. Tout ceci était féérique. Le public participait avec enthousiasme à ces danses, qui se faisaient huer, eux aussi comme les boxeurs, s'ils ne dansaient pas bien, et des centaines de bouteilles venaient s'abattre sur leurs têtes et leurs cassaient leurs masques. Ceci était pourtant assez rare. Parfois, ils se contentaient de les siffler. A ce moment le groupe, avait intérêt à filer avant que ça ne tourne mal.

L'argent récolté par ces groupes, revenait à leurs sociétés qui devaient investir, pour l'élaboration des costumes et des masques, pour le Carnaval ou surtout, à La Paz, pour la Fiesta du Grand Poder. Ces habits et ces masques coûtaient une vraie petite fortune, et plus une société avait d'argent, plus les costumes étaient beaux. Certains pesaient jusqu'à 80 kg.

Ces journées étaient rudes, car on buvait beaucoup de bière, et le soir tout le monde était un peu plus que "pompette". Parfois, je me faisais des copains et l'on continuait à boire après le spectacle. C'était de vrais pièges, car par la suite j'appris à me méfier. Si on part en groupe, pour aller boire un verre, on ressort du bistrot deux jours après. Mais j'aimais bien me laisser entraîner, si je n'avais pas de contrat le jour suivant, car dans ces moments-là, il m'arrivait des aventures, les plus inimaginables,

mais en le payant par un degré d'alcoolisme qui frôlait le délirium trémens.

Je reçus un télégramme m'annonçant l'arrivée de Violeta, à La Paz. Elle arrivait directement à l'aéroport. J'avais avisé les journaux et radios, puis annoncé deux récitals à la Peña. La rencontre fut très chaleureuse, comme si rien ne s'était passé. La seule chose qu'elle me demanda, fut de retourner à Santiago. Ce que je refusais catégoriquement. Je ne pouvais pas abandonner la Peña et tout ce que j'avais entrepris, pour retourner à une situation sans issue. Elle le comprit très bien.

On se mit d'accord pour se voir chacun son tour, mais surtout ne rien abandonner de nos réalisations. Je lui fis visiter tous les coins que je connaissais, les quartiers populaires, les fabricants de masques, et surtout toute l'ambiance de la cour, avec tous les mômes. Rien de particulier ne se passa, à part qu'elle fut tellement fascinée par tout ce qu'elle vit. Elle écrivit une chanson sur ce voyage en Bolivie.

Je la présentais à Dominguez, qui lui chantonna une mélodie, timidement, puis elle lui demanda s'il chantait. Il lui répondit que non. Sa spécialité était la guitare. Elle insista pour qu'il lui chantât une deuxième chanson, et ils se mirent à discuter. Violeta lui assura qu'il avait une voix très belle. Je connaissais Dominguez, et je savais que c'était le genre de gars qui ne fait pas trop attention à ce qui se dit autour de lui, ou plutôt, qui fait semblant de ne pas faire attention, mais qui en réalité, prête une oreille attentive à chaque parole. Comme je vis que quelque chose se préparait, entre eux, je m'éclipsais, n'ayant plus rien à voir dans cette discussion de musicien à musicien. Cette conversation d'ailleurs, fut décisive, car Dominguez se mit à chanter, par la suite. J'essayais de l'encourager de mon mieux, car c'était vrai qu'il avait une belle voix.

Quand Violeta écouta les choclos, je pense qu'elle eu le même frisson que moi car son enthousiasme fut tel, qu'elle se jura de les faire venir à Santiago. Je trouvais l'idée très bonne, et lui proposais de partager les frais. Elle leur trouverait des contrats et moi je leur payerais le voyage. C'était déjà un grand projet qui l'aurait certainement aidée pour son chapiteau et en même temps, le sujet de notre réconciliation. Le choc avec cette forme de vie et de musique, fut tel, qu'elle se mit à peindre toute la journée, jusqu'à la date de son récital, c'est à dire qu'elle faisait récital et exposition en même temps. Tout se déroula bien, pour elle, les deux soirées furent bondées, et tous ses dessins se vendirent. Le public qui assista à ces deux soirées de récital, fut plutôt composé de Boliviens, qui connaissaient déjà Violeta de réputation. Quand elle partit, elle était vraiment émerveillée par son voyage et me promit de faire tout son

possible pour trouver du travail pour les choclos.

Mon orchestre marchait pas mal, mais ce n'était pas extraordinaire. La curiosité de l'ensemble était que Cavour jouait admirablement bien du charango et que moi, j'étais un gringo qui jouait de la flûte indienne, mais rien de particulier ne faisait resurgir cet orchestre.

28

Suite après 6 jours d'arrêt

A Salta, en Argentine, se déroulait toutes les années, un grand festival de folklore sud-américain, avec la participation de nombreux pays, représentés par plusieurs groupes par pays. Ce festival était suivi par des centaines de milliers de personnes, puis retransmis par radio, que tout le monde suivait avec émotion, avec remise de médailles en or, comme les jeux olympiques. Deux des musiciens de notre groupe participèrent à ce festival. Non pas comme musiciens, mais comme faisant partie du corps de ballet national. De ce fait, il nous manquait le chanteur et le batteur.

Alfredo Dominguez était aussi parti mais, comme représentant soliste, guitariste, compositeur. De ce fait, notre groupe se trouva mutilé des deux principaux musiciens, et nous n'étions plus que trois, Cavour, un guitariste et moi. Notre répertoire s'en ressentit par la limite des thèmes. Je n'avais pas prévu que la Peña, en souffrirait par le manque d'éléments de notre groupe et sans Alfredo Dominguez. Ce ne fut pas que les gens ne vinrent plus au spectacle, mais nous sentîmes une nette diminution.

Ce phénomène me fit réfléchir. Cela voulait dire que notre ensemble et Dominguez influaient beaucoup sur la qualité du spectacle. Pourtant mon ensemble n'avait rien d'extraordinaire, à cette époque. Je parlais à Cavour de mon inquiétude, pour l'avenir de l'orchestre, par chance, lui aussi avait remarqué cette baisse de qualité et d'enthousiasme de notre part, ce qui représentait le demi échec que nous subissions devant le public. Il me dit qu'il allait réfléchir à la question.

Un après-midi, il vint me voir, et me parla d'un chanteur qui vivait en face de chez lui, mais qui actuellement n'avait aucune activité artistique, dû à la dissolution de son orchestre, qui a eu en son temps, un certain rebondissement dans la musique bolivienne. Je lui dis qu'il n'avait qu'à me le présenter, on ne sait jamais.

Le soir même Cavour revint me voir. Il était tout essoufflé, d'avoir couru, pour devancer ce chanteur qui devait arriver dans les cinq minutes qui

suivaient, pour me dire de l'accueillir avec délicatesse et d'essayer de le faire chanter. Effectivement un jeune homme se présenta dans ma chambre. Il était timide, presque enfoui dans une gabardine, les mains dans les poches. Je le reçus sur le palier de ma porte, car la chambre était si petite et encombrée, que s'était difficile de s'y trouver à deux. Je lui demandais si éventuellement il pouvait faire un remplacement, pendant un certain temps, un de musiciens étant momentanément absent. Il ne refusa pas mais, me proposa de faire un essai dans les jours qui suivaient. Puis on se mit à discuter de la musique bolivienne, je lui parlais de mon point de vue sur ses qualités, et peu à peu, on s'aperçut que nos idées étaient les mêmes, sur ce sujet. Lui, se décontracta et me proposa de me chanter une chanson lente du folklore traditionnel, bolivien. Cette chanson, s'appelait, "Tu casamiento y mi Muerte" (Ton mariage et ma mort).

Dès la première mesure, un tilt se fit dans ma tête. Ce mec, que je me dis, il a quelque chose. Je le fis arrêter au milieu de la chanson, et lui proposais de l'enregistrer, comme ça sans accompagnement, ce qu'il ne refusa pas. Ensuite, nous avons écouté cet enregistrement, et à ce moment, je vis que lui, était aussi surpris de sa voix, que moi-même. On resta ainsi quelques heures à discuter, avec toujours plus d'enthousiasme. Ce gars avait un répertoire de chansons, qui correspondait à ce que je cherchais, et en plus, il chantait en Aymara et en Quechua, ce qui valorisait encore plus la qualité d'audition. Cette rencontre allait être suivie d'une foule d'événements extraordinaires.

Tous les jours, je mettais mon poste de radio au milieu de la cour, pour écouter les délégations qui passaient au festival de Salta. Les locataires de l'immeuble se groupaient autour de ce poste et écoutaient attentivement la musique de tous les pays. Ensuite, ils commentaient sur leurs qualités, ce qui amenait tout le monde à des discussions passionnées, mais sans violence. De toute façon, tout le monde se retrouvait, d'un commun accord, sur le sujet, bon ou mauvais. Mais, quand les délégations boliviennes passaient c'était des hourrah, et des cris de joie, qui faisaient trembler les vitres de la cour. Tout le monde mimait une danse. Les enfants, les vieux, les adolescents, tout en tapotant des mains avec des "Viva Bolivia", comme à un match de football, quand son équipe gagne. En plus, aucune critique défavorable n'était prononcée sur les Boliviens. Tout était bon, et en réalité, nous étions obligés de constater, que les gens de Salta, recevaient ces groupes avec autant d'enthousiasme que dans ma cour. En plus la musique était de bonne qualité.

Quand Dominguez passa, un silence religieux se manifesta. Tout le monde

écouta. Personne ne dit un mot. On n'osait même pas se chuchoter des mots, sans que d'autres nous fassent des signes de se taire. Quand il eut terminé, c'était comme si le footballeur avait mis un but, autant à Salta que dans la cour. Les gens s'embrassèrent et aussitôt une fête s'organisa. On ouvrit des bouteilles de vin, les voisins allèrent chercher de la bière. Je mis aussitôt de la musique et tout le monde se mit à boire et à danser.

L'euphorie fut à son comble, quand nous avons écouté la distribution des prix. Tous les groupes boliviens, Dominguez compris, avaient gagné une médaille d'or. C'était lancé. La fête continua toute la nuit. Le lendemain je retrouvais dans les coins de la cour, des gens complètement soûls et hébétés de se retrouver par terre, dans une cour qui pour certains, n'était même pas connue. C'était des gens qui avaient passé dans la rue, par hasard, et sans que personne ne leur pose de questions sur leur identité. Le principal était qu'ils ne cherchent pas la bagarre, c'est tout.

Quant à nous, avec l'orchestre, les répétitions avec notre nouveau chanteur, Edgar Joffre, elles allaient bien. Des nouvelles mélodies s'ajoutaient à notre répertoire, un peu pompeux. C'était pour moi, une nouvelle forme de musique bolivienne, que je n'aurais jamais soupçonnée. Ces thèmes étaient pris ou inspirés d'une région qui s'appelle Ayata, ou Italaque, qui était le pays d'origine de Yayo Joffre. Je remarquais que ce nouveau style surprenait les Européens et faisait plaisir aux Boliviens. Ils réagissaient quand ils écoutaient les premières mesures et s'épanouissaient quand Yayo chantait en Aymara. Quant à moi, j'aimais beaucoup ce nouveau style, qui n'était pas du tout mielleux ou langoureux. Cette musique avait de la force, et je m'efforçais le plus possible de l'exprimer avec ma flûte. On sentait dans l'ensemble la possibilité d'aller plus loin, et ne pas rester cloîtré à une musique traditionnelle, qui sombre très vite dans l'oubli ou la monotonie. On s'accorda tellement bien, avec ce nouveau chanteur, que l'on décida, non sans appréhension de vider celui qui était parti à Salta. Ceci nous parut un peu salaud, mais la vie est comme ça.

Et le jour arriva où les délégations revinrent de Salta. C'était un soir de Peña, et les musiciens arrivèrent au milieu du spectacle, sous les acclamations des spectateurs et de tous les locataires de l'immeuble. Ils avaient accrochés leurs médailles à leur cou, et plus leur joie était grande, plus notre culpabilité augmentait. Car ils ne savaient pas que notre point de vue avait changé. Je pense surtout au chanteur, quand il vint vers moi, pour me donner l'accolade. J'eus l'impression de lui donner le baiser de Judas. Ce fut un des jours les plus tristes, depuis plusieurs années. En plus, c'était moi qui étais chargé de la mauvaise nouvelle. Ce soir-là, je ne pus

rien leur dire. Je ne me sentis pas le courage, mais lui, sentit certainement que quelque chose s'était passé. Je décidais de reporter tout ça au lendemain.

Le matin suivant, je tournais en rond, chez-moi. L'estomac me tortillait et me provoqua des crampes à me faire dégueuler. Puis tout à coup, je me décidais. Puisqu'il fallait le faire, autant y aller d'un coup. Je grimpais dans les quartiers populaires, entrais chez-lui, et lui annonçais la nouvelle et notre décision de ne plus le garder comme chanteur. J'ai cru qu'il allait tomber à la renverse, car en réalité, il ne s'attendait pas du tout à cette nouvelle, mais enfin, je l'avais dit. Mon estomac, petit à petit, se décontracta, après avoir essuyé cette douche froide. Il m'invita à prendre un café, malgré son émotion. Moi, j'aurais voulu partir le plus vite possible, mais je ne pouvais pas. Puis on se mit à parler d'autres choses et l'affaire s'arrangea plus ou moins. Quand je fus dans la rue, je courus chez Cavour et Yayo, pour leur annoncer que tout était réglé. Et le soir, nous jouions à cinq personnes, avec le nouveau chanteur, ce qui n'étonna personne, car les gens l'avaient déjà écouté les soirées d'avant.

29

Notre petit succès à la Peña et les quelques contrats que nous avions par si, par là, nous donna une idée, de faire un disque. Mais comme aucune maison de disques ne s'intéressait à nous, le folklore n'ayant pas encore pris son expansion, on décida de le faire à notre compte. La radio Mendez , à cette époque, possédait des studios.

Elle avait sa propre fabrique de disques, et pour une somme assez modeste, nous fîmes un petit disque 33 tours, avec six mélodies. Nous pensions que, si nous le vendions à la Peña, on pourrait bien arrondir nos fins de mois. Après la séance d'enregistrement, qui dura un après-midi, on nous demanda le nom de l'orchestre pour les étiquettes. A notre grand étonnement, nous n'avions pas de nom. Et jamais cette idée ne nous était venue à la tête. Tout le monde nous appelait "le groupe de la Peña Naira", alors on garda ce nom. Sur ce disque, il n'y avait aucun chant.

Tout était musical. Nous comptions beaucoup sur cet enregistrement pour notre succès futur. J'allais à partir de ce moment, m'occuper de la distribution, publicité, couverture facture. Je voulais tout contrôler, pour la bonne mise en place de chaque chose. Tous les jours, je me rendais à la fabrique de disques, pour voir son évolution. Au bout de quinze jours, les disques étaient emballés Il ne manquait plus que d'aller les chercher.

Dès que j'appris cette nouvelle, je me précipitais comme un désespéré, et tout émotionné pour l'événement, d'avoir fait un disque avec mon groupe, je pris un tourne-disque et me mis à écouter ce fameux disque dont on avait tant parlé. Des voisins de cour, tout le monde étaient là, autour de moi, et tout à coup, on se mit à écouter une musique effroyable, C'était bien ce qu'on avait enregistré, mais une merde comme j'avais jamais entendu. Cela ne correspondait plus du tout à ce que nous avions écouté au studio. Que c'était-il passé ? J'en étais rouge de honte, puis j'écoutais le disque entier. Aucun ne savait l'autre. C'était effroyable. Les gens de la cour me regardaient tristement et en me tapant sur l'épaule, ils essayaient de me consoler en me disant :

- Oh, il n'est pas si mal que ça.

Moi je hurlais. Je pris le disque aussitôt à la maison de disques. Je leur fis écouter. Ils me répondirent simplement que ce disque était très bien, et ne voyaient pas où je trouvais quelque chose à lui reprocher. J'en eus le souffle coupé, et je retournais à la Peña, tout penaud. C'était comme ça, et je ne pouvais rien y faire. Quel pays.

De toute façon, je ne sais pas pourquoi, je me suis fait autant de soucis, car ce disque se vendit comme des petits pains, les enfants de la cour s'étaient chargés de ce travail ingrat, pour un petit bénéfice qui leur payait le ciné le dimanche. D'ailleurs, les mômes devenaient de plus en plus " démerdes ". Les cours de gros mots avaient fait leurs effets, puisque moi-même, leur maître à penser, ne pouvais les dominer. Ils devenaient de plus en plus déchaînés. Un certain soir, José, le plus bolivien de tous, et le plus calme, se mit à me raconter un des films qu'il avait vu dimanche, après-midi. Sa description était à peu près celle-ci :

- Oui, alors, Tarzan est arrivé, puis les martiens ont attaqué la tour Eiffel, parce que les bandits étaient cachés dans les arbres où la femme de celui qui la protégeait des martiens, qui voulaient attaquer Tarzan, puis alors, etc, etc...

Alors je m'endormis puis il me secoua, pour continuer son histoire, que je n'écoutais plus, je n'y comprenais rien du tout car il mélangeait les trois films qu'ils passaient dans la salle. Alors, j'eus une idée géniale. Je lui proposai un marché et lui dis :

- Si je te paie ton ciné, t'es d'accord de venir me raconter les films tous les soirs ? Puis, quand tu vois que je dors, tu fermes la porte tranquillement, en éteignant la lumière, et tu t'en vas, d'accord ?

- D'accord, qu'il me répond, marché conclu.

Puis on se tapa la main, pour l'affirmer. Car comme somnifère, je n'aurais

jamais trouvé mieux.

Avec les mômes on s'amusait vraiment bien. Un autre jour, l'un d'eux était avec moi. J'avais fait une grande salade, avec toutes sortes de piments et de légumes. C'était tellement fort que le môme devint rouge et pleura. Moi aussi d'ailleurs, mais on se fendit la gueule à se voir s'étouffer. A chaque fois qu'on avalait une gorgée de cet enfer, puis on s'en foutait parce qu'on avait une bouteille de rouge pour se rafraîchir. Et tout à coup, on entendit une voix très forte qui cria, dans la cour :

- Joselo, viens ici.
- C'était la mère du môme qui l'appelait pour aller manger.
- Alors, je dis à Joselo, dis-lui merde.
- Merde, qu'il lui cria.
- Ah, tu vois, petit garnement, je vais descendre et tu vas recevoir une tarte.

Le môme commença à avoir peur, et me regarda dans les yeux, en me demandant :

- Qu'est-ce que je fais ?
- Je lui répondis :
- Dis-lui, descends, vieille merde.

La mère descendit les escaliers en jurant tous les noms qui existaient sur la terre. Quand elle fut devant ma porte, je lui barrai le passage dans une position héroïque, et le môme derrière moi, moitié tremblant, moitié mort de rire. Puis je dis à la mère d'un ton affirmatif, en me frappant sur la poitrine et ensuite montrant le môme du doigt :

- Vous n'allez pas battre cet enfant, sans défense ?

Elle me regarda étonnée, puis éclata de rire.

- Ah, eh bien cette fois, j'ai compris, c'est encore vous, depuis que vous êtes là, les enfants deviennent insupportables. Je lui répondis :
- Peut-être, mais maintenant ils savent se défendre.

Puis, elle s'en alla avec son fils, qui était rouge comme une tomate, satisfaite de mon explication.

Un nouveau problème se présenta dans mon orchestre. Un des musiciens, le guitariste, nous fit part de son départ, car la musique ne lui convenait plus. Il voulait se consacrer à ses études uniquement. C'était son point de vue, et tout le monde le comprit très bien, mais ça nous reposait le problème de rechercher un guitariste et de tout remettre au point avec un nouvel élément. En attendant, Julio Godoy, qui jouait du tambour, se proposa éventuellement, en attendant, de jouer de la guitare. Il avait pris des cours de cet instrument, et pour dépanner, on pouvait s'arranger

comme ça. Puis, le chanteur Edgar Joffre (Yayo), pouvait très bien le remplacer, au tambour. Ce fut, avec encore une fois, une nouvelle formation, qu'on se présenta à la Peña, en attendant mieux. Ceci dura un certain temps, et on s'aperçut qu'en réalité, l'ensemble allait très bien comme ça. Julio se débrouillait très bien à la guitare, et Yayo, commençait à prendre goût avec son tambour. Nous commençons à répéter régulièrement, tous les soirs, de 7 heures à 10, ou 11 heures, chez Yayo, en face de chez Cavour, dans un des quartiers les plus populaires de La Paz.

Pour moi, tous les soirs de la semaine étaient une chose fantastique. Je partais à 4 heures de l'après-midi, je m'arrêtais dans tous les stands que je voyais en prenant mon temps, au rythme du pays. Puis je m'arrêtais à la rue Illampu, où je mangeais du "Lechon", (du porc avec salade et pommes de terres), tranquillement ; ce repas, était un vrai délice. Dans un restaurant, de tout ce qu'il y a de plus populaire, avec la patronne sur le pas de porte, assise sur un tabouret avec devant elle, deux immenses marmites, l'une avec la viande, l'autre, les pommes de terre et la salade. Elle prenait ça avec les mains, et répartissait le tout sur une assiette, jusqu'à ras-bord. Avec ça on avait mangé pour toute la soirée. Une bonne bière là-dessus et on était au paradis. Mais il ne fallait pas le rater, car c'était le repas qui se faisait uniquement à partir de 4 heures, jusqu'à 6 heures. Si, on avait le malheur d'arriver après six heures, il n'y avait plus rien. De toute façon, elle ne servait plus.

Pendant longtemps, ce fut ma vie quotidienne. Je mettais 4 heures de temps, pour aller de chez-moi, au lieu de la répétition, ce qui devait faire même pas 800 mètres, et je trouvais que ça passait très vite, tellement il y avait de choses dans la rue. Le soir, à la descente, nous partions avec Godoy, c'était le cirque, parce que tout le monde était bourré.

On jouait de la musique, et on s'amusait. En plus, nous étions contents, car les répétitions marchaient bien. Notre répertoire s'agrandissait de plus en plus. Une des mélodies que Yayo nous proposa et qui nous plut à tous, fut un thème lent, chanté en Quechua et en Espagnol. Cette mélodie fut accompagnée d'un rythme de "boléro de cavalerie", qui est une sorte de complainte que les Boliviens des Hauts-plateaux, composaient pendant la guerre du Chaco. C'est à dire, contre le Paraguay. Ces gens étaient tellement déracinés, de se retrouver dans un climat tropical, que la nostalgie des Hauts-plateaux, leur faisaient composer ces fameux boléros. Ce sont les réalités des Yaravi (triste). Cette mélodie que nous avons, cadrerait très bien avec le rythme. On lui donna le nom de "El llanto de mi madre" (les larmes de ma mère). On l'essaya à la Peña, car nous utilisions

la Peña comme baromètre à nos nouvelles mélodies en regardant la réaction des gens.

Le jour où nous l'avons inaugurée, un grand silence s'est fait après la fin, comme si quelque chose s'était passé. C'est vrai que la mélodie avait quelque chose. J'avais une partie musicale assez longue, et très intéressante, car elle allait du plus grave, au plus aigu de la flûte, et c'était un thème que je sentais assez bien. Nous prenions tous plaisir à le jouer. On avait même trouvé un truc, à la fin. On faisait un duo, voix flûte, qui donnait un son particulier et très doux.

Comme l'ensemble avait l'air de prendre réellement cette fois, l'air d'un vrai ensemble, on fut obligé de lui trouver un nom. Ce ne fut pas facile. On y passa tout une soirée, à réfléchir, quel nom pourrait convenir. Puis, tout à coup, Cavour cria :

- J'ai trouvé, "Los Jairas".

Je lui demandai ce que cela voulait dire, il me dit qu'en langue Aymara, ça voulait dire " les flemmards". Moi, je ne fus pas très d'accord, car c'était difficile à prononcer, mais comme tous s'étaient unis pour adopter ce nom, je dus m'incliner devant la majorité.

Nous étions assez souvent sollicités pour des contrats, dans les festivals des restaurants, et surtout une chose que j'aimais beaucoup, "Les Sérénades", qui étaient demandées par des gens qui voulaient faire plaisir à un ami, ou pour un anniversaire de parent; assez rarement pour une femme aimée, ou alors une réconciliation. On a même joué pour des généraux qui partaient pour Panama, faire des stages antiguérillas. Ces sérénades se passaient pratiquement toujours de la même manière. On arrivait vers les dix, onze heures du soir. Sous la fenêtre de la personne désirée, sans faire de bruit, et tout à coup, on se mettait à faire un vacarme énorme, en jouant un Ballecito, qui est un rythme utilisé pour les sérénades. Ensuite, nous jouions un rythme plus calme, et le troisième pouvait être plus rapide, à nouveau. Le tout ressemblait aux différents tempos d'une symphonie. Pendant, ce temps, la personne à qui était dédiée cette sérénade, attendait derrière sa fenêtre, cachée dans l'ombre, puis à la troisième mélodie, la lumière s'allumait, la fenêtre s'ouvrait et la personne nous invitait pour entrer dans sa maison; et la fête commençait. Elle nous apportait à boire, jamais de coca-cola, et jusqu'au matin, tout le monde dansait, chantait et buvait.

Ces sérénades ne payaient pas beaucoup, car c'était en général, des gens modestes qui offraient ce genre de cadeau, mais, ce qui était sûr, c'est qu'on en ressortait à quatre pattes. Je n'ai aucun souvenir d'une sérénade ennuyeuse, ou qui ai dégénéré en dispute. Parfois, et ceci nous est arrivé

plusieurs fois, que personne n'était dans la maison, ou alors on les rencontrait dans la rue, car ils avaient été au cinéma. C'était à moitié raté, mais ceci n'était pas une excuse, pour ne pas faire la fête.

Tout en Bolivie était prétexte à fêter. Une inauguration, un nouvel appartement, même des souliers neufs; les saints étaient les plus sollicités. Car il y en avait 365, donc n'importe quel jour était bon, et quand on voulait en faire une comme ça, pour le plaisir, il y avait toujours une excuse. Les fêtes populaires les plus répandues, étaient les "Presterios". Les gens des quartiers populaires dépensaient parfois des fortunes pour ce genre de coutume. Parfois, cela les endettaient, pour des années. L'un des participants, choisissait un saint, qui représentait un jour de l'année, pour offrir un grand festin à tous ses amis. Plus le "Preste" avait réuni d'argent, plus il y avait de monde. Les cholas venaient habillées de leurs plus belles robes et parées de bijoux, autour du cou, et au bras. Des bagues aux doigts, et tout ceci en or et en argent, rien de faux. Tout le monde se réunissait à l'église "San Francisco", car la fête devait être bénie pour être une bonne fête. Une messe qui durait une heure de temps, était consacrée à cette bénédiction. Ensuite, les gens se réunissaient devant l'église, se groupaient et formaient un cortège, qui remontait silencieusement dans les quartiers populaires, puis on entrait dans une cour, où était servi les cocktails et en général animé par une fanfare, engagée pour deux ou trois jours car, au moment d'entrer dans la cour, tout s'animait tout à coup, et la fête commençait. Et ceci pendant des jours et des jours, jusqu'à épuisement complet.

Pendant toute la fête, le prochain "Preste", ou parrain, était nommé, pour à son tour, choisir un saint qui devait être le jour de la fête, qu'il devrait offrir à tous ses amis, pour l'année suivante et ainsi de suite. Si un invité arrivait en retard à la fête, il devait boire un "ferrocarillo", c'est à dire un "chemin de fer" qui consistait à boire, devant tout le monde, onze verres d'alcool de couleurs différents.

A mon premier Presterio, j'eus droit à cette cérémonie, et c'était d'autant plus marrant, pour les participants, que j'étais un gringo et leur curiosité était à son comble, pour savoir comment était un gringo "borracho", et quelle allait être sa réaction. Je me souviens que tout le monde était autour de moi, mort de rire, puis le maître de maison amena un grand plateau, avec les onze verres alignés, les uns à côté des autres. Il déposa le plateau devant moi, et m'invita à boire "seco", c'est à dire, chaque verre d'un trait.

Je me mis à l'œuvre. Le premier verre avait un goût horrible. C'était de l'alcool à, au moins 60 degrés, puis je pris le deuxième et le troisième,

avec un temps d'arrêt. Tout le monde m'encourageait en m'assurant que le début était très réussi, mais surtout il fallait continuer. Je sentais déjà les premiers effets. Mon cerveau commença à se brouiller, des relents d'alcool à brûler me sortirent de la gorge. C'était dégueulasse.

Puis je pris une bonne résolution, j'en pris quatre d'un coup, alors, là le public fut admiratif avec des mots que déjà je n'entendis presque plus, comme " macho el gringo". Je dois dire que malgré les brumes qui se formaient dans ma tête, je fus assez fier de moi. Je me disais, encore plus que quatre verres et je suis sauvé, Au moins mon honneur. Je bus encore un verre, après un instant, un autre, et je m'écroulais.

C'est ce qu'on ma raconté quand je me suis réveillé dans un lit, avec un mal de crâne, terrible, et tout ce bruit autour de moi. Cette fanfare, ces gens qui criaient, je dus réfléchir dix minutes avant de savoir ce qui s'était passé. Il faisait nuit et tout était éclairé avec des bougies. A un moment, je crus que j'étais en enfer. Dès que je bougeai la tête, une envie de dégueuler me remonta l'estomac, et personne ne s'occupa de moi. Ces gens discutaient tout près de mon lit, mais je ne pouvais même pas les appeler, en plus, je crois qu'ils s'en foutaient complètement, alors je me rendormis, jusqu'au lendemain matin.

Cela alla mieux, et la fête qui continuait, les musiciens étaient complètement beurrés, on le sentait très bien dans leur façon de jouer. C'était les mêmes mélodies que le soir d'avant, mais beaucoup plus lentes, et moins entraînantes et enthousiastes. J'allai demander à manger et on me servit une grande assiette de soupe, puis un immense plat de viande avec des pommes de terre, de "camoté", (patate sucrée). Tout ça avec énormément de piments. J'avoue qu'il n'y a rien de mieux pour remettre un homme sur pied. A un certain moment j'étais le seul qui était frais, dans tout ce petit monde. Alors il fallut que je me remette au diapason, et je rebus de cet alcool pour atteindre la même hauteur que les autres invités, et tout revint dans l'ordre.

Cette fête dura 3 jours, sans arrêt, c'était comme une existence dans une fête.

30

Je reçus une lettre de Violeta, m'annonçant que tout était près à Santiago, pour recevoir les choclos. Les contrats étaient signés. J'avais quinze jours pour préparer le voyage, ce qui était peu, car il fallait trouver l'argent, faire la sélection des musiciens, préparer leurs passeports. C'était un sacré

boulot. Je dus me mettre tout de suite au travail ; j'allai aussitôt à la "plaza de Armas" où se réunissaient les cireurs de souliers, et dus préparer une réunion dans leur local, pour la sélection. Ce fut très difficile, car ils voulaient tous venir, et il me fallait dix personnes, huit flûtes de pan, et deux tambours. C'était largement suffisant car ces gars soufflaient dans leur flûte avec une telle force, qu'ils faisaient trembler la Peña, même quand ils venaient à six.

Donc la discussion dura à peu près toute la nuit, et enfin, nous sommes arrivés à un accord, dû tout le monde était content. La sélection avait été faite d'après les responsabilités familiales de chaque individu, car certains avaient une grande famille et ne pouvaient pas se permettre ce voyage.

Dès le lendemain matin, j'en informais la presse et la radio, car c'était un événement en Bolivie. En plus, si tout le monde en parlait ça me faciliterait les choses, pour faire leurs passeports et visas. Je tournais la chose un peu officiellement. Cela fit plaisir au département folklore, de leur faire croire que c'était eux, qui avaient plus ou moins été les instigateurs de cette tournée, car si les choclos avaient voulu faire leurs passeports eux-mêmes, cela aurait été une entreprise très compliquée et longue. Tout me fut facilité. Je ne pouvais me permettre de payer un voyage en avion. On dut se contenter d'un passage aller simple, seulement en train. Les contrats de Santiago, suffisaient largement, pour le retour, car je n'avais pas beaucoup d'argent. La Peña me donnait juste de quoi vivre, bien, mais juste. Le soir avant le départ, je partis, après la Peña, avec Yayo, on était déjà pas mal lancé et on décida de fêter ce départ, dans les bistrots de son quartier, à "Trijini".

Ces bistrots ont très mauvaise réputation, à cause de la fréquentation de nombreux truands, mais les boissons sont bon marché et dégueulasse. On y boit du "Te con Te". C'est une espèce de lait battu, chaud avec de l'alcool à brûler. Ce genre de boisson tue un homme, d'ailleurs, quand on dit à quelqu'un qu'on va dans un de ces bistrots, on lui dit, simplement :

- Nous allons où meurent les braves.

Il n'y a rien d'autre à dire. C'est un endroit précis. Donc, on se retrouve avec Yayo, dans un de ces bistrots et l'on s'assied à une table, où se trouvaient assis, quatre types. On les salue, ils nous saluent puis on commande une tournée, pour tout le monde. Et la conversation s'engage, les mecs étaient sympas, puis ils me demandèrent d'où je viens, alors je leur explique comme toujours.

- Je suis Suisse.

- Ah, alors vous parlez le Suisse ?

- Non, je parle français.

- Mais, si vous êtes suisse, vous ne pouvez pas parler français.

- Oui, mais...

Et je devais à chaque fois donner un cours de géographie et d'histoire, pour qu'ils comprennent, et de toute façon ils ne comprenaient rien.

Je remarquais que pendant toute la soirée, un des gars m'appelait "mon père". Je trouvais ça tout à fait normal, car ces gens entre amis, se disent toujours "père". Je n'y pris pas garde, et ne lui demandai aucune explication. La soirée se poursuivit normalement, jusqu'à ce qu'on ne se vît plus les mains. Nous étions tous dans un état lamentable, puis tout le monde se leva pour aller dormir, car il devait être cinq heures du matin.

Avant de se séparer, on discuta un moment au milieu du bistrot, mais debout, nous étions cinq et Yayo discutait avec un des types qui se trouvait en face de lui, puis je ne sais pour quelle raison, mais tout à coup, Yayo le prit par la chemise, et lui fit une tête, juste dans l'œil, avec une partie du nez, car j'entendis un crac de cartilage, qui me fit froid dans le dos. Car je connais la douleur d'un coup de poing sur le nez. Puis aussitôt Yayo s'enfuit dans la rue. Le gars voulut partir derrière lui, mais je réussis à le retenir, en lui disant que c'était des histoires connes d'ivrognes. Le type se calma et le patron ferma les volets du bistrot, puis un des types se mit, assis sur une chaise devant la porte. Je voulus sortir, mais il me fit non avec le doigt.

- Toi, tu reste, me dit-il.

Puis, j'entendis Yayo qui tapait contre les volets en criant :

- Reste pas là, Gringo, c'est tous des truands.

Les gars faisaient comme s'ils ne l'entendaient pas, jusqu'à ce que Yayo se taise. Moi, je regardais la situation et me dis :

- Eh bien, c'est la merde, ils vont me trucider, il y aurait une chose qui pourrait me sauver ma peau c'est de me foutre à poil et de tout leur donner, mais que surtout ils ne me touchent pas, car ils étaient bien une dizaine.

Je ne pouvais absolument rien faire. Cela aurait été de l'héroïsme purement gratuit. Puis après dix minutes, ils m'invitèrent à une table, m'offrirent à boire. Cela devenait de plus en plus, curieux, et je n'avais aucune idée de leurs intentions à mon égard. Puis l'un d'eux me posa cette question :

- Dites-moi mon père, est-ce qu'il est possible de baptiser un enfant à d'âge de six ans ?

-Bien, sûr, que je lui répondis.

Et il se tourna vers les autres, et leur dit :

- Vous voyez bien, je vous l'avais dit, que c'est possible.

C'est à ce moment, que je me rendis compte qu'ils m'avaient pris pour un curé. Car j'étais tout habillé de noir. Un costume de velours noir, chemise noire, pull noir, et en plus, il me manquait quelques cheveux sur la tête. Vu de l'extérieur, j'avais tout à fait l'air d'un curé. Et c'est à ce moment, que je compris pourquoi le gars m'appelait "père", et que le gars à l'œil au beurre noir, a écouté mes bonnes paroles, mais, le pire, était que, je ne pouvais plus leur dire que je n'étais pas curé alors que je n'avais jamais dit que je l'étais, car si je leur avais avoué cette méprise, ils m'auraient certainement assassiné.

Premièrement pour leur avoir menti, et deuxièmement, être l'ami d'un des mecs qui avait foutu sur la gueule d'un des leurs. Je fus obligé de jouer le jeu du curé malgré moi. Ensuite un autre vint vers moi et me dit :

- Et s'il a dix ans, c'est possible aussi

- Mais, bien sûr, que je lui dis.

Et ce gars aussi fut vachement content, car j'appris que le curé de leur quartier, ne voulait pas baptiser leurs enfants, parce qu'ils n'allaient pas à l'église. Ça devait être un curé con, parce qu'est-ce que ça peut foutre, qu'un enfant soit baptisé ou non, si ça leur fait plaisir. Mais le pire arriva. Les gars voulaient que je les baptise, et tout de suite. J'avais beau leur dire, que l'on pourrait faire ça dans une semaine, que ceci exigeait une certaine préparation, mais rien à foutre. Ils me tenaient et me voulaient tout de suite. Ils devaient certainement penser que je voulais leur échapper, j'étais dans la merde. Je ne savais même pas comment on baptise quelqu'un, puisque je n'avais même pas vu le mien.

On se dirigea tous dans la direction de leur quartier, qui était encore plus haut que celui où nous étions. Tout le monde était complètement rond, zigzaguant dans les rues. Nous arrivâmes enfin, dans l'habitation de l'un d'eux. Tout le monde entra et l'on me présenta à toutes les femmes des gens avec qui j'étais. Les deux choses que je craignais, étaient que le curé du quartier se ramène, et que les gens avec leur enthousiasme, me gardent pour la journée, alors que je devais partir pour le Chili, dans l'après-midi.

Donc, j'essayai d'activer un peu les choses. Je crois que j'avais même plus la trouille, et j'éprouvais même un certain plaisir à rendre des gens heureux, en pensant que, si ces gens me demandaient une chose pareille, c'est qu'ils avaient confiance en moi et que je devais même, si Dieu existait, le faire le mieux possible. Puis l'on m'amena les deux filles, qui

me regardèrent avec timidité. Je leur dis, de m'amener de l'eau, car il fallait de l'eau bénite. Je me disais, les curés ce qu'ils utilisent, c'est aussi de l'eau normale du robinet, et pas une eau spéciale, sauf qu'elle est bénite avec des paroles, et ceci je pouvais très bien le faire, peut-être même mieux qu'un curé. Ce que je fis, mais tout en français, comme ça personne, ne savait ce que je disais et je pouvais le faire à ma manière à moi, qui pouvait être de bonne qualité. Puis je mouillais le front des deux filles, et l'affaire fut réglée. Les gens me serrèrent la main, et tout le monde se donna l'accolade. On alla chercher des bières et je dus boire encore une fois, pour fêter l'événement.

C'était une chose que je ne pouvais pas refuser. Puis j'essayai de me défiler le plus vite possible, car il était déjà dix heures du matin, et mon train partait à trois heures de l'après-midi. J'étais fatigué et dans un état lamentable.

En descendant, je m'arrêtai chez Yayo, pour lui raconter mon histoire et le calmer sur mon état. Mais il dormait tellement fort, qu'il me fut impossible de lui dire que tout allait bien. Je rentrai à la maison et me reposais un instant, car je ne voyais plus rien. En plus, toute cette histoire avait été quand même fatigante. Vers midi, je me réveillais et partis manger quelque chose, car ma journée n'était pas encore terminée. Elle faisait plutôt, que commencer. Je me gardais bien de raconter mon histoire aux gens de ma cour, car elle aurait fait le tour de La Paz, à la vitesse d'un éclair, qui aurait pu avoir des effets fâcheux pour moi.

A trois heures, nous étions tous à la gare, avec toute une délégation de parents, de femmes, d'enfants, de cousins, oncles, belles-mères, pères et mères, et amis. Ce fut carrément une manifestation sur le quai du train, pour le départ des Choclos. Ça ne m'aurait pas étonné de voir arriver une fanfare.

31

Nous reprenions la route que j'avais faite depuis Arica, en découvrant les Andes. Mais cette fois, dans le sens contraire. Ensuite, encore une fois, la route du Pacifique, en passant par Antofagasta. J'étais un peu inquiet des effets de la descente vers le bord du Pacifique, car il y avait quand même une dénivellation de 4000 mètres, et cette différence engendrait une amorphie du corps, qui nous faisait dormir pendant 18 heures, sans avoir l'impression de récupérer. Est-ce que les Choclos allaient s'endormir sur scène ça, je ne le savais pas, mais de toute façon cette descente provoqua

une réaction, qu'eux mêmes n'attendaient pas.

Nous étions au milieu du trajet, on se racontait des histoires je leur avais dit que j'avais baptisé des mômes, ce qui provoqua des éclats de rire. Ce qui les fit surtout rire, c'était que pour eux, je représentais le contraire d'un curé. De toute façon, cette aventure fut le sujet de conversation de tout le trajet. Il suffisait que l'un d'eux m'appelle, Monsieur le curé, pour qu'aussitôt, la conversation s'anime avec ces histoires dans tout le wagon. Puis tout à coup, un des gars, le plus jeune de tous, se jeta par terre, avec des contorsions du corps. Il se frappa la tête par terre, avec force. Nous restâmes hébétés, devant ce spectacle. Personne pendant un instant, ne sut ce qui se passait, puis l'un d'eux cria :

- C'est une crise d'épilepsie.

Et voilà, tout le monde comprit. Alors, on lui mit un coussin sous la tête, sans le toucher. En attendant que la crise passe, je demandai au "choclo" :

- Pourquoi, ne m'avez-vous rien dit, qu'il était épileptique .

Ils eurent tous l'air étonné, car ils l'apprenaient en même temps que moi. Ils supposaient que même lui ne le savait pas. Ensuite la crise diminua et tout s'arrêta, et on l'aida à se relever, car il avait l'air très fatigué. On l'assit sur la banquette et il resta à cet endroit sans rien dire, pendant tout le trajet jusqu'à Arica.

A notre arrivée à Santiago, un bus vint nous chercher et nous amena vers le chapiteau de Violeta. C'était le soir, et le spectacle avait commencé. Il y avait passablement du monde, son spectacle était assez complet. Je pense qu'elle avait trouvé une formule qui convenait plus à l'espace du chapiteau, en prenant des ensembles de huit à dix personnes, et non basé sur son seul nom. Elle était la vedette de tout le spectacle, ça s'était incontestable, mais après le passage d'autres numéros.

Les Choclos firent un triomphe ce soir là. Jamais les Chiliens n'avaient entendu une musique qui pouvait dégager une telle force. Ce soir-là, ils effacèrent Violeta, qui d'ailleurs ne s'en plaignit pas. Elle était plutôt fière d'avoir fait l'exploit d'être la première à présenter des Boliviens aux Chiliens. Quant aux Choclos, ils étaient dans leurs petits souliers. Tout le monde les bichonnaient, les respectaient, les admiraient eux, les pauvres cireurs de bottes de La Paz. D'un seul coup, ils étaient les vedettes. J'avais rarement vu des gars aussi heureux. Ce soir là, se termina très tard, en musique avec du pinard, pour tout le monde. Comme toujours en Amérique du Sud.

Le lendemain, fut un peu plus dur, car il fallait aller à Santiago pour toutes les obligations dues aux artistes. Télévision, journaux, car le but réel des

Choclos étaient de jouer dans le plus grand théâtre de Santiago, "le Caupolican". C'était lors d'un immense festival national, où se présentaient les plus grandes vedettes du Chili de cette époque. Les Choclos étaient les vedettes venues d'ailleurs, donc ils avaient un rôle important dans leur mission folklorique. Ils prirent la chose très au sérieux, quand ils se rendirent compte, qu'en réalité, ils représentaient la Bolivie, c'est à dire, leur pays. Ils étaient responsables de chaque habitant du pays qu'ils représentaient. Cette seule pensée, leur donna une immense confiance et ils jouèrent ce soir-là, comme je ne le les avais jamais entendu.

Ce fut un triomphe. Les Chiliens étaient tellement enthousiastes, qu'ils les adoptèrent pratiquement. Avec Violeta, on était vachement content, On avait tapé dans le mille, en les faisant venir. Puis après trois ou quatre jours, d'activité intense, tout le monde se reposa, à la campagne, autour du chapiteau. Les Choclos jouaient toute la journée, le fric qu'ils avaient gagné. C'était un jeu très simple. Ils faisaient un trou parterre, se mettaient à trois mètres, et lançaient les pièces en visant le trou. Le premier qui mettait la pièce dedans, ramassait toutes les pièces qui se trouvaient autour. Cela devait nécessiter beaucoup d'énergie, car ça leur donnait une soif terrible, et ils buvaient facilement deux à trois litres de vin, par personne et par jour. Ce qui fait que le soir ils étaient très fatigués.

Je n'avais pas revu Roberto, car il était parti vers le sud. Violeta me raconta une histoire terrible sur Roberto. Un soir, il était venu la voir complètement bourré, puis il avait insulté sa sœur, donc Violeta. Je pense, qu'elle avait dû, lui répondre, en pensant se défendre contre son agressivité. Il s'est alors emparé d'un objet, pour lui taper dessus. Cette réaction la mis encore plus en rage, alors il prit Violeta par les cheveux, et la traîna dehors, puis il lui mit un pied sur la poitrine, en se tapant sur le thorax, en criant :

- Je suis le plus fort, et personne ne m'emmerde, moi.

Violeta me raconta cette histoire en rigolant, mais elle me dit que sur le moment elle avait vraiment eu peur.

Le samedi suivant, nous étions tous occupés à des travaux différents pour le spectacle de la soirée. Il faisait un temps splendide. Violeta préparait des "empanada", (de la pâte avec de la viande hachée et des légumes, à l'intérieur), moi, je préparais les boissons, "Mistella", sucre brûlé avec du Pisco et de la Cola de Mono, du lait bouilli avec du café sucré et de l'alcool. Les Choclos répétaient dans le pré, puis d'autres personnes mettaient les bancs pour les spectateurs ou réparaient le chapiteau pour le consolider.

Tout à coup, un couple de gens, qui pouvait avoir dans les quarante ans, vint vers Violeta, et lui parla de choses incohérentes que ni elle, ni moi, nous ne comprîmes. Au bout d'un moment, la conversation changea de ton, car Violeta était un peu agacée. Puis les voix devinrent beaucoup plus agressives. Moi, j'étais à l'autre bout du chapiteau, et je me retournais pour voir ce qui se passait, puis je vis le type, mettre sa main dans son veston, et en sortir un immense revolver à barillet, et le pointer sur Violeta en menaçant de la tuer. Je sautais aussitôt par dessus les bancs, et m'élançais sur le gars en le déséquilibrant. Sa femme poussa des cris épouvantables pour qu'il ne fasse pas de conneries, quant à moi, j'essayai de lui ôter l'arme de la main, ce qui n'était pas facile, car le type se débattait rudement. Je lui filais deux ou trois coups de poing dans la gueule, mais rien à foutre, ce qui me faisait le plus peur, c'était qu'il tirât, car il avait le doigt sur la gâchette. Parfois, le pistolet me passait juste devant la tête, c'était un vrai western. Violeta, essaya aussi de l'attraper, mais c'était dangereux. Heureusement les Choclos, attirés par tous ces cris, arrivèrent en force, et arrivèrent à maîtriser le type, et à lui arracher son revolver. C'était vraiment une immense "pétoire ».

Je ne sais pas ce qui c'était passé, mais quelqu'un avait appelé la police, qui ramassa tout le monde. Puis on s'expliqua au poste, où on nous relâcha. Ils gardèrent le couple. On ne sut jamais pourquoi, cette agressivité, mais je pense que c'était une question politique. Plus tard, la police vint nous voir, pour nous informer que le pistolet avait été dérobé à un policier, un mois auparavant, c'est tout ce que nous avons appris de cette drôle d'histoire.

De toute façon, ceci n'empêcha pas de faire un excellent spectacle. Même moi, j'avais joué de la flûte avec Violeta ; elle m'avait déguisé en Indien, Qu'est-ce que j'avais l'air con, mais le public n'y vit que du feu. Tant qu'ils regardaient un mec avec un poncho et un petit bonnet, c'est un Indien. J'avais tellement mal joué ce soir-là, que l'on avait même déformé les titres après leur exécution. Lamentable, plus je faisais d'erreurs, plus le titre en était déformé. Par exemple, "Alborozo Colla", qui est le bon titre, devint après l'exécution "Alboroto Cotta", " El Condor Pasa", devint "El Toncor Pasta". Parfois on ne disait même pas le titre, tellement c'était lamentable. On était les seuls au monde, qui nous amusions après une exécution.

Après quinze jours passés au Chili, on décida de rentrer à La Paz. Malgré tout ce qui s'était passé, on avait la nostalgie de la Bolivie. C'était curieux, moi, j'avais l'impression de toujours avoir vécu en Bolivie. L'idée de retourner en Europe m'effrayait. Puis, j'avais envie de voir les gens de la

cour, les mêmes et puis l'orchestre. Quoi, tout ces gens que j'aimais beaucoup. Les Choclos aussi avaient la nostalgie, tant il est vrai que La Paz, ne ressemblait à nulle part ailleurs.

Cette fois le retour se fit en avion. Violeta aurait bien voulu que je reste un peu plus longtemps, mais c'était impossible. Puis, sûrement que, un coup de faiblesse, m'aurait fait rester à Santiago. Et petit à petit les choses seraient devenues comme avant. Cette idée m'effrayais, j'étais trop content là-bas. Violeta me fit beaucoup de peine, je l'aimais beaucoup et ces quinze jours ensembles avaient été formidables. C'était comme si nous avions recommencé, et que je l'abandonnais. Mais, il ne fallait pas me faire prendre par ce sentimentalisme et je devais absolument me mettre bien dans la tête, que après, quelques mois les choses auraient changé et seraient devenues comme avant, de ça, j'en étais certain.

32

Après toutes les ovations reçues à La Paz, par le triomphe des Choclos, au Chili, les choses reprirent leur cheminement normal. La Peña, marchait à merveille, et notre groupe était bien forgé. Nous avions déjà une bonne réputation, surtout dans les quartiers populaires, car la reprise d'anciennes chansons ou prises du folklore et chantées en Aymara, leur plaisaient beaucoup, surtout sous cette forme un peu modernisées. On avait l'impression que quand nous chantions ces chansons, les gens les prenaient comme une reconnaissance, qu'ils existaient vis à vis du restant, car malgré tout, les habitants des quartiers populaires restaient quand même, des gens qui vivaient dans les quartiers populaires, donc, plus ou moins ignorés.

Nous cherchions des marques de disques qui auraient pu s'intéresser à nous, mais rien à faire. Le folklore n'était pas une chose très commerciale, et aucune firme ne nous acceptait.

J'avais fait la connaissance d'un ensemble, assez exceptionnel, qui s'appelait "Los Chasquis". C'était quatre gars, originaires de Potosi, une ville qui se trouvait dans les Andes, dans le sud de La Paz. Ils étaient employés des télécommunications, et par l'initiative de l'un d'eux, avaient décidé, de monter cet ensemble par amour pour le folklore, et aussi pour leurs distractions personnelles. Leur spécialité était tirée de la musique indienne du nord, de Potosi, qui sortait de tout le folklore de Bolivie, par certaines particularités. Ils jouaient du Charango, mais en l'utilisant en

temps que rythme, qu'ils accentuaient en tapant très fort, avec les pieds. Ces indiens avaient les traditions qui peuvent nous paraître barbare, mais qui font partie de leurs traditions. Par exemple, ils se réunissent à une certaine date de l'année, entre deux villages, et font des duels entre deux partenaires de chaque villages, se mettent l'un en face de l'autre, à une distance de cinquante mètres, et se lancent des pierres, jusqu'à ce que l'un des deux abandonne, et succombe à ses blessures, ou bien ils se fouettent l'un après l'autre en présentant leurs jambes nues, à leur adversaire, en passant de l'un à l'autre, et là aussi jusqu'à effondrement. Comme chez-nous, la boxe, avec un perdant et un gagnant.

Donc, ces Chasquis présentaient et mimaient les traditions de ces gens. Leur musique était aussi forte que les mœurs et présentait une grande originalité. A chaque fois que, cet ensemble venait à La Paz, pour assister à des conférences sur les télécommunications, ils passaient à la Peña et ensuite c'était la cuite traditionnelle.

Il faut que j'éclaircisse une chose sur les cuites, je me suis aperçu que la seule façon de connaître les gens, est de vivre comme eux, avec tout ce que cela comporte pour pouvoir tout connaître et avoir accès à leurs habitudes et non pas d'une façon écartée, comme les ethnologues, qui ressemblent plus à des voyeurs. Il fallait pour entrer dans les choses, pour mieux les connaître, s'assimiler à eux, pour les comprendre et se comprendre soi-même. Donc je buvais avec tout le monde, et ma réputation d'ivrogne passa assez vite les limites de La Paz. En plus, prendre des cuites ne me déplaisait pas du tout. Petit à petit je devins un alcoolique de très haut niveau. J'arrivais même à dépasser les propres Boliviens. Ce qui me donnait par rapport à eux, un solide point d'honneur sur lequel je pouvais compter. Je n'étais plus un touriste et le contact avec ces gens était tel, qu'ils essayaient de m'assimiler à eux, et moi à eux.

Seule ma morphologie me séparait de ces gens. Mais je restai de toute façon moi-même en rejetant tout mimétisme. Même la musique je l'interprétais à ma manière propre, et non en essayant de me rapprocher des indiens, car de toute façon c'eut été une démarche absurde, ridicule et impossible. La seule chose qui reflétait l'esprit des Boliviens, étaient les mélodies et la force. J'ai toujours essayé de concentrer mon son de flûte, dans la force et non dans la manière, et je pense que cette Identification leur a plu. Personne ne pouvait m'imiter puisque j'étais moi-même et pas le reflet de leur forme d'interprétation.

Avec l'ensemble, nous tournions un peu en rond, tout marchait bien pour nous, c'est certain, mais à part la Peña et les petits contrats, et les fêtes que nous organisions, nous restions avec notre musique, sans autre

possibilité que des autres radios ne nous permettent de sortir de La Paz. Puis un jour, on nous proposa de faire partie d'un concours à Cochabamba, une ville qui se trouvait à une nuit et un jour de La Paz en bus.

On se réunit et l'on se mit d'accord, juste pour nous changer de notre succès monotone. Et puis, pour voyager et surtout connaître la "Chicha", de Cochabamba, qui a la réputation d'être la meilleure du pays. C'est un alcool fait avec du maïs. Ce n'est pas très fort. Cela correspond à notre bière, et cette boisson a la particularité pour créer sa fermentation, d'être mastiquée par des vieilles femmes, et recrachée dans des cuves d'eau, que l'on recouvre jusqu'à sa décomposition, ce qui donne ce liquide délicieux et désaltérant, que l'on appelle "chicha". Il est évident que la chicha des villes n'est pas fabriquée de cette façon, mais chimiquement avec des procédés modernes.

Après nous être mis tous d'accord, on se fit inscrire pour ce festival, sans nulles autres intentions, que celles citées plus haut. Les inscriptions se faisaient dans un magasin d'une marque de disques, qui portait le même nom que le festival, soit "festival LAURO". C'était certainement une grande magouille, car les musiciens devaient payer leur voyage, et leur nourriture. Seul le logement était gratuit. En plus, aucun musicien n'était payé pour sa présentation, ou juste un petit dédommagement, mais tellement minime, que tous ces déplacements étaient vraiment pour la gloire. Mais, il y avait quand même une remise de prix, à la fin des trois jours du festival, au meilleur ensemble, qui était jugé, par un jury composé d'employés de la même firme de disques, et le premier prix consistait à avoir le droit de faire un disque dans cette marque. Donc ils ne prenaient aucun risque et sortaient de toute façon, gagnant de tous les cotés.

Pour partir pour Cochabamba, nous nous étions fait faire des costumes de ville magnifiques. Une veste grise en laine du pays, des pantalons noirs, une chemise blanche et une cravate, laissée à la volonté de chacun. Puis bien peigné, rasé et avec souliers cirés. On avait l'air tellement con, dans notre ensemble, que c'était bien, on présentait, bien. Le voyage fut assez long, mais il y eut une bonne ambiance dans le bus, malgré les secousses continues dues à la route qui n'était pas goudronnée, mais plutôt ondulée. Tout fut oublié, et tout le monde chanta avec nous. Le Pisco, coulait à flot en plus, nous avons pris nos billets à une compagnie qui avait la réputation d'effectuer le voyage le plus rapide et parfois le plus court, lorsqu'il tombait dans les ravins. Et pour ne pas perdre sa réputation, les chauffeurs faisaient la course avec les autres compagnies et quand il arrivait à doubler un autre, même par des manœuvres dangereuses, tous les passagers applaudissaient parce qu'on avait gagné.

C'était aussi une question de poussière, car le bus qui était derrière un autre, avait la vue complètement obstruée par la poussière du bus qui était devant lui, et nous sortions tout couvert de poussière, après ces manœuvres de dépassement, qui pouvaient durer plusieurs heures. Par la suite, nous prîmes des bus moins rapides, mais qui nous garantissaient une plus grande propreté à l'arrivée, et une plus grande garantie d'existence à l'arrivée. Nous laissâmes l'autre compagnie, aux sportifs et aux cascadeurs, amoureux d'émotions.

Arrivés à Cochabamba, une grande animation se manifesta dans la ville. On sentit très bien, qu'il se passait quelque chose. Des Indiens de toutes les régions de la Bolivie, circulaient dans les rues, tous bien groupés, par catégories ethniques, ce qui donnait des couleurs extraordinaires à la rue. Puis, on se présenta à la firme de disques, pour qu'ils nous indiquent nos emplacements pour passer la nuit. On eut l'avantage de dormir dans un hôtel, avec des lits et des draps. Contrairement aux autres délégations, qui profitaient des écoles et des casernes. Mais les Indiens sont des durs, tandis que nous on est des délicats. L'animateur nous dit une chose étrange, avant de commencer le concours :

- Que nous avons des chances d'être bien placés.

Comment pouvait-il le savoir, si nous n'avions pas encore joué ?

Nous profitons des deux jours de répit pour visiter les "Chicherias" du coin, qui nous valurent de très belles cuites. Cette boisson est vraiment un délice, mais si on en boit trop, on se réveille le lendemain, avec un mal de crâne, qu'aucune autre boisson n'atteint, comme degré de douleurs.

Le festival allait commencer. On se présenta à l'heure et au jour fixé, dans une salle de cinéma, qui servait aussi pour les concerts. Des files de gens attendaient, devant l'entrée. On avait l'impression que tout Cochabamba voulait assister au spectacle. Ce qui nous provoqua de petits frissons de timidité, car nous n'avions pas l'habitude de jouer devant autant de monde. Ce festival durait trois jours et trois nuits, sans arrêts, ou avec des petites poses entre chaque groupe. Je ne savais pas combien de groupes passaient en tout, mais ça devait dépasser la centaine. La plupart était des Indiens de toutes les régions. C'était véritablement une fête pour tout le monde. La salle était bruyante et tapageuse, tandis que les groupes jouaient, imperturbables, sans prêter attention aux réactions du public qui se comportait comme des enfants. Je pense même que les groupes ne se souciaient pas de savoir s'ils allaient gagner ou non, car certains repartaient directement après leur prestation musicale. Nous avons même vu un groupe d'Indiens du Nord, de Potosi, avec comme chapeau sur la tête, la pointe d'un certain cactus, très grand, qui les couvrait à l'égal d'un

chapeau melon.

Chaque groupe était, après son passage, extrêmement applaudi, autant qu'à son arrivée. Pendant qu'il jouait, c'était un brouhaha presque continu, de part et d'autre. Les haut-parleurs étaient de mauvaise qualité, et nous, qui étions dans les coulisses, étions en réalité, aux premières loges, car nous les écoutions en direct. Tout ce bruit dans la salle, nous tranquillisa un peu, car le public donnait plus l'impression d'être là, plus pour semer la merde que pour écouter la musique, mais l'ambiance était bonne et chaleureuses.

Puis vint notre tour, qui fut annoncé, d'une manière plus particulière que les autres, car nous représentions une façon plus particulière de ce festival. Pour plusieurs raisons. La première était, que nous allions chanter et interpréter une chanson lente, en Quechua, et l'autre était, que le flûtiste était un gringo, ce qui valut au speaker, un tonnerre de sifflements, de houuu, d'applaudissements. Tout y était. C'était la confusion totale, comme une cassure. Puis, l'on se présenta, les quatre, très timidement, et émotionnés.

Yayo, s'avança vers le micro, salua tout le monde et présenta les membres de l'orchestre. Les gens l'écoutèrent, comme intrigués, car le calme était revenu, puis tout de suite, on enchaîna sur le "lamento" "El liante de mi madré". Au début on entendit des chuchotements, puis plus rien. Ce fut incroyable, les gens nous écoutaient, et ce qui renforça dans la qualité de notre interprétation. Puis vint la fin de la mélodie, c'était bon. Nous avons réussi à nous faire entendre, ce qui représentait un exploit, devant ce public si turbulent. Ensuite, nous avons joué des mélodies de remplissage, sans grand intérêt. A notre sortie, les gens tapèrent tellement sur les chaises et parterre, que nous avons été obligés de rejouer le thème lent. Ensuite seulement, on nous laissa sortir.

Même les Indiens, qui attendaient dans les coulisses, avaient la larme à l'œil car, le lamento était vraiment une histoire très triste, surtout, sur la maman, car la mère en Bolivie, c'est sacré. C'est la seule personne qui est Intouchable. Des gens peuvent tuer, si quelqu'un injurie le nom de leur mère, et comme tout le monde a une mère, alors tout le monde se sent concerné. En plus cette mélodie avait été chantée en Quechua, ce qui lui donnait plus d'intimité et de personnalité. Tout les atouts pour faire un "tube", étaient dans ces trois minutes et demi de musique. Les organisateurs nous demandèrent de rester jusqu'à la fin du festival, et nous demandèrent de jouer à nouveau pour le dernier jour, en nous promettant de bien s'occuper de nous.

Cela sentait quelque chose. Ils étaient trop gentils avec nous mais à la fin,

pourquoi pas, on pouvait très bien vivre dans l'euphorie, pendant quelques jours, si ça leur faisait plaisir et à nous aussi.

Puis, vint le dernier jour. Tout ce passa comme le premier jour, il y eut même un spectateur qui fit rire toute la salle aux éclats et nous aussi. On eut même du mal à reprendre notre souffle, car un fou rire nerveux, nous faisait perdre notre concentration, ce que la salle comprit tout de suite, et rit avec nous. Le contact s'était établi, car les Boliviens sont extrêmement critiques, et si un ensemble ne leur plaît pas, soit pour sa qualité musicale ou sa prestation, ils ne pardonnent pas et leur lancent des bouteilles sur la scène, c'est vraiment eux qui commandent.

A la fin du festival, un maximum de groupes se mit sur la scène. La salle était archi comble et plus bruyante que jamais. Les gens étaient accrochés aux balcons, aux fenêtres, partout où se trouvaient un point d'appui. Une fois que les groupes prirent place sur le podium, vint l'annonceur des prix de ce festival "Lauro"

- Premier prix : "Los Jairas", pour l'interprétation.

- Deuxième prix pour la qualité musicale : " Los Jairas ".

Puis,

- Meilleure présentation : "los Jairas".

Nom de Dieu, on avait tout raflé. On s'était bien attendu à quelque chose, mais pas à ce point-là. C'était trop. On avait pensé être deuxièmes ou troisièmes avec notre mélodie, mais pas premiers, et dans tous les domaines, car il y avait des ensembles très valables. Nous en étions estomaqués. En plus, le public ne protesta pas du tout, ils trouvèrent cela, un excellent choix, et l'acceptèrent avec joie.

On resta encore quelques jours à Cochabamba, pour foirer un peu, car il fallait bien fêter ça. A partir de ce jour, la propagande se propagea dans les radios et la presse. La mélodie devait sortir en un petit disque 45 tours, dans les jours qui suivaient le festival, Il y en eut deux versions, une en public, sous le nom pompeux de : "Ainsi gagnent les Jairas", avec public et tous les bruits de la salle.

33

D'un jour à l'autre, nous étions devenus une révélation de la musique folklorique du pays. Les radios retransmettaient le "llanto", à tout moment, autant à La Paz, qu'à Cochabamba. Par la suite, je pense que tous les Boliviens possédèrent ce disque. Ce fut presque un hymne religieux à la mère.

Un certain soir à La Paz, au cours d'une émission à la radio, on nous demanda de la rejouer trois fois dans la soirée. Des gens sortaient de leur lit pour nous voir et nous remercier. Nous avons même vu quelqu'un venir en pyjama. C'était un impact, qui amenait les gens à nous baiser les mains. Une personne voulut qu'à sa mort, nous jouions pour son enterrement, puis les trois messes qui suivirent dans l'année. Ce que l'on fit. Nous avons joué pour des messes de minuit, retransmises dans tout le pays, par la radio. Jamais, nous n'avons failli, de la jouer dans n'importe quelle situation, ou prestation musicale, même aux sérénades.

Quand nous sommes arrivés à La Paz, nous étions devenus des héros nationaux. Les gens de la cour, étaient tellement heureux, qu'ils m'apportèrent même à manger au lit. Moi, comme un con, j'en avais presque la larme à l'œil. Puis les mêmes, alors, eux, ils étaient contents, ils avaient une vedette dans leur cour qui disait des gros mots, qui se payait des putes, qui se soûlait la gueule. C'était vraiment l'exemple parfait. D'ailleurs, nous étions toujours ensemble, parfois, Ils venaient pour nous accompagner dans les théâtres, alors on leur faisait porter les instruments, et les valises. Fallait bien qu'ils méritent leur place.

Je profitais de ce succès et cette popularité pour organiser des mini festivals, dans les quartiers populaires. Uniquement pour me fendre la gueule. J'avais trouvé une idée assez astucieuse, pour avoir des micros et des amplificateurs. J'avais été voir la "Radio Mendez", et leur avait proposé de retransmettre, tous les dimanches matin, une retransmission de plusieurs groupes, dans les quartiers populaires de La Paz. Ceci, ne leur coûtait rien, et je leur avouais directement que mon intérêt était, la possession des micros. Eux, amenaient le matériel et moi les musiciens.

Je m'étais mis d'accord avec plusieurs groupes de "choclos", pour cette formule, sans qu'aucun de nous ne fut payé, mais qu'il y aurait certainement quelques bières par-ci par-là, que les gens nous offriraient. Ce genre de spectacle eut un succès énorme, mais dura peu de temps, car les bières arrivaient, trop à la fois, et chaque habitant voulait nous inviter chez-lui, pour boire un petit verre. Pour un Bolivien, boire un petit verre, c'est sortir de chez-lui à quatre pattes. Donc, nous dûmes arrêter cette formule, pour des raisons de santé. Parfois, du dimanche matin, nous sortions le mardi après-midi, et encore, avec beaucoup de difficulté.

J'avais trouvé aussi une autre formule, pour me marrer. Parfois je gagnais beaucoup d'argent, alors, au lieu de me payer des putes, j'organisais des grandes fêtes dans la cour. Pour donner plus de piment à la chose, je m'organisais pour que la fête du soir, commence pendant sa propre organisation. J'avertissais tous les habitants de la cour, de l'événement, et

que s'ils voulaient m'aider, surtout pour couper la viande et préparer les boissons. Ce qu'ils ne refusaient jamais. Je crois même, que c'était une demande absurde, de ma part, car ils l'auraient fait spontanément. Puis j'engageais trois ensembles, tous trois, payés. J'en prenais trois, car j'avais une petite combine à moi derrière la tête. Puis, je faisais répandre dans la ville, qu'il y avait un fête à telle date, et que tout le monde était invité. Je ne voulais aucune sélection, plus il y avait de mélange mieux c'était. Puis, le jour de la fête, je mettais mon magnétophone au milieu de la cour, à partir de six heures du matin, avec de la musique enregistrée. Avec le son au maximum de sa force. Puis, je me remettais au lit, et faisais appeler tous les mômes, qui devaient se mettre devant mon lit, bien droit, et avec beaucoup de respect pour ma personne. Si jamais un bronchait, il recevait un coup de fouet, que je tenais près de mon lit, dans les jambes. Puis, je leur donnais à chacun, une somme d'argent, qu'ils devaient utiliser pour une mission que je leur donnais à faire, avec tous les détails et les endroits de l'achat du matériel nécessaire à la fête.

Il y avait interdiction, de s'acheter des sucettes, du chocolat ou des bonbons, à des fins personnelles. Cet argent devait être dépensé pour acheter du pinard, de l'alcool, des serpentins, des confettis, des décorations de fête, telles que lampions etc, etc... Puis, pour de la viande, charbon de bois verres et assiettes de plastique ou de carton. Ils devaient m'apporter les factures et je ne devais constater aucune erreur à mon désavantage, car ils auraient été accusés d'abus de confiance, avec une sentence terrible. Après leur avoir donné mes ordres, je les priaï de accomplir leurs missions, puis d'éteindre la lumière, fermer la porte avec douceur et, je me rendormais.

Quand les mômes revenaient, c'était des histoires Invraisemblables. Les factures étaient un vrai "foutoir", et ils me racontaient des histoires à dormir debout. Car ces petits cons m'avaient baisé la gueule, ça je le savais. Le principal était, pourtant, que tout le matériel soit là. Alors il fallait commencer la deuxième partie de la fête. La viande était répartie aux grandes personnes, et les enfants avaient la charge de décorer la cour. Tous les étages devaient être décorés avec goût, et harmonie, tels étaient mes ordres. Moi, je m'occupais de rien. Je restais au lit, et commandais les opérations, car j'étais le chef. Parfois, les enfants devaient même m'adorer, en se mettant à genoux devant moi, pendant que je les regardais méprisamment. Car un gringo, c'est supérieur, telle était ma loi.

J'avoue qu'au lit, je m'emmerdais pas, car les mômes se bagarraient pour des conneries d'emplacement, ou de quantité, alors il fallait que je règle

ça, pour plus qu'ils se bagarrent. C'est à cette fête que j'appris à préparer les boissons alcoolisées, avec de l'alcool à brûler. On achète des boîtes en fer, contenant vingt litres d'alcool à brûler, puis on les ouvre, et on y met le feu pendant trois minutes, pour chasser les mauvaises odeurs, ensuite on étouffe le feu avec un linge, puis on verse dedans, des arômes concentrées, pour donner un goût. Ensuite on presse des oranges et l'on mélange ce nectar avec l'alcool. C'est très bon. Ce procédé a l'avantage de soûler la gueule des invités, très rapidement.

Donc ambiance chaude, depuis le début, et ensuite, comme l'alcool et les oranges ne coûtent pas cher, on peut en acheter des grandes quantités, pour assouvir la soif de cinq-cents, à six-cents personnes qui venaient participer à ces fêtes.

Si je prenais trois orchestres, c'était pour les raisons suivantes : la première, c'est d'être assuré d'avoir toujours de la musique, ensuite il est certain qu'un de ces orchestres va s'écrouler avant le matin, sous les coups de l'alcool, puis s'il reste deux orchestres, et qu'aucun ne joue, par fatigue physique, il suffit de murmurer à l'oreille d'un des musiciens, que l'autre orchestre joue vraiment bien, pour qu'aussitôt, celui à qui vous avez parlé, appelle ses camarades pour vous montrer comment ils jouent eux. Et que vous fassiez la différence de qualité.

Ce truc-là, marchait à tous les coups, il suffisait d'entretenir ce petit orgueil, pour avoir de la musique toute la nuit, sans problèmes. Ces fêtes se sont toujours bien passées, sans problèmes. Parfois, je voyais passer les mômes comme des flèches, et rouges comme des tomates, car ils étaient chargés, de servir les invités, et ces petits merdeux, se "pionnaient", et ils étaient aussi soûls que les invités.

Un des grands propriétaires de marque de disques de La Paz, avait son studio tout près de la Peña, et souvent il venait me voir pour me proposer d'enregistrer cette fameuse mélodie, pour sa propre marque. Je le mis au courant que c'était impossible, car les droits sur cette mélodie, étaient réservés uniquement pour "LAURO". Ce qui ne l'empêchait pas de me faire dire, que ceci n'était pas un argument. Mais je savais pertinemment les conséquences que cela pouvait provoquer. Il ne démordait pas, pourtant à chaque Peña, il était là. Imperturbable avec toujours la même question, et de ma part la même réponse. C'était un dialogue de sourd car, chacun restait sur ses idées, en considérant que les miennes étaient beaucoup plus valables que les siennes.

Ce gars, il commençait à m'emmerder, et sa présence me gênait fortement, jusqu'au jour où je l'envoyai se faire foutre. Il me répondit tout aussi sec qu'il allait former un orchestre qui nous imiterait et que pour lui,

cette imitation serait aussi valable que notre formation etc... Je l'envoyai balader, et lui dis, qu'il fasse ce qu'il veut, que j'en avais rien à foutre. Il partit furieux et je ne le revis pas pendant quinze jours. Ceci me tranquillisa. Puis, un soir de Peña, un copain chanteur vint me voir pour me consulter pour une affaire un peu spéciale et voulais savoir mon opinion. Il me prit à part et me dit :

- tu sais que Dueri veut me faire enregistrer le "llanto », alors que je suis venu te demander si tu es d'accord, car pour moi, il n y avait pas de problèmes. Si tu ne veux pas je refuse, mais je préférerais te le dire plutôt que de le faire derrière ton dos.

Cette résolution du propriétaire de la marque de disques me mis dans une rage, mais je remerciais le copain de m'avoir averti, et lui dis de le faire sans autre. Mais il voyait bien que ça me faisait chier, alors il me proposa autre chose, qui était encore plus raisonnable, en me proposant, ceci :

- Écoute, me dit-il, je vais attendre jusqu'à 3 heures du matin, si à ce moment tu n'es pas venu je l'enregistre.

C'était honnête, puis j'en fis part au restant du groupe, qui m'approuva dans ma démarche, mais c'était tout de même gênant, car cette mélodie était à nous, et c'est nous qui avons fait les arrangements. Et nous ne pouvions rien protéger, car les droits d'auteur, n'existent pas en Bolivie donc, nous n'avions pas le choix. Pendant toute la soirée, cette démarche me travailla dans la tête, et m'inquiéta, pour je ne sais quelle raison, Peut-être la peur d'être détrôné, car Dueri nous avait bien menacé de former un ensemble égal au nôtre, et de cette façon, nous couler. C'est peut-être cette insécurité qui me tourmenta. Mais, vers trois heures, du matin, je pris la décision ferme de l'enregistrer sans mesurer les conséquences. Je réunis les gars de l'orchestre, et on décida d'aller au studio pour enregistrer la mélodie.

Quand, nous sommes entrés, avec nos instruments à la main, le propriétaire nous reçut avec un grand sourire, et nous invita tout de suite à passer à l'enregistrement, il régla les micros, devant chaque musicien, et la séance commença. Quatre mélodies furent enregistrées, d'un seul coup, sans rature, puis, l'on se réunit dans le local de la technique, on but un bon coup, puis l'on fixa le prix convenu à l'avance. Avec confirmation par écrit. Pendant que nous discussions, lui, il prépara la matrice, sans perdre une minute, car les disques devaient sortir le plus vite possible. Avant de nous séparer, il nous régla notre compte, puis l'on se sépara en attendant, les événements.

Le lendemain matin, à neuf heures, le disque était dans le commerce. C'était un tour de force inimaginable. Tous les techniciens, les graphistes,

et les ouvriers avaient travaillé, toute la nuit, sans relâche, et à une rapidité incroyable. Le disque avait été enregistré le vendredi soir, et il était dans le commerce, le samedi matin. Et moi, j'étais en prison, le samedi après-midi, à trois heures.

34

Voici donc dans quelles conditions. Nous avons décidé de répéter une mélodie dans l'après-midi, pour l'inaugurer, le même soir à la Peña. Vers deux heures je me dirigeai dans les quartiers populaires, comme tous les jours, où se trouvait la maison de Yayo. Puis, au milieu de la rue, une jeep s'arrêta à ma hauteur, et quatre personnes m'invitèrent à monter avec eux, pour discuter un moment, mais, tout ceci gentiment, en me signifiant bien, que ce n'était pas trop grave, qu'il s'agissait simplement, d'une convocation pour signer un papier. Il est évidents, que je savais ce qu'il en était, mais les quatre gars m'entourèrent et me poussèrent dans la jeep. Un des gars, avait une sale gueule et me parla d'un ton très ironique, surtout quand je lui dis, que je n'avais pas beaucoup de temps, car mes copains m'attendaient pour une répétition il me répondit, en souriant de coin :

- Mais t'en fais pas, tu la feras ta répétition.

Je sentis de plus en plus, que ça sentait le roussi, surtout quand ils s'arrêtèrent devant le PIC, c'est à dire, la police de sécurité. On descendit de la jeep, puis on franchit le portail d'entrée, ensuite, un long couloir nous amena devant une porte de bureau où nous attendait un policier en civil qui leur dit :

- Ah, vous en avez déjà attrapé un, alors.

Là, je compris que l'affaire était plus grave que je n'avais cru. On me fit asseoir devant le bureau, puis l'on commença à m'interroger, en débutant par cette phrase :

- Je pense que vous savez pour quelle raison vous êtes ici ? Je leur répondis que je le supposais.

- Bon, me dit le gars qui était derrière le bureau, on va vous poser un certain nombre de questions et ensuite, vous les confirmerez par votre signature.

Puis, une série de questions me furent posées, effectivement. Surtout concernant une certaine séance d'enregistrement. J'essayais de me défendre le mieux possible, mais ce n'était pas très facile, car je savais

pertinemment, que j'avais tort. Mais, je réussis plus au moins à m'en sortir. A un certain moment, je me levais pour voir ce que le policier écrivait, et à ma grande stupeur, il n'écrivait absolument pas ce que je lui répondais, Et tout à coup, je regardai le gars qui m'avait arrêté dans la rue, en m'écriant :

- Mais, c'est quoi cette histoire ?

Il me répondit avec un grand rire moqueur :

- T'occupe pas, signe.

A ce moment, je piquais une rage, et m'avançais devant lui, en lui gueulant au visage :

-T'as qu'à me prendre, tu me fous devant un mur et tu me fusilles.

- Non, me répondit-il, on va faire pire, on va vous prendre, chacun, et on va vous foutre au clou, pendant quatre ans, jusqu'à ce que votre orchestre, tombe dans l'oubli, et vous aussi.

Eh, bien, on était dans la merde. Mais, c'est très curieux, car quand il m'arrive des gonfles énormes, et surtout quand elles sont sans issues, ou que je me trouve sans défense, ce qu'on appelle des cas désespérés, au lieu de m'angoisser, ça me fait plutôt rire, et je m'en fous, mais alors, complètement. C'est dans cet état que l'on m'amena dans une prison préventive, qui se trouvait dans la même maison que le bureau d'interrogatoire. C'était une cellule de cinq mètres sur cinq, sans couche, seulement des pierres surélevées, qui nous servaient de matelas.

Nous étions une dizaine, tous pour des délits différents, allant de trafiquant d'enfants péruvien, jusqu'au pauvre bougre, qui dans sa "cuite", avait gueulé un peu trop fort : « A bas le gouvernement ».

La seule raison qui me préoccupait un peu, était que les gars de l'orchestre devaient m'attendre pour la répétition. Puis la présentation à la Peña, et le dimanche après-midi nous avions aussi un contrat dans un restaurant. Pas moyen de donner un message à qui que se fut, car les visites étaient pour le dimanche matin, seulement.

Donc, je me résignai à passer cette première nuit avec mes camarades de cellule. Le lendemain, on dut tous attendre neuf heures, pour voir arriver les premiers visiteurs, qui n'étaient pas très nombreux. Ce que j'aurais voulu, c'est qu'une chola rentre avec un môme. Mon désir se réalisa, avec la femme du vieux soulard. Elle s'approcha des barreaux d'une fenêtre, qui séparait la cour de notre cellule, car nous ne pouvions avoir aucun contact libre, et lui demanda d'une voix étonnée et très douce :

- Mais, qu'est-ce que tu fais là ?

Lui n'osa pas répondre, le pauvre. Et ils restèrent là, à se regarder,

complètement hébétés, sans comprendre pourquoi. C'était une scène qui donnait une grande peine. Je remarquai que la chola, avait amené avec elle, un enfant d'une dizaine d'années. Je lui dis de s'approcher, en lui demandant s'il voulait bien aller à la Peña, avertir les gens, que j'étais en prison. Pour être certain qu'il retransmette bien le message, je lui donnai quelques pesos.

L'après-midi, je reçus mon premier copain. C'était le frère de Pépé mon associé. Il se présenta comme avocat, puis il proposa de plaider ma cause gratuitement, trouvant mon incarcération complètement injustifiée. Je le remerciais et lui indiquais surtout d'avertir la presse et les radios, en spécifiant bien, que je faisais la grève de la faim. "Cela émeut toujours l'opinion". Il me promit de faire du remue ménage, dans toutes les directions. Vers trois heures de l'après-midi, le premier journaliste vint me trouver, pour un reportage. Je lui expliquai tout ce qui c'était passé. Il me quitta en me promettant de faire tout son possible, pour expliquer mon cas, qui ne méritait pas, à son avis, mon incarcération.

Un peu plus tard vinrent les radios, puis les gens de ma cour, avec tous les mêmes. Ensuite des avocats, qui se proposèrent de me défendre gratuitement. Je passais ma deuxième nuit en prison, complètement décontracté. Les choses prenaient une bonne tournure en ma faveur. Le troisième jour, dès neuf heures du matin, une file de cholas, vinrent me trouver. Et toutes m'apportèrent du café, sachant que je faisais la grève de la faim. Le pire, pour moi, fut que chacune d'elles, me donna une grande tasse, que je ne pouvais refuser, pour ne pas les vexer, car elles me les portaient avec beaucoup de générosité. Mais ce dont elles ne se rendaient pas compte, c'était que celle qui m'offrait son café, voulait que je boive "son café", sans tenir compte que je venais d'en boire un, celui de la chola qui la devançait. Ce qui avait commencé par de la générosité, se transforma en un véritable supplice. Je dus à un moment, feindre de me déplacer de la fenêtre, pour une raison quelconque, pour déverser le contenu de la tasse sur le sol.

J'appris ce jour-là, des choses époustouflantes, sur mon compte. Je ne me savais pas si important. Les gens des quartiers populaires, que je fréquentais, menaçaient de faire une grève de la faim. Les "taxistes" de La Paz eux aussi, se proposaient de faire un arrêt de protestation. Les Indiens de Umala, qui jouaient à la Peña, organisaient une marche de deux-cent kilomètres à pied. Le Président Barrientos, me soutenait moralement. Pour l'instant, toutes les organisations folkloriques, les musiciens, même l'Ambassadeur de France, Monsieur Ponchardier me promirent leur soutien, si les choses ne s'arrangeaient pas. Des juges et

des avocats, j'en dénombrerais neuf, me promirent que les choses allaient certainement s'arranger et tous plaidaient ma cause, sans rétribution. Les radios diffusaient notre musique, à longueur de journées en invitant les gens à me soutenir.

Je réalisais, qu'en réalité, ce n'étais pas pour ma personne exactement, que se soulevait ce remue ménage, mais bien cette mélodie, qui avait sans que nous nous en étions rendu compte, touché profondément la population puis aussi, la reconnaissance par un étranger de reconnaître leur propre musique. Il faut bien situer la Bolivie, géographiquement. C'est un pays complètement isolé du monde, qui se trouve au centre de l'Amérique du Sud, avec à l'est, les Andes et la forêt vierge. Au sud, les Andes, la forêt vierge et une toute petite sortie sur l'Argentine. Ce pays possède une population approximative de 5 à 6 millions d'habitants, pour une superficie qui est deux fois et demie la France. Les quatre-vingt pour cent de la population, sont des Indiens mal considérés par une élite soi disant supérieurs. Cette élite qui aurait tendance à imiter les Européens, en considérant que tous les bienfaits de notre civilisation de progrès, qui n'est en réalité, que de la poudre aux yeux, est une bonne chose. Tout ceci, en rejetant leur propre civilisation, pour s'adapter à la nôtre. Cette forme de confusion de pensées due à leur infériorité en nombres d'habitants face à l'Europe et les États-Unis, les a un peu réconciliés avec leur propre identité. Quand ils ont vu qu'un européen les comprenait et prenait en valeur ce qui leur appartient.

Donc, mon cas aurait très bien pu se passer avec quelqu'un d'autre que moi. Ma grande chance a été de ne pas venir à eux, avec des appareils photographiques pour les avoir dans ma petite boîte (appareil de photo), ou magnétophone, comme un oiseau en cage ou un chien en laisse, que l'on garde pour nous, afin de le montrer à des amis, pour leur prouver sur un écran, que nous connaissons ces gens, par le biais de la violation de personnalité. Je n'ai pas non plus, été en Bolivie, avec un message annonçant l'arrivée d'une nouvelle société idéale, pour le seul bien de leur bonheur, qu'elle soit de gauche ou de droite, catholique ou anarchique. Non, sincèrement, je n'ai pas jamais pensé à les transformer ou à leur faire comprendre quoi que ce soit, ou de profiter d'eux en les exploitants. Tout ce que j'ai fait, c'est simplement les aimer.

Le lendemain, c'est à dire, le quatrième jour, un monde fou vint me voir, même Cavour. Lui, qui était recherché pour la même raison que moi, vint me voir, pour prendre des nouvelles de ma santé. Quand il fut parti, un policier s'approcha, de la fenêtre, et me dit en riant :

- C'est Cavour qui est venu te voir, je l'ai reconnu. On ne l'a pas arrêté,

car j'ai l'impression que cette histoire va se terminer rapidement.

Même, les policiers m'étaient favorables, c'était un comble. L'avocat qui m'avait fait arrêté, car c'était un avocat, se retrouva tout seul, et sa démarche, qui en réalité était juste, s'est retournée contre lui, car son erreur fut, de vouloir notre perte. Il aurait certainement eu gain de cause, en appliquant une procédure par voie normale, de la justice, sans vouloir pratiquer l'excès. Par la suite, il se fit une réputation abominable, à un tel point, que certains juges me parlèrent de son élimination du barreau. Ce qui ne se fit pas. Et heureusement car c'était un cercle vicieux, qui n'apporte rien de bon.

L'après-midi, je vis deux ou trois magistrats dans la cour, qui discutaient, puis l'un d'eux s'approcha de moi et me dit :

- T'en fais pas, tout s'arrange, dans un instant tu seras dehors. Encore quelques papiers à régler et tu seras libre.

Après un quart d'heure de délibération, vint le gardien qui m'ouvrit la porte. J'étais libre.

Ce fut l'explosion de joie, même les prisonniers furent contents de me voir sortir. Quant aux gardiens, ils se contentèrent de rire. J'arrivai à la Peña, et toute la cour était là, à m'attendre, à me poser des questions sur ma détention, en maudissant les avocats. Surtout, celui qui m'avait fait arrêter. Je remarquais, que ce qui affectait le plus la population, ce n'était pas le fait, que j'aie commis une faute pour rupture de contrat, mais le fait de mettre un musicien en prison. C'est surtout cela qui les révoltait. La suite de cette détention, fut, d'interminables interviews à la radio, et aux journaux. Cette détention avait fait faire un bond énorme, à notre popularité.

35

Heureusement pour nous, notre attitude de changea pas, mais j'en payais bien cher le résultat, car je ne pouvais plus sortir dans la rue, sans être accosté par les gens qui voulait boire un verre de bière avec moi. J'étais complètement prisonnier de mon personnage d'ivrogne et je devais continuellement inventer une histoire pour échapper à leur emprise.

Par exemple, si je sortais pour une raison quelconque, je devais marcher rapidement et ne pouvais plus flâner, car mon excuse était toujours un rendez-vous urgent, prétextant qu'une personne m'attendait. Si par malheur, je m'arrêtais dans un bistrot, pour boire une bière, parce que

j'avais soif, aussitôt je me retrouvais avec une douzaine de bières à ma table, et une douzaine de personnes qui voulaient faire ma connaissance, et boire avec moi, et comme ils sont généreux, chacun voulait que je boive beaucoup, ce qui tournait à peu près, à soixante bières au minimum, qu'il était possible que je boive. Mais ceci ne les affectait pas, le principal était que je boive un peu dans chacune, que je ne les termine pas, ils s'en foutaient complètement.

Mais à force de boire des bières avec moi, on commençait à être un peu ivre, puis cette ivresse augmentait de plus en plus, avec toujours plus de monde. Ensuite, on allait chercher des musiciens, puis les gens dansaient et le bistrot était bondé de monde heureux, qui buvait chantait, dansait et tous se terminait le lendemain matin, avec une sortie lamentable, à quatre pattes, sans se dire un mot, presque inconscient de ce qui s'était passé en réalité, comme une histoire qui a un début, mais pas de fin ou bien une fin en queue de poisson. Voilà à peu près, ce qui se passait, quand je m'arrêtais dans un bistrot pour boire une bière, tranquillement, pour la seule raison d'avoir soif.

Parfois, ces agressions de gentillesse se terminaient mal, comme un certain jour. Il était sept heures du matin, c'était un dimanche. Je m'étais couché assez tôt, car nous avons un contrat assez important à deux heures de l'après-midi. Je me sens tout à coup secoué dans mon lit, par une vingtaine de gars à moitié ronds, qui me font lever pour aller boire, une petite bière avec eux. Je refusais catégoriquement, mais, ils insistèrent en rejetant toutes les excuses que je pouvais leur donner. Puis, ils me firent le chantage au sentimentalisme, que je ne sus refuser. Ils m'expliquèrent qu'ils étaient les "bordadores" (fabricant d'habits et de masques), des quartiers populaires, lui m'ont soutenu pendant ma détention. Je fus pris au piège, et ne pus plus refuser mais, à une seule condition. Je leur fis bien promettre que, si je venais avec eux, c'était pour boire une seule bière et c'est tout, car je leur indiquais que j'avais un contrat important, et que je ne pouvais absolument pas me permettre de faillir. Ils me jurèrent et me promirent, que c'était vraiment dans ces intentions-là, qu'ils étaient venus me chercher et non pas, pour se souler la gueule, car ils me tenaient en grand respect, surtout lorsqu'il s'agit d'une chose aussi sérieuse, qu'un contrat. Tout ceci dit, et affirmé avec un grand sérieux, et une grande sincérité.

Je m'habillais et les accompagnais dans les quartiers populaires. Ils choisirent un bistrot, qui avait une forme allongée et où se trouvait, dans le fond, une salle assez grande, pour que nous puissions tous nous asseoir et l'on but une bière, assez calmement, puis je décidais de partir avant

que les esprits ne s'échauffent, mais, tous crièrent :

-Mais, non, tu vas encore en boire une, ça va pas te faire de mal.

J'insistais, mais eux aussi, puis je me dis :

- Bon, une de plus, ça ira.

Et je succombais. Ce fut mon erreur, car vint la troisième, avec le même prétexte et je vis que c'était trop tard. Alors je feignis d'être fâché, en me levant brusquement, puis l'un d'eux me barra le passage de sortie, en me disant :

- Toi, tu restes avec nous, tu ne vois pas qu'on est bien tous ensemble ?

- Mais, je leur répondis, vous m'aviez pourtant promis, que vous me laisseriez partir après une bière.

Ils me répondirent :

- c'était pas vrai.

- Et mon contrat ?

- T'as le temps, il n'est que dix heures.

J'étais estomaqué, révolté, impuissant, fâché après moi-même, j'étais pris au piège. Puis une grande fête s'organisa, pour moi, malgré moi, et je fus obligé d'y participer contre ma volonté. Ensuite, l'heure du contrat s'approcha, puis l'heure du contrat passa. Même dans ma cuite, je fus inquiet, mais personne ne me crut puisque j'étais complètement ivre, et pour eux, mon inquiétude n'était qu'un sentiment comme un autre homme qui a bu, donc ils ne me crurent plus. Mais, vers les deux heures et demie de l'après-midi, j'eus une idée géniale, en leur proposant de tous les inviter à boire un verre, à l'endroit de mon contrat. Et de cette façon, je remplirai mon contrat. Ils pourront nous écouter jouer et ils verront que ce n'était pas une histoire. J'utilisais la même technique qu'ils avaient employée, pour me faire boire une bière. Et nous sommes tous descendus dans le centre de la ville, au restaurant de la Presse, où, nous devons jouer.

Quand nous sommes arrivés, les musiciens me faisaient la gueule, et ne me parlèrent pas, puis le propriétaire me menaça de me poursuivre pour contrat non accompli. Là aussi, le pire était que j'avais beau leur expliquer, ce qui s'était passé, mais ils refusèrent d'écouter un ivrogne qui vient en retard à son contrat, et en plus ramène vingt ivrognes avec lui, tous plus soûls les uns que les autres. Il y a parfois, des situations tellement absurdes, qu'elles semblent incroyables et pourtant elles sont vraies. Ce n'est que plusieurs mois plus tard, que les musiciens se rendirent compte de cette situation.

Quelque temps plus tard, après ma détention, Yayo, trouva et arrangea une chanson sur ma détention. C'était l'histoire d'une chola, qui se plaint d'avoir été séduite par un gringo, qui pour arriver à ses fins, lui promet un tas de belles choses, mais après l'avoir possédée et avoir eu des enfants, toutes ces belles promesses se sont envolées en fumée. Ce n'était que de la poudre aux yeux. Cette chanson est devenue notre « leit motiv ' » et eu presque autant de succès que "llanto de mi madre", mais avec la différence que nous étions les seuls qui puissions la chanter, car elle relatait, la justification que j'avais fait de la prison et en plus, "elle" me donnait un nom : "EL GRINGO".

Cette chanson était chantée en Aymara et Espagnole mal parlé, comme les cholas de La Paz, cette chanson eu pour nom "EL GRINGO BANDO", (Le Gringo bandit).

En voici le texte en Aymara Espagnol et traduction française :

De plus en plus je découvrais des choses, chez ces gens que j'aimais beaucoup, surtout par leur esprit et ceci, je le compris dans les fêtes de quartiers populaires ou pendant le Carnaval, par les danses traditionnelles mais, toujours par groupes de 20 à 80 personnages, pour la « Diablada » ou la « Morenada ». Mais les danses qui m'intriguaient le plus, étaient le « Auqui-Auqui », le « Doctorcito » et le « waca-waca » ou « Wacatocoris ». Ces noms semblent bizarres mais, ils ont par leur traduction et leur situation dans un lieu commun, qui n'est pas du tout religieux, ce que nous européens recherchons, mais tout a fait autre chose.

Par exemple le « Auqui-Auqui », ça veut dire en Aymara, « vieux-vieux ». La musique de cette danse est saccadée très fortement, et irrégulièrement. Quand aux danseurs, ils sont habillés avec de vieux vêtements fripés, parfois, avec des redingotes. Ils ont sur la tête, un vieux chapeau à larges bords, et pointu en haut, puis ils ont une longue barbe et un faux nez. A leur main droite, ou gauche, ils tiennent un bâton tordu comme un sarment de vigne. Ils se tiennent tordu comme des vieux, en se tenant le dos alternativement de la main gauche ou droite. Dans leur dos ils ont une bosse, la bosse veut dire pouilleux, et ils marchent en se secouant. Ils se soutiennent avec leur canne, et de temps en temps poussent un gémissement de oh, oh. Eh, bien, cette danse est une satire aux Espagnols qui vivaient à La Paz, pendant l'époque de la conquête et qui se plaignaient de leurs rhumatismes ce qui faisait rire les Indiens, car eux n'en ont pas.

Pour les "Doctorcitos" (petits docteurs), la musique est presque la même, mais pas pareille, le rythme est aussi saccadé, mais moins puissant. Par contre, plus irrégulier. Les personnages ont de beaux habits de réception, avec queue d'hirondelle. Un petit plastron blanc un chapeau haut-de-forme, des gants blancs ainsi que des souliers pointus avec des guêtres blanc. Ils tiennent aussi une canne avec pommeau, bien droite, puis ont une immense banderole colorée qui leur traverse le thorax de part en part, comme les préfets ou les maires. Ils ont en général un faux nez, avec des lunettes, pour faire sérieux, car toute leur danse ils se tiennent bien droit, en regardant au dessus de l'horizon, afin de dominer les gens et voir au dessus d'eux. Cette danse est une satire aux autorités, aux hauts dignitaires, aux médecins, avocats, espagnols etc... Car à l'époque de la conquête, les Indiens n'avaient pas droit à ces pouvoirs.

Enfin le "waco- waco" ou "wacatokaris" (vache-vache). Cette danse se fait surtout sur les Hauts-plateaux. Le rythme est très rapide et régulier. Les danseurs se dédouble, pour pouvoir le suivre, il y a deux vaches que les hommes mettent à leurs hanches. Des femmes dansent autour, en balançant les hanches. Elles possèdent jusqu'à 25 jupes, les unes sur les autres, toutes de couleurs différentes. Puis, deux bouffons qui se roulent par terre, qui emmerdent les vaches, qui mettent la main au cul des femmes. Ils sont là pour faire rire les gens pendant que les autres continuent imperturbablement leurs danses, puis ils jouent au toréador. Alors les vaches, leur donnent des coups de cornes dans le cul, et alors, ils s'enfuient en criant, et se tiennent les fesses. Cette danse est une satire des corridas espagnoles. Les deux taureaux pourraient être le toréador et le taureau, mais, où il y a l'astuce, c'est que à un moment, les bouffons viennent avec des seaux, puis ils s'approchent des taureaux et les traitent. J'avais remarqué, aussi à l'époque du Carnaval, mais surtout à la fête du grand Poder, qui était le quartier populaire où nous allions répéter, que pendant cette fête, des milliers de gens occupaient les rues, ce qui bouchait le passage du cortège ou des groupes qui se produisaient. Pour faire écarter toute cette population, sans violence et sans agressivité, c'est à dire avec des gendarmes, eh bien, devant chaque groupe, circulent des hommes costumés, d'animaux féroces comme des ours, des gorilles qui eux vont dans la foule, et leur font peur. Les gens jouent le jeu, et reculent devant ces animaux, en criant de frayeur, mais mimant la frayeur, car si les ours les attrapent ils leur donnent des coups sur la tête ou sur la figure, forts bien décidés, mais pas bien méchants, et tout rentre dans l'ordre. Les gens se sont écartés en se distrayant, sans aucune violence car les flics, ils sont dans la foule pour regarder comme tout le

monde le défilé.

Quant à la Peña, tout marchait bien. Les gens accouraient pour assister aux spectacles, avec parfois des réservations d'une semaine à l'avance. Nous avions doublé le prix d'entrée, demandé par les clients eux-mêmes. Ils trouvaient que le spectacle valait beaucoup plus que le prix qu'ils payaient, ce qui ne déranger personne. Nous aurions pu les tripler, ça ne les aurait pas plus dérangés. Nous étions même dans le guide Américain du tourisme, avec toutes les bonnes adresses de chaque pays. La Peña Naira avait comme référence : Mal assis, mauvais vin, mauvaise aération, mais bon spectacle. Je pense que c'est pour cette raison, que les Américains ne venaient pas. Ils préféraient bien assis, bon vin, bonne aération et mauvais spectacle. C'est toute la différence.

Dominguez venait en général un peu en avance, sur le spectacle, pour discuter un peu ensemble, de tout et à part les conneries, aussi de musique. Puis, un jour, Cavour vint aussi en avance. Il s'assit tout seul dans un coin, pendant que nous bavardions avec Dominguez. Cavour prit son Charango pour faire des exercices, car il avait l'air de s'ennuyer. A un certain moment, Dominguez eut l'attention attirée par Cavour. Il semblait que quelque chose l'intéressait. Il sortit sa guitare en lui demandant de répéter cette mélodie qu'il schématisait, puis il l'accompagna à la guitare en y augmentant des petites phrases. Puis Cavour s'intéressa à cet échange, et cette petite rencontre se transforma en enthousiasme et ils reprirent le tout, en y complétant les arrangements de Dominguez. Cette mélodie avait quelque chose de jamais entendu, entre ces deux instruments. J'étais content pour eux, car ils avaient découvert une nouvelle forme de musique et je leur proposais de la jouer le même soir, pour voir la réaction du public. Ce qui les enchantait.

C'est Dominguez, lui-même, qui présenta Cavour en expliquant bien que c'était une création toute récente. Ils jouèrent leur mélodie et ce fut un véritable triomphe. Les gens avaient compris, c'était gagné. Je fus certain, que si ces deux-là se mettaient ensemble, il pouvait sortir quelque chose de bon, malgré leur caractère complètement opposés. Dominguez très équilibré, appliqué, raisonnable et surtout calme avec en plus, une très grande délicatesse dans son jeu de guitare, opposé à Cavour, nerveux, impulsif, très dans les étoiles, créateur sans distinction de bon ou de mauvais, dans ce qu'il faisait, mais très productif. En plus, la plus grande brute dans son jeu de Charango, mettant toute la technique à l'avant de la sensibilité, mais quelle technique. Il se disait lui-même :

- Je suis le mécano de la musique.

Ce qui voulait dire qu'il s'en rendait compte. Mais, ces deux opposés,

formaient un tout parfait, puisqu'ils s'équilibraient par leurs qualités et leurs défauts.

Quant aux mêmes de la cour, quand ils virent tout ce mouvement de musique autour d'eux, ils décidèrent de former eux aussi, un ensemble, qui d'après leurs données, devait nous détrôner. Ils eurent de ma part, droit à un immense bras d'honneur. Mais, ils tenaient à leur ensemble. Ils s'étaient déjà nommés comme instrumentistes. Ils avaient même un représentant, qui était le petit "Pulguito", (la puce), qui lui, avait plus une âme de fonctionnaire représentant sa marchandise, que de musicien.

Donc tous étaient prêts, pour eux, sauf les instruments qu'ils me demandèrent d'acheter. Ce que je ne fis pas, mais contribuais à leur achat, car c'était trop facile. Et le petit effort qu'ils fournissaient prouvaient qu'ils voulaient vraiment faire de la musique, et non pas un simple caprice de gamin. Ensuite, ils me demandèrent carrément, de leur donner des cours de musique. Alors, là, ils eurent droit à un double bras d'honneur, car premièrement, ça m'emmerdait et en plus je n'aurais pas su quoi leur enseigner. Car la musique ça ne s'enseigne pas, ça s'apprend, à part pour les études supérieures, mais pas au stade de débutant. Il faut avoir le désir et l'amour d'en faire, pour satisfaire sa volonté d'apprendre. Donc, on fit un pacte. Je refusais catégoriquement de leur donner des cours, mais, dès qu'ils avaient un problème quelconque, ils pouvaient venir me voir et me poser des questions, auxquelles je répondrais, dans la mesure de mes possibilités. Ce qui eut pour effet, que quinze jours après, ils étaient prêts à jouer devant le public, sans trop de complications. C'était honnête, évidemment leur répertoire était le nôtre, puisque nous étions leurs idoles. Mais ils m'avaient au préalable, demandé la permission d'utiliser notre répertoire. Ce que je leur accordais, en leur disant bien, que, ça n'avait aucune importance, puisque l'élève ne peut pas dépasser le maître et qu'ils joueraient de toute façon, moins bien que nous. Ce qui me valut comme réponse, des Hou, hou, des sifflets, des railleries, des bras d'honneur, etc., etc.

Quand ils se présentèrent devant le public, ce fut des plus comiques. Le petit "Pulguito", avait mis une belle chemise blanche, avec un beau nœud papillon grenat, ce qui lui donna une certaine suprématie. Quant aux autres, ils étaient derrière lui, rouges de honte, essayant de se cacher l'un derrière l'autre, mais comme il fallait toujours qu'il y en ait un devant, ça leur donnait un mouvement de rotation, qui les montraient avec leurs inquiétudes, et leurs battements de cœur, sous l'émotion. Mais les gens furent très indulgents avec eux, et les encouragèrent. Moi, je fus vachement content de les voir, parce que c'était des mêmes, et ils se

démérdaient bien. Ces débuts en public, furent très encourageants, quand ils sortirent de cet examen, ils furent fous de joie. Les parents aussi. Par la suite, ils se donnèrent un nom, "Los Jairitas", (ce n'est pas moi qui le leur ai soufflé), et ils jouèrent régulièrement à la Peña, en s'améliorant à chaque fois un peu plus, jusqu'à ce qu'ils créèrent leur propre mélodie. Là on put dire que c'était parti pour eux.

Dans la cour, vivait aussi un gars très renfermé. Il vivait dans une toute petite pièce, près de la mienne. Il devait avoir douze ans et était orphelin. Les gens de la cour l'avait adopté comme leur enfant, ce qui fit qu'il avait plusieurs pères et plusieurs mères. Et moi, j'étais un de ceux-là. Il venait me voir pour discuter et s'intéressait aussi un peu à la musique. Mais, je ne pouvais pas le prendre comme les autres, car il était très fragile. Ce gars avait dû voir des choses pas très belles dans sa vie, car il était extrêmement renfermé. Il ne regardait jamais personne dans les yeux ou alors furtivement. Au contraire des autres, qui m'envoyaient chier sans problème de regard, ou plutôt en me regardant bien, pour mieux me l'affirmer.

Lui par contre, me demanda un jour, comment je faisais pour jouer de la Quena, ce que je lui fis voir. Il commença à porter un intérêt à cet instrument. Par contre, je fis pour lui, un petit effort de compréhension et de patience. Puis, petit à petit, je l'amorçais. Les premiers temps, je lui prêtais ma flûte, et ensuite je lui en offris une, et je vis, petit à petit, son regard toujours moins fuyant, à mesure qu'il progressait à la flûte. Un phénomène extraordinaire se produisit.

Les jeunes prirent un engouement terrible pour leur propre musique, en laissant de côté, les musiques de mode venues d'ailleurs, car ils avaient retrouvé, leur propre identité, et n'ont pas cherché à comprendre ou à imiter celle des autres, puisque la leur était valable et reconnue par les étrangers qu'ils admiraient et voulaient les admirer eux-mêmes.

Une fois, il m'est arrivé une chose très marrante. Un Indien venait me voir assez souvent, en me narguant et me répétant sans cesse, que ce n'était comme ça, en parlant de moi, que l'on joue de la flûte. Il me répétait régulièrement, à un tel point que je commençais à douter de moi-même. Surtout qu'un indien me le dise, j'avais l'impression de faire fausse route, ou bien de m'être trompé, jusqu'à en avoir presque des complexes. Ce qui me freina dans mon enthousiasme, je le ressentis en jouant en public. Ma conviction fut moins profonde, puisque j'avais un doute. Mais tout se transforma un jour, où l'Indien vint me voir pour me demander humblement, s'il pouvait jouer dans mon orchestre. J'avais envie de l'embrasser, tellement j'étais content, car tout son stratagème avait été

dans l'intention de jouer avec nous. Donc, tout ce qu'il m'avait dit était faux.

Le président de la Bolivie, de cette époque, était un gars extraordinaire. Il avait la réputation d'être fou, et c'est pour cette raison que les gens l'aimaient. Quand on parlait de lui, ce n'était pas pour le bien qu'il faisait à la nation, car il ne faisait rien, mais, pour ce qu'il faisait ou avait fait lui-même. Ses exploits étaient racontés comme une sorte de légende, qui s'ouvrait et montrait une grande liberté. Et ce que les gens voyaient en lui, c'était le pouvoir de la liberté.

Par exemple, un jour, un grand meeting d'aviation eut lieu. Dans ce meeting, il y avait une démonstration de parachutisme. Tout le monde vit les parachutes s'ouvrir, sauf trois, qui s'écrasèrent par terre. A ce moment, toute la presse accourut, ça ce fut un événement, mais Barrientos est arrivé en même temps qu'eux, au point de chute des cadavres. Comme chef de l'aviation de cette époque, il fut aussitôt harcelé et accusé par les journalistes. Mais, il les arrêta dans leurs accusations, en leur disant simplement que, si ces gars s'étaient tués, ce n'était pas le matériel qui en était la cause, mais que ces gars avaient tout bonnement mal plié leur parachutes. Il proposa à la presse, de choisir n'importe lequel de ces parachutes, et que lui-même, se le mettrait sur le dos et sauterait avec, en les prenant à témoin. Eh bien, Barrientos a sauté, et son parachute s'est ouvert.

Un jour il assista à un match de football, avec deux équipes nationales, pour une fin de championnat. Eh, bien, lui, il est entré sur la pelouse, a pris le ballon, a driblé les joueurs sans tricherie, d'aucune part, et a simplement mis un but, devant l'acclamation de la foule. Cela peut être de la démagogie, mais la différence est que lui, avait bien joué. C'est ce que les gens ont pu admirer. Car, s'il était tombé ou bien avait joué comme un pied, il se serait fait siffler. Ce que les gens ont admiré chez-lui, c'est de voir un beau joueur et c'est tout. Et mille choses comme ça.

Il avait la réputation de boire et d'aimer les femmes. Des vertus que les Boliviens admiraient. Il y avait aussi une chose qui était d'une grande force, chez-lui, c'était qu'il était originaire d'un petit village près de Cochabamba, et qu'il parlait le Quechua, mieux que l'espagnol, donc les gens le comprenaient puisqu'ils parlaient le même langage. En plus, son village d'origine, était le même que celui d'un Président qui avait vécu, vers les années 1880, et qui s'appelait Melgarejo. Il était encore plus fou que lui, (mais ça, c'est une autre histoire). Barrientos était adoré du peuple.

Quand il s'est tué en hélicoptère, à Cochabamba, devant une foule

atterrée, je me trouvais dans un taxi. Nous discutons avec le chauffeur, tout en écoutant la radio. Tout à coup, une annonce très grave allait être dite. Le programme s'est arrêté, et d'une voix calme, et sereine, le speaker a annoncé la mort de Barrientos. Eh, bien, le chauffeur de taxi s'est arrêté, puis est sorti de la voiture, complètement déboussolé, et je vis que tout le monde fit de même, dans les maisons. Les voitures des gens se sont arrêtées, et j'ai écouté le silence dans la ville pendant un bref instant, tellement l'impact fut grand. Une semaine plus tard, j'assistai à son enterrement, à La Paz, eh, bien, tout le monde était là. Derrière le cortège, les gens pleurèrent ou avaient la larme à l'œil. Plus personne ne riait, et j'ai vu, car je les connaissais, des gens de droite et des gens de gauche, puis des riches et des pauvres, puis des indiens et des cholos, tous ensemble, mais il n'y avait pas de chiens.

Quand nous avons connu Barrientos, ce fut sur une invitation présidentielle, avec contrat signé, pour une réunion avec des Américains. Je pense de la CIA et de la commission Warren, ce qui ne me disait absolument rien, et en plus je m'en foutais. Ce qui m'intéressait c'était surtout, connaître ce Président.

Je dois dire aussi, que je ne connaissais même pas son visage. Quand nous sommes arrivés, on nous a reçus avec beaucoup d'égards, en nous priant de passer dans une pièce spécialement aménagée pour les musiciens. On nous amena à manger et à boire. Ensuite, on nous amena des whiskies. On en prit tellement, que quand on arriva dans une salle carrée, mais très petite, nous étions à moitié "beurrés". Les gens étaient assis autour de la pièce, et nous nous étions au milieu. Puis l'on joua notre première mélodie. Comme je fermai les yeux et que je jouais avec beaucoup d'enthousiasme, quand je rouvris les yeux je vis, à ma grande surprise, que tout le monde riait en me regardant. Je fus étonné de ces rires, et fus un peu honteux de moi-même. Je regardai si ma braguette n'était pas ouverte. Je me regardais dans une glace, pour voir si je n'avais pas du noir, ou quelque chose sur le visage, mais rien. Ni braguette ouverte, ni tache sur le visage. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Alors, je me tournai vers Yayo et lui demandais :

- Quoi ?

Puis, d'un signe de tête, il m'indiqua que je devais regarder derrière moi. Ce que je fis, et là, à ma grande stupeur, je vis qu'il me montrait un homme, qui riait comme les autres, et c'est à ce moment, que je m'aperçus et pensais :

- Mais, c'est Barrientos.

Alors, je lui pris le bras, en m'excusant de ma méprise, et il me répondit,

que ça n'avait aucune importance, et ne demanda si, on s'occupait bien de nous. Il m'offrit un verre de Whisky. Plus tard, on discuta avec lui, et surtout on but, avec lui. C'était un homme très calme, absolument pas exubérant. J'avais compris que ce qu'il aimait, c'était les femmes, l'alcool, la musique et son peuple.

Nous sommes allés plusieurs fois chez-lui, et ça s'est toujours bien terminé, en buvant et en musique. En assimilant toutes les choses et les pensées de cet homme, j'ai compris qu'il était le vrai reflet de son peuple. Je l'ai compris à son enterrement. Quand il mourut, il fut remplacé par un homme très honnête, qui était pour la justice, pour l'union de la Bolivie, pour le progrès. Cet homme était intègre, et certainement avec aucune tache de fourberie dans ses intentions. Sans intérêt d'amasser de l'argent par le pouvoir. Peut-être un des rares Présidents, qui voulait uniquement le bonheur de son peuple.

Mais, il ne buvait pas, il ne courait pas après les femmes et était profondément honnête. C'est pour cette raison, qu'on ne l'aima pas. Car il ne s'identifia pas à son peuple. Il n'avait pas de défauts, donc il n'existait pas et les gens ne l'ont jamais cru et l'on destitué, après trois mois de présidence.

En écoutant les conversations à son sujet dans tous les milieux, les gens le désapprouvait, en le traitant de mou, d'incapable, et se riaient de son abstinence, tant d'alcool que de femmes. On le voyait comme un curé, qui nous indique une bonne direction, alors que c'est une direction monotone et stable. Ce président, je l'ai connu et je l'ai bien aimé. En plus je compris son désespoir, car il ne pouvait pas être pris au sérieux, puisqu'il n'avait rien compris des Boliviens, qui eux, voulaient vivre, et c'est tout. Donc, ils voulaient un président qui reflétait leurs idées, et non pas les idées venues d'ailleurs, qui n'amènent rien de bon. Surtout d'Europe ou des États-Unis. Il s'appelait Siles Salinas. Il doit certainement être aujourd'hui, à se poser toujours la même question :

- Pourquoi ne m'ont-ils pas accepté ? Pourtant, j'étais honnête avec eux. S'il ne change pas, il ne comprendra jamais.

FIN